HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOIAGES.

TOME QUARANTE-CINQUIÈME.

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES.

TOME QUARANTE-CINQUIEME.

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES
PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CEQU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRE':

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations:

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-CINQUIEME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVANT-PROPOS.

LE titre & la nature de cet Ouvrage ne m'obligent pas de remonter au-delà du quinziéme ſiécle, ni de chercher, dans les Ecrivains qui l'ont précédé, ce qui peut faire juger que long-tems avant la Découverte d'un Nouveau Monde, on étoit perſuadé de ſon exiſtence (1).

(1) C'eſt aſſez de remarquer ici que les Anciens en ont eu réellement quelque idée. Accoſta, qui s'eſt attaché particuliérement à cette recherche, & d'après lequel tous les Hiſtoriens poſtérieurs ſont partis comme moi, avec moins de franchiſe à ſe déclarer, obſerve, dans ſon premier Livre, » que Platon rap» porte l'entretien d'un » Prêtre d'Egypte avec » Solon, ſur une Iſle qu'il » nomme *Atlantide*, ſituée » au delà des Colomnes » d'Hercule; qu'il fait » dire à Critias que cette » Iſle étoit auſſi grande que » toute l'Aſie & l'Afrique » enſemble; qu'on y voyoit » un Temple long de mille » pas, large de cinq cens, » dont le dehors étoit » revêtu d'argent & le » dedans tout brillant d'or, » d'ivoire & de perles; » qu'au-delà de cette gran» de Iſle, il y en avoit un » grand nombre de peti» tes, près deſquelles on » trouvoit un Continent, » & qu'enſuite on arrivoit » à la vraye Mer. Il eſt aſſez ſurprenant qu'à la reſerve de la grande Iſle, qui avoit diſparu, ſuivant le même Philoſophe, apparemment par un tremblement de terre, on ait reconnu deux mille ans après, que la vérité répondoit à cette deſcription. Ariſtote & Théophraſte nous apprennent » que l'an 356 de la fon» dation de Rome, un » Vaiſſeau Carthaginois, » ayant pris ſa route entre » le Couchant & le Midi, » oſa pénétrer dans une » Mer inconnue; qu'il y » découvrit, fort loin de

Il n'est pas moins constant que dans les bornes où je suis renfermé par l'en-

» la terre, une Isle déserte, spatieuse, arrosée » de grandes rivieres, » couverte de forêts, dont » la beauté sembloit répondre de la fertilité du » terroir ; qu'une partie » de l'Equipage ne put » résister à la tentation » de s'y établir ; que les » autres étant retournés à » Carthage, le Sénat, au- » quel ils rendirent comp- » te de leur découverte, » crut devoir ensévelir dans » l'oubli un événement » dont il craignit les sui- » tes ; qu'il fit donner » secretement la mort à » ceux qui étoient reve- » nus dans le Vaisseau, » & que ceux qui étoient » restés dans l'Isle demeu- » rerent sans ressource » pour en sortir. Avitus rapporte, dans Seneque Rheteur, » que l'Océan » contient des Terres fer- » tiles. Et personne n'ignore la Prédiction de Seneque le Tragique, dans sa Medée, sur la découverte d'un Nouveau Monde. Enfin, sans parler d'un Passage de *Marcellin*, qui donne, à cette Mer, une Isle plus grande que toute l'Europe, on lit plus particuliérement dans *Elien*, » que l'Europe, l'Asie, & » la Lybie, qui est l'Af- » rique, sont environnées » de l'Ocean ; qu'au-delà » il se trouve un Conti- » nent d'une vaste étendue, » ou les Hommes & les » Animaux sont beaucoup » plus grands que dans » le nôtre, & où les » premiers vivent plus » long-tems ; qu'ils y ont » des Usages & des Loix » contraires à celles des » autres Peuples, & une » incroyable quantité d'or » & d'argent, métaux » moins estimés parmi » eux que le fer ne l'est en » Europe. *Chevreau*, qui remarque, à l'occasion de Platon, que les plus fameux Peres de l'Eglise, tels qu'Origene, Lactance, Saint Augustin, &c ont rejetté le récit du Timée de Platon comme une fable, semble avoir ignoré que St Grégoire, sur l'Epître de St. Clément, a déclaré, sans aucune marque d'incertitude, qu'au delà de l'Océan il y avoit un autre Monde. Ajoutons ; pour descendre vers nous, que s'il faut s'en rapporter à quatre Vers ; cités en Langue du Pays de Galle dans la Collection d'*Hackluyt*, & au témoignage de *Powel*, qui nous a donné l'Histoire du même Pays, un Prince nommé *Madoc*, second fils d'*Owen Guynedd*, Prince de Galle, s'é-

gagement de mes premiers Guides, qui ne comprend que les Relations

tant embarqué l'an mil cent quatre-vingts-dix, dans la seule vue de satisfaire sa curiosité, » dé-» couvrit, après quelques » semaines de navigation » vers l'Ouest, une Terre, » où il trouva toutes sor-» tes de vivres, un air » frais, & de l'or; qu'a-» près s'y être arrêté assez » long tems, il y laissa » six-vingts Hommes; il » revint en Angleterre » avec le même bonheur, » il y équippa une Flotte » de dix Vaisseaux, char-» gés d'Hommes, & de » provisions convenables » à ses desseins, avec » lesquels il retourna dans » le Pays qu'il avoit dé-» couvert; mais que, de » quelque maniere que ses » Avantures aient pu se » terminer, on n'en eut » jamais d'autre informa-» tion. Ceux, qui adoptent ce récit, croient que Madoc avoit abordé dans quelque partie de la Floride ou de la Virginie, & se croient autorisés à lui attribuer l'honneur de la premiere Découverte de l'Amérique, en avouant néanmoins qu'il ne la dut qu'au hasard; au lieu qu'environ trois cens vingt-deux ans après, elle fut le fruit des réflexions, des recherches volontaires, & de l'habileté d'un Génois.

On verra, ci-dessous: page 281, les quatre Vers qui regardent Madoc; mais qu'il me soit permis d'en joindre ici cinq autres, qui se trouvent dans la même Collection, & que je n'y ai pas découverts assez-tôt pour les joindre à l'Article qu'ils regardent. Ils confirment le Voyage du Frere de Christophe Colomb en Angleterre, parce qu'ils étoient écrits, suivant Hackluyt, sur la Mappemonde dont il fit présent au Roi Henri VII.

Janua cui Patriæ est nomen, cui Bartholomæus
Colombus de Terra-rubra, opus edidit istud
Londoniis, anno Domini 1480 *atque insuper anno*
Octavo, decimaque die cum tertia Mensis
Februarii. Laudes Christo cantentur abunde.

Le Collecteur Anglois observe que *Terra-rubra* étoit un surnom de ces fameux Génois, & que Christophe le prenoit, comme Barthelemi son Frere, avant sa glorieuse expédition. C'est un nouvel argument pour la noblesse de leur naissance. Voyez, ci-dessous, p. 3, & la note 9 de la page 10.

des Voyageurs, je m'éloignerois trop du Plan que j'ai adopté, si pour l'orner, ou pour lui donner plus de plénitude, j'allois puiser, dans d'autres sources, de quoi suppléer à la stérilité des miennes. Ce seroit abandonner la route où j'ai marché jusqu'aujourd'hui, m'en ouvrir une nouvelle à la vue du terme, faire l'Histoire de l'Amérique au lieu de celle des Voyages, & me jetter dans des longueurs qui reculeroient beaucoup la fin de mon entreprise.

Cependant j'ai conçu que s'il est trop tard pour renoncer au Plan des Anglois, il n'est pas impossible, dans une partie qui a peu de liaison avec les précédentes, de remédier à la plûpart des défauts qu'on reproche aux premieres, & pour lesquels j'ai souvent demandé grace. Le remede consiste dans un nouvel ordre, que j'ai déja fait entrevoir. Il est tems de l'expliquer.

Explication d'un nouvel ordre pour la suite de cet Ouvrage.

1°. Au lieu de m'abandonner tout-d'un-coup aux Voyageurs, en les suivant, comme au hasard, dans les courses que je vais faire avec eux, il me paroît nécessaire de commencer par une Exposition générale, qui contiendra l'Histoire des Découvertes

& des Etabliſſemens. C'eſt le ſeul moyen de répandre aſſez de jour ſur tout ce qui doit ſuivre, pour éviter l'embarras de revenir ſans ceſſe à des éclairciſſemens, qu'on a traités, avec aſſez de juſtice, d'ennuïeuſes répétitions dans les premiers Tomes. D'ailleurs, ce que je propoſe comme un expédient, pour la juſteſſe, la préciſion & la clarté, eſt réellement indiſpenſable, par la nature des ſources qui contiennent les premiers Voyages en Amérique. On n'a jamais publié les véritables Journaux des *Colombs*, des *Pinçons*, d'*Ojeda*, d'*Ovando*, de *Balboa*, de *Ponce de Leon*, d'*Hernandez de Cordoue*, de *Cortez*, & de la plûpart des premiers Navigateurs, qui ont découvert ſucceſſivement les différentes parties du Nouveau Monde. C'eſt à divers Hiſtoriens, dont quelques-uns n'avoient jamais quitté leur Patrie, qu'on eſt redevable d'avoir raſſemblé des Mémoires particuliers, ſur leſquels ils ont formé des corps d'Hiſtoire; & ſi l'on excepte quelques Piéces échappées à leurs recherches, ou qui ne ſont ſorties de l'obſcurité que depuis la publication de leurs Ouvrages, c'eſt preſqu'uniquement à leur témoignage qu'on eſt réduit. Auſſi

Recueils des premieres Relations, & ſources hiſtoriques.

vont-ils faire le fond de mon Expoſition hiſtorique, dans tout l'intervalle qu'ils rempliſſent ; ſans autre interruption que celle dont je ne puis me diſpenſer à chaque nouvelle entrepriſe, pour la diſtinguer par le nom du principal Acteur, c'eſt-à-dire, du Voyageur ou du Conquérant. Les plus célébres de ces Ecrivains ſont *Martyr*, *Oviedo*, *Gomara*, *Antoine Herrera*, *Benzone*, *Las Caſas*, *Diaz del Caſtillo*, *Solis* & quelques autres. Comme leur poids n'eſt pas le même dans la balance de la Critique, il eſt important de faire quelques obſervations ſur leur caractere.

Martyr. *Pierre Martyr d'Anglerie*, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Pierre Martyr, né à Florence, & ſon Contemporain, étoit Milanois, & prend lui-même la double qualité de Protonotaire Apoſtolique, & de Conſeiller du Roi Ferdinand. Il ſe trouvoit attaché au ſervice de ce Prince, dans le tems même de la Découverte du Nouveau Monde, dont il nous a donné l'Hiſtoire, en trente Livres, ou plutôt en trente Lettres, diviſées en trois Parties, ſous le titre de *Décades Oceanes*.

La premiere de ces Lettres, qui eſt adreſſée, comme la ſeconde, au

Cardinal Aſcagne Sforce, offre pour date l'année 1493, c'eſt-à-dire celle où Chriſtophe Colomb apporta lui-même, en Eſpagne, la nouvelle des premiers ſuccès de ſon entrepriſe. Elle eſt écrite de la Cour, où Martyr étoit employé, & témoin par conſéquent du récit de Colomb, des honneurs qui lui furent accordés, & des nouveaux ordres qu'il reçut. Les Lettres ſuivantes, adreſſées, les unes au Cardinal Louis d'Arragon, les autres au Pape Leon X, &c. répondent de même au progrès des Découvertes, & au tems des informations. Elles ſont toutes en Latin aſſez pur. Le mérite de l'Auteur (2), l'occaſion qu'il avoit de s'inſtruire, & la ſimplicité même de ſon ſtyle, où rien

(2) Il prit ſoin lui-même de raſſembler toutes ſes Lettres, qu'il dédia, en 1516, à Charles-Quint. Elles furent réimprimées à Alcala, en 1530. On lit, dans ſon Epître, qu'il avoit été envoyé, par le Roi Ferdinand & la Reine Iſabelle, en Ambaſſade à Veniſe & au Soudan de Babylone. Antoine de *Nebriſſa*, ſon Ami, qui fit réimprimer enſuite ſes trois Décades, y joignit le *Traité des Iſles nouvellement decouvertes*, & la Relation de l'Ambaſſade de Veniſe & de Babylone; deux Ouvrages de Martyr qui n'avoient point encore été publiés. Entre les éloges qu'il lui donne, il dit, en ſe plaignant de ſa modeſtie, qui lui faiſoit craindre l'honneur de l'impreſſion, » Mon cher Martyr » eſt capable de ſe diſ» tinguer dans tous les » genres de compoſition; » mais c'eſt le plus mo» deſte des hommes. Edit. de Bâle, *in-fol.* 1533 » chez Jean Rebel.

ne paroît donné à l'imagination ni au dessein de surprendre par l'éclat du merveilleux, ont acquis à son Ouvrage une réputation distinguée. C'est une source où l'on a toujours puisé sans défiance. Mais il n'y faut pas chercher les détails ni l'exactitude, qu'on ne peut attendre que des Témoins oculaires d'une Expédition, & qui sont précieux néanmoins dans le récit des grands événemens. On n'y trouve pas, non plus, des Descriptions fort étendues, ni beaucoup d'Observations qui puissent enrichir la Géographie & la Physique ; à la réserve de quelques Remarques sur les Vents & les Marées, que l'Auteur avoit recueillies des entretiens de Diegue Colomb & des Navigateurs du même tems.

Oviedo. *Gonçale Fernand Oviedo & Valdez*, Gouverneur du Fort de la Ville de Saint-Domingue, publia, en 1535, son Histoire des Indes occidentales, qu'il nomme *Histoire Générale & Naturelle* (3), à l'exemple de Pline,

(3) La Historia General y Natural de las Indias, por el Capitan Gonçalo Hernandez de Oviedo y Valdez, *in-fol.* en Sevilla, 1535. L'Edition de Salamanque, de 1546, est grossie d'une Relation de la Conquête du Perou, par Xerez.

qu'il s'étoit proposé pour modéle ; mais avec cette différence, dit-il, qu'il veut commencer par l'Histoire de la Découverte & de la Conquête des mêmes Régions. Il étoit parti, en 1513, de Madrid, lieu de sa naissance, avec les ordres du Roi Ferdinand, pour exercer, aux Indes, l'Office de *Contrôleur des Fontes & des Mines d'or*. Les fonctions de cet Emploi le conduisirent à la *Terre-ferme*, où il ne se rendit pas moins utile pour la Conquête du Pays & pour la pacification des Indiens. Douze ans après, il revint en Espagne ; & n'y trouvant que des Relations imparfaites, sur quantité de choses qui lui étoient familieres, il y composa d'abord, sans autre secours que sa mémoire, un Sommaire de l'Histoire Naturelle des Indes. Mais étant retourné à l'Isle Espagnole, avec la qualité de Gouverneur du Fort de Saint-Domingue, ses papiers, qu'il y avoit laissés, & dix ans d'un nouveau séjour dans les Etablissemens de sa Nation, le mirent en état de perfectionner son Ouvrage, ou plutôt d'en composer un autre, avec plus d'exactitude & d'étendue. Il se croit exempt de

reproche pour le ſtyle, parce qu'étant né à Madrid, ayant reçu ſon éducation dans la Maiſon du Roi, & n'ayant vécu qu'avec des Perſonnes de diſtinction, il ſe flate de ſavoir parfaitement la Langue Caſtillanne, dont il a fait uſage, & qui paſſe, dit-il, pour la meilleure des Langues vulgaires. A l'égard des faits, il n'auroit pu manquer de bonne foi ſans s'attirer l'indignation du Ciel & de la Terre; car il prend à témoins, Dieu, l'Empereur Charles ſon Maître, & tous les honnêtes gens du monde, qu'il a ſuivi les plus rigoureuſes loix de la vérité.

Il ne publia d'abord que vingt Livres, dans un ſeul Volume, qui contient tout ce qui regarde les premieres Découvertes, & qui devoit être ſuivi de deux autres, où il promettoit les Expéditions de la Terre-ferme. Mais après avoir paſſé plus de vingt-deux ans dans les Colonies Eſpagnoles, il paroît que le Voyage qu'il fit en Eſpagne, pour offrir ce premier Tome à l'Empereur Charles, qui l'avoit honoré du titre de ſon Hiſtoriographe, avec une penſion conſidérable, fut la derniere de ſes Courſes.

C'étoit la huitiéme fois, dit-il, qu'il avoit traversé l'Océan. Je n'ai pu découvrir s'il étoit retourné à Saint-Domingue ; & *Jean Poleur* (4), à qui nous devons la Traduction de son Ouvrage, en 1556, ne donne aucun éclaircissement sur sa vie & sa mort, ni sur la continuation de son travail. Il n'en est pas moins certain qu'Oviedo tient rang entre les plus célébres Ecrivains d'Espagne ; & que n'ayant presque rien rapporté qu'il n'eût vérifié de ses propres yeux, ou par des Témoins existans, il doit être regardé comme une des meilleures sources pour l'Histoire des premieres Expéditions. La passion qu'il avoit d'imiter Pline l'a rendu fort attentif, en effet, à tout ce qui regarde l'Histoire Naturelle. Il s'est étendu particuliérement sur celle de l'Isle Espagnole, qui paroît avoir été son principal objet.

François Lopez de Gomara, autre Historien Espagnol, dont nous avons une ancienne Traduction, en François, par *Martin Fumée*, Sieur de Genillé, a donné, en six Livres, l'Histoire Générale des Indes occi- Gomara.

(4) Valet de Chambre de François de Valois, Dauphin de France.

dentales (5). Cet Ecrivain, que nous n'avons commencé à connoître, dans ſa Langue naturelle, que par l'Edition d'Anvers, de 1554, a joui long-tems, en France, d'un ſuccès extraordinaire (6), dont il ſemble qu'on peut apporter trois raiſons. Premierement, il a donné, à ſon ſujet, beaucoup plus d'étendue que ceux qui l'avoient traité avant lui; & dans un tems où la curioſité étoit extrême pour les progrès de l'Eſpagne, il n'eſt pas ſurprenant qu'on reçût avec avidité tout ce qui ſembloit offrir de nouvelles informations. Il parcourt, non-ſeulement toute l'Amérique juſqu'à l'extrêmité Méridionale, mais les parties mêmes des Indes orientales, qui étoient alors conteſtées entre les Eſpagnols & les Portugais; il ſe fait Juge du différend des deux Nations; il raiſonne avec beaucoup de hardieſſe ſur leurs prétentions & leurs intérêts; & l'éruditon ne lui manquant point pour ſoutenir ſes pa-

(5) Hiſtoria general de las Indias, y todo lo acaeſcido en ellas, dende que ſe ganaron hasta el año 1551, &c. *in*-8°. Anvers 1554.

(6) L'Edition de 1587, à Paris, chez *Michel Sonnius*, eſt annoncée au titre, pour la cinquiéme, & le Traducteur en marque de l'étonnement, dans ſa Préface.

radoxes, il y répand un air de vraiſemblance, qui a ſoutenu long-tems l'illuſion. En ſecond lieu, il s'écarte ſouvent du récit des Hiſtoriens qui l'ont précédé ; & de ſon tems, comme du nôtre, on ſe plaiſoit à découvrir cette eſpece de contradiction entre les meilleurs Ecrivains. Enfin, jamais on n'avoit porté ſi loin que Gomara l'exactitude & la préciſion dans la meſure des diſtances. Il ſemble qu'il marche la toiſe à la main. Les Mers, les Terres, l'intérieur de l'Amérique, & ſes Côtes, tout s'offre à ſes yeux dans ſa grandeur réelle. Cette apparence de juſteſſe doit en avoir impoſé à ceux qui n'étoient pas mieux inſtruits. Mais, 1°. en voulant trop embraſſer, Gomara s'écarte quelquefois de ſon ſujet, & n'a pu réduire une matiere ſi vaſte à des bornes fort étroites, ſans tomber ſouvent dans la confuſion. 2°. Lorſqu'il abandonne l'opinion des autres Hiſtoriens, il n'explique point ſur quel fondement il établit la ſienne. 3°. Une grande partie de ces meſures, qu'il donne avec une confiance ſurprenante, ont été démenties par des Voyageurs peu éclairés. Cependant on reconnoît du ſavoir dans la

plûpart de ses recherches, & de la chaleur dans son style : deux qualités qui soutiennent encore sa réputation; quoique dans les récits qu'il hasarde sans garants, il y ait peu de fond à faire sur son témoignage.

Benzone. *Jérôme Benzone*, Milanois, réunit les deux qualités de Voyageur & d'Historien. Nous avons de lui, sous le titre d'Histoire du Nouveau Monde, une Relation de ses Voyages, depuis 1541 jusqu'en 1554, dans laquelle il joint, à ses propres Avantures, les Découvertes & les Conquêtes des Espagnols; avec cette différence, que, sur les événemens qu'il n'avoit pas vus, il fait profession de suivre quelques Ecrivains qui les avoient déja publiés; & que dans tout le reste, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de ses courses, il ne rapporte rien dont il n'ait été témoin, ou qu'il n'ait appris de diverses personnes dont il vante le caractere. Cet Ouvrage est d'autant plus estimable, qu'avec de justes éloges du courage & de la constance des Espagnols, on y trouve une fidelle peinture de leurs cruautés, de leur avarice, & de tous les autres excès auxquels ils se laisserent emporter par la soif de l'or,

& par leurs propres divisions. Benzone a cet avantage sur Barthelemi de las Casas, qu'en relevant, comme lui, leurs passions & leurs vices, il a rendu plus de justice à leurs vertus ; & de toutes les qualités qui forment les bons Historiens, cette égalité, dans l'estimation des vertus & des vices, passe, avec raison, pour la plus difficile & la plus rare. *Vrain Chauveton*, à qui nous sommes redevables d'une assez bonne Traduction de Benzone, en 1579, a grossi le premier des trois Livres, dont l'Ouvrage est composé, par des Réflexions historiques sur chaque Chapitre.

Antoine Herrera est depuis longtems en possession d'une haute estime, qu'il ne doit pas moins au caractere judicieux de son esprit & de son style, qu'à l'exactitude & à l'étendue de ses connoissances. C'est proprement l'Historien des Indes occidentales, comme Barros est celui des grandes Indes. On ne lui reproche qu'un peu d'affectation à déguiser quantité de faits odieux, sur lesquels il passe toujours légérement. Son Ouvrage, composé de huit Décades, renferme l'Histoire d'environ

Herrera.

ſoixante ans, depuis la premiere année des Découvertes (7) juſqu'en 1554. Comme on ne connoît point de ſource plus abondante & plus pure, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait été traduit dans toutes les Langues de l'Europe, & que tous les Ecrivains, qui ont traité le même ſujet après lui, faſſent profeſſion de le prendre pour guide & pour modele. Il ne paroît pas qu'il eût beaucoup voyagé, ni que dans les choſes mêmes qui s'étoient paſſées de ſon tems, il donne jamais rien ſur la foi de ſes propres yeux; mais la qualité d'Hiſtoriographe de Sa Majeſté Catholique lui ayant fait obtenir tous les ſecours néceſſaires à ſon travail, une ardeur infatigable lui fit découvrir la vérité de l'Hiſtoire, & ſa droiture naturelle ne ceſſa point de l'y tenir attaché. Tel eſt le témoignage qu'il ſe rend lui-même, & que la Critique n'a jamais contredit. Nicolas de la Coſte, qui a fait paſſer, en 1660, ſes deux premieres Décades en François, par une aſſez bonne Traduction pour le tems, déclare que » c'eſt

(7) Hiſtoria general de los Hechos de los Caſtellanos en las Iſlas y Tierra-firma del Mar Oceano, por Anton. de Herrera, deſde el año 1492, haſta el de 1554, *in-fol.* Madrid, 1601, 4 *vol.*

» la naïveté de l'Ouvrage & la répu-
» tation de l'Auteur, qui lui en ont
» inspiré le dessein (8).

Ces cinq Ecrivains sont non seulement les premiers, mais les seuls, qui aient publié l'Histoire des Découvertes, jusqu'à leur tems. On pourroit compter aussi dans ce nombre, le fameux Traité de la Tyrannie des Espagnols, par *Barthelemi de las Casas* (9), s'il n'avoit été plutôt composé pour nous représenter le malheur des Indes, que pour en écrire l'Histoire. L'Auteur, qui s'étoit engagé dans l'Etat ecclésiastique, après avoir accompagné son Pere au premier Voyage de Christophe Colomb, avoit employé la plus grande partie de sa vie à prêcher aux Espagnols qu'ils devoient traiter les Indiens avec douceur, & leur donner des exemples de religion & d'humanité. L'inutilité de ses efforts, & peut-être les persécutions qu'il avoit essuyées lui-même, l'avoient porté à se jetter dans l'Ordre de Saint-Dominique. Mais la Cour d'Espagne, qui reconnut

Las Casas.

(8) La troisiéme Décade n'a paru qu'en 1671, après la mort du Traducteur; & le reste n'a jamais été traduit.

(9) Relacion de la destruycion de las Indias occidentales por los Castellanos. *Edition de Sevilla* 1552.

la droiture de ses intentions, l'ayant forcé d'accepter l'Evêché de *Chiapa*, dont il remplit les fonctions pendant plusieurs années, & que ses maladies l'obligerent de quitter en 1551, il donna le reste de sa vie à la composition de plusieurs Ouvrages, entre lesquels celui qu'on vient de nommer tient le premier rang. Autant que tous les autres respirent la douceur & la piété, autant celui-ci se ressent du chagrin qui l'avoit fait entreprendre. Le Prélat, qui n'avoit de foible que sa santé, y répand toute l'amertume d'un zele aigri par de longues traverses & par le souvenir toujours présent des injustices & des cruautés dont il avoit été témoin. Il porta cette espece de vengeance, ou si l'on veut, cette chaleur pour la défense des Indiens jusqu'à déclarer la guerre, par plusieurs Traités, à ceux qui entreprenoient de justifier la violence & la barbarie des Espagnols. Cependant son Ouvrage renferme un grand nombre d'événemens historiques, qu'on ne peut soupçonner d'infidélité, & qui ont le mérite extrêmement singulier d'être sortis de la plume d'un Homme de bien, qui ne les avoit presque pas perdus de vue depuis la premiere Découverte des

Indes, c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace d'environ cinquante ans. Mais pour lever tous les ſcrupules, ſur un témoignage que la faveur qu'il a trouvée chez les Proteſtans ſemble avoir un peu décrié dans l'eſprit des Catholiques, il ſuffit de rapporter le jugement d'un Hiſtorien moderne, qui ne doit être ſuſpect pour aucun Parti, dans un problême de cette nature. » On » ne peut diſconvenir, dit le Pere de » Charlevoix, qu'il regne dans l'Ou» vrage de las Caſas un air de vivacité » & d'exagération, qui prévient un » peu contre lui, & que les faits qu'il » rapporte, *ſans être altérés dans la* » *ſubſtance*, ont, ſous ſa plume, je » ne ſais quoi d'odieux & de criant, » qu'il pouvoit peut-être adoucir. Il » n'avoit pas aſſez fait de réflexion, » qu'il ne ſuffit pas à un Hiſtorien » d'être véridique, & qu'il doit encore » être extrêmement en garde contre » ce que la prévention, la haine, » l'intérêt, l'amitié, l'engagement, » un zele trop amer, ou trop ardent, » peuvent donner de couleurs, ou » étrangeres, ou trop vives, aux » faits *d'ailleurs les plus certains*. Mais » on peut bien aſſurer que le ſaint

» Evêque de Chiapa, dont, malgré » ses défauts, ou, pour parler plus » juste, les excès de ses vertus, le » nom est demeuré très-respectable » dans les Annales du Nouveau Monde » & dans les Histoires d'Espagne, ne » prévoyoit pas les mauvais effets que » son Ouvrage produisit, peu d'années » après sa publication, lorsqu'il eut été » traduit par un Hollandois (10). Comme l'Histoire ne demande que la vérité des faits, & que les motifs de l'Ecrivain n'y changent rien, lorsqu'ils ne lui font pas blesser les regles de la bonne foi, on doit conclure que le reproche de chagrin & d'amertume ne pouvant tomber que sur les expressions de las Casas, son témoignage n'en a pas moins de poids pour le fond des événemens (11).

Diaz del Castillo.

Bernard Diaz del Castillo ne s'est attaché qu'à l'Histoire des Voyages & des Guerres de Fernand Cortez, dans la fameuse Expédition du Méxique. Un Ecrivain, qui faisoit profession d'a-

(10) Il confirma les Rebelles des Pays-Bas dans leur haine pour les Espagnols. *Histoire de Saint-Domingue, Livre 6, page 325.*

(11) On ne dit rien, ici, de la vie de Christophe Colomb, par Fernand son Fils. *Voyez, ci-dessous, les Notes qui le regardent, & autres.*

voir ſuivi conſtamment ſon Héros, & qu'il ne rapporte rien dont il n'ait été ſans ceſſe Acteur ou Témoin, mérite, ſans doute, une confiance proportionnée à ces deux titres. Auſſi ne l'accuſe-t-on point d'avoir manqué de reſpect pour la vérité; mais on le ſoupçonne d'un excès de jalouſie & d'ambition, qui lui fait quelquefois condamner la conduite de ſon Général, ou donner de malignes interprétations à ſes vues. Solis, qui lui faiſoit ce reproche, n'en reconnoît pas moins que ſon ſtyle, rude & groſſier (12), porte une apparence de bonne foi, qui lui donne du crédit, & qu'en mettant à l'écart ſes conjectures & ſes raiſonnemens, on trouve ſous ces deux nuages, beaucoup de lumieres dans ſes détails hiſtoriques. Son Ouvrage ne fut publié (13) qu'en 1632, c'eſt-à-dire, long tems après ſa mort, par un Religieux de la Merci, qui le tira d'une Bibliothéque, où il étoit comme enſéveli.

(12) Solis dit qu'il s'expliquoit mieux avec l'épée qu'avec la plume.

(13) *Sous le titre de* Hiſtoria Verdadera de la Conquiſta de la Nueva Eſpaña, eſcrita por el Capitan Bernal Diaz del Caſtillo. *in-fol.* Madrid, 1632. *Nous n'en avons pas de Traduction.*

Lettres de Cortez.

Les Lettres de *Fernand Cortez* sont une autre source de vérité, pour l'Histoire des mêmes événemens. Elles furent écrites à Charles-Quint, pendant l'Expédition même, & dans la confusion des armes, mais quoiqu'elles portent un caractere de noblesse & de bonne foi, qui doit les faire passer pour un monument respectable, il ne faut pas y chercher de longues & curieuses explications. Les premieres contiennent une courte peinture de la situation de Cortez, qui ne peut servir qu'à vérifier l'ordre & la date de ses entreprises. Dans les autres, on ne lit que des demandes & des plaintes (14).

Solis.

L'Histoire de la Conquête du Mexique, par *Antoine de Solis* (15), quoique postérieure, de long-tems, à celles qu'on a nommées, & composée même d'après elles, ne peut être négligée pour toute entreprise historique, où ce grand événement sera rappellé. D'ail-

(14) *Elles ont été publiées, à Madrid, sous le titre de* Cartas de D. Hernando Cortez, Marques del Valle, de la Conquista de Mexico, al Emperador. *Gemelli Carreri se fait honneur d'en avoir vu quelques-unes, en manuscrit, dans la Nouvelle Espagne. Voyez son Journal, au Tome 44 de ce Recueil.*

(15) Historia de la Conquista de Mexioco, probiacion y progessos de la America septentrional conocida por el nombre de Nueva España, por D. Antonio de Solis, *in-fol. Madrid.* 1684.

leurs, en reconnoiſſant ce qu'il doit aux anciennes ſources, l'Auteur aſſure qu'il en a découvert de nouvelles ; & quoiqu'il ſe diſpenſe de les nommer, le ſuffrage conſtant de ſa Nation prouve aſſez que cette noble hardieſſe n'a jamais été démentie. Ce n'eſt pas faire un éloge exceſſif, d'un Hiſtorien dont la réputation eſt ſi bien établie, que de le compter entre les meilleurs Ecrivains d'Eſpagne. Le ſuccès de la Traduction de ſon Ouvrage, en François (16), n'empêche pas qu'elle ne ſoit fort inférieure à l'Original.

Autres Hiſtoriens.

Corneille Wytfliet, *Jean de Laët*, *Montan*, *Ogilby*, *Terquemada*, & quelques autres dont nous avons des Hiſtoires ou des Deſcriptions générales de l'Amérique, n'ont fait que répéter, ſous différentes formes, ce qui avoit été publié avant eux. Si l'on conſidére la juſte diſtinction qu'il faut toujours mettre, entre les Auteurs originaux & ceux qui n'ont écrit qu'aſſez long-tems après, on ne s'étonnera point que je cite rarement les Productions ſi tardives, du moins dans ce qu'elles ont de commun avec les premieres,

(16) Par Citri De la Guette, *in*-4°. Paris, 1691. Nous en avons pluſieurs Editions.

dont elles empruntent leur autorité ; & que je ne les employe qu'à titre de ſupplémens pour les événemens poſtérieurs, qui ne peuvent ſe trouver dans les Hſtoriens des premieres Découvertes. Par la même raiſon, lorſqu'ayant préſenté l'Amérique ouverte aux Européens par les Eſpagnols, il faudra paſſer à l'Hiſtoire des Découvertes particulieres, dont pluſieurs Nations de l'Eur pe ont partagé la gloire, je ne conſulterai point d'autres Relations que celles que je nomme originales ; & je réſerverai tout ce qui s'eſt publié depuis, pour la troiſiéme Partie de mon nouveau Plan.

Le Pere de Charlevoix.

Exceptons néanmoins l'Hiſtoire de Saint-Domingue, parce que remontant juſqu'à l'origine des Découvertes, elle embraſſe une partie de mon ſujet. L'eſtime dont elle eſt en poſſeſſion doit la faire regarder comme une ſource avouée du Public ; & quoique dans la premiere moitié de ſon Ouvrage, l'Auteur n'ait pas eu d'autres ſources que les miennes, les Mémoires anecdotes du P. Pers, & les Actes du Dépôt de la Marine (17), dont il déclare que la ſeconde eſt

(17) Préface de l'Hiſtoire de Saint-Domingue.

compoſée,

composée, en font une Histoire originale. Tout ce que j'emprunte d'elle est cité fidélement ; seul mérite que j'en veux tirer, avec celui d'avoir un peu réparé le style.

C'est donc à cette suite de récits & de témoignages, que j'entreprens de donner une forme historique ; autant du moins qu'il est possible, dans une matiere dont les parties ont souvent peu de liaisons. L'exécution de ce projet me jette dans un travail extrêmement pénible ; mais j'y suis engagé par d'anciennes promesses ; & je n'aurai rien à regretter, si le Public s'apperçoit que mes nouvelles vues apportent un changement avantageux au Plan des Anglois.

II. Ensuite, n'oubliant pas que je marche sur leurs traces, & qu'il n'est pas question de jetter si tard les fondemens d'un autre Ouvrage, je reviendrai aux véritables Journaux des Voyageurs. Mais ils recevront tant de jour, de l'exposition qui va les précéder, qu'on ne doit plus craindre d'être arrêté par des récits obscurs, ni fatigué par des répétitions, trop souvent nécessaires pour les éclaircir. Comme la route, aux différens Ports de l'Amérique, est sujette à peu d'incidens, parceque les difficultés n'ont été que pour les

premiers Navigateurs, & que depuis les grandes Découvertes, on n'a qu'une Mer fort connue à traverser, le détail des Navigations sera court, à la réserve néanmoins des Voyages entrepris pour chercher un passage au Nord-Est & au Nord-Ouest que leur singularité doit faire excepter. D'un autre côté, je me confirme plus que jamais dans la résolution d'abreger les Journaux, & de supprimer même, comme je l'ai déja fait dans les derniers Tomes, ceux qui ne contiennent rien d'important ou qu'on ne trouve dans les autres, en les bornant à l'honneur d'être nommés dans un Index. Si j'ajoute qu'avec plus de fidélité que les Anglois pour leur propre Méthode, j'en détacherai tout ce qui regarde la Géographie, la Religion, les Mœurs & les Usages, pour en faire un corps mieux ordonné, sous le tire ordinaire de *Description*, on concevra que chaque Journal, réduit aux avantures personnelles du Voyageur, à ses observations particulieres, & aux simples recherches de sa curiosité, ne sera jamais d'une longue étendue, ou du moins qu'il ne contiendra rien que d'agréable ou d'utile. Seconde réformation de l'ancien Plan.

III. Ce que je continuerai de nommer les *Descriptions* sera formé, comme

dans les Volumes précédens, des Remarques de tous les Voyageurs ſur chaque Pays & ſes Habitans. Mais la partie hiſtorique qui va conduire à celle des Journaux, ne s'étendant point au-delà du Tems des Découvertes & des Conquêtes, qui eſt celui dans lequel tous les Hiſtoriens ſe ſont renfermés, il reſte un long eſpace à remplir ; & ſuivant la nature de cet ouvrage, il ne peut l'être que par divers lambeaux d'Hiſtoire, qui ſe trouvent répandus dans les Relations de quelques Voyageurs. Laiſſons le ſoin de recueillir d'autres Mémoires & d'autres Actes, au P. de Charlevois, qui s'eſt chargé de cette grande entrepriſe, & qui a déja fait connoître, par ſes Hiſtoires du Japon, de St. Domingue & de la Nouvelle France, ce qu'on peut attendre de ſes laborieuſes recherches. Mais ſi c'eſt ſortir de mon ſujet que de porter les miennes hors des Relations de Voyages, je dois profiter auſſi de tout ce qu'elles peuvent m'offrir, pour enrichir cette derniere Partie de mon Ouvrage. Ainſi non-ſeulement je promets plus d'exactitude & de régularité dans les Deſcriptions ; mais, tirant des Voyageurs tout ce qui appartient à l'Hiſtoire de chaque Pays, j'en compoſerai une ſorte de Supplément, pour l'Expo-

ſition hiſtorique par laquelle je vais commencer. Troiſiéme réformation, qui ne m'a pas ſemblé moins utile que les deux autres.

IV. Les Voyages au Nord-Eſt & au Nord-Oueſt, qui ſeront le terme de mon travail, étoient annoncés dans cet ordre, par la Préface des Anglois. Comme ils forment un corps détaché, qui devient plus important que jamais par les dernieres Navigations, & par les nouvelles Cartes de M. de l'Iſle, je remets à régler leur diſtribution dans une Préface qui ne regardera qu'eux, & qui contiendra les motifs de ces fameuſes Expéditions.

Tels ſont les changemens que je me ſuis propoſés, & dont je devois l'explication. S'ils obtiennent la faveur du Public, je remets en Mer à pleines voiles, avec un vent ſi flatteur; & dans toute la confiance d'un Voyageur exercé, je ne connois plus d'obſtacles juſqu'au Port.

(Nota.) *En promettant, comme je l'ai fait à chaque Tome, un* Errata *général, au dernier, pour les fautes inévitables dans un ſi long Ouvrage, je fais des excuſes d'avance, à M. Frezier, ſur une note de la page 130 du Tome XI, où j'ai remarqué qu'il eſt accuſé d'une*

erreur de 8 dégrés de longitude, sans m'être souvenu qu'il s'en est pleinement justifié dans le Mercure du mois de Janvier 1750, page 82, & qu'il a fait retomber l'accusation sur son Adversaire.

Laissons le reste de l'Espace au Géographe.



REMARQUES
DE
M. BELLIN,
SUR LES CARTES GEOGRAPHIQUES DE L'AMERIQUE.

L'Histoire de l'Amérique, & des Voyages qui y ont été faits tant pour la Découverte de ses différentes Parties, que pour y former des Etablissemens, est trop intéressante, pour rien négliger de ce qui peut y répandre quelques lumieres. C'est dans cette vue que l'Auteur de cet Ouvrage m'en a confié la partie géographique, dont je sens toute la difficulté; puisqu'il s'agit de fixer les connoissances qui sont répandues dans tous les Auteurs, avec l'esprit de critique & de combinaison nécessaire, & de mettre sous les yeux l'état actuel de ces vastes Contrées.

Quoiqu'il y ait un grand nombre de Cartes géographiques sur l'Amérique, le peu d'exactitude qui se trouve dans la plûpart laisse beaucoup à désirer (1). Je

(1) Le Cartes du Canada du P. Coronelli.
Celles de l'Amérique Septentrionale & méridionale de M. Sanson.
Les Cartes générales & particulieres de l'Amérique de M. de l'Isle.

n'ai point envie d'en faire l'examen ni la critique, & encore moins d'en attaquer les Auteurs, dont je connois tout le mérite & le savoir ; mais les connoissances sur ces Pays etoient alors fort bornées : elles se sont étendues & multipliées depuis : de sorte que nous sommes aujourd'hui en état de faire mieux, quoiqu'éloignés de la perfection.

Je ne parle point ici de la belle Carte de l'Amérique, publiée par M. Danville en 1746, ni celle que M. Green a publié à Londres en 1753. La premiere est d'un grand détail, & supérieure à tout ce qui a paru ; la seconde, quoique beaucoup moins détaillée, est recommandable par l'esprit de critique & de comparaison qu'on y a employé pour fixer la position des principaux lieux.

Je fais cette remarque avec d'autant plus de plaisir, que regardant ces deux Ouvrages comme excellens dans leur genre, quoique differens, je compte de faire passer dans mes Cartes tout ce que je trouverai de bon dans l'un & dans l'autre ; je ne crains point que leurs Auteurs m'en sachent mauvais gré, non-plus que des

La Carte Angloise, en 20 feuilles, de l'Amérique septentrionale, de M. Poupre, & quelques autres Cartes publiées à Londres.

A l'égard de celles publiées a Amsterdam, elles sont, presque toutes, des copies des précedentes.

changemens que je croirai devoir faire sur plusieurs parties de leur travail. Chacun a ses recherches, ses connoissances, & sa maniere de les mettre en œuvre.

Outre ces morceaux généraux, les Anglois ont donné, en différens tems, des parties détachées qui ont leur mérite, & qui seules peuvent nous donner une connoissance exacte de leurs Colonies.

A l'égard des parties de l'Amérique que nous possédons, j'en ai donné des Cartes, en 1744, qui sont jointes à l'Histoire de la Nouvelle France du P. de Charlevoix. J'ose même dire que j'ai été le premier qui ait fait connoître le Canada & la Louisiane avec quelque sorte de précision. Les détails, dans lesquels je suis entré, avoient été inconnus jusqu'alors. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux sur toutes les Cartes qui ont paru avant 1744. Mais j'ai eu la satisfaction, depuis cette époque, de les retrouver dans les Ouvrages de nos plus habiles Géographes, qui les ont adoptés avec une confiance qui me flatte beaucoup. On voit donc que mon dessein est de puiser dans toutes les sources, & de m'approprier, pour ainsi dire, tout ce que je trouverai de bon, pour former un Corps de Géographie sur l'Amérique; & ce que je joins à ce Volume-ci n'est qu'un foible

échantillon de ce que je projette pour les Volumes ſuivans : obligé, comme je le ſuis, de me conformer à l'Ordre des Découvertes, pour ſuivre mon Auteur, avec lequel je dois marcher de concert.

J'ai commencé par une Carte générale du Golfe du Mexique & des Iſles de l'Amérique, où j'ai tracé les routes des premiers Navigateurs. Enſuite, j'ai donné une Carte de l'Iſle de S. Domingue, ſous le nom d'Hayti, telle qu'elle étoit poſſédée par ſes premiers Habitans, à laquelle j'ai ajoûté les principaux Etabliſſemens que les Eſpagnols y firent après la Découverte. Cette Carte eſt en très-petit point, mais ſuffiſante pour cet objet. J'en donnerai dans la ſuite, une beaucoup plus grande & plus détaillée, où l'on trouvera l'état actuel de cette Iſle, avec tous les Etabliſſemens François.

La Découverte de la Terre-Ferme de l'Amérique ayant ſuivi de près celle des Iſles, j'ai donné ſix petites Cartes particulieres, qui comprennent toute la Côte, depuis la Riviere de l'Orenoque juſqu'au Mexique incluſivement. Je ſuivrai de même toutes les autres parties ; ce qui formera une ſuite de Cartes de la même grandeur, qu'on pourra raſſembler en un Corps, à la tête duquel je mettrai une Carte générale, qui eſt indiſpenſable,

pour faire connoître l'ensemble & le rapport de chacune d'elles avec le tout.

Outre les Cartes, je donnerai les Plans des endroits les plus remarquables. Ceux de l'ancien & du nouveau Mexico, qu'on donne dans ce Volume, sont tirés du Recueil Hollandois : mais j'y ai joint deux Plans particuliers, qui n'ont point été rendus avec justesse dans aucun Ouvrage public ; l'un est la Rade de Vera-Crux, avec les Isles voisines ; l'autre, le Port Royal & ses environs, situés dans la Baie de Campeche. A l'égard des deux petites Cartes des environs de Mexico & de ses Lacs, on voit aisément d'où je les ai tirées ; & quoiqu'elles ne s'accordent pas trop bien avec les Descriptions qu'on trouve dans les Auteurs, je les ai laissées telles qu'elles étoient, sans y rien changer, n'étant pas assez instruit du local, pour entreprendre de les corriger avec quelque succès.

Il ne reste plus qu'une remarque à faire, sur l'accord qu'on croiroit devoir se rencontrer entre les Relations des Voyageurs, & les Cartes que nous y joignons. Qu'on ne soit point surpris de quelques différences qui s'y trouvent. Les premiers Navigateurs étoient plus occupés de la grandeur des entreprises, & des difficultés qu'ils avoient à vaincre, que de la précision des observa-

tions. Plus braves que ſavans, ils nous ont donné des Relations curieuſes & admirables, mais ſouvent peu exactes pour la poſition des lieux. Je n'en citerai qu'un exemple. Dans le Voyage de 1512, pour la découverte de la Floride, la Relation de Ponce de Leon dit que les Martyrs, *Iſles au Sud de la preſque Iſle de la Floride, ſont par les 26 dégrés 15 minutes de latitude ; au lieu que ces Iſles ſont par les 25 dégrés (2). Dans le même Voyage, on lit 17 dégrés pour la latitude de la Côte du Sud de l'Iſle de* Boriquen, *aujourd'hui Portoric, au lieu qu'elle eſt par les 18 dégrés. Cette Relation n'eſt pas la ſeule où l'on trouve de ces anciennes erreurs. C'eſt au Géographe à les réparer.*

Les changemens des noms ne demandent pas moins d'attention ; & l'on y apperçoit bien des variétés, depuis la premiere Découverte, juſqu'à ceux qui ſubſiſtent. Il y en a même un grand nombre, dont il eſt impoſſible de trouver la trace, particuliérement de ces Villages ou Bourgades indiennes, célebres dans ces tems, aujourd'hui détruites. Ajoûtez que les noms fixes & connus ne ſont pas toujours écrits de même par les différens Voyageurs. Je ne pouſſerai pas plus loin

(2) Il y a auſſi une faute d'Impreſſion ; *Nord-Eſt*, pour Nord-Oueſt.

ces réflexions ; elles me paroiſſent ſuffire pour mettre le Lecteur en état de juger de mon Ouvrage, & de ce qu'il m'eſt poſſible de faire.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le douziéme Tome de l'*Hiſtoire des Voyages* ; & je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, ce 23 Septembre 1754.

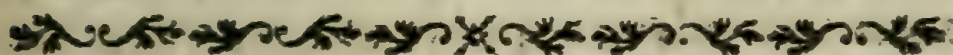
CAPPERONNIER.

HISTOIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TROISIEME PARTIE.



LIVRE CINQUIÉME.

PREMIERS VOÏAGES, DÉCOUVERTES ET ÉTABLISSEMENS DES EUROPÉENS EN AMERIQUE.



VOYAGES DE CHRISTOPHE COLOMB.

INTRODUCTION.

TANDIS que la Nation Portugaiſe pouſſoit avec autant d'utilité que de gloire ſes découvertes & ſes conquêtes en Afrique & dans les Indes Orientales, d'habiles Navigateurs, formés INTRODUCTION.

INTRODUCT.

par l'exemple & l'émulation, portoient leurs vûes d'un autre côté du Globe terrestre, après avoir conçu l'espérance de s'ouvrir une route à l'Occident, comme les Portugais en avoit découvert une à l'Orient. L'incertitude du terme les tint long-temps suspendus.

Les Anciens soupçonnoient l'existence d'un autre Monde.

Quelques soupçons des Anciens sur l'existence d'un autre Monde (1), des récits qui n'avoient pour fondement qu'une obscure tradition, les raisonnemens d'une Philosophie au berceau, dont le goût commençoit à se répandre, mais qui n'avoit point encore de principes fermes & bien éclaircis, étoient des motifs trop foibles pour engager les plus hardis dans une si grande entreprise.

Expériences qui ont formé cette idée.

Mais la Providence du Ciel, qui avoit reglé l'ordre des événemens, rassembla, dans un espace fort court, un grand nombre d'expériences qui fortifierent les conjectures & qui devinrent comme une démonstration sensible. Ces secours, qui paroissent avoir été nécessaires pour animer le courage & l'habileté, méritent d'être consacrés par l'Histoire, dans le souvenir éternel des hommes (2).

(1) Voyez l'Avant-propos.

(2) Les premiers Historiens de l'Amérique s'accordent sur ce récit; mais on se bornera au témoigna-

Le premier, qui trouva dans sa grandeur d'ame & dans ses réflexions assez

INTRODUCT.

Christophe Colomb est le premier qui s'y attache.

ge du plus judicieux & du plus célébre, par une simple traduction de ses termes. Martin Vincent, fameux Pilote assura que s'étant rencontré à 450 lieues au Couchant du Cap Saint-Vincent en Afrique, il avoit trouvé une piece de bois travaillée par artifice, & dont l'ouvrage n'avoit pas été fait avec du fer. Les vents d'Ouest ayant regné pendant plusieurs jours, il jugea qu'elle venoit nécessairement de quelque Terre Occidentale. Pedro Corres, qui avoit épousé une des sœurs de la femme de Colomb, certifia que dans l'Isle de Puerto Santo, il avoit vû une autre piece de bois, que les mêmes vents y avoient jettée, & qui ressembloit à la précédente. Il y avoit vû aussi de fort grosses cannes, dont chacune pouvoit contenir six pintes d'eau, qui devoient y avoir été poussées par l'impétuosité des vents, parce qu'elles n'étoient pas connues dans l'Isle, ni dans toute l'Europe. Les Insulaires des Açores rendirent témoignage que pendant les vents de l'Ouest & du Nord Est, la Mer transportoit des pins aux Côtes de la Gracieuse & de Fayal, où la Nature ne produit point de ces arbres, & que dans l'Isle de Flore la Mer avoit jetté deux cadavres humains, qui avoient la face fort large & d'un autre air que celui des Européens. Une autre fois, on avoit vû, près des mêmes Isles, deux canots d'une forme extraordinaire, qui n'enfoncent jamais, & que le vent y avoit fait aborder. *Antonio Leme*, qui s'étoit marié dans l'Isle de Madere, raconta qu'ayant couru assez loin au Couchant avec sa caravelle, il croyoit avoir apperçu trois Terres qui lui étoient inconnues. Un Habitant de la même Isle demanda, vers ce temps, au Roi de Portugal, la permission de découvrir une certaine Terre, qu'il prétendoit avoir vûe tous les ans, & toujours sous la même apparence. Quoiqu'il ne paroisse point qu'il eût réussi, c'est de-là, & du témoignage précédent, que dans les Cartes Marines, qui se firent alors, on représenta quelques Isles dans ces Mers, particuliérement celle qu'on y nommoit *Antille*, & qu'on mettoit à deux cens lieues au Couchant des Canaries & des Açores. Les Portugais la prirent pour l'Isle de *las Siete Ciudadas*, c'est-à-

INTRODUCT.

de force & de lumiere pour s'élever au-dessus des obstacles, fut un Génois,

dire, des sept Cités, peuplée, suivant leur tradition, en 714, au temps de l'invasion des Maures, par quantité d'Espagnols qui s'embarquerent, pour fuir la persécution, avec sept Evêques, dont chacun bâtit sa Ville; de quoi ils prétendent qu'on fut informé, du temps de Don Henri de Portugal, par un Navire que la tempête y jetta, & qui étant revenu, ne put trouver ensuite le moyen d'y retourner. Ils ajoûtent que ce qui empêcha l'Equipage d'en rapporter de plus amples informations, fut la crainte d'être retenu par les Insulaires, qui obligea le Capitaine de faire remettre promptement à la voile. Diego de Tienne & d'autres Portugais, s'étant embarqués pour l'Isle de Fayal avec un Pilote nommé Diego Velasquez, assurerent qu'ayant manqué cette Isle, ils avoient gagné cent cinquante lieues par un vent de Sud Est, & qu'au retour ils avoient découvert l'Isle de Flore, guidés par quantité d'oiseaux ausquels ils voyoient prendre cette brisée, & qu'ils n'avoient pas reconnus pour des oiseaux maritimes; qu'ensuite ils étoient allés si loin vers le Nord, qu'ils avoient apperçu le Cap de Clare, en Irlande vers l'Est, où ils avoient trouvé que les vents d'Ouest souffloient impétueusement, & que la Mer néanmoins étoit fort unie; ce qui leur avoit fait juger que cela venoit de quelque Terre peu éloiguée, qui étoit à l'abri du côté de l'Occident; mais qu'ils n'avoient pas voulu s'en approcher, parce qu'étant avancés dans le mois d'Août, ils avoient appréhendé l'Hiver. Un autre Pilote racontoit que faisant route en Irlande, il avoit apperçu cette Terre qui depuis a été reconnue pour celle de Bacalaos, mais que l'impétuosité des vents l'avoit empêché d'y aborder. Pedro de Velasco de Galice disoit qu'en faisant la même route il étoit passé si loin dans le Nord, qu'il avoit vû des Terres au Couchant de l'Irlande. Vincent Diaz, Pilote Portugais, venant de Guinée, fort au large de Madere, crut avoir observé à l'Ouest une véritable Terre. Il en communiqua le secret à un Marchand Génois, son intime ami, qui arma pour la découvrir, & qui en demanda la permission au Roi de Portugal. Ce Prince donna

nommé Christophe *Colomb*, si peu connu jusqu'alors, qu'on ne s'est jamais accordé sur son extraction, ni même sur le lieu de sa naissance (3) & que ses propres

des ordres favorables à son entreprise ; & quoiqu'ils eussent été mal exécutés, Diaz partit avec son ami, qui se nommoit Lucas de Caçana. Mais ils pousserent leur navigation fort loin, sans rien appercevoir qui répondit à leurs éspérances. Gaspar & Michel de Cortereal, deux fils du Capitaine qui avoit découvert la Tercere, se perdirent dans la même entreprise. Enfin, personne ne pouvoit ignorer alors ce que Barros rapporte dans son Histoire des Indes orientales. Il assure qu'en découvrant Corvo, la plus occidentale des Isles Açores, on trouva une Statue équestre de pierre ou de terre cuite, montée sur un piedestal de même matiere dont les côtés offroient des inscriptions, en caractere qu'on ne put déchiffrer, & que le Cavalier, vêtu à la maniere des Américquains, qui ne sont point absolument nuds, montroit du doigt l'Occident, comme pour avertir qu'on y trouveroit des terres & des hommes. *Ant. Herrera. Liv.* 1 *Chap.* 2. *&* 3.

(3) Les uns le font naître à Gênes, d'autres à Savonne, à Cugurco, à Neri, & ne different pas moins sur la condition de sa famille. Plusieurs le mettent dans la lie du peuple. Quelques-uns lui font tirer son origine de Plaisance en Lombardie. Ferdinand, le second de ses deux fils, qui a composé son Histoire, embrasse ce dernier sentiment, & parle des tombeaux des Colombs qu'on voyoit encore dans cette Ville avec leurs armes. Il paroît que la dispute sur ce point fut portée au Conseil des Indes, sans que personne nous ait appris quel en fut le résultat. Herrera, où l'on trouve seulement qu'elle y devoit être décidée, ajoûte qu'on prouvoit que l'Empereur Othon II, en 940, confirma aux Comtes Pierre, Jean & Alexandre Colombos freres, les biens feudataires qu'ils avoient dans la Jurisdiction des Villes d'Agui, de Saona, d'Aste, de Monferrat, de Turin, & de Verceil ; qu'il paroissoit, par d'autres titres, que les Colombos de Plaisance, de Cucaro & de Cugurco étoient les mêmes, descendus de ces trois freres, ausquels le même

INTRODUCT.

L'Envie veut lui en dérobber l'honneur.

enfans n'ont pû lever ce doute. Les Ennemis de sa gloire publierent qu'il avoit hérité du Journal d'un Pilote, qui portant des vins d'Espagne en Angleterre, avoit été contraint par les vents de courir d'abord au Sud, ensuite à l'Ouest, où il avoit trouvé des terres & des hommes nuds, & qui ayant perdu presque tous ses gens dans cette course étoit revenu chez Colomb son ancien ami, auquel il avoit laissé, en mourant, ses papiers & ses Cartes. Mais ce bruit, que la jalousie n'a pas laissé de faire adopter à plusieurs Historiens Espagnols (4), paroît détruit par la navigation même de Colomb, qui ne pensa point à tourner au Sud, & par toutes les circonstances de sa conduite. Il n'avoit donc que l'opinion des Anciens, soutenue par quelques expériences récentes, avec sa hardiesse naturelle & ses raisonnemens, pour guides, dans une entreprise pleine de difficultés & de

Empereur avoit fait plusieurs donations considérables. *Herrera*, *Liv.* 1. *Ch.* 7. Christophe Colomb lui-même, parvenu aux honneurs qu'il obtint après son expédition, assuroit une Dame Espagnole, dans une Lettre citée par son fils, qu'il n'étoit pas le premier Amiral de sa famille. *Vie de Colomb, T.* 1. *page* 5.

(4) Particuliérement, Gomera, *Liv.* 1 *Ch.* 14. Oviedo, en le rapportant, déclare qu'il le croit faux. *Liv* 1. *Ch.* 2. Herrera l'attribue à l'envie, *Chap.* 8.

dangers, dont le ſuccès a rendu ſa mémoire immortelle.

Obſtacles qu'il eſt obligé de ſurmonter, & propoſitions qu'il fait à pluſieurs Cours.

L'Etat de ſa fortune, dans un établiſſement médiocre que le haſard lui avoit offert à Lisbonne (5), l'aſſujettiſſoit à communiquer des vûes, qu'il ne pouvoit exécuter qu'avec de puiſſans ſecours. Il crut devoir la préférence à ſa Patrie : mais les Genois, refroidis pour les voyages de mer par le tort que les découvertes des Portugais cauſoient à leur commerce, rejetterent ſes propoſitions comme des fables. On ne trou-

(5) Son fils raconte qu'ayant couru long-tems les Mers avec un Corſaire fameux qui ſe nommoit Colomb le jeune, & qui étoit de ſa Maiſon, le feu prit à ſa Galere, dans un combat contre les Veniriens, entre Liſbonne & le Cap Saint Vincent ; qu'il ne ſe ſauva qu'à l'aide d'une rame, ſur laquelle il fit deux lieues, avant que d'arriver à terre; qu'étant allé à Liſbonne, où il trouva quelques Génois de ſa connoiſſance, il y avoit paru aimable à une Demoiſelle, qui avoit ſouhaité de le connoître & qui l'avoit enſuite épouſé; que cette jeune perſonne étoit fille de Pierre Mugniz Pereſtrello, après la mort duquel les deux Epoux avoient demeuré avec leur mere, & que Colomb avoit hérité non-ſeulement de ſes biens, mais encore d'une Relation des Voyages de ſon Mari, qui avoit aidé à la découverte des Iſles de Madere & de Porto Santo. De ce mariage nâquit Diego Colomb, premier fils de Christophe; & c'eſt apparemment une erreur, fondée ſur le nom de ſa femme, qui a porté quelques Hiſtoriens à le faire deſcendre des Pereſtrellos. Etant devenu veuf, il prit en ſecondes noces Beatrix Enriquez, native de Cordoue, dont il eut Ferdinand, qui n'eut de goût que pour une vie paiſible, & qui compoſa la vie de ſon pere.

INTRODUCT.

ve, ni l'année, ni les circonſtances de cette négociation. Il offrit enſuite ſes ſervices à Dom Juan, Roi de Portugal. Cette ouverture fut d'autant mieux reçue à la Cour de Lisbonne, que le mérite de Colomb y étoit plus connu que dans la République de Génes, d'où il étoit ſorti dès l'enfance. On ſçavoit qu'il s'étoit appliqué conſtamment à l'étude de la Coſmographie, de l'Aſtronomie, de la Géométrie & de la Navigation, & qu'il avoit joint une longue pratique à ſes connoiſſances. On remarque en particulier qu'il ſavoit parfaitement l'art d'obſerver la latitude, ou la hauteur du Pôle, par l'Aſtrolabe; ce que perſonne avant lui n'avoit exercé en haute mer, quoiqu'on en fît des leçons publiques dans les Ecoles: & ſon frere, qui s'étoit retiré comme lui en Portugal, s'y étoit acquis beaucoup de réputation pour les Cartes marines & les Spheres, qu'il faiſoit dans une perfection dont on n'avoit pas encore eu d'exemple. Auſſi fut-il écouté ſi favorablement, que la Cour nomma d'abord des Commiſſaires (6) pour examiner ſes offres. Mais il devint la dupe de leur mauvaiſe foi.

(6) Don Diego Ortiz, nommoit auparavant le Evêque de Ceuta, qu'on Docteur *Calcadilla*, du

Lorsqu'ils eurent reçu ses explications, ils persuaderent au Roi de faire partir secrettement une Caravelle, avec ordre de suivre exactement ses Mémoires, qu'ils avoient recueillis dans leurs conférences (7). A la vérité leur artifice ne tourna qu'à leur honte. Le Pilote Portugais qui n'avoit ni la tête ni le courage du Génois, n'alla pas fort loin sans être effrayé par les difficultés de l'entreprise, & revint publier à Lisbonne que les nouveaux projets étoient autant de chimères. Colomb dans l'indignation de se voir trompé, prit aussi-tôt la résolution de quitter le Portugal. Il n'y étoit plus attaché par sa femme, que la mort lui avoit enlevée depuis peu; & craignant même d'y être arrêté malgré lui, parce que le Roi n'attribuoit le mauvais succès de la Caravelle qu'au défaut d'expérience & d'habileté du Pilote, il s'embarqua furtivement pour l'Espagne, avec son frere & son fils (8). Il

lieu de sa naissance, & deux Médecins Juifs, nommés Joseph & Rodrigue, fort habiles dans la Cosmographie. *Herrera, Chap.* 7.

(7) Fernand Colomb dit nettement que ce fut pour se dispenser de faire une grande récompense à son pere.

(8) Il paroît que son second mariage se fit en Espagne. On n'en trouve pas l'année; mais à juger par l'âge de Fernand, qui avoit environ treize ans en 1502, ce ne peut être avant 1489.

INTRODUCT.

arriva sans obstacle à Palos, Port d'Andalousie. La Cour d'Espagne étoit alors à Cordoue. Comme les dégoûts, qu'il venoit d'essuyer, lui faisoient craindre de n'y pas trouver plus de faveur, il ne voulut s'y présenter qu'après avoir engagé son frere (9) à se rendre, en Angleterre, pour tenter de faire entrer Henri VII dans les vûes qu'il alloit proposer lui même aux Espagnols ; résolu apparemment de vendre ses services à ceux qui les mettroient à plus haut prix.

Il parut à Cordoue vers la fin de l'année 1484. Le nouvel Historien de Saint-Domingue raconte qu'il fit présenter d'abord au Roi, un Mémoire dont il rapporte jusqu'aux termes. Mais on lit simplement dans les Histoires Espagnoles, que, prenant toutes les me-

(9) Ce Frere se nommoit Barthelemy. Fernand, son neveu, dit qu'il étoit peu savant, mais homme de bon sens, & que dans ce voyage il fut volé par des Corsaires. Il ajoûte que se voyant dans des Pays inconnus & réduit à la derniere misere, il fit long-temps usage, pour gagner sa vie, du talent qu'il avoit de composer des Cartes marines ; qu'ayant amassé quelqu'argent, il alla jusqu'à Londres, où il exécuta la commission de son frere, en faisant présent au Roi d'une Mappemonde ; que ce Prince le reçut bien, le pria de faire venir Christophe, & promit de faire tous les frais de l'entreprise ; mais que Christophe étoit alors engagé au Roi de Castille. *Ch.* 10. *Voyez* les Vers de Barthelemy dans l'Avant-propos.

ſures de la prudence, il commença par ſe lier avec quelques perſonnes de diſtinction & de mérite (10), qu'il crut capables de diſpoſer leurs Majeſtés Catholiques à goûter ſes propoſitions. Cette voie lui réuſſit pour les faire entendre, mais avec beaucoup de lenteur. Hernand de Talavera, Prieur de Prado, & Confeſſeur de la Reine, reçut ordre de former une aſſemblée de Coſmographes, pour conférer avec lui. Les Savans étoient rares alors en Eſpagne; & Colomb, porté à la défiance par ſon avanture de Lisbonne, craignoit de s'expoſer trop ouvertement. Le réſultat lui fut ſi peu favorable, qu'après avoir employé près de cinq ans à combattre inutilement les préjugés & les objections (11), il obtint pour

(10) Alphonſe de *Quintanilla*, Grand Tréſorier de Caſtille fut ſon principal protecteur, ſuivant Herrera Mais Fernand Colomb ne nomme que Louis de *Saint-Ange*, qu'Herrera nomme auſſi; Seigneur Arragonois, qui tenoit un rang fort élevé, & qui pouvoit beaucoup ſur l'eſprit du Roi, *Chap.* 11.

(11) Herrera & Fernand nous ont conſervé les objections : » Les uns diſoient que puiſqu'en » tant d'années depuis la » création du Monde, » tant de grands hommes, » qui avoient connu la » Navigation, avoient » ignoré les terres que Colomb prétendoit trouver, il n'étoit pas vraiſemblable qu'il fût plus » éclairé qu'eux D'autres, » tirant leurs raiſons de la » Coſmographie, aſſuroient que le Monde » étoit d'une ſi grande » étendue, que trois ans » ne ſuffiſoient pas pour » aller à l'extrêmité de » l'Orient, où Colomb ſe

INTRODUCT.

unique réponse, que la Guerre de Grenade, où le Roi se trouvoit engagé, ne lui permettoit pas de se jetter dans de nouvelles dépenses, mais qu'aussitôt qu'elle seroit terminée, il se feroit éclaircir des difficultés qu'ils souhaitoit de pouvoir surmonter.

Sa constance dans cette entreprise.

Toutes les circonstances d'une négociation, qui devoit aboutir à la découverte d'un nouveau monde, étant importantes pour l'Histoire, suivons Herrera, qui n'a pas appréhendé qu'on lui reprochât de l'excès dans ce détail. Colomb perdit l'espérance. Il prit tristement le chemin de Seville, d'où il ne laissa point de faire de nouvelles ouvertures à divers Seigneurs, dont on vantoit le credit. Enfin rebuté de trouver la même indifférence dans tous les

» flattoit de pouvoir arriver. Ils alléguoient Seneque, qui avoit mis en question si le Monde n'étoit pas infini, & qui avoit douté du moins qu'on pût aller au-de-là de certaines bornes. Ils ajoûtoient que la terre occupoit la moindre partie du globe, & que tout le reste étoit en mer; que pour aller à l'Occident, suivant le dessein de Colomb, il falloit toujours descendre, à cause de la rondeur de la sphère; que par conséquent il seroit impossible de retourner, & qu'on se trouveroit dans le cas de remonter comme une espece de montagne, ce qui choquoit absolument la raison, quelque fond qu'on pût faire sur les vents & sur l'habileté du Pilote, » *Herrera*, *Ch VII.* & *VIII. Fernand Colomb*, *Ch. XI.*

Ordres de l'Eſpagne, il écrivit au Roi de France, qu'il crut pouvoir engager, du moins par le motif de la gloire ; mais les François étoient alors occupés de leurs guerres d'Italie. Cette obſtination de la Fortune, à lui fermer toutes ſortes de voies, ne paroît point l'avoir abbatu. Il revint aux anciennes vûes, qu'il avoit formées du côté de l'Angleterre ; & quoique depuis tant d'années il n'eût reçu aucune nouvelle de ſon frere, il ſe promit de le retrouver, en prenant la même route. Les premiers Hiſtoriens ne font aucune mention de ſon ſecond mariage ; mais ils lui donnent pour Diego, ſon fils, qu'il avoit laiſſé près de Palos, dans un Couvent de Franciſcains, nommé *la Rabida*, une tendreſſe qui ne lui permit point de quitter l'Eſpagne ſans l'avoir embraſſé. Son deſſein étoit de l'envoyer à Cordoue, apparemment dans le ſein de ſa famille ; car il faut ſuppoſer qu'il s'étoit remarié pendant le long ſéjour qu'il avoit fait dans cette Ville, & qu'il avoit déja un ſecond fils. Le ſupérieur du Couvent de la Rabida, qui ſe nommoit Jean Perez de *Marchena*, homme d'un mérite connu, ne put l'entendre parler de la réſolution où il étoit de porter ſes lu-

INTRODUCT. mieres aux Etrangers, ſans en regretter la perte pour l'Eſpagne. Il le preſſa de ſuſpendre ſon départ. Il aſſembla quelques habiles gens, qu'il mit en conférence avec lui; & leur voyant approuver ſon projet avec beaucoup d'éloges, il ſe flatta qu'ayant l'honneur d'être eſtimé de la Reine, qui l'avoit employé quelquefois dans ſes exercices de piété, il obtiendroit d'elle, en faveur de ſon Ami, ce qui avoit été refuſé aux inſtances des principaux Courtiſans. Il écrivit à cette Princeſſe, qui étoit alors à *Santa-Fé*, pendant le ſiége de Grenade. Il fut appellé auſſi-tôt à la Cour. Le fruit de ce voyage fut de procurer une audience à Colomb. La Reine ferma la bouche à ſes Ennemis, en louant ſon eſprit & ſes projets, mais elle jugea qu'il portoit trop haut ſes prétentions. Il demandoit d'être nommé Amiral, & Viceroi perpétuel & héréditaire de tous les Pays & de toutes les Mers qu'il pourroit découvrir. Cette récompenſe paroiſſoit exceſſive, dans les plus heureuſes ſuppoſitions; & s'il manquoit de ſuccès, la Reine craignit quelque reproche de legereté, pour avoir pris trop de confiance aux promeſſes d'un Etranger.

On trouve de l'excès dans ſes prétentions.

Ce nouveau refus, quoiqu'adouci par

des témoignages d'eſtime, le détermina plus abſolument que jamais à quitter l'Eſpagne. Quintanilla, Santangel, & le Pere Marchena, étoient deſeſpérés de voir négliger une affaire de cette importance. Ils engagerent le Cardinal de Mendoza, Archevêque de Tolede & Chef du Conſeil de la Reine, à ne pas laiſſer partir un homme précieux pour l'Etat, ſans lui avoir fait l'honneur de l'entendre. Colomb eut une longue audience du Cardinal, qui parut fort ſatisfait de ſon eſprit & de ſon caractere, mais qui n'entreprit rien en ſa faveur. L'air de la Cour, ſuivant les termes d'un Hiſtorien, n'étoit pas favorable aux Avanturiers. On y diſoit hautement qu'il ne falloit pas être ſurpris qu'un Etranger ſans biens preſſât l'exécution d'une entrepriſe où il mettoit ſi peu du ſien, qui devoit lui aſſurer un poſte honorable, & où le pis aller pour lui étoit de ſe retrouver ce qu'il étoit (12). Colomb, qui ne put ignorer ce langage, le fit ceſſer en offrant de payer un huitiéme de la dépenſe, & de ne partager les profits que ſur ce pied. Mais cet offre même ne lui ayant fait rien obtenir, il partit

(12) Hiſt. de Saint-Domingue. L. I.

 fort chagrin de Santa-Fé, au mois de Janvier 1492, pour aller faire à Cordoue, les derniers préparatifs de son départ.

Heureuses circonstances qui le font mieux écouter.

Ce fut dans ces circonstances que Grenade ouvrit ses portes aux Espagnols. Santangel prit cette heureuse conjoncture, pour représenter à la Reine le tort qu'elle faisoit à sa propre gloire, en refusant l'occasion d'augmenter la puissance & l'éclat de sa Couronne, sans compter que les avantages, qu'elle paroissoit négliger, pouvoient tomber entre les mains de quelque autre Prince, & devenir pernicieux à l'Espagne. Il mit tant de force dans son discours, que cette Princesse, déja ébranlée par les sollicitations de Quintanilla, se rendit à leur conseil; & pour ménager les finances, que la guerre avoit épuisées, elle déclara que son dessein étoit d'engager, pour la nouvelle expédition, une partie de ses pierreries. Santangel, dans le mouvement de sa joie, répondit que cette ressource n'étoit pas nécessaire, & qu'il fourniroit la somme de son propre fond. La Reine fit rappeller aussi-tôt Colomb, qui étoit déja au Port de Pinos, à deux lieues de Grenade (13). Son ressentiment ne

(13) C'est ce qu'Herrera dit simplement, *Ch. X.* L'Historien de Saint Domingue prétend qu'il étoit déja parti pour la France.

INTRODUCT.

Son Traité avec la Cour de Castille.

l'empêcha point de retourner sur ses pas ; & l'accueil qu'il reçut à la Cour, effaça le souvenir des chagrins qu'il y avoit essuyés pendant plus de huit ans. Dom Juan de Colonna (14, Secretaire d'Etat, reçut ordre de traiter avec lui, & de lui expédier un Brevet & des Lettres Patentes, par lesquelles on lui accorda volontairement plus d'honneur qu'il n'en avoit desiré (15).

(14) Suivant Fernand Colomb ; & *Coloma*, suivant Herrera.

(15) On nous a conservé ces deux Monumens, c'est-à-dire, le Traité qu'Herrera nomme Capitulation, avec sa date, qui est le 17 d'Avril 1492, & les Lettres datées le 30 du même mois. Gardons-nous de supprimer deux pieces qui appartiennent si particuliérement à l'Histoire des Voyages.

Le Traité contient, 1°. Que leurs Majestés Catholiques, comme Seigneurs des Mers Occidentales, créent dès à présent & pour toujours Christophe Colomb leur Amiral dans toutes les Isles & Terres-fermes qu'il découvrira & qu'il prendra dans les Mers, pour jouir de cette dignité pendant sa vie & la faire passer après sa mort à ses héritiers & successeurs, de l'un à l'autre, perpétuellement, avec toutes les prééminences & prérogatives, dont Alfonse Enriquez, Amirante de Castille, jouissoit dans la sienne.

2°. Que leurs Majestés créent Christophe Colomb leur Viceroi & Gouverneur général dans tous les mêmes lieux, & que pour les Gouvernemens particuliers, il fera choix de trois sujets, entre lesquels leurs Majestés se réservent le droit de nommer.

3°. Que sur toutes les marchandises de quelque nature qu'elles soient, perles, pierres précieuses, or, argent, épiceries & autres, qui seront apportées des limites de la nouvelle Amirauté, l'Amiral aura un dixiéme, après le remboursement des frais, & que les neuf autres parties seront pour leurs Majestés,

INTRODUCT.

Ces fameux Actes, qui devoient acquerir à l'Espagne la souveraineté d'un

4°. Que tous les procès & differends qui pourroient naître au sujet des marchandises & du commerce, dans l'étendue de la Jurisdiction de l'Amiral, seront soumis à sa décision, ou à celle de ses Lieutenans en son nom, comme il se pratiquoit à l'égard de l'Amirante de Castille.

5°. Que dans tous les Navires qui seront armés pour le voyage, & toutes les fois qu'on en armera d'autres pour le même objet, l'Amiral pourra contribuer d'un huitiéme à tous les frais de l'armement, & recevra aussi la huitiéme partie du profit. *Herrera*, *Liv.* 1. *Ch.* 9.

Le Brevet se trouve dans la vie de Colomb, par Fernand son fils, *Liv.* 1. *Ch.* 43. Il est dans ces termes.

Fernand & Isabelle, par la Grace de Dieu, Roi & Reine de Castille, de Léon, d'Arragon, de Sicile, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Majorque, de Minorque, de Seville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, de Jaën, des Algarves, de Gibraltar, & des Isles Canaries, Comte & Comtesse de Barcelonne, Seigneurs de Biscaie & de Molena, Ducs d'Athênes & de Néopatrie, Comtes de Roussillon, & de Sardaigne, Marquis d'Oristan & de Gociado, &c. Puisque vous, Cristophe Colomb, allez par notre commandement & avec nos Vaisseaux & nos gens à la conquête des Isles de l'Océan, que vous avez découvertes, & comme nous espérons qu'avec l'aide de Dieu vous en découvrirez d'autres, il est juste que nous vous récompensions des services que vous rendez à notre Etat : Nous voulons donc que vous Christophe Colomb vous soyiez Amiral, Gouverneur & Viceroi des Isles & de la Terre ferme découverte, & de toutes celles que vous découvrirez ; que vous vous appelliez Dom Christophe Colomb ; que vos enfans succedent à toutes vos Charges ; que vous puissiez les exercer par vous ou par ceux que vous choisirez pour être vos Lieutenans ; que vous jugiez toutes les affaires civiles & criminelles dont la connoissance appartient & a appartenu à nos Vicerois & à nos Amiraux, & que vous ayiez les droits & les prééminences des Charges que nous vous donnons. Et par ces Présentes, Nous commandons à notre très cher fils le Prince

nouveau Monde, furent signés, l'un à Santa-Fé, & l'autre à Grenade, dans le tems que leurs Majestés Catholiques venoient d'achever la ruine des Maures, après une domination de huit cens ans. Mais observons, avec un Historien moderne (16), que la Cou-

INTRODUCT.

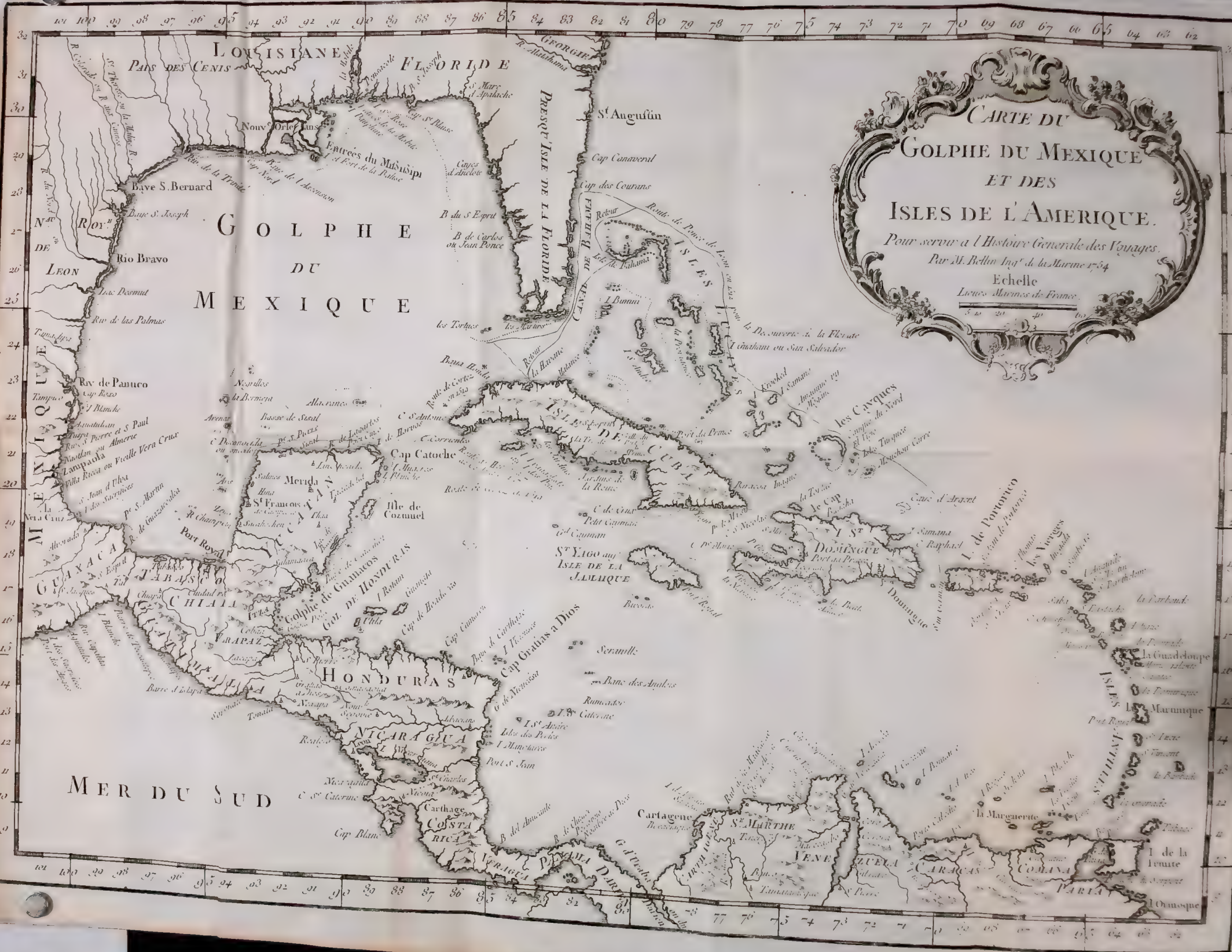
Tout se conclut au nom & aux frais de cette Couronne.

Dom Juan, aux Infans Ducs, Prélats, Marquis, Grands-Maîtres, Princes & Commandeurs de nos Ordres militaires, & à tous ceux de notre Conseil, & Juges en quelque Justice que ce soit, Cours & Chancelleries de notre Royaume, aux Châtelains, Gouverneurs des Citadelles, des Places fortes, à toutes les Communautés, Juges, Officiers de la Marine, aux vingt-quatre Cavaliers Jurés, Ecuyers, à toutes les Villes & Places de notre Etat, & à tous les Peuples que vous découvrirez & subjuguerez, de vous reconnoître, comme nous vous reconnoissons, pour notre Amiral, vous & vos enfans en ligne droite & pour toujours. Ordonnons à tous les Officiers que vous établirez, en quelque Charge que ce soit, de vous faire conserver vos priviléges, immunités, honneurs, & de vous faire payer les droits & émolumens qui sont dûs à vos Charges, sans permettre que personne y mette aucun obstacle; car tel est notre volonté. Nous commandons à notre Chancelier, & autres Officiers de notre Sceau, de vous expédier au plutôt nos Lettres, & de les faire aussi amples & aussi avantageuses que vous le souhaiterez, à peine de notre disgrace & de trente ducats d'amende contre chacun des contrevenans. Donné en notre Ville de Grenade, le 30 d'Avril 1492. Moi le Roi, moi la Reine. Moi Jean de Colonna, Sécrétaire du Roi & de la Reine, ai fait expédier les présentes Lettres par leur commandement. *Vie de Christophe Colomb*, *Tom. I. Chap.* 43.

(16) Le Pere de Charlevoix, qui a tiré dans son Histoire de Saint Domingue tout ce détail d'Herrera, & qu'on suit volontiers par cette raison; avec le soin, qu'il n'a pas eu, de citer les pages de l'Auteur Espagnol.

INTRODUCT. ronne d'Arragon n'entra pour rien dans cette entreprise, quoique tout parût se faire également au nom du Roi & de la Reine. Comme la Castille seule en fit tous les frais, le nouveau Monde ne fut découvert & conquis que pour elle; & pendant toute la vie d'Isabelle, la permission d'y passer & de s'y établir ne fut guére accordée qu'à des Castillans: ce qui n'empêcha point que le Roi ne prit tous les honneurs de la Souveraineté, & quelquefois même sans y joindre le nom de la Reine de Castille au sien, parce qu'il représentoit son Epouse.




CARTE DU
GOLPHE DU MEXIQUE
ET DES
ISLES DE L'AMERIQUE.
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Par M. Bellin Ingr. de la Marine 1754
Echelle
Lieues Marines de France
LOUISIANE
FLORIDE
GEORGIE
PAIS DES CENIS
Nouv. Orleans
Entrées du Missisipi
St. Augustin
Cap Canaveral
Cap des Courans
PRESQU'ISLE DE LA FLORIDE
Baye S. Bernard
Baye S. Joseph
Rio Bravo
NAU. ROYM. DE LEON
GOLPHE DU MEXIQUE
ISLES LUCAYES
Isle de Bahama
les Tortues
les Martires
la Havane
Matance
ISLE DE CUBA
Cap Catoche
Riv. de Panuco
Lampaola
Merida
St. Francois
Isle de Cozumel
Port Royal
MEXIQUE
GUAXACA
TABASCO
CHIAPA
VERAPAZ
Golphe de Honduras
HONDURAS
Cap Gratias a Dios
St. YAGO ou ISLE DE LA JAMAIQUE
Port Royal
les Caïques
Cap Francois
IS. St. DOMINGUE
Port au Prince
I. de Portorico
la Guadeloupe
la Martinique
la Margueritte
I. de la Trinite
NICARAGUA
COSTA RICA
Carthage
Cartagene
St. MARTHE
VENEZUELA
CARACAS
PARIA
MER DU SUD
Cap Blanc

PREMIER VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

C'EST de ce point que le jour commence à se répandre sur l'Histoire de la découverte & de la conquête des Indes occidentales, & que l'ordre des années va former une méthode certaine pour celui des événemens. Colomb reçut, avant son départ de Grenade, des Lettres Patentes qui devoient le faire respecter de tous les Princes du Monde, & l'ordre de ne point approcher de cent lieues des Conquêtes du Portugal. Ensuite, s'étant hâté de passer à Cordoue, pour regler les affaires de sa famille, il n'eut plus d'autre empressement que de se rendre à Palos, où les préparatifs étoient déja commencés pour son armement. Il avoit fait choix de ce Port, parce qu'on y trouvoit les meilleurs Matelots de l'Espagne. Le Pere Marchena continuoit de le servir avec zèle, & lui avoit déja fait autant d'amis qu'il y avoit de gens de Mer à Palos. On compte particuliérement dans ce nombre les trois Pinçons, freres, qui passoient pour les plus riches habitans & les plus habiles Navigateurs du pays, & qui ne

Préparatifs de son départ.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

firent pas difficulté d'engager leurs personnes, & une partie de leur bien, dans la nouvelle Expédition.

Quel fut son armement.

La Ville de Palos étoit alors obligée de mettre en Mer, pendant trois mois de l'année, deux Caravelles pour la garde des Côtes. Les Habitans eurent ordre de les doner à Christophe Colomb. Il en équipa une autre, qu'il monta lui-même, & qu'il nomma la *Sainte-Marie*. La premiere des deux autres étoit la *Pinta*, à laquelle il donna pour Capitaine Martin-Alfonse Pinçon; & pour Pilote, François-Martin Pinçon, le plus jeune des trois freres. Vincent Yanes Pinçon commanda la seconde, qui se nommoit la *Niña*. L'Equipage de ces trois Navires n'étoit composé que de quatre-vingt-dix hommes, Mariniers & Volontaires, les uns Amis de l'Amiral, d'autres qui avoient servi avec honneur dans la Maison du Roi. On embarqua des provisions pour un an, & l'on mit à la voile un Vendredi troisiéme d'Août. Dès le lendemain il arriva quelque désordre au timon de la Pinta, & l'on en soupçonna ceux à qui cette Caravelle appartenoit, parce qu'ils faisoient le voyage contre leur inclination. Alfonse Pinçon répara le mal avec des cordages, qui n'empêcherent

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

point que peu de jours après, un coup de Mer ne détachât encore le timon. Cette disgrace, à l'entrée du Voyage, étoit capable de refroidir les Superstitieux. Mais Colomb les ayant ranimés, on arriva le 11 d'Août à la vûe de la grande Canarie. On y fit mettre un nouveau timon à la Pinta, & la voile latine de la Niña fut changée en voile ronde, pour la facilité de la Navigation. On partit de la Grande Canarie le premier de Septembre; & quatre jours après, on jetta l'ancre à la Gomera, où l'on prit des rafraîchissemens, de l'eau & du bois. Sur l'avis que Colomb eut, dans cette Isle, que le Roi de Portugal, indigné de son accommodement avec l'Espagne, avoit armé trois Caravelles pour l'enlever, il se hâta de remettre à la voile.

Il passe aux Canaries.

Ce fut le Jeudi, 7 du même mois, qu'il perdit de vûe la terre des Canaries, en gouvernant vers l'Occident, où il se promettoit de faire ses découvertes. Quelques-uns de ses gens, effrayés de se voir dans une Mer inconnue, sentirent diminuer leur courage jusqu'à s'abandonner aux soupirs & aux larmes. Il leur fit honte de cette foiblesse, & tous ses soins furent employés à les soutenir par de magnifiques espé-

Sa navigation dans une route ignorée.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

rances. On fit dix-huit lieues avant la nuit. Mais Colomb eut l'adreſſe de cacher, chaque jour, une partie du chemin, pour raſſurer ceux qui craignoient de s'éloigner trop des Côtes d'Eſpagne. Le 11, à cent cinquante lieues de l'Iſle de Fer, on rencontra un mât de Navire, qui devoit avoir été entraîné par les Courans. Bientôt Colomb s'apperçut que les Courans portoient au Nord avec beaucoup de force; & le 14 au ſoir, cinquante lieues plus loin à l'Occident, il obſerva que l'Aiguille déclinoit d'un dégré vers le Nord-Oueſt. Le lendemain cette déclinaiſon étoit augmentée d'un demi dégré; mais elle varia beaucoup les jours ſuivans, l'Amiral fut ſurpris lui-même, d'un phénomène qui n'avoit point encore été remarqué. Le 15, à trois lieues de l'Iſle de Fer, on vit tomber dans les flots, pendant la nuit & dans un temps fort calme, une grande flamme au Sud-Eſt, à la diſtance de quatre ou cinq lieues des Vaiſſeaux. L'Equipage de la Niña vit, avant le jour, un oiſeau, qui fut nommé *Rabo de Jonco*, c'eſt-à-dire Queue de Jonc, parce qu'il avoit la queue longue, & fort menue. Le lendemain, on fut beaucoup plus effrayé d'appercevoir, ſur la ſurface de l'eau, des herbes dont la couleur étoit

Ses Obſervations.

mêlée

mêlée de verd & de jaune, & qui paroiſſoient nouvellement détachées de quelque Iſle ou de quelque roche. On en découvrit beaucoup davantage le jour d'après ; & la vûe d'une pet te langouſte vive, qu'on remarqua dans ces herbes, fit juger que la terre ne pouvoit être éloignée. D'autres s'imaginerent qu'on étoit proche de quelques rochers dangereux, ou ſur quelques terres ſubmergées. Cette idée fit renaître la fraïeur & les murmures. On obſerva d'ailleurs que l'eau de la mer étoit la moitié moins ſalée. Pendant la nuit ſuivante, quantité de Tons s'approcherent ſi près des Caravelles, que l'Equipage de la Niña en prit un. L'air étoit ſi temperé, qu'il ne paroiſſoit pas différent de celui d'Andalouſie, au mois d'Avril. A trois cens ſoixante & dix lieues Eſt de l'Iſle de Fer, on vit encore un Rabo de Junco. Le Mardi, dix-huit de Septembre, Alfonſe Pinçon, qui s'étoit avancé avec ſa Caravelle, attendit l'Amiral, pour lui dire qu'il avoit vû quantité d'oiſeaux qui tiroient vers l'Occident ; d'où il concluoit que la terre ne pouvoit pas être à plus de quinze lieues. Il s'imagina même l avoir apperçue dans cet éloignement. Mais Colomb l'aſſura qu'il ſe trompoit, & que ce qu'il prenoit pour la terre n'étoit

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Divers ſignes.

qu'un gros nuage, qui ne fut pas, en effet, long-temps à ſe diſſiper. Le vent étoit frais. On avançoit depuis dix jours à pleines voiles. L'étonnement de n'avoir depuis ſi long-temps que la vûe du ciel & de l'eau, faiſoit renouveller à tous momens les plaintes. L'Amiral, ſe contentant d'obſerver tous les ſignes, avoit toujours l'aſtrolabe devant lui & la ſonde à la main. Le 19, on vit de ces oiſeaux, que les Portugais ont nommés Alcatras; & vers le ſoir, pluſieurs autres vinrent voltiger autour des Caravelles. On fut conſolé par un ſi bon ſigne; & dans l'opinion que la terre ne pouvoit être fort loin, on jetta la ſonde, avec toute la joie d'une vive eſpérance. Mais deux cens braſſes de corde ne firent pas trouver de fond. On reconnut que les courans alloient au Sud-Eſt. Le 20, deux Alcatras s'approcherent de la Caravelle de l'Amiral. On prit, vers la nuit, un oiſeau noir, qui avoit la tête marquée d'une tache blanche & les pieds d'un Canard. On vit quantité de nouvelles herbes; mais après les avoir paſſées ſans aucun danger, les plus timides commencerent à ſe raſſurer contre cette crainte. Le lendemain, trois petits oiſeaux firent entendre leur ra-

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

mage autour des Vaisseaux, & ne cesserent point de chanter jusqu'au soir. Quelle apparence qu'ils fussent capables d'un long vol? On fut porté à se persuader qu'ils ne pouvoient être partis de bien loin. L'herbe devenoit plus épaisse & se trouvoit mêlée de limon. Si c'étoit un sujet d'inquiétude pour la sûreté des Caravelles, qui en étoient quelquefois arrêtées, on concluoit du moins qu'on approchoit de la terre. Le 21, on vit une Baleine; & le jour suivant, quelques oiseaux. Pendant trois autres jours, un vent de Sud-Est causa beaucoup de chagrin à l'Amiral. Il affecta néanmoins de s'en applaudir, comme d'une faveur du ciel. Ces petits artifices étoient continuellement nécessaires, pour calmer l'esprit de ses gens, dont la confiance diminuoit tous les jours pour ses promesses. Heureusement, il s'éleva, le 23, un vent d'Est-Nord-Est, qui les remit dans la route qu'il vouloit suivre. On continua de voir plusieurs oiseaux de différentes especes, & même des Tourterelles qui venoient de l'Occident (17).

Fraïeur & mutinerie des Equipages.

Cependant la navigation avoit duré trois semaines; & les apparences n'é-

(17) Herrera, Liv. I. Chap. 9. & suivans.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

tant pas changées, on ne se croyoit pas plus avancé que le premier jour. Cette réflexion, joint à la crainte qu'un vent, qui avoit toujours été favorable pour aller à l'Ouest, ne rendît le retour impossible en Espagne, produisit tout d'un coup une révolution surprenante. La plûpart furent pénétrés de frayeur, en considérant qu'ils étoient au milieu d'un abîme sans fond & sans bornes, toujours prêt à les engloutir. Une idée si terrible agit avec tant de force, que s'étant répandue dans les trois Equipages, on ne parla plus que de reprendre aussi-tôt la route de l'Europe. La Cour, disoient les plus moderés, ne pouvoit s'offenser qu'après avoir pénétré plus loin qu'on ne l'avoit jamais fait avant eux, l'espérance leur eût manqué plutôt que le courage, & qu'ils eussent refusé de servir à la folle ambition d'un Avanturier qui n'avoit rien à perdre. D'autres s'emporterent jusqu'à proposer hautement de jetter cet Etranger dans les flots, & de dire en Espagne qu'il y étoit tombé par malheur, en observant les Astres (18). L'Amiral comprit la grandeur du péril. Mais loin d'en être abbatu, il rappella toute sa grandeur d'ame pour

Force d'esprit de Colomb.

(18) Herrera, Chap. 10. Fernand Colomb, ch. 19.

conserver un visage tranquille ; & feignant de ne rien entendre, il employoit tantôt les caresses & les exhortations, tantôt des raisonnemens spécieux & des espérances séduisantes, tantôt la menace, & l'autorité du Roi dont il étoit revêtu. Le Mardi 25, à la fin du jour, Pinçon s'écria, Terre, Terre, & fit remarquer en effet, à plus de vingt lieues au Sud-Est, une épaisseur qui avoit l'apparence d'une Isle. Cet avis, qui n'étoit qu'une invention concertée avec l'Amiral, eut la force de calmer les Mutins. Leur joie devint si vive, qu'ils rendirent à Dieu des graces solemnelles ; & pour les soutenir dans cette disposition, Colomb fit gouverner du même côté pendant toute la nuit. Ils furent détrompés le lendemain, en reconnoissant qu'on n'avoit vû que des nuages ; mais les signes, qui parurent heureusement à l'Ouest, leur firent reprendre cette route avec moins d'inquiétude. Les oiseaux & les poissons ne cessoient plus de se présenter en grand nombre. On vit des poissons aîlés, tels que les Portugais en rencontroient souvent dans leur route aux Indes orientales, des Dorades, des Empereurs, & l'on reconnut que la violence des courans étoit fort

Autres signes qui se trouvent trompeurs.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

diminuée. Colomb ſe fortifioit lui-même par tous ces ſignes, & n'apportoit pas moins d'attention à ceux du ciel. Il obſerva que pendant la nuit, l'aiguille varioit, de plus d'un quart du cercle, & que le jour elle demeuroit fixe au Nord. Les deux étoiles, qu'on nomme les Gardes (19), étoient enſemble à l'Occident pendant la nuit; & lorſque le jour commençoit à paroître, elles ſe rencontroient au Nord-Eſt. Il expliquoit toutes ſes apparences aux Pilotes, qui en marquoient autant de crainte que d'étonnement; & la confiance, qu'il trouvoit le moyen de leur inſpirer, ſe communiquoit aux Equipages.

On ne s'accorde point ſur l'état de la route.

Le premier d'Octobre, un Pilote jugea qu'on étoit à 588 lieues des Canaries; un autre, qu'il y en avoit 634; & le troiſiéme, qu'on n'en avoit pas fait moins de 650. Colomb étoit ſûr d'en avoir fait 707: mais, pour éloigner tout ce qui étoit capable de cauſer de l'effroi, il aſſura froidement que ſuivant ſon calcul, il y en avoit 584. Chaque jour de la ſemaine offrit de nouveaux ſignes. Le 7, au lever du Soleil, on crut voir une terre; & la petite Caravelle, qui s'étoit plus

(19) Les Eſpagnols les nomment Boca de la Boxina.

avancée que les autres, tira un coup de canon, avec d'autres marques de joie. Mais on reconnut encore que c'étoit une erreur, caufée par quelques nuages. Les murmures & la mutinerie recommencerent. L'Amiral fe vit plus en danger que jamais, par le défefpoir de ceux à qui les horreurs d'une mort prochaine, qui leur paroiffoit inévitable par la faim ou le naufrage, faifoient oublier les loix de l'honneur & de leur engagement. Les Pinçons même ne firent pas difficulté de fe déclarer pour les Mutins. Enfin la révolte devint fi générale, que n'efpérant plus rien de la févérité ni de la douceur, Colomb prit le parti de faire, aux plus furieux, une propofition qui fufpendit auffi-tôt leurs emportemens. Il leur promit que fi dans trois jours la terre ne paroiffoit point (20), il reconnoîtroit qu'il les avoit trompés, & qu'il s'abandonneroit volontairement à leur vengeance. Cette déclaration les toucha : mais ils jurerent auffi que s'ils ne voyoient rien de certain dans les trois jours, ils reprendroient la route de l'Europe. On a toujours été perfuadé qu'il avoit couru peu de rifque à prendre un terme fi court. Depuis quelque temps,

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

(20) Oviedo, chap 5.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

il trouvoit fond avec la sonde ; & la qualité du sable, ou de la vase, devoit lui faire juger qu'il approchoit réellement de la terre. On ne peut douter non plus qu'il ne l'eût découverte plutôt, s'il eût tourné au Midi, vers lequel tous les petits oiseaux qu'il avoit vûs prenoient leur vol. On continuoit d'en appercevoir de nouvelles troupes, dont le ramage se faisoit entendre. On distinguoit leur couleur. Les Tons étoient en plus grand nombre. Mais les deux jours suivans offrirent des signes d'une autre nature, qui ne purent manquer de rendre le courage aux plus timides. Les Matelots de l'Amiral virent passer un gros poisson verd, de l'espece de ceux qui ne s'éloignent jamais des rochers. Ceux de la Pinta, virent flotter une canne fraîchement coupée, & prirent un morceau de bois travaillé, avec un tas d'herbes, qui paroissoient arrachées depuis peu de temps, du bord de quelque riviere. Ceux de la Niña virent une branche d'épine avec son fruit. On respiroit un air plus frais ; & ce qui fit encore plus d'impression sur un Navigateur tel que Colomb, les vents étoient inégaux & changeoient souvent pendant la nuit ; ce qui devoit lui faire juger qu'ils com-

Signes qui les confolent.

mençoient à venir de terre. Il ordonna des prieres publiques, après avoir recommandé aux Pilotes d'être ſur leurs gardes ; il voulut que toutes les voiles fuſſent carguées ; à l'exception d'une trinquette baſſe ; & dans la crainte que les Caravelles ne fuſſent ſéparées par un coup de vent, il donna des ſignaux pour ſe réunir. Enfin, il promit qu'à la récompenſe ordonnée par leurs Majeſtés Catholiques (21), pour celui qui verroit le premier la terre, il joindroit une Mante de velours.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Récompenſe promiſe à celui qui découvriroit la terre.

Vers dix heures du ſoir, ſe trouvant lui-même dans le château de poupe, il découvrit une lumiere. Auſſi-tôt il fit appeller Guttierez (22) ancien Valet de Garderobbe de la Reine, qui crut la voir comme lui. Ils appellerent enſemble Rodrigue Salcedo, Contrôleur militaire de la Flotte, qui ne la diſtingua pas tout d'un coup ; mais bientôt, ils virent tous trois que cette lumiere changeoit de place, avec ceux qui la portoit, apparemment, d'une maiſon à l'autre. A deux heures après minuit, les

(21) C'étoit dix mille Maravedis de rente, qui font environ huit cens livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Trente-deux Maravedis font cinq ſous d'Eſpagne.

(22) *Eſcobedo*, ſuivant Oviedo. Gomera fait ce récit fort différemment. Chap. 16.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Matelots de la Pinta, qui avoit pris le devant, crierent Terre, Terre, & donnerent d'autres signes. Ils avoient découvert en effet la Côte, dont ils n'étoient qu'à deux lieues. Le premier qui l'apperçut, nommé Rodrigue *Triana*, crut sa fortune assurée; mais sur le témoignage de Guttierez & de Salcedo, les dix milles Maravedis furent adjugés à Colomb, auquel ils furent payés, pendant toute sa vie, sur les Boucheries de Seville (23).

Comment on la découvre.

L'honneur & le prix en sont déférés à Colomb.

Les premiers rayons du jour firent reconnoître une Isle, longue d'environ vingt lieues, platte & remplie d'herbes. La Pinta, qui avoit continué d'avancer la premiere, attendit les deux autres Caravelles; & tous les Equipages se jettant à genoux devant Colomb, réparerent, par des transports d'admiration & de respect, les chagrins qu'ils lui avoient causés. Cet Etranger, qu'ils avoient traité avec tant de mépris, devint à leurs yeux le plus grand de tous les hommes; & les excès de leur joie furent portés jusqu'à l'adoration. Malgré la force d'esprit & la constance

(23) On raconte que Triana, désesperé de perdre la récompense qu'il croyoit mériter, passa dans la suite en Afrique, & se fit Mahometan. *Benzoni, Liv.* 1. *chap.* 6.

dont on lui fait honneur, sur la foi de tous les Historiens, observons, avec quelques-uns d'entr'eux, que dans un procès qu'il eut à soutenir en Espagne, pour ses droits, contre le Fisc royal, on lui reprocha qu'ayant été rebuté par l'incertitude & les fatigues de sa premiere Expédition, il avoit voulu retourner en Espagne, & que les trois Pinçons l'avoient forcé de continuer sa route. Mais ses Ennemis mêmes insisterent peu sur cette ridicule accusation *(24)*.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Reproches injurieux qu'il a à souffrir.

Avec l'autorité de Viceroi, dont il entroit en exercice, il donna sur le champ, à l'Isle, le nom de *San-Salvador*, qu'elle n'a pas conservé. En continuant d'approcher, on vit bientôt le rivage bordé d'hommes nuds, qui donnerent de grandes marques d'étonnement. On fut informé, dans la suite, qu'ils avoient pris les trois Caravelles pour des animaux. L'Amiral se fit conduire à terre dans une Barque armée, l'épée à la main & l'étendart déployé. Les Commandans des deux Caravelles suivirent son exemple, avec leurs Enseignes, sur lesquelles on voyoit d'un côté une Croix verte avec une F, &

Il nomme la premiere Terre Isle de San-Salvador.

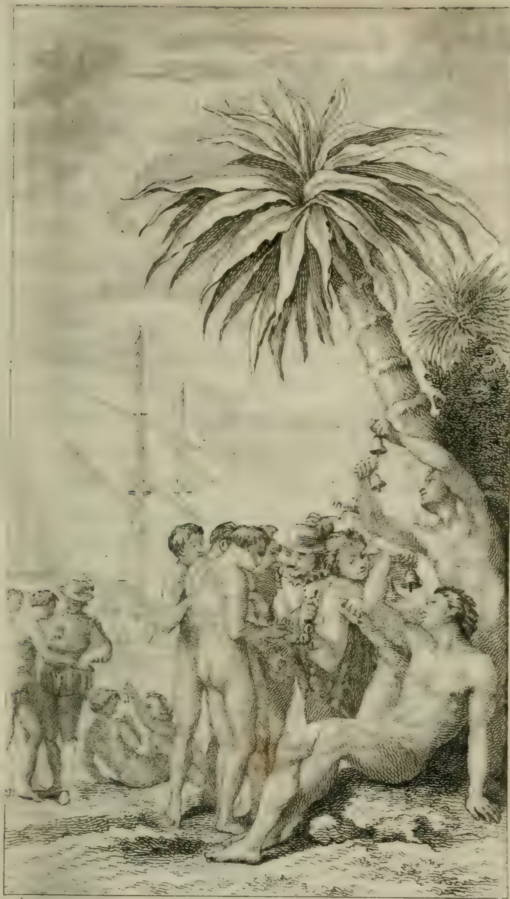
(24) Oviedo & Fernand Colomb.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

de l'autre plusieurs F F couronnées, à l'honneur de Ferdinand. Tous les Equipages, s'étant empressés à débarquer, baiserent humblement la terre, & rendirent graces au Ciel du succès de leur voyage. Chacun renouvella aux pieds de Colomb, les témoignages de sa reconnoissance & de sa soumission, en lui prêtant serment de fidélité, sous le double titre de Viceroi & d'Amiral. Ensuite, après avoir planté une Croix sur le rivage, il prit possession de l'Isle pour la Castille, au nom de leurs Majestés Catholiques, & les armes de cette Couronne furent gravées sur la Croix. Les Insulaires, observant qu'on écrivoit dans cette cérémonie, s'imaginerent qu'on jettoit quelque sort sur eux & sur leur Isle. Ils prirent la fuite avec une vive frayeur. L'Amiral les fit suivre. On en arrêta quelques-uns, qui furent comblés de caresses & de présens, & qui eurent aussi-tôt la liberté de joindre leurs compagnons. Cette conduite les rendit extrêmement familiers. Ils approcherent des Caravelles, les uns à la nage, d'autres dans leurs Barques, ausquelles ils donnoient le nom de Canoas. Leurs cheveux étoient noirs & épais, liés autour de la tête en maniere de tresse, avec un cordon.

Circonstances de son débarquement.

Insulaires qu'il arrête. Leur figure.



Cochin inv. et del. *L. Lempereur sculp.*

Premiers Indiens qui s'offrent à Christophe Colomb.

Tom XII. Nº. X.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Quelques-uns les portoient flottans sur leurs épaules, la plûpart avoient la taille dégagée, les traits du visage assez agréable, le front large & le teint couleur d'olive. Ils étoient peints d'une maniere bizarre, les uns au visage, d'autres aux yeux & aux nez seulement, & quelques-uns par tout le corps. Tandis que les Castillans admiroient leur figure, ces Barbares n'étoient pas moins étonnés de voir des hommes vêtus, avec une longue barbe. Ils connoissoient si peu le fer, que voyant pour la premiere fois des armes de ce métal, ils prenoient un sabre par le tranchant, & se faisoient des blessures, dont ils paroissoient surpris. Leurs javelines étoient d'un bois endurci au feu, avec une pointe aigüe, assez proprement armée d'une dent de poisson. Leurs Barques, ou leurs Canots, n'étoient que des troncs d'abres creusés, dont les uns ne pouvoient porter qu'un homme, & d'autres en contenoient près de cinquante. Ils les conduisoient avec une seule rame en forme de pelle; & les plus grandes étoient si legeres, que lorsquelles se renversoient, ils les redressoient dans un instant, ils les vuidoient en nageant près du bord; & s'y replaçant avec une extrême agilité, ils

Leur étonnement à la vûe des Européens.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

recommençoient à voguer, sans aucune marque d'embarras ou de crainte. Les moindres présens leur paroissoient précieux. Enfin l'Isle avoit de l'eau, des arbres & des plantes ; mais on n'y apperçut point d'autres animaux que des Perroquets.

Nom qu'ils donnoient à leur Isle.

Dès le même jour l'Amiral fit rembarquer tous ses gens, & quantité de Sauvages le suivirent à bord. En les interrogeant à loisir, par des signes qu'ils entendirent facilement, on apprit d'eux que leur Isle se nommoit *Guanahani*, qu'elle étoit environnée de plusieurs autres, & que tous les Insulaires dont elles étoient habitées prenoient le nom de *Lucayos* (25). Le lendemain on les vit revenir en plus grand nombre, avec des Perroquets & du coton, qu'ils donnerent en échange pour de petites sonnettes qu'on leur attachoit aux jambes & au cou, & pour des fragmens de vases de terre ou de fayence. Vingt-cinq livres de coton ne leur paroissoit pas un prix excessif pour un morceau de verre. Ils n'avoient aucune sorte de parure, à la réserve de quel-

Lumiere que Colomb tire d'eux.

(25) De-là le nom de *Lucayos*, qu'on a donné à toutes les Isles, qui sont au Nord & à l'Ouest des grandes Antilles, & qui se terminent au Canal de Bahama.

ques feuilles jaunes, qu'ils portoient comme collées au bout du nez, & qu'on ne fut pas long-temps à reconnoître pour de l'or. On leur demanda d'où ils tiroient cet ornement. Ils montrerent le côté du Sud, en faisant entendre qu'il s'y trouvoit plusieurs grandes Isles. L'Amiral ne balança point à prendre cette route. Mais il voulut reconnoître auparavant le reste de l'Isle. En rangeant la Côte au Nord-Ouest, il trouva une espece de Port, dont l'accès lui parut facile aux plus grands Vaisseaux. Les Insulaires continuoient de le suivre, par terre & dans leurs Canots. Ils appelloient leurs compatriotes, pour venir admirer avec eux une race d'hommes extraordinaires; & levant les mains, ils montroient qu'ils les croyoient descendus du Ciel. Dans le même lieu, les trois Caravelles découvrirent une Presqu'Isle, qu'on pouvoit environner d'eau avec un peu de travail, & dont on auroit pû faire une Place très-forte. On y voyoit six maisons & quantité d'arbres, qui sembloient servir d'ornement à quelques jardins. Mais l'Amiral, pensant à chercher quelque lieu, d'où il pût tirer des rafraîchissemens, renvoya les Sauvages qui

CHRISTOPHE COLOMB. 1492

Il découvre plusieurs autres Isles.

l'avoient suivi (26), à l'exception de sept, qu'il emmena pour leur apprendre la Langue Castillane ; & le 15, après avoir apperçu quantité d'Isles, vertes & peuplées, il s'approcha d'une autre qu'il nomma la *Conception*, à sept lieues de la premiere. Elle lui parut si mal pourvûe de vivres, qu'il ne s'y arrêta que pour y passer la nuit à l'ancre. Mais le 17, il alla faire de l'eau dans une troisiéme, dont les Habitans avoient l'air plus civilisé. Les femmes y étoient couvertes, depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; les unes de pieces de coton, les autres de feuilles d'arbres. Elle reçut le nom de Fernandine. Les Castillans virent plusieurs sortes d'oiseaux, la plûpart différens de ceux de l'Europe ; des Poissons de couleurs différentes & fort vives ; des Lezards d'une grosseur démesurée, qui leur causerent beaucoup d'épouvante, mais qu'ils regretterent de n'avoir pas mieux connus lorsque le temps leur eût appris que la chair de cette espece de Serpens est une excellente nourriture (27) ; des Lapins de la grosseur

Il en nomme une Fernandine

Ce qu'il y trouve.

(26) C'est à Fernand Colomb qu'on s'attache ici. Herrera fait visiter l'Isle par terre à l'Amiral ; mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait pû se fier sitôt aux Sauvages.

(27) On les nomme *Guanas*, ou Iguanas.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

des Rats, & quantité de Perroquets, mais nul animal terreſtre dont ils puſſent ſe nourrir avec confiance. Cependant l'Iſle offroit plus de maiſons qu'ils n'en avoit encore vû. Elles étoient en forme de tentes, avec une ſorte de portail, couvert de branches qui les garantiſſoient de la pluie & des vents, & pluſieurs tuyaux pour le paſſage de la fumée. Il n'y avoit point d'autres meubles que des uſtenciles groſſiers, & quelques pieces de coton. Les lits qui ſervoient au repos de la nuit étoient une ſorte de rets, que les Indiens nommoient Hamacs (28), ſuſpendus à deux poteaux. On y vit quelques petits chiens muets. Entre les Inſulaires, on en diſtingua un qui portoit au nez une petite piece d'or, marquée de quelques caracteres, que l'Amiral prit d'abord pour des lettres : mais il apprit enſuite que l'uſage de l'écriture n'étoit pas connu dans les Indes.

Iſle de Saamoto, qu'il nomme Iſabelle.

Il paſſa de-là dans une quatriéme Iſle, que les Habitans appelloient *Saamoto*, & qu'il nomma *Iſabelle.* Mais, ſe reprochant le temps qu'il perdoit, il prit ſa route à l'Eſt-Sud-Eſt. Les deux jours ſuivans firent appercevoir du

(28) C'eſt d'eux qu'on a pris ce nom, pour ce qu'on nomme vulgairement un branle.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Isles d'Arena.

Isle de Cuba, nommée d'abord Juana.

Découvertes qu'on y fait.

Nord au Sud huit nouvelles Isles qui furent nommées *Isles d Arena* , parce que les Caravelles y trouverent peu de fond. Le 27 avant la nuit, il découvrit une grande Terre, à laquelle il entendoit donner le nom de *Cuba*, par les Indiens qui l'accompagnoient ; il lui donna celui de *Juana*, qui ne s'est pas mieux conservé que celui de Fernandine qu'on lui a voulu substituer, & qui n'a pu prévaloir sur celui qu'elle avoit reçu de ses Habitans. Le 28, il entra dans un grand Fleuve, qu'il appella *San Salvador*. Les Bois y étoient fort épais, les arbres d'une hauteur extraordinaire, les fruits différens des nôtres, & les oiseaux en fort grand nombre. Deux maisons, qu'on y apperçut & qu'il fit visiter, se trouverent sans Habitans. Il s'avança vers un autre Fleuve, auquel il donna le nom de *Luna* ; & plus loin, il entra dans une autre qui fut nommée *Mares*. Les rives en parurent fort peuplées : mais la vûe des trois Caravelles fit prendre aussi tôt la fuite aux Indiens. Ceux que l'Amiral avoit à bord lui firent entendre qu'il trouveroit de l'or dans cette Isle, & plusieurs apparences sembloient confirmer leur témoignage. Il ne permit point à ses gens de descendre, dans la crainte

d'allarmer trop les Insulaires : mais ayant choisi deux hommes (29) intelligens, dont l'un avoit été Juif & savoit les langues anciennes, il les envoya dans un Canot, avec deux de ses Indiens, pour visiter le Pays. Il leur donna six jours pour cette expédition; & dans l'intervalle, il fit radouber son Navire. On remarqua que tout le bois, qui fut brûlé, rendoit une sorte de gomme ou de mastic, & que les feuilles ressembloient à celles du lentisque. La profondeur du Fleuve étoit de sept ou huit brasses, à l'embouchure, & de cinq dans l'intérieur du Canal. Il étoit bordé au Sud-Est, par deux Montagnes ; & du côté de l'Est-Nord-Est, par un fort beau Cap, qui a pris le nom de *Baracoa*, quoiqu'ensuite Diego Velasquez lui ait donné celui de l'Assomption (30).

Récit de diverses observations.

Au retour des deux Castillans, qui amenoient trois Indiens de l'Isle, on apprit d'eux qu'ayant fait vingt-deux lieues dans les terres, ils étoient arrivés à l'entrée d'un Village composé de cinquante maisons, qui contenoient environ mille Habitans, nuds, hommes & femmes, mais d'un caractere si doux,

(29) Rodrigue Xerez, & Louis de Torrez.
(30) Herrera, chap. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

qu'ils s'étoient empressés de venir au-devant d'eux, de leur baiser les pieds, & de les porter sur leurs bras ; qu'on les avoit fait asseoir sur des siéges d'une forme bizarre & garnis d'or ; que pour alimens, on leur avoit donné des racines cuites, dont le goût ressembloit à celui des châtaignes ; qu'on les avoit pressés de passer quelques jours dans l'Habitation, pour se reposer ; & que n'ayant pû les arrêter par leurs prieres & leurs caresses, ces bons Insulaires avoient permis à trois d'entr'eux de les accompagner jusqu'au rivage. Ils ajoûterent que dans le voyage, ils avoient rencontré plusieurs Hameaux, dont les Habitans leur avoient fait le même accueil ; que le long du chemin, ils avoient vû quantité d'autres Indiens, la plûpart avec un tison à la main, pour faire cuire leurs racines ou certaines herbes dont ils se parfumoient, & que leur méthode pour allumer du feu, étoit de frotter un morceau de bois avec un autre, ce qui servoit facilement à l'enflammer ; qu'ils avoient remarqué une infinité d'arbres, fort différens de ceux qu'on voyoit sur la Côte, & diverses especes d'oiseaux, entre lesquels ils n'avoient reconnu que des Perdrix & des Rossignols ; mais

qu'ils n'avoient pas apperçu d'autres animaux terreſtres que pluſieurs de ces Chiens qui ne japent point ; que les terres étoient couvertes d'une ſorte de grains, qu'ils avoient entendu nommer Maïs, & dont ils avoient trouvé le goût fort agréable ; qu'ayant demandé s'il y avoit de l'or dans l'Iſle, on leur avoit fait comprendre qu'ils en trouveroient beaucoup dans *Bohio*, qu'on leur avoit montré à l'Eſt, & dans un Pays qui ſe nommoit *Cubannacan* (31).

Colomb eſt trompé par le nom de Bohio.

L'Amiral ſçut bien-tôt que Cubannacan étoit une Province ſituée au milieu de l'Iſle, parce qu'il ne fut pas long-tems à reconnoître que *Nacan*, dans la langue du Pays, ſignifioit le milieu : mais il n'apprit que dans la ſuite la ſignification de Bohio, qui étoit moins le nom d'un lieu particulier, que celui de toute Terre où les maiſons & les Habitans ſont en grand nombre. Cependant l'eſpérance de découvrir une Région, dans laquelle on lui promettoit qu'il trouveroit beaucoup d'or, l'obligea de partir, avec pluſieurs Indiens de Cuba, qui s'offrirent à lui ſervir de guides. Il accepta d'autant plus volontiers leurs offres, que dans la multitude de ceux

(31) Herrera, chap. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

qui consentoient à le suivre, il pouvoit s'en trouver un qui apprit la langue Castillane avec plus de facilité que les autres ; & chaque instant lui faisoit sentir l'importance de ce secours ; sans compter que dans le dessein qu'il avoit d'en transporter plusieurs en Espagne, il vouloit qu'ils fussent de divers Pays, pour rendre un témoignage plus certain du nombre & de la variété de ses découvertes (32). Il en prit douze, d'âge & de sexe différens. Les vents, qu'il trouva contraires en quittant Baracoa, l'obligerent de se retirer dans un autre Port de la même Isle, qu'il nomma le Port du Prince. Cette Mer reçut le nom de *Nuestra Senora*. Tous les Canaux, qu'elle forme entre les Isles, se trouverent fort profonds ; & les rivages étoient couverts d'une verdure charmante, qui formoit un délicieux spectacle pour les Castillans. Quoique les petites Isles ne fussent pas peuplées, on y voyoit de toutes parts des feux de Pêcheurs. Les Matelots des Caravelles y passerent dans leurs Barques ; & leur étonnement fut d'abord extrême d'y voir manger aux Indiens de grandes Araignées, des Vers engendrés dans du bois pourri,

Raisons qui lui font enlever quelques Indiens.

Mer nommée Nuestra Senora.

(32) Le même, chap. 15.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Nourriture révoltante.

& des Poissons à demi cuits, dont ils avaloient les yeux crus : mais ne pouvant se persuader que ce qui paroissoit de bon goût à des Créatures de leur espece fût nuisible pour d'autres hommes, ils se hasarderent à suivre l'exemple des Sauvages, & personne ne s'en trouva plus mal. Ils tuerent à coup d'épée, un animal qui ressembloit à nos Sangliers. Entre plusieurs Poissons, qu'ils prirent au filet, il s'en trouva un, de la forme d'un Pourceau, mais couvert d'une écaille fort dure. Les Nacres de Perle s'offroient de toutes parts. L'Amiral observa que l'eau croissoit & diminuoit beaucoup dans cette Mer, ce qu'il attribuoit à la quantité d'Isles. Mais il lui parut plus difficile d'expliquer le cours de la marée qui étoit directement contraire à celle de Castille. Herrera lui fait juger que la Mer devoit être plus basse dans cette partie du monde ; la Lune y étoit au Sud-Est-Quart-de-Sud (33).

Cours de la Marée.

Port del Principe, où Colomb éleve une Croix.

Le 19 de Novembre, après avoir fait élever une fort grande Croix à l'entrée du Port del Principe, il remit à la voile, pour découvrir l'Isle qu'il cherchoit encore sous le nom de Bo-

(33) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

hio ; mais il eut les vents à combattre, & la Fortune lui préparoit un chagrin beaucoup plus vif, qui fut d'apprendre le 21, que la Pinta s'étoit séparée volontairement de lui. Martin-Alfonse Pinçon, qui la commandoit, excité par la passion de l'or, avoit voulu profiter des avantages de sa Caravelle, qui étoit très-légere à la voile, pour arriver le premier dans cette Isle si riche, que les Indiens avoient annoncée. On fit inutilement quantité de signes, pour le rappeller à la soumission. L'Amiral pénétra le fond de ses desseins ; mais pour ne rien donner au hasard des conjectures, il résolut de passer quelques jours à l'attendre dans un troisiéme Port de Cuba, également sûr & spacieux, qu'il nomma *Sainte-Catherine*, parce qu'on étoit à la veille de cette Fête. En faisant de l'eau & du bois, il vit, à peu de distance du rivage, des pierres qui sembloient renfermer de l'or. Quelques Indiens étrangers qu'il rencontra dans ce Port, & qui furent témoins de ses observations, lui apprirent que l'Isle qu'il cherchoit sous le nom de *Bohio*, étoit leur Patrie, & qu'elle se nommoit *Hayti*. Ils lui confirmerent qu'il y trouveroit beaucoup de ce métal, sur-tout dans une contrée qu'ils appellerent *Cibao.*

Alfonse Pinçon se sépare de lui.

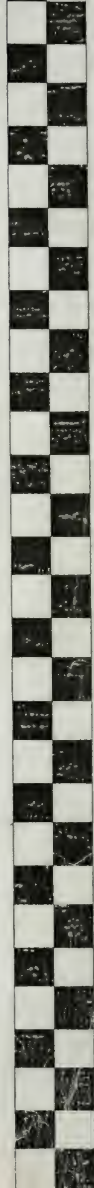
Port de Sainte-Catherine.

RT

UT

AP

!



RALE

bao. Ce nom réveilla l'idée qu'il n'avoit jamais perdue, d'un *Cipango*, fort vanté par Marc Paul de Venise. Il se hâta de remonter vers le Sud-Est de Cuba, où il ne cessa point de trouver de fort bons Ports. Une Riviere, dont l'entrée lui parut fort commode, l'invita par la clarté de l'eau, la beauté de ses arbres, & le chant d'une multitude d'oiseaux, à remonter assez loin dans les terres. Il y vit, sous quelques arbrisseaux, une Fuste de douze bancs; & dans une maison voisine, qui fut abandonnée à son approche, il trouva un pain de cire & une tête d'homme. Ses gens n'ayant pas découvert la moindre trace de cire dans toute l'Isle de Cuba, il fit prendre ce pain, qui fut porté en Espagne; & l'on jugea, dans la suite, qu'il venoit de l'Yucatan, par quelques liaisons de commerce qui n'ont jamais été pénétrées.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

L'Amiral, continuant de ranger la Côte de Cuba, se trouva le 3 de Décembre à la Pointe orientale de cette Isle. Il prit à l'Est vers l'Isle de Hayti, qui n'en est qu'à dix-huit lieues; mais les courans ne lui permirent d'y aborder que le jour d'après. Il entra dans un Port, auquel il donna le nom de *Saint-Nicolas*, dont on célébroit la Fête,

Colomb arrive à l'Isle de Hayti.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Le mouillage y étoit ſûr & commode. Une Riviere, qui s'y déchargeoit tranquillement, offroit quantité de grands Canots qui bordoient ſes rives. Mais une juſte inquiétude pour la Pinta, & le conſeil des Indiens, qui vouloient qu'on allât plus loin pour s'approcher des Mines de Cibao, firent remettre à la voile vers le Nord, juſqu'à un petit Port, qu'il nomma la *Conception* (34), au Sud d'une petite Iſle éloignée d'environ dix lieues, qui fut nommée la *Tortue*.

L'Iſle de Hayti parut ſi grande à l'Amiral, le terrein & les arbres y avoient tant de reſſemblance avec ceux de Caſtille, le poiſſon même, que ſes Matelots prenoient en abondance, ſe trouva ſi conforme à celui qu'on prend ſur les Côtes de l'Europe, que toutes ces raiſons le déterminerent à lui donner le nom d'Iſle Eſpagnole (35). Il avoit nommé la premiere, San-Salvador, à l'honneur du Rédempteur des Hommes; la ſeconde, Iſle de la Conception, à l'honneur de la Sainte Vierge; & les trois autres, Fernandine, Iſabelle & Juana, par reſpect pour leurs

Hayti reçoit le nom d'Iſle Eſpagnole.

(34) C'eſt un Port auquel les François ont donné, depuis, le nom de *Port l'Ecu*.

(35) Herrera, *Ibidem*.

Majeſtés Catholiques & le Prince leur fils ; le nom de l'Eſpagnole, pour la ſixiéme, lui parut un tribut de reconnoiſſance qu'il crut devoir à l'Eſpagne. Cependant on lui fit enſuite un reproche de ne pas l'avoir nommée *Caſtillane*, parce qu'en vertu de ſon Traité, elle devoit appartenir proprement à la Couronne de Caſtille (36).

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Hayti reçoit le nom d'Ile Eſpagnole.

Conduite de Colomb avec les Inſulaires.

Les Inſulaires marquoient d'abord peu de diſpoſition à s'approcher des Caravelles. Ceux qui les avoient apperçues les premiers avoient pris la fuite, & leur récit avoit déja répandu l'allarme dans toutes les parties de l'Iſle. Ceux même, qui étoient venus avec l'Amiral, s'étoient échappés à la nage. Ils avoient excité les autres à la défiance ; & de toutes parts on ne voyoit que des Côtes & des Campagnes déſertes. Quelques Matelots qui pénétrerent dans un Bois, y découvrirent une troupe de ces Indiens, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, que la crainte y avoit raſſemblés. Ils prirent une femme, qu'ils menerent à l'Amiral. On lui fit toutes ſortes de careſſes. Elle fut habillée proprement & reconduite à ſa Troupe par les mêmes Matelots,

(36) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

avec trois Sauvages de San-Salvador, qui entendoient ſa langue. Le lendemain l'Amiral envoya du même côté neuf autres Caſtillans, qui trouverent cette femme dans une Bourgade, éloignée de quatre lieues au Sud-Eſt, & composée d'environ mille maiſons. Leur vûe mit tous les Habitans en fuite; mais un Inſulaire de San-Salvador, par lequel ils s'étoient fait conduire, inſpira d'autres ſentimens à ceux qu'il put rencontrer. Il leur rendit un témoignage ſi favorable aux Etrangers, que les ayant fait conſentir à les recevoir, tous les autres furent animés par l'exemple, & revinrent avant la nuit. On ſe fit des préſens mutuels; & les Caſtillans ne firent pas difficulté de paſſer la nuit dans l'Habitation.

Le lendemain, on vit un grand nombre d'Inſulaires, qui prenoient volontairement le chemin du Port. Quelques-uns portoient ſur leurs épaules la femme qu'on leur avoit renvoyée; & ſon mari l'accompagnoit, pour en faire ſes remercimens à l'Amiral. Ces Indiens étoient plus blancs que ceux des autres Iſles, de taille moins haute & moins robuſte, d'un viſage aſſez difforme, mais d'un caractere doux & traitable. Ils avoient la tête toujours découverte,

& le crane ſi dur, que dans un tems moins paiſible les Caſtillans le trouverent quelquefois à l'épreuve du ſabre (37). L'Amiral leur ayant parlé du lieu qu'il prenoit encore pour Cipango, ils crurent entendre Cibao ; & lui montrant de quel côté il devoit le trouver, avec des ſignes qui lui promettoient plus d'or que dans toutes les autres Iſles, ils ſervirent à confirmer ſon erreur.

Il eſt viſité par un Cacique de l'Iſle.

Avant leur départ, on vit arriver au rivage un Seigneur du Canton, accompagné d'environ deux cens perſonnes, qui le portoient ſur leurs épaules, & qui lui donnoient le titre de *Cacique*. Il étoit fort jeune, & la curioſité l'amenoit pour voir les Vaiſſeaux. Un Indien du Bord de l'Amiral alla au-devant de lui, & lui déclara que les Etrangers étoient deſcendus du Ciel. Il monta d'un air grave dans la Caravelle, ſuivi de ſes deux principaux Officiers ; & lorſqu'il fut ſur le pont, il fit ſigne au reſte de ſes gens de demeurer à terre. L'Amiral lui préſenta quelques rafraîchiſſemens, dont il ne fit pas difficulté de goûter : mais il ne

(37) Herrera met cette viſite dans un autre Port, qui fut nommé *Valparaiſo*, & que les François nomment aujourd'hui *Port de-Paix*, dans le Canal qui eſt entre la Tortue & l'Iſle Eſpagnole. Fernand Colomb la met dans l'Iſle même de la Tortue.

Christophe Colomb. 1492.

toucha point aux liqueurs, & ne fit que les approcher de ſa bouche. Un autre Indien de San-Salvador, qui commençoit à ſervir d'Interprête, lui dit que l'Amiral étoit Capitaine des Rois de Caſtille & de Leon, les plus grands Monarques du Monde. Il refuſa de le croire, toujours perſuadé, ſur le témoignage du premier, que les Etrangers étoient des Habitans du Ciel. Le lendemain, il revint avec la même ſuite; & l'on vit paroître en même-tems un Canot, qui venoit de la Tortue, chargé d'environ quarante hommes. Le Cacique prit un ton menaçant pour leur ordonner de ſe retirer, & leur jetta même de l'eau & des pierres (38). Ils obéirent avec de grandes marques de ſoumiſſion: les Caſtillans s'employerent librement pendant tout le jour, à troquer des grains de verre pour des feuilles d'or. Leur paſſion, ou plutôt celle de l'Amiral, étoit de porter de l'or en Caſtille (39).

Autre viſite d'un Roi du Pays.

Les deux Vaiſſeaux remirent à la voile, pour aller mouiller, la veille de Saint-Thomas, dans un Port qui reçut le nom de ce ſaint Apôtre (40), &

(38) Herrera, Chap. 26. & Fernand Colomb, Cap. 30.

(39) Herrera, *Ibidem.*

(40) C'eſt, ſuivant l'Hiſtorien de Saint Domin-

d'où l'on découvrit quelques Habitations. Il n'eſt pas aiſé de démêler, dans le récit des Hiſtoriens, ſi le Cacique, qui avoit déja paru deux fois, eſt le même qu'un autre Prince auquel ils donnent enſuite le nom de Roi, ni dans lequel de ces Ports il rendit à l'Amiral une viſite beaucoup plus ſolemnelle. Fernand Colomb raconte que le Mardi 18 de Décembre, un Roi qui faiſoit ſa demeure à la diſtance d'une journée, parut ſur le rivage, vers trois heures après midi, pendant que pluſieurs Caſtillans y étoient deſcendus; qu'il étoit ſuivi d'une troupe de Gardes, & porté par quatre Indiens ſur un brancart; qu'à la vûe des Caravelles, il ſe repoſa un peu, & que s'avançant enſuite avec beaucoup de familiarité, il entra dans celle de l'Amiral avec tous ſes gens (41). Le Mar-

gue, celui que les François ont depuis appellé la Baye du Can de Louiſe, & qui porte aujourd'hui plus communément le nom de l'*Acul*, Tome I. page 122

(41) La préférence doit être accordée à cet Hiſtorien, puiſqu'il ſe fonde ſur une Lettre de ſon pere au Roi d'Eſpagne, apparemment du nombre de celles que l'Amiral écrivit à ce Prince de Liſbonne & de Palos. Elle mérite d'être conſervée ici dans ſes termes: » Votre Majeſté auroit pris plaiſir » à voir la gravité de ce » jeune Roi, & la vénération que ſes gens » avoient pour lui. Auſſitôt qu'il fut entré dans » mon Vaiſſeau, & qu'il » ſçut que je dînois dans

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

di est le même jour auquel Herrera fait lever l'ancre aux deux Caravelles.

» la chambre de poupe, » il y vint sans me faire » avertir; & me trouvant » à table, il s'assit près » de moi. Il commanda » à ses Gardes de sortir; » ce qu'ils firent aussi-tôt, » après l'avoir salué d'une » profonde révérence. Il » ne retint que deux In- » diens, hommes d'âge, » qui s'assirent à ses pieds. » Comme je crus qu'il s'é- » toit venu mettre à ta- » ble pour manger, je lui » présentai ce qu'on m'a- » voit servi. Il en prit un » peu; & lorsqu'on lui » offrit à boire, ayant » approché le verre de sa » bouche, il envoya le » reste à ses gens, com- » me il avoit fait pour » la viande Ils étoient » tous trois fort graves; » mais ils parloient en » même-temps, & il me » parut au ton de leur » voix qu'ils s'entrete- » noient de choses d'im- » portance Après le dî- » ner, un des Officiers » du Roi lui apporta une » ceinture. Il la prit, & » me la donna, avec deux » morceaux d'or, bien » travaillés Je lui fis pré- » sent d'une couverture » que j'avois sur mon lit, » d'un collier d'ambre, » d'une paire d'escarpins » rouges, & d'une phiole » d'eau de fleur d'Orange, » dont il parut fort con- » tent Il marquoit du » chagrin de ne pas en- » tendre mon langage, & » ses signes me firent con- » noître qu'il m'offroit » tout ce qui dépendoit » de lui. J'envoyai pren- » dre alors un porte-Let- » tre où j'avois mis le » Portrait de votre Ma- » jesté. Je lui montrai. » Je lui dis que vous étiez » un grand Prince, & que » vous gouverniez la plus » grande partie de la Ter- » re. Ensuite je lui fis » voir nos Etendars, » qu'il consideroit avec » admiration. Sa visite » dura jusqu'au soir. Il » s'en alla. On le con- » duisit au rivage dans » ma Barque, avec beau- » coup d'honneu, & je » le fis saluer de l'artil- » lerie de mon Vaisseau. » Etant à terre, il remon- » ta dans son Brancart, & » s'en retourna. Il avoit » un Fils, qu'un Seigneur » portoit après lui sur ses » épaules, Son Frere mar- » choit à pied, au mi- » lieu de deux hommes de » marque qui lui don- » noient la main Le Roi » fit donner à manger à » ceux de mes gens qu'il » trouva en chemin. Un » Pilote me dit qu'il

Il les fait arriver le Jeudi d'après au Port de Saint-Thomas ; & lorsqu'il parle d'un Roi nommé *Guacanagari*, qui faisoit son séjour à quatre ou cinq lieues de ce Port, & qui fut connu ensuite pour un des Souverains de l'Isle, il paroît le distinguer du Cacique, & le nommer pour la premiere fois. Cependant il attribue au Cacique, dans une visite qu'il donne pour la troisiéme, tout ce qui est contenu dans la Lettre de l'Amiral ; pendant que Fernand Colomb, qui distingue aussi le Cacique du Roi, ne cesse point de faire regarder la visite du Roi comme la premiere, & comme le fondement de l'affection qu'il conçut pour les Castillans. Quelque parti qu'on prenne dans ces obscurités, il paroît certain que ce fut dans le Port de Saint-Thomas, le 22 de Décembre, que l'Amiral reçut une députation du Roi Guacanagari, qui le faisoit prier de se rendre à sa Cour, & qui lui envoyoit un présent assez riche ; c'étoit un Masque, dont les oreilles, la langue, & le nez, étoient d'or battu, avec une ceinture de la largeur de quatre doigts, bordée d'os de Pois-

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Présens qu'il fait à Colomb.

» faisoit porter devant » lui, par les principaux » de sa Cour, tous les » présens que je lui avois » fait. *Vie de Christophe Colomb, Chap.* 31.

CHRISTOPHE COLOMB, 1492.

ſon fort menus, & travaillés en forme de perles. L'Amiral promit aux Députés, d'aller voir inceſſamment leur Maître ; mais il ſe crut obligé, par la prudence, d'y envoyer d'abord quelques-uns de ſes Officiers. Ceux qu'il chargea de cette commiſſion revinrent ſi ſatisfaits de l'accueil & des préſens du Roi, qu'il ne balança point à faire le même voyage (42). Guacanagari faiſoit ſon ſéjour ordinaire, à quatre ou cinq lieues du Port de Saint-Thomas. Le fruit de cette entrevûe fut un Traité de Commerce, qui parut établir la confiance. On vit auſſi-tôt un concours ſurprenant d'Indiens, de tout âge & de tout ſexe, autour des deux Caravelles. Les grains d'or, le coton & les Perroquets furent prodigués aux Caſtillans. Ceux qui viſiterent les Bourgades y furent traités comme des Hommes céleſtes. Cette heureuſe prévention ne diminuoit point dans l'eſprit des Inſulaires. Ils baiſoient la terre où les Caſtillans avoient paſſé, & tous les biens de l'Iſle étoient comme abandonnés à leur diſcrétion.

Le Commerce s'établit entre les Caſtillans & les Inſulaires.

Naufrage d'un des trois Vaiſſeaux de Colomb.

La Mer fut extrêmement agitée pendant deux jours. Mais, au retour du

(42) Herrera, Chap. 17.

beau tems, l'Amiral résolut de s'approcher d'un lieu qu'il avoit nommé *Punta-Santa.* Il fut secondé par un petit vent. Comme il avoit passé ces deux jours sans dormir, la nécessité de se reposer l'obligea de se jetter sur son lit, après avoir recommandé aux Pilotes de ne pas quitter le gouvernail ; mais n'étant pas moins pressés que lui du sommeil, ils confierent leur office à un jeune-homme sans expérience, qui fut entraîné par les courans, sur un banc de sable où le Navire échoua. L'Amiral fut réveillé par les cris qu'il lui entendit jetter au milieu du péril. Mais il étoit trop tard ; & les ordres qu'il se hâta de donner furent si mal exécutés, que n'ayant pû tirer aucun secours de ses propres gens, qui penserent uniquement à sauver leur vie, il eut le chagrin de voir périr sa Caravelle à ses yeux (43).

(43) L'Historien de St. Domingue observe que le banc, sur lequel elle avoit touché, étoit à l'entrée d'un Port, qui est à moitié chemin de Saint Thomas, ou de l'Acul, au Cap François ; que les Espagnols l'établirent ensuite sous le nom de *Puerto Real*, & que les François le nomment aujourd'hui *Baye de Caracoie.* Herrera fait un long récit de ce naufrage : mais à qui s'en fiera-t'on plus volontiers qu'à l'Amiral même, qui le rapporte dans une de ses Lettres. Elles sont en si petit nombre qu'on ne croit pas devoir perdre l'occasion de les faire entrer dans quelques Notes. » Le Lundi 24, la Mer » fut calme. On n'eut » qu'un petit vent, qui

La Niña, commandée par Yanes Pinçon, étoit éloignée d'une lieue. Elle refusa de

» me conduisit de Saint-» Thomas à la *Pointe-» Sainte*. Je veillai environ » jusqu'à onze heures ; » & n'ayant pas reposé » pendant deux jours & » une nuit, je me reti-» rai dans ma chambre. » J'avois souvent défendu » aux Pilotes de laisser » gouverner le timon aux » Mariniers, pendant le » calme même. Mais ils ne » m'obéirent pas. Quand » ils sçurent que j'étois » à prendre un peu de » repos, celui qui étoit de » service le mit entre leurs » mains & s'endormit. Il » est vrai que je ne crai-» gnois ni écueils, ni » bancs de sable, parce » que mes Barques avoient » passé trois lieues vers » l'Ouest de la Pointe-» Sainte, & qu'elles » avoient sondé les en-» droits dangereux, pour » s'en éloigner. Pendant » que les Pilotes dor-» moient, l'eau, quoique » fort tranquille, ne laissa » point de mener insen-» siblement le Vaisseau » vers un banc, que » l'on pouvoit facilement » éviter, car le bruit se » faisoit entendre d'une » lieue. Le Matelot, qui » tenoit le gouvernail, » sentant le sable, se » mit à crier. J'entendis » sa voix, & je me levai » aussi-tôt. Aucun des » Pilotes ne savoit que » nous eussions échoué. Ils » vinrent à moi. Je leur » commandai de déchar-» ger le Vaisseau dans une » Barque qui y étoit atta-» chée. Ils sauterent véri-» tablement dans la Bar-» que ; mais au lieu » d'exécuter mes ordres, » ils prirent la fuite, & » m'abandonnerent au » danger. Dans cet em-» barras, je priai ceux » qui étoient demeurés, » de couper le mât pour » soulager la Caravelle, » & pour tenter de la » tirer du sable. Nous » n'en pûmes venir à » bout. Elle s'ouvrit, se » remplit d'eau, & périt. » Je pris une Barque pour » nous sauver ; & l'on » passa le reste de la nuit » dans cet endroit. A la » pointe du jour, je dé-» pêchai Diegue de Arana » & Pierre Guttierez vers » le Roi de l'Isle, pour » lui dire que l'allant » visiter dans son Port, » comme il m'en avoit » prié deux jours aupara-» vant, j'avois perdu un » de mes Vaisseaux dans » les bancs de sable. Ce » Prince fut touché de » mon malheur jusqu'à » pleurer, & m'envoya

prendre à bord ceux qui avoient quitté l'Amiral ; & ne pouvant arriver assez tôt pour secourir son Vaisseau, elle servit du moins à sauver sa personne & ceux qui avoient couru le même danger.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Empressement du Roi Guacanagari à secourir les Castillans

Guacanagari ne fut pas plutôt informé du malheur de ses nouveaux Alliés, qu'il accourut avec le plus vif empressement, pour leur offrir toutes sortes de secours. Il les fit aider, par ses Sujets, à recueillir les débris de leur naufrage. Dans plusieurs visites qu'il rendit à l'Amiral, il le conjuroit les larmes aux yeux, suivant les termes de tous les Historiens, d'oublier une perte dont

» tous ses gens, avec de » grandes Barques pour » me secourir. On se mit » à décharger la Caravelle, & tout fut achevé » en p u d'heures. Le » Roi vint ensuite me » consoler, accompagné » de toute sa famille. Il » prit soin lui même de » ce qu'on avoit sauvé. » Il le fit porter dans son » Palais, & le fit garder » par des Soldats. Tous » ces Insulaires regrettoient mon infortune, » & s'efforçoient de l'adoucir par leurs caresses. Enfin, je jure à » Votre Majesté qu'il n'y » a pas au monde un » Peuple plus doux, ni un » Pays plus charmant & » plus fertile. Les Habitans parlent d'une maniere agréable, & rient » presque toujours. Ils » vont nuds. Leurs Loix » sont justes. Ils servent » leur Roi avec un profond respect, sont retenus entr'eux, & sur-tout » devant leurs femmes. » J'ai remarqué, par les » questions qu'ils me faisoient, qu'ils ont l'esprit » curieux, & un grand » desir de connoître la » cause de tout ce qu'ils » voient dans la nature. *Vie de Christophe Colomb, Chap* 22.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

il se reprochoit d'avoir été l'occasion. Il lui présenta tout ce qu'il possedoit, pour la réparer. Tous les Habitans de cette partie de l'Isle entrerent dans les sentimens de leur Souverain; & voyant l'ardeur des Castillans pour l'or, ils leur apporterent tout ce qu'ils avoient de ce précieux métal. A la vérité leur passion n'étoit pas moins ardente pour les bagatelles qu'ils recevoient en échange, mais sur-tout pour les sonnettes. Ils approchoient comme à l'envi de la Caravelle, en levant des lames d'or sur leur tête. Ils paroissoient craindre que leurs offres ne fussent refusées. Un d'entr'eux, qui en tenoit à la main un morceau du poids d'un demi-marc, étendit l'autre main pour recevoir une sonnette, donna son or, & se mit à fuir de toutes ses forces, dans la crainte apparemment que le Castillan ne se crût trompé (44).

Passion des Indiens pour les sonnettes.

Des marques si constantes de simpli-

(44) Herrera, parlant avec admiration de cette facilité des Indiens à donner ce qu'ils avoient de plus précieux, fait une réflexion fort singuliere. Il semble, dit-il, que Dieu, voulant faire commencer par cette Isle, la Prédication du Christianisme, & voyant que les Européens n'étoient pas capables d'entreprendre un travail si pénible sans l'espérance d'aucun gain, se soit conduit comme un Pere, qui pour marier une fille fort laide, supplée à ce défaut par une dot fort avantageuse, *ibidem*.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

cité & d'amitié, joint à l'eſpoir de parvenir ſans violence à découvrir la ſource de tant de richeſſes, firent naître à l'Amiral le deſſein de former un Etabliſſement dans les Terres de Guacanagari. Ses gens applaudirent à cette ouverture, & jugerent que Dieu n'avoit permis la perte de ſon Bâtiment que pour le conduire par dégrés à la ſeule réſolution qui pût aſſurer le fruit de ſes travaux (45). C'étoit le ſeul moyen d'acquérir une parfaite connoiſſance du Pays, & d'en apprendre la langue. Il n'étoit queſtion que de faire goûter ce deſſein au Roi. L'Amiral s'attacha plus que jamais à gagner ſa confiance, par des careſſes & des préſens. Mais comme il n'étoit pas moins néceſſaire de lui inſpirer du reſpect, il fit faire quelques décharges de ſon Artillerie. La foudre, deſcendue ſur les Inſulaires, ne leur auroit pas cauſé plus de frayeur. Ils tomboient à terre, en ſe couvrant la tête de leurs mains. Guacanagari n'étant point exempt de cet effroi, l'Amiral ſe hâta de le raſ-

Colomb ſonge à former un Etabliſſement dans l'Iſle Hayti ou St. Domingue.

Comment il fait entrer Guacanagari dans ſon deſſein.

(45) C'eſt le même Hiſtorien qui leur attribue cette idée; mais quelques-uns ont même ſoupçonné l'Amiral d'avoir concerté ſon naufrage avec ſes Pilotes, pour avoir, aux yeux de Guacanagari, un prétexte à laiſſer dans l'iſle une partie de ſes gens. *Oviedo, chap. 6.*

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

ſurer. Avec ces armes, lui dit-il, je vous rendrai victorieux de tous vos Ennemis (46); & pour le perſuader par des effets, il fit tirer un coup contre le Navire échoué. Le boulet, ayant percé le Navire, alla tomber dans la Mer. Ce ſpectacle cauſa tant d'étonnement au Roi, qu'il s'en retourna chez lui dans une rêverie profonde, & perſuadé que ces Etrangers étoient les Enfans du Tonnerre.

Il bâtit un Fort.

Dans cette diſpoſition, il leur accorda volontiers la liberté de bâtir un Fort, qui fut compoſé en dix jours des débris du Vaiſſeau, & dans lequel on mit quelques piéces de canon. Il reçut le nom de la *Navidad*, parce que c'étoit le jour de Noël qu'on étoit arrivé dans ce Port. Un foſſé aſſez profond, dont il fut environné, & la ſeule vûe de l'Artillerie, parut ſuffire pour tenir en reſpect des gens nuds, & déja ſubjugués par la crainte. Pendant ce travail, l'Amiral deſcendoit chaque jour à ter-

(46) Ces ennemis dont il faiſoit ſouvent des plaintes & qu'il nommoit Caraïbes, étoient des Habitans de pluſieurs Iſles voiſines, avec leſquels il étoit ſans ceſſe en guerre, & qu'il repréſentoit comme les plus cruels de tous les hommes. Pierre Martyr en fait ici une affreuſe peinture (*Decad. Liv.* 1.); mais comme les Caſtillans n'en rapporterent, dans ce Voyage, que des informations fort obſcures, telles qu'ils pouvoient les recevoir par des ſignes, il n'eſt pas temps de s'arrêter à ces deſcriptions.

CHRISTOPHE COLOMB. 1491.

re, où il paſſoit toutes les nuits. Guacanagari prit cette occaſion pour le ſurprendre par divers honneurs, auxquels il ne s'attendoit point. Un jour, en deſcendant de ſa Chaloupe, il rencontra un des Freres de ce Prince, qui le conduiſit par la main dans une Maiſon fort ornée, où le Roi vint le trouver auſſi-tôt & lui mit au cou une lame d'or. Un autre jour, cinq Caciques, Sujets du Roi, l'étant venu voir avec des couronnes d'or ſur la tête, ce Prince obſerva le moment où l'Amiral deſcendoit au rivage, pour ſe préſenter avec ſes Vaſſaux, la tête couverte auſſi d'une couronne; & l'ayant conduit dans le même lieu, il le fit aſſeoir avec beaucoup de vénération, & lui mit ſa couronne ſur la tête. L'Amiral portoit un collier de grains fort menus. Il ſe l'ôta ſur le champ, pour le mettre au cou de Guacanagari; il ſe dépouilla d'un fort bel habit qu'il avoit ce jour-là, & l'en couvrit de ſes propres mains; il ſe fit apporter des bottines rouges qu'il lui fit chauſſer; enfin, il lui mit au doigt un anneau d'argent. Cette cérémonie fut comme un nouveau Traité, qui parut augmenter l'affection des Inſulaires pour les Caſtillans. Deux Caciques accompagnerent l'Amiral juſ-

Abondance d'or qu'il reçoit de Guacanagari & de ſes Caciques.

Ce qu'il donne en retour.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

qu'à sa Chaloupe, & lui présenterent, en le quittant, chacun leur lame d'or. Ces lames n'étoient pas fondues, elles étoient composées de plusieurs grains. Les Indiens n'ayant pas l'industrie de les mettre en œuvre, prenoient les parties d'or, telles qu'ils les tiroient des Mines, & n'employoient que des pierres pour les allonger (47).

Alfonse Pinçon veut porter en Espagne la premiere nouvelle des découvertes

Dans cette intervalle, les Insulaires avertirent l'Amiral qu'ils avoient découvert un Navire, qui rodoit à l'Est, autour de la Côte. Il ne douta point que ce ne fût la Pinta, dont la désertion lui causoit beaucoup plus de chagrin, depuis la perte de sa Caravelle. Il dépêcha une Chaloupe, avec ordre de la chercher; mais il remit à l'Officier, qu'il chargea de ce soin, une Lettre pour Alfonse Pinçon, par laquelle, dissimulant son ressentiment, il l'exhortoit à rejoindre son Chef. La Chaloupe fit inutilement plus de vingt lieues. On ne douta plus que Pinçon

(47) Herrera, chap 19. Il ajoute que l'Amiral ne perdoit pas l'occasion de s'informer d'où venoit tant d'or, & qu'il écrivoit les noms des lieux qu'on lui nommoit, mais avec beaucoup de confusion, parce qu'il n'entendoit pas la langue. Il y a sans doute un peu d'exageration dans cette quantité de lames, de lingots & de couronnes. Pierre Martyr dit simplement que les Castillans trouverent une certaine quantité d'or. *Aliqua copia*,

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

n'eût fait voile en Eſpagne, pour y porter la premiere nouvelle des découvertes, & pour s'en attribuer peut-être toute la gloire. Ce ſoupçon détermina l'Amiral à preſſer ſon départ, & lui fit remettre à d'autres temps la viſite des Mines.

Colomb ſe hâte pour le prévenir. Garniſon qu'il laiſſe dans ſon Fort.

Il aſſembla tous ſes gens, entre leſquels il choiſit trente-neuf hommes, des plus forts & des plus réſolus. Il leur donna pour Commandant, un Gentilhomme de Cordoue, nommé Diego d'*Arana*, qu'il revêtit d'un pouvoir abſolu, tel qu'il l'avoit reçu lui-même de leurs Majeſtés Catholiques. Il nomma Pedro *Guttierez* & Rodrigue d'*Eſcobedo*, pour le remplacer ſucceſſivement, ſi la mort ou quelque autre accident l'enlevoit à la Colonie. Un Cordonnier, un Tailleur d'habits, & un Charpentier, furent les ſeuls Ouvriers qu'il crut néceſſaires, dans un Etabliſſement où tout autre Art étoit inutile. Mais il y laiſſa tout ce qu'il put ſe retrancher de vin, de biſcuit, & d'autres proviſions, avec diverſes ſortes de grains pour ſemer, & quantité de marchandiſes, qui devoient ſervir à l'entretien du Commerce avec les Inſulaires. Comme l'engagement de ceux qu'il avoit choiſis étoit volon-

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

taire, il n'eut à leur repréſenter que l'importance dont il étoit pour eux & pour leur Patrie, de vivre dans l'union, de ménager les Inſulaires, & d'apprendre la Langue de ces Peuples. Les proviſions, qu'il leur laiſſoit dans le Fort, ſuffiſoient pour une année; & ſon abſence ne devoit pas durer ſi long-temps. Il ne lui reſtoit qu'à prendre congé de Guacanagari. Cette entrevûe fut célébrée par de nouveaux témoignages d'eſtime & de confiance. Les préſens ne furent point épargnés, & l'Amiral promit d'en rapporter bientôt de plus riches, de la part du grand Roi qu'il ne faiſoit que repréſenter. En recommandant ſes Gens à Guacanagari, il l'aſſura qu'il leur avoit ordonné de le ſervir contre les Caraïbes, & que ces Machines terribles, qu'il leur laiſſoit pour ſa défenſe, étoient capables ſeules de le délivrer de tous ſes Ennemis. Ce Prince s'engagea ſolemnellement à traiter les Chrétiens comme ſes Enfans; & pour gage de ſes promeſſes, non ſeulement il conſentit que pluſieurs de ſes Sujets fiſſent le Voyage de l'Europe, mais il confia un de ſes Parens à l'Amiral.

Dans quelles diſpoſitions il laiſſe Guacanagari.

1493. L'ancre fut levée, le 4 de Janvier. On prit d'abord la route de l'Eſt, dans

le dessein de reconnoître toute la Côte de l'Isle. Après avoir doublé le premier Cap, que l'Amiral avoit nommé *Punta-Santa*, & qui est aujourd'hui le Cap François, on apperçut une Montagne fort haute & sans arbres, qui en est à dix-huit lieues, & qui reçut le nom de *Monte-Christo* (48). Un grand Fleuve, qui sort à côté de ce Mont, reçut celui de *Rio del Oro*, parce qu'on y trouva quelques pailles d'or dans le sable. A cette vûe, l'Amiral se persuada plus que jamais que l'Isle Espagnole étoit le véritable Cipango; & s'il s'étoit cru, dit Herrera, aussi proche qu'il étoit des Mines de Cibao, d'où l'on tira tant de richesses, il se seroit confirmé dans son erreur (49).

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Son retour en Castille.

Le Dimanche 6, en sortant de Rio del Oro, il découvrit la Pinta, qui faisoit voile avec le même vent. Pinçon, l'ayant abordé, rejetta la longueur de son absence sur le mauvais temps. La fausseté de cette excuse n'empêcha point l'Amiral de recevoir ses

Alfonse Pinçon reparoît & s'excuse mal.

(48) L'Historien de St. Domingue remarque que nos Cartes Françoises lui ont conservé ce nom, & que ceux qui croyent que c'est ce que nos Marins nomment la *Grange*, sont dans l'erreur. Monte-Christo est à trois lieues au vent de la Grange, autre Montagne ainsi nommée, parce que de la Mer on la prendroit en effet pour une Grange.

(49) Herrera, Liv. 2. Chap. 1.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

soumissions (50). Il raconta qu'étant allé de Port en Port, il avoit troqué ses marchandises pour de l'or, dont il avoit pris la moitié pour lui & distribué l'autre à son Equipage. L'Amiral ferma les yeux sur cette nouvelle témérité ; & les deux Caravelles arriverent ensemble près d'un Cap qui fut nommé *Punta Roxa* (51), trente lieues à l'Est de Monte-Christo. De-là elles se rendirent dans un Port, où Pinçon avoit fait ses échanges, & d'où il avoit enlevé quatre Indiens, que l'Amiral l'obligea de remettre au rivage. De-là peut-être le nom de *Puerto de Gracia*, qui fut donné à ce Port ; quoiqu'on ait publié dans la suite que ce fut en mémoire de l'amnistie qui fut accordée à Pinçon.

Puerto de Gracia.

Monte de Plata & Puerto de Plata.

En remettant à la voile, on découvrit une haute Montagne, dont le sommet parut couvert de neige, ou comme argenté ; ce qui lui fit donner le nom de *Monte de Plata*. Un Port qui est au pied, de la forme d'un fer à cheval, reçut celui de *Puerto de*

(50) Oviedo prétend que ce fut la crainte d'être arrêté, pour avoir condamné le dessein de laisser garnison dans l'Isle, qu'Alfonse Pinçon avoit pris la fuite, Chap. VI.

(51) L'Amiral vit dans ce lieu trois Sirenes, qu'il ne trouva pas si belles que les Poëtes les représentent. Herrera, *Ibidem*.

Plata (52). L'Amiral, continuant de ranger la Côte, rencontra plusieurs autres Caps, auxquels il donna des noms qu'Herrera nous a conservés, sans expliquer leur situation (53). Le 12, il fit trente lieues, avec beaucoup d'étonnement de trouver l'Isle si grande. Là, se trouvant vis-à-vis d'une grande Baie, formée par une presqu'isle que les Insulaires nommoient *Samana*, & qui porte encore aujourd'hui le même nom, il entreprit de la faire visiter. Quelques Matelots, qu'il envoya dans une Chaloupe, observerent sur le rivage un grand nombre de Sauvages, armés d'arcs & de fleches. Ce spectacle, qui étoit jusqu'alors sans exemple pour les Castillans, ne les empêcha point d'aborder. Ils furent si bien reçus, qu'après avoir donné des bagatelles en échange pour quelques armes des Indiens, ils en engagerent un à les accompagner jusqu'à bord. L'Amiral lui fit diverses ques-

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Presqu'Isle de Samana.

(52) Les François l'ont nommé par corruption *Porteplatte*.

(53) Les noms sont, *del Angel*, la *Punta del Yerro*. *El redondo*, *El Frances*, *El Cabo de buen Tiempo*, *El Tajado*, *El Cabo de Padre y hijo*, *Puerto sacro*, & *los Enamorados*. On prétend, suivant l'Historien de St-Domingue, que celui qu'on appelle aujourd'hui le vieux Cap, & qui est à cinquante-cinq lieues du Cap François, est celui qui fut nommé alors *Cabo Frances*.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

tions ſur les Mines d'or & ſur les Caraïbes, auxquelles il ſatisfit avec beaucoup d'intelligence. Lorſqu'il eut été renvoyé, avec quelques préſens, les Matelots, qui le conduiſoient, furent ſurpris en deſcendant à terre, de ſe voir environnés d'une troupe de Sauvages, armés, qui s'étoient tenus cachés derriere les arbres. Ils ſe crurent en danger. L'Indien qu'ils avoient ramené s'apperçut de leur défiance, & s'efforça de les raſſurer. Mais quelque nouveau tumulte ayant fait renaître leurs ſoupçons, la crainte d'être prévenus leur fit prendre le parti de ſe ſauver; & pour ſe faire redouter de ces Barbares, ils en bleſſerent deux de quelques coups de ſabre. Tous les autres prirent la fuite, en jettant leurs arcs & leurs fleches. Ce fut la premiere fois que les Caſtillans firent couler du ſang dans cette Iſle. L'Amiral en parut d'abord affligé; mais il reconnut enſuite que ce n'étoit pas un mal, d'avoir appris aux Inſulaires que les Caſtillans ſavoient faire uſage de leurs armes (54), ſur-tout lorſque le jour ſuivant on eut fait la paix avec le Cacique du Canton, qui vint le ſaluer à

Premier ſang que les Eſpagnols font couler dans le nouveau Monde.

(54) Herrera, *Ibidem*.

Bord

Bord, & qui lui fit préſent d'une couronne d'or. Cet événement fit donner, à la Baie, le nom de Baie des fleches, qu'elle n'a pas conſervé.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Cependant l'ennui d'une ſi longue navigation, autant que le mauvais état des Caravelles, qui faiſoient beaucoup d'eau, déterminerent l'Amiral à prendre directement la route de l'Europe. Les voiles furent tournées au Nord-Eſt, le 16 de Janvier ; & l'on découvrit pluſieurs petites Iſles, que perſonne ne fut tenté de reconnoître. La navigation fut heureuſe juſqu'au Mardi, 12 de Février (55) ; quoiqu'aſſez incertaine, par la variété des obſervations & du jugement des Pilotes. Mais, après avoir fait environ cinq cens lieues, les deux Caravelles eſſuyerent une ſi furieuſe tempête, que le naufrage parut inévitable (56). On fit diverſes ſortes de

Tempête furieuſe, & Vœux des Equipages.

(55) C'eſt Herrera qui marque cette date. D'autres la mettent quelques jours plus tard. A la vérité, Herrera donne la ſienne pour celle du premier jour de la tempête

(56) Le même Hiſtorien l'a décrite fort au long ; mais on en verra plus volontiers quelques circonſtances dans une troiſiéme Lettre de Chriſtophe Colomb au Roi d'Eſpagne » J'aurois » ſouffert mon malheur » avec plus de patience, » ſi j'avois été ſeul en » danger. J'avois vû ſi » ſouvent la mort de » près, que je ne l'aurois pas appréhendée ; » mai ma douleur étoit » de voir périr tant de » gens, que Votre Ma» jeſté m'avoit confiés

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Vœux, pour obtenir la protection du » pour mon entreprise. » D'ailleurs, j'étois désespéré de ne pas porter moi-même à Votre » Majesté la nouvelle de » mes découvertes; pour » faire connoître à ceux » qui s'étoient opposés à » mes desseins, que j'avois sçu les exécuter Je » pensois aussi à mes deux » Fils, qui sont à Cordoue. Leur jeunesse » m'affligeoit. Je me représentois l'état malheureux où ils pouvoient tomber après ma » mort, abandonnés de » tout le monde, & peut-être oubliés de Votre » Majesté, qui n'auroit » jamais sçu le service » que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Il y » avoit des momens, où » je croyois que pour le » châtiment de mes péchés, la justice de Dieu » ne vouloit pas me laisser jouir de ma gloire. » Cependant je ne pouvois me persuader que » mes découvertes ne » vinssent quelques jours » à votre connoissance; » & pour vous en informer moi-même, j'avois » écrit, pendant la tempête, quelques lignes » sur un parchemin, avec » le nom des Terres que » j'avois acquises à votre » Couronne, la route » qu'il falloit tenir pour » aller, & le temps » que j'avois employé à » mon Voyage. J'informois Votre Majesté des » coutumes des Habitans, » de la fertilité du Pays, » & de la Colonie que j'y » avois laissée pour vous » en conserver la possession. J'avois fermé le » parchemin de mon Cachet. Je l'avois enveloppé d'une toile cirée, » puis dans de la cire, & » je l'avois mis dans un » baril bien bouché, avec » une inscription à Votre » Majesté. Je l'avois jetté » dans la Mer, dans » l'esperance que si nous » avions péri tous dans » les flots, quelque Navigateur, qui l'auroit » trouvé, vous l'eût porté » en Espagne Bien plus, » craignant que la tempête ne poussât le baril » trop loin, j'avois mis » dans un autre, que je » gardois à Bord, un » second parchemin, tel » que le premier; afin » qu'après notre naufrage, l'un des deux pût » être rendu à Votre » Majesté. *Vie de Christophe Colomb*, *Chap.* 36. On a reproché à l'Amiral d'avoir ici manqué de prudence; car les barils pouvoient tomber en toute autre main que celle d'un Espagnol, & ses lumieres auroient tourné au profit de quelque autre Cour.

Ciel (57). Enfin l'Amiral, croyant toucher au dernier moment de sa vie, & s'affligeant moins d'un malheur dont il ne pouvoit se garantir que de la perte de ses Mémoires, qui alloient rendre son Voyage inutile à l'Espagne, prit le parti de les réduire en peu de lignes sur un parchemin, qu'il en ferma soigneusement dans un baril; & sans communiquer son secret à ses gens, il jetta le baril dans les flots. Ils s'imaginerent que c'étoit quelque nouvelle ressource de Religion (58); & le vent s'étant

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

L'Amiral jette ses Mémoires dans les flots, avec des précautions pour les sauver.

(57) Herrera les explique. « L'Amiral, dit-il, » ne sachant plus à quoi » se résoudre, ordonna » que l'on tirât au sort, » pour faire un Pélerinage » à Notre Dame de Guadaloupe, & que celui » sur qui le sort tomberoit » y porteroit un Cierge » du poids de cinq livres; » c'est un devoir des Mariniers, lorsqu'ils sont » en grand péril, & Dieu » les exauce souvent. Le » sort tomba sur l'Amiral, » qui promit aussi-tôt de » l'accomplir. On tira une » autre fois, pour aller à » Notre Dame de Lorette, » lieu très-saint, dans la » Marche d'Ancone, & » le sort étant échu à » Pierre de Villa, Marinier, l'Amiral lui promit de fournir à la » dépense. Comme la » tempête ne laissoit pas » de continuer, on fit » encore un autre Vœu, » qui fut d'aller veiller » une nuit dans Sainte-Claire de Mogues, & » d'y faire dire une Messe. » Le sort tomba pour la » seconde fois sur l'Amiral. Enfin, voyant que » le temps ne changeoit » point, ils firent Vœu » tous ensemble de sortir » en chemise à la premiere Terre où ils arriveroient, & d'aller en » procession dans une » Eglise dédiée à la Sainte » Vierge. Mais, malgré » tout cela le mauvais » temps ne discontinuoit » point. *Ubi sup. Ch.* 4.

(58) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

appaiſé tout d'un coup, Herrera fait entendre qu'ils attribuerent cet heureux changement à la piété de l'Amiral. Cependant l'autre Caravelle avoit diſparu, dès le commencement de la tempête ; & n'étant point ramenée par le beau temps, on ne douta point qu'elle n'eût péri. Le 15, on apperçut la Terre à l'Eſt-Nord-Eſt, mais ſans aucun ſigne qui pût aider à la reconnoître. Les uns la prenoient pour l'Iſle de Madere, & d'autres pour la Roche de Cintra, qui eſt proche de Lisbonne. Colomb ſeul jugea par ſes obſervations que c'étoit une des Açores (59), qu'on reconnut bientôt en effet pour Sainte Marie.

Il arrive à Sainte Marie des Açores.

Il aborda, le 18, au Nord de cette Iſle. Dom Juan de Caſtaneda, qui y commandoit pour le Portugal, l'envoya complimenter auſſi-tôt, & lui fit porter quelques rafraîchiſſemens. Cette

(59) C'eſt Herrera, qu'on ſuit. Cependant l'Amiral même ne s'attribue point tant de lumieres, dans un fragment de Lettre cité par ſon Fils. » Le Samedi » 16 de Février, j'arrivai » la nuit à une de ces » Iſles ; mais le temps » étoit ſi obſcur, que je » ne pus ſavoir où j'étois. » Je dormis un peu, parce » qu'il y avoit trois jours » que je n'avois repoſé. » En m'éveillant, je me » ſentis les jambes comme » perclues, par la grande » fatigue & l'humidité de » l'air. Les vivres nous » avoient preſque man- » qué. J'appris le Lundi » ſuivant, que nous étions » à l'Iſle Sainte-Marie, » une des Açores. *Vie de Colomb, Chap.* 37.

politeſſe lui inſpira tant de confiance, que ne penſant qu'à rendre graces au Ciel, par l'exécution du Vœu public, il fit deſcendre le lendemain une partie de ſes gens, pour ſe rendre en proceſſion dans une Chapelle voiſine, où il ſe propoſoit d'aller lui-même le jour d'après, avec le reſte de l'Equipage. Les Caſtillans étoient non-ſeulement ſans armes, mais nuds en chemiſe, ſuivant la promeſſe qu'ils avoient faite au Ciel. A peine eurent-ils perdu de vûe le rivage, qu'une Troupe de Portugais fondit ſur eux & les fit priſonniers. L'Amiral, ſurpris de ne pas les revoir à la fin du jour, fit avancer ſon Vaiſſeau vers une Pointe, d'où l'on pouvoit découvrir la Chapelle. Il y vit ſa Barque; mais au lieu de ſes gens, qu'il ſe diſpoſoit à recevoir, il apperçut un grand nombre de Cavaliers armés, qui deſcendoient de cheval, & qui entrerent dans la Barque, apparemment pour le venir attaquer. Il ſe mit auſſi-tôt ſous les armes, dans la réſolution néanmoins de ne pas commencer les hoſtilités. Les Portugais s'étant avancés à la portée de la voix, demanderent un ſigne de ſûreté. Il ne balança point à le donner: mais voyant qu'ils ne s'en tenoient pas moins

Les Caſtillans y ſont maltraités.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Fermeté de Colomb à repousser l'insulte.

éloignés, il leur dit qu'il avoit quelque étonnement de ne voir aucun de ses gens dans la Barque; qu'il ne s'étoit pas imaginé qu'on ne l'eût fait saluer que pour le trahir; qu'il avoit l'honneur d'être Amiral de l'Océan & Viceroi des Indes pour l'Espagne, & qu'il étoit prêt à montrer ses Provisions. Un Officier Portugais lui répondit qu'on ne connoissoit dans l'Isle, ni le Roi d'Espagne, ni ses Lettres, & qu'il seroit traité comme ses gens, s'il avoit l'audace d'entrer dans le Port. Un langage si offençant fit douter, à l'Amiral, si depuis son départ les deux Couronnes n'avoient pas rompu la paix. Il prit tous ses gens à témoins de ce qu'ils avoient entendu; & s'armant de fierté à son tour, il jura qu'il ne partiroit point sans une vangeance éclatante. Le temps devint si mauvais, qu'après avoir perdu quelques ancres, il fut contraint de chercher un abri dans l'Isle de Saint-Michel: mais l'orage, qui continua toute la nuit, ne lui ayant pas permis d'y aborder, il revint le jour suivant à Sainte-Marie, dans la résolution d'attaquer cette Isle, & d'employer toutes ses forces pour tirer vangeance des Portugais. Pendant qu'il se disposoit à cette entreprise, un Officier

de l'Isle & deux Prêtres, avec cinq Matelots, s'approcherent de la Caravelle dans une Barque, & demanderent la permission de monter à Bord. Ils venoient, dirent-ils, de la part de leur Commandant, pour s'informer s'il étoit vrai que le Vaisseau portât un Amiral d'Espagne; avec ordre, dans cette supposition, de lui rendre tous les honneurs qui étoient dûs à sa dignité. L'Amiral feignit de croire ce compliment sincére, & leur montra non-seulement ses provisions, mais les Lettres du Roi son Maître, qui le recommandoient à toutes les Puissances du Monde. Alors, on lui rendit sa Barque & ses gens, avec des excuses dont il affecta de paroître satisfait. Mais il apprit, des Prisonniers qu'on lui ramena, que tous les Sujets du Roi de Portugal avoient ordre de l'arrêter, dans quelque lieu du Monde qu'il pût tomber entre leurs mains, & qu'il n'auroit pas évité cette disgrace, s'il étoit descendu avec la premiere partie de ses gens, comme les Portugais se l'étoient persuadé (60).

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Comment on se reconcilie.

Le temps étant devenu favorable à la

(60) Ce qui lui fit juger, dit Herrera, que le Ciel l'accompagnoit toujours, afin qu'il s'humiliât au milieu des faveurs qu'il en avoit reçues.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

navigation, il fit prendre la route de l'Eſt, qu'il ſuivit heureuſement juſqu'au ſecond jour de Mars. Un oiſeau fort gros, qu'il prit pour un Aigle, & qui vint ſe percher ſur un mât, fût comme l'avant-coureur d'une ſeconde tempête, auſſi terrible que la premiere. Elle fit recommencer les Vœux pour un Pelerinage ; & l'Hiſtorien obſerve avec admiration, que le Ciel fit tomber encore une fois le ſort ſur l'Amiral (61). On s'abandonna aux vents, pendant deux jours, ſans regle & ſans eſperance. Enfin, le 4, après avoir vû la terre de près, dans une nuit fort obſcure, on reconnut à la pointe du jour la Roche de Cintra ; & quoique le vent parût bon pour s'avancer vers l'Eſpagne, la Mer continuoit d'être ſi groſſe, qu'on ſe crut obligé d'entrer dans la Riviere de Lisbonne.

Nouvelle Tempête, & Vœux renouvellés.

L'Amiral entre dans la Riviere de Lisbonne.

Le Roi de Portugal ſe trouvoit alors à Valparaiſo. L'Amiral, après avoir commencé par dépêcher un Courier à la Cour d'Eſpagne, écrivit à ce Prince, pour lui demander la permiſſion de mouiller dans le Port de ſa Capitale, avec la précaution de l'avertir qu'il ne venoit pas de Guinée, mais

(61) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

des Indes. Cette déclaration n'empêcha point que son Vaisseau ne fût visité par un Officier Portugais, qui lui signifia l'ordre de descendre à terre avec lui, pour rendre compte de son Voyage au Commandant du Port. Il répondit qu'il étoit Amiral d'Espagne, & que cette qualité le dispensoit d'une soumission que ses pareils n'avoient jamais rendue. On lui proposa d'y envoyer du moins son Pilote, ce qu'il ne refusa pas avec moins de fermeté : mais il consentit à montrer ses Lettres ; & l'Officier n'eut pas plutôt fait son rapport, que le Capitaine (62) d'un Galion, qui attendoit cet éclaircissement, s'approcha de la Caravelle, au bruit des timbales & des trompettes, & vint lui offrir à Bord toutes sortes de secours & de rafraîchissemens.

Civilités qu'il reçoit à la Cour de Portugal.

Le bruit de son arrivée s'étant répandu dans Lisbonne, tous les Habitans s'empresserent de venir admirer des Hommes qui avoient découvert un nouveau Monde, & la Riviere fut bientôt couverte de Barques. L'Amiral reçut le lendemain une Lettre du Roi de Portugal, qui l'invitoit à se rendre à sa Cour, avec parole de lui

(62) Son nom, suivant Herrera, est Alvaro Damans, & Alvaro d'Acuna, suivant Fernand Colomb.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

faire un accueil diſtingué, & qui lui conſeilloit de prendre d'abord quelques jours de repos à *Sacaben*. L'ordre étoit déja donné de fournir gratuitement à tous ſes beſoins. Il ne fit pas difficulté de ſe fier aux promeſſes d'un Monarque, ami de ſes Maîtres ; & dès le jour ſuivant, il ſe rendit à Valparaiſo. Tous les Seigneurs de la Cour vinrent au-devant de lui, & l'accompagnerent juſqu'au Palais. Le Roi le reçut avec beaucoup d'honneurs, le fit aſſeoir & couvrir devant lui, & prit long-temps plaiſir à lui entendre raconter toutes les circonſtances de ſon Voyage. Cependant, après l'avoir félicité de ſa gloire, il ajoûta que ſuivant les conventions entre les Couronnes de Caſtille & de Portugal, toutes les nouvelles découvertes devoient lui appartenir. Colomb répondit qu'il ignoroit les Traités ; mais que ſuivant les ordres qu'il avoit reçus de leurs Majeſtés Catholiques, il s'étoit bien gardé de paſſer en Guinée, ni vers les Mines du Portugal. » Je ſuis perſuadé, lui dit agréable» ment le Roi, que nous n'aurons » pas beſoin d'un tiers pour juger ce » différend ». L'Audience finit avec les mêmes égards, pour un homme que l'envie même ne voyoit pas ſans admi-

Ses explications avec le Roi.

ration ; car tous les Historiens observent qu'on sentit alors, en Portugal, le tort qu'on avoit eu de négliger ses offres. Le chagrin d'en voir recueillir le fruit aux Espagnols alla si loin, s'il en faut croire Herrera, que plusieurs Particuliers offrirent leurs bras pour le poignarder & lui enlever ses papiers (63). Mais Jean II rejetta cette proposition avec horreur. Il donna ordre, aux premiers Seigneurs de sa Cour, de loger & de traiter l'Amiral. Il le revit deux fois, avec la même satisfaction ; & l'ayant comblé d'honneurs & de présens, il le fit conduire jusqu'à Lisbonne par Dom Martin de Noronna. Colomb vit la Reine, en passant à Villa-Franca, & n'en fut pas reçu avec moins de distinction. A peine fut-il entré dans la Capitale, qu'on lui offrit au nom du Roi, la liberté de faire le reste du Voyage par terre, avec une escorte & toutes les commodités qu'il pouvoit désirer jusqu'à la Frontiere. Il marqua beaucoup de reconnoissance pour cette nouvelle faveur ; mais n'ayant pas jugé à propos de l'accepter, il remit à la voile pour l'Espagne, le 13, avec un vent si

On propose au Roi de le faire poignarder.

(63) Il est étonnant que son Fils n'en disoit rien.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Il arrive en Espagne.

favorable, que le Vendredi 15, il entra vers midi dans le Port de Palos. On remarque qu'il en étoit parti le même jour de la semaine, troisiéme d'Août. Ainsi, dans l'espace d'environ sept mois & demi, il avoit achevé une entreprise, qu'il avoit peut-être regardée lui même comme l'ouvrage de plusieurs années (64).

Comment il est reçu.

Cet heureux retour fut célébré par des transports de joie ; & dans la premiere surprise d'un événement si merveilleux on avoit peine à ne le pas prendre pour une imagination. Sans attendre les ordres de la Cour, les Boutiques furent fermées à Palos, toutes les Cloches sonnerent, & l'Amiral, en sortant de la Caravelle, reçut des honneurs qu'on n'avoit jamais rendus qu'aux Têtes couronnées. Sa modestie ne l'abandonna point dans cette espece de triomphe. Son premier soin fut d'écrire à leurs Majestés Catholiques, & de leur envoyer une exacte Relation de son Voyage.

Il trouve Pinçon arrivé avant lui.

La Pinta, qui avoit été séparée de lui par la tempête, avoit pris terre à Bayonne ; & quelques Historiens racontent que Pinçon s'étoit rendu par le plus court chemin à Bar-

(64) Herrera, *ubi suprà*, chap. 4.

celone, où la Cour étoit alors, dans l'eſpérance de paroître le premier aux yeux du Roi, & d'y recueillir peut-être le prix du courage & de l'habileté d'autrui ; mais que ce Prince, à qui il fit demander audience, refuſa de l'écouter, & que le chagrin qu'il en eut le mit en peu de tems au tombeau (65). D'autres ont écrit que de Bayonne, il alla droit à Palos, où il arriva le même jour que l'Amiral ; que cette rencontre, à laquelle il ne s'étoit pas attendu, l'affligea d'autant plus que Colomb avoit déja fait des plaintes de ſa déſertion, & l'accuſoit d'avoir empêché par ce contretems qu'il n'eût viſité les Mines de Cibao, d'où il pouvoit apporter beaucoup d'or en Eſpagne ; & que la crainte d'être arrêté le fit ſortir ſur le champ de la Ville, où il ne laiſſa point de revenir après le départ de ſon Chef, mais ſi malade de fatigue & de chagrin, qu'il y mourut peu de jours après (66).

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Colomb ne différa point à partir pour Seville, avec toutes les richeſſes qu'il avoit apportées du nouveau Monde, & ſept Indiens qu'il avoit embarqués. Il lui en étoit mort un ſur Mer,

Il ſe rend à Seville.

(65) Vie de Chriſtophe Colomb, chap. 41.
(66) Oviedo, Liv. 2. chap. 6.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

& deux resterent malades à Palos. L'impatience de le voir étant aussi vive à la Cour, que celle qu'il avoit lui-même de se présenter à leurs Majestés Catholiques, il en reçut une Lettre à Seville, avec cette inscription : » A Dom » Christophe Colomb, notre Amiral » sur l'Océan, Viceroi & Gouverneur » des Isles qui ont été découvertes » dans les Indes ». Ferdinand & Isabelle l'assuroient dans les termes les plus flatteurs, de leur affection, de leur estime & de leur reconnoissance ; le pressoient de se rendre auprès d'eux, & le consultoient d'avance sur les ordres qu'ils avoient à donner pour achever son ouvrage. Il fit une réponse modeste, à laquelle il joignit un Etat des Vaisseaux, des Troupes & des Munitions, qu'il croyoit nécessaires à ses grandes vûes.

Faveurs qu'il reçoit de leurs Majestés Catholiques.

La renommée ayant déja publié son retour & sa marche, lorsqu'il sortit de Seville, son Voyage, jusqu'à Barcelone, fut un véritable triomphe. Les chemins & les campagnes retentirent d'acclamations. On s'empressoit, dans tous les lieux habités d'aller au-devant de lui, pour contempler cet Homme extraordinaire, qui s'étoit ouvert, par des routes inconnues avant lui, l'en-

Son arrivée à Barcelone où étoit la Cour.

trée d'un nouveau Monde. Les Indiens, dont il étoit accompagné, les Perroquets rouges & verds, & quantité d'autres curiosités, qu'il ne manquoit pas d'étaller aux yeux des Spectateurs, eurent aussi beaucoup de part à leur admiration. Il arriva vers le milieu d'Avril, à Barcelone.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Magnificence de sa réception.

On lui fit une réception, digne du service qu'il avoit rendu à l'Espagne. L'Historien de Saint-Domingue s'éleve au-dessus de la simplicité ordinaire de son style, pour donner une peinture fort noble de cette cérémonie (67). On n'avoit rien vû, dit-il, qui représentât mieux le triomphe des anciens Romains. Tous les Courtisans, suivis d'un Peuple innombrable, allerent fort loin au-devant de lui ; & lorsqu'il eut reçu les premiers complimens, de la part du Roi & de la Reine, il marcha jusqu'au Palais, dans cet ordre : Les sept Indiens paroissoient les premiers. Ils ornoient d'autant mieux son triomphe, qu'ils y prenoient part ; au lieu que les Triomphateurs Romains fondoient une partie de leur gloire,

(67) Il donne un détail d'ordre, que je ne trouve dans aucun Historien ; mais sa fidélité, que je vérifie continuellement sur tout le reste, dans l'occasion que j'ai de consulter les mêmes sources, ne doit laisser ici aucun scrupule.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

ſur le malheur de ceux qu'ils traînoient après leur char. On voyoit enſuite des couronnes & des lames d'or ; qui n'étoient pas le fruit de la violence & de la rapacité du Soldat victorieux ; des balles de coton, des caiſſes remplies d'un poivre, qu'on croyoit au moins égal à celui de l'Orient (68) ; des Perroquets, portés ſur des roſeaux de vingt-cinq pieds de hauteur ; des dépouilles de Caymans & de Lamantins, qu'on donnoit pour les véritables Sirennes des Anciens ; des Quadrupedes & des Oiſeaux de pluſieurs eſpeces inconnues, & quantité d'autres raretés que la nouveauté rendoit précieuſes. Cette multitude d'objets étrangers, expoſée à la vûe d'un Peuple, dont l'imagination & la vanité portent ordinairement les choſes au delà du naturel, ſembloit le tranſporter dans ces nouvelles Régions, d'où il ſe flattoit de voir bientôt couler des richeſſes inépuiſables dans le ſein de l'Eſpagne. Auſſi les acclamations redoubloient elles à chaque inſtant, & jamais homme n'eût peut-être un jour plus glorieux.

(68) C'étoit du Piment, & la jalouſie du Commerce, entre les Eſpagnols & les Portugais, donna d'abord cours à ce Poivre Américquain ; mais on reconnut bientôt qu'il étoit trop cauſtique.

& plus flatteur ; surtout s'il rapprochoit, comme il est naturel de le penser, sa situation présente de celle où il s'étoit vû quelques mois auparavant. Il fut conduit, avec cette pompe, au travers d'une grande partie de la Ville, à l'audience des Rois Catholiques, qui l'attendoient hors du Palais, sous un dais magnifique, revêtus des habits royaux, le Prince d'Espagne à leur côté, au milieu de la plus brillante Cour qu'ils eussent rassemblée depuis long-temps. Aussi-tôt qu'il apperçut leurs Majestés, il courut se prosterner à leurs pieds, pour leur baiser la main : mais Ferdinand le fit relever, & lui ordonna de s'asseoir sur une chaise qui lui avoit été préparée ; après quoi, il reçut ordre de raconter, à haute voix, ce qui lui étoit arrivé de plus remarquable. Il parla d'un air si noble, que son récit parut charmer toute l'Assemblée. Tout le monde se mit ensuite à genoux, à l'exemple du Roi & de la Reine, qui rendirent graces au Ciel, les larmes aux yeux ; & les Hymnes de joie furent chantés par la Musique de la Chapelle.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Depuis ce grand jour, le Roi ne parut point dans la Ville, sans avoir à sa droite le Prince son fils, & Colomb

Honneurs qu'il reçoit du Roi & de toute la Cour.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

à ſa gauche. Tous les Grands, à l'exemple du Souverain, s'accorderent à combler d'honneurs l'Amiral Viceroi des Indes. Le Cardinal d'Eſpagne, Pierre Gonzalès de Mendoze, auſſi diſtingué par ſon mérite que par ſon rang & ſa naiſſance, fut le premier qui le traita dans un Feſtin, où non-ſeulement il lui fit prendre la premiere place, mais il le fit ſervir à plats couverts (69) avec ordre de ne lui rien préſenter dont on n'eût fait l'eſſai ; ce que tous les Seigneurs obſerverent en le traitant à leur tour. Barthelemi & Diego Colomb, ſes deux Freres, eurent part aux libéralités du Roi, quoiqu'abſens tous deux de ſes Etats. Le titre de Dom leur fut accordé, avec de magnifiques Armoiries pour toute la famille (70).

Armes & titres accordées à ſa Famille.

(69) Herrera obſerve cette circonſtance, *ubi ſup.* Chap. 5.

(70) Au premier de Caſtille. Au ſecond, de Leon. Au troiſiéme, une Mer d'azur, ſemée d'Iſles d'argent, la moitié de la circonférence environnée de la Terre ferme, des grains d'Or répandus par tout, les Terres & les Iſles couvertes d'arbres toujours verds. Au quatriéme, d'azur à quatre ancres d'or, avec les Armes des anciens Colombs de Plaiſance au-deſſus ; & pour cimier, un globe ſurmonté d'une Croix, avec cette deviſe :

Por Caſtilla y por Leon
Nuevo Mundo hallo
Colon.

Nos anciens Traducteurs ont rendu ces deux Vers Caſtillans par deux Vers François :

Pour la Caſtille & pour
Léon,
Monde nouveau trouva
Colon.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Le Saint Siége est consulté, & l'Espagne obtient l'investiture du nouveau Monde.

Quoique leurs Majestés Catholiques n'eussent rien de plus pressant que de renvoyer l'Amiral aux Indes, pour y continuer ses découvertes, leur respect pour le Saint Siége les fit penser à donner avis au Souverain Pontife, du succès d'une si belle entreprise ; non qu'elles se crussent obligées, suivant l'observation d'un sage Historien, d'obtenir une investiture, ou des permissions, pour jouir légitimement du nouveau Monde (71) : mais c'étoit une cérémonie de bienséance, dans laquelle on risquoit d'autant moins, que le Saint Siége étoit alors occupé par un sujet de la Couronne d'Arragon. C'étoit Alexandre VI. de la Maison de Borgia. Ferdinand chargea son Ambassadeur à Rome d'assurer Sa Sainteté, que l'Expédition qui s'étoit faite par ses ordres ne causoit aucun préjudice aux droits du Portugal, & que son Amiral s'étoit contenu fidélement dans l'ordre qu'il avoit reçu de ne pas s'approcher à plus de cent lieues des Possessions de cette Couronne ; mais que pour l'intérêt de la Religion, qu'il se

(71) C'est Herrera, qui rapporte qu'on avoit déja consulté plusieurs personnes d'éminente doctrine, & que tous furent d'avis que cette formalité n'étoit pas du tout nécessaire, *ubi suprà*, chap. 5.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

proposoit d'étendre autant que son Empire, il ne laissoit pas de demander des Bulles. Le Pape en envoya deux, qui furent expédiés le 2 & le 3 de Mai, avec les mêmes clauses & les mêmes conditions que ses Prédécesseurs avoient jugé nécessaires pour celles qu'ils avoient accordées aux Rois de Portugal. Mais, dans la vûe de prévenir les différends qui pouvoient naître entre les deux Couronnes, il y fit ce fameux partage qu'on a nommé *Ligne de démarcation*, par lequel il régloit leurs bornes pour les Pays déja découverts, & pour ceux qu'on découvriroit à l'avenir, & qui ne seroient occupés par aucun Prince Chrétien, avant le jour de Noël de l'année précédente. Cette ligne imaginaire, tirée d'un Pôle à l'autre, coupoit en deux parties égales l'espace qui se trouve entre les Isles Açores & celles du Cap Verd. Tout ce qui se trouveroit au Couchant & au Midi, devoit appartenir à la Couronne de Castille, & tout ce qui étoit à l'Orient demeuroit au Portugal (72). Les Décrets arriverent en Es-

Partage entre l'Espagne & le Portugal, nommé ligne de démarcation.

(72) Gomera nous donne la Bulle qui contient ce partage, par un mot f qui ne s'accorde point avec les idées d'Herrera & de la Cour d'Espagne : c'est dit-il, *afin que tout le monde sache que cette Conquête &*

pagne, dans le tèms que l'Amiral avoit déja reçu ses dépêches, & tout ce qu'il

conversion des Indes est faite avec l'autorité & donation du Grand-Vicaire de Jesus-Christ. On ne peut refuser place ici à cet étrange Monument.

ALEXANDRE, Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu, à notre très-cher Fils en Jesus-Christ Ferdinand Roi, & à notre très-chere Fille en Jesus-Christ Isabelle, Reine de Castille, de Léon, d'Arragon, de Sicile & de Grenade; Salut & Bénédiction Apostolique. Entre toutes les œuvres agréables à la Majesté divine & que nous désirons le plus, est que la Foi Catholique & la Religion Chrétienne soient principalement en notre temps, exaltées, & par tout amplifiées & répandues, & que le salut des ames soit procuré d'un chacun, & que les Nations barbares, soient subjugées, & réduites à la Foi: ce qui est cause que Nous, étant parvenus par la seule divine Clémence, & non pour nos mérites, à cette sacrée Chaire de saint Pierre, nous devons à bon droit, de notre bon gré & avec toute faveur, vous donner les moyens & occasions pour exécuter & poursuivre de jour en jour avec un ardent courage, à l'honneur de Dieu & de l'Empire Chrétien, une si louable & si sainte œuvre, que vous avez commencée, par l'inspiration de Dieu immortel, considérant que comme vrais Rois & Princes Catholiques, tels que Nous vous avons toujours connus, & comme il est assez notoire à tout le monde par vos grandes entreprises, vous n'avez pas seulement le même desir que Nous, mais, ce qui est davantage, que de tout votre pouvoir, soin & diligence, vous exécutez ce bon vouloir sans épargner aucuns travaux ni dépenses, sans vous soucier d'aucuns périls, même en répandant votre propre sang, & que vous avez voué dès long-temps à cela tout votre cœur & toutes vos forces, comme le démontre assez le recouvrement qu'avez fait n'a guére du Royaume de Grenade, de la tirannie des Sarazins, avec une si grande gloire de votre nom. Nous avons entendu comme ci-devant vous aviez proposé de faire chercher quelques Isles & Terres fermes lointaines & inconnues, & non encore découvertes, pour réduire leurs Habitans à faire profession de

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

avoit demandé pour son retour aux Indes.

Il obtint un Brevet particulier, qui

la Foi & reconnoître notre Redempteur : mais que vous n'aviez pû conduire à fin cette sainte & louable délibération pour la guerre de Grenade, en laquelle vous étiez alors empêchés; & que depuis ce Royaume étant recouvert par la permission Divine, vous aviez, non sans grands périls & dépenses, envoyé sur cette grande Mer, où personne n'avoit encore vogué, Christophe Colomb, Homme digne, recommandable & propre à telle entreprise, pour diligemment chercher ces Terres fermes & Isles lointaines & inconnues; lesquelles, après avoir cinglé au travers cet Océan, il auroit trouvées par sa grande diligence, avec l'aide de Dieu, toutes peuplées & remplies d'Hommes, vivant paisiblement ensemble, se tenant nuds, & se nourrissant de chair, & qui, selon le rapport de vos Ambassadeurs, croient qu'il y a un Dieu Créateur au Ciel, & lesquels semblent capables d'embrasser la Foi Catholique, & d'être instruits aux bonnes mœurs; ce qui nous donne espérance que le Nom de notre Sauveur Jesus Christ seroit facilement répandu dans ces Terres & ces Isles, si leurs Habitans étoient endoctrinés. De plus, Nous avons été informés qu'en la principale de ces Isles ledit Colomb a bâti un Fort, dans lequel il a mis quelques Chrétiens qui l'avoient suivi, tant pour le garder que pour s'enquerir des autres Isles & Terres fermes, lesquelles lui étoient encore inconnues; qu'il a rapporté qu'aux Isles qu'il a déja découvertes, on trouvoit de l'Or, des Epiceries & plusieurs autres choses précieuses; ce qu'étant par vous diligemment considéré, principalement ce qui regarde l'exaltation & ampliation de la Foi, comme il appartient à des Rois Catholiques, vous avez proposé, suivant la bonne coutume de vos prédécesseurs, Rois d'éternelle mémoire, de subjuguer avec l'aide de la divine Clémence toutes ces Terres, Isles susdites, & tous leurs Habitans, & les amener à la Foi Chrétienne. Voyant votre délibération telle, Nous, qui desirons affectueusement qu'une si sainte & si louable entreprise soit bien commencée, & encore mieux achevée, vous exhortons

lui donnoit le commandement de la Flotte jusqu'à l'Isle Espagnole, d'où

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

L'Amiral Colomb pense à faire un second Voyage.

par le saint Baptême, par lequel vous êtes obligés aux commandemens Apostoliques, & vous sommons par l'intérieur de la miséricorde de Notre-Seigneur Jesus-Christ, que quand avec un bon zéle de la sainte Foi vous commencerez cette expédition, vous induisiez les Habitans de ces Isles & Terres fermes à recevoir la Religion Chrétienne, sans que les périls & les travaux puissent jamais vous détourner, vous fiant assurément que Dieu Tout-puissant conduira en toute prospérité vos entreprises. Et afin que par la largesse Apostolique vous entrepreniez plus courageusement la charge d'un si grand ouvrage, de notre propre mouvement, sans égard à aucune Requête, qui par vous ou par autrui pourroit nous avoir été présentée, mais seulement mus par notre pure & franche libéralité, & pour secrette cause, Nous vous donnons toutes les Isles & Terres fermes qui ont déja été trouvées & qui sont encore à trouver, lesquelles sont découvertes, & à découvrir vers l'Occident & le Midi, tirant une ligne droite du Pôle arctique au Pôle antarctique, soit que ces Isles & Terres fermes soient trouvées & à trouver, soit vers l'Inde, ou vers quelqu'autre quartier. Nous entendons, toutefois, que cette ligne soit distante de cent lieues vers l'Occident & le Midi des Isles que vulgairement on appelle Açores & du Cap Verd. Nous donc, par l'autorité de Dieu tout-puissant, qui nous a été donnée en la personne de saint Pierre, & de laquelle nous jouissons en ce Monde comme Vicaire de Jesus Christ, vous donnons avec leurs Seigneuries, Villes, Châteaux, Lieux, Villages, Droits, Jurisdictions, & toutes autres appartenances & dépendances, toutes les Isles & Terres fermes trouvées & à trouver, découvertes & à découvrir, depuis ladite ligne vers l'Occident & le Midi, qui par autre Roi, ou Prince Chrétien, n'étoient point actuellement possédées jusqu'au jour de Noël dernier, auquel commence la présente année 1493, lorsque quelques-unes des Isles susdites ont été trouvées par vos Lieutenans & Capitaines. Lequel don Nous étendons en la personne de vos Héritiers & Successeurs Rois de Castille & de Léon, les en faisant Seigneurs avec pleine &

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

elle devoit revenir sous les ordres d'Antoine de Torrez, & de nouvelles Pa-

libre puissance, autorité & Jurisdiction ; sans déroger néanmoins au droit d'aucun Prince Chrétien, qui actuellement en auroit possédé quelques-unes, jusqu'au jour susdit de la Nativité de notre Seigneur. Davantage, Nous vous mandons que, suivant la sainte obéissance que vous nous devez, & suivant la promesse que vous nous avez faite, laquelle nous ne doutons point que vous ne gardiez entiérement, pour la grande dévotion & royale majesté qui est en vous, vous envoyiez aux susdites Isles & Terres fermes, des gens de bien, craignant Dieu, doctes & experts, pour instruire les Habitans susdits en la Foi Catholique, & pour les abreuver de bonnes mœurs, vous chargeant de vous y employer soigneusement. Et d'autre part, Nous défendons, sous peine d'excommunication, à toutes personnes de quelque dignité qu'elles soient, fut-ce Impériale ou Royale, de quelque état, ordre, ou condition que ce puisse être, d'aller ou envoyer sans avoir permission de vous, de vos Héritiers & Successeurs susdits, à aucune de ces Isles & Terres fermes qui sont déja découvertes, & sont encore à découvrir vers l'Occident & le Midi, suivant ladite ligne que nous entendons passer du Pôle arctique au Pôle antarctique, cent lieues loin des Isles Açores, & du Cap Verd, nonobstant toutes autres Constitutions & Ordonnances Apostoliques à ce contraires, ayant bonne confiance que celui qui est distributeur des Empires & Seigneuries conduira vos actions, si vous poursuivez une si sainte & louable entreprise, & que vos peines & travaux auront bientôt une fin très-heureuse, qui apportera une grande gloire & une félicité non pareille à tout le Peuple Chrétien. Mais parce qu'il seroit difficile que ces Présentes fussent portées aux lieux où il seroit besoin, Nous voulons que pareille foi soit ajoutée, comme à ces Présentes, aux copies qui seront signées par main de Notaire public, & scellées du sceau de quelque personne constituée en dignité Ecclésiastique, ou de quelque Cour d'Eglise. Qu'aucun ne soit donc si téméraire que d'enfraindre ce qui est porté par notre Mandement, Exhortation, Requête, Donation, Con-

tentes

tentes, qui confirmoient celles dont il avoit déja fait un glorieux usage (73). Dans l'espace d'environ deux mois, qu'il avoit passés à Barcelonne, il avoit pris soin de faire instruire les sept Indiens; & sur la demande qu'ils firent volontairement du Batême, cette cérémonie fut célébrée avec beaucoup de pompe. Le Roi, la Reine & le Prince leur Fils, se firent honneur d'offrir eux-mêmes au Ciel ces prémices de la gentilité du nouveau Monde (74), en leur servant de Parrains. Le Parent de Guacanagari fut nommé Dom Ferdinand d'Arragon. Un autre reçut le nom de Dom Juan de Castille, qui étoit celui du Prince d'Espagne, à la Cour duquel il fut retenu (75). La prudence obligea

Ses préparatifs.

Indiens batisés.

cession, Assignation, Constitution, Décret, Défense, & volonté. Et si quelqu'un avoit la hardiesse d'attenter au contraire, qu'il s'assure d'encourir l'indignation de Dieu Tout-puissant & des Apôtres Saint Pierre & Saint Paul.

Donné à Rome, à Saint Pierre, l'an de l'Incarnation de Notre Seigneur 1493, le 4 des Nones de Mai, & la premiere année de notre Pontificat. *Herrera, Liv. 1. Chap.* 19.

(73) Ce nouveau titre d'honneur se trouve au Chapitre 43 de sa Vie.

(74) Herrera, Liv. 2. Chap. 5.

(75) Il mourut deux ans après. Herrera, *ibid.* & Oviedo Chap. VII. Ici Oviedo proteste qu'il ne rapportera plus rien qu'il n'ait vû. Il observe que Ferdinand avoit besoin de courage pour entrer dans cette quantité d'affaires, parce qu'il étoit encore très foible d'un coup d'épée fort dangereux qu'il avoit reçu sur le cou, à

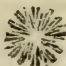
CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

de renvoyer tous les autres dans leur Patrie, pour y publier les bienfaits qu'ils avoient reçus en Espagne, & les apparences de grandeur dont ils avoient été témoins. Ensuite leurs Majestés, tournant leurs soins à la publication de l'Evangile, firent choix de douze Prêtres, Séculiers & Religieux, & leur donnerent pour Supérieur un Bénédictin Catalan (76) d'un mérite distingué, avec un Bref du Pape qui contenoit des pouvoirs fort étendus, & l'ordre particulier de veiller sur la conduite qu'on devoit tenir à l'égard des Indiens, pour empêcher qu'ils ne fussent maltraités. On leur fournit tout ce qui étoit nécessaire à leurs fonctions; & pour relever l'éclat du culte, le zele de la Reine alla jusqu'à leur faire donner des ornemens de sa Chapelle.

Prêtres & Religieux destinés à prêcher l'Evangile.

Barcelone, par la main d'un Fou, nommé Jean *Canamares*, qui s'étoit mis dans la tête qu'il étoit Roi, & qu'on avoit usurpé sa Couronne.

(76) Herrera lui donne le nom de *Boyl*, Gomera celui de *Beuil*, & Oviedo celui de *Buyl*.



SECOND VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

SECOND VOYAGE.

L'AMIRAL, en prenant congé de leurs Majeſtés, obtint la permiſſion de laiſſer ſes deux Fils à la Cour, en qualité de Pages, pour y recevoir une éducation digne de leur Pere, & convenable à leurs eſpérances. Il ſe rendit à Seville, où il trouva la Flotte qu'il devoit commander, preſqu'en état de mettre à la voile. L'ardeur des Commiſſaires avoit répondu à l'impatience de la Cour. Dix-ſept Vaiſſeaux, dont cet armement étoit composé, ſe trouvoient déja bien pourvûs d'Artillerie & de Munitions, non-ſeulement pour le Voyage, mais encore pour les Colonies qu'on ſe propoſoit d'établir. On y avoit embarqué un grand nombre de chevaux, des ferremens de toute eſpece, des inſtrumens pour travailler aux Mines & pour purifier l'or, des Marchandiſes pour le Commerce & pour les préſens, du Froment, du Riz, des graines de toutes ſortes de légumes, enfin tout ce qui peut ſervir

Flotte de dix-ſept Vaiſſeaux, deſtinée pour le nouveau Monde.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

aux progrès d'un nouvel Etabliſſement. Quinze cens Volontaires (77), entre leſquels on comptoit beaucoup de jeune Nobleſſe (78), attendoient l'Amiral, avec une égale paſſion pour l'or & pour la gloire.

Jalouſie des Portugais & leurs tentatives.

Pendant le ſéjour qu'il fit à Seville, l'éclat de ſes nouveaux préparatifs, joint à la renommée des richeſſes qu'il

(77) Oviedo ne fait monter le fond de l'armement qu'à cinq cens Hommes, ſans y comprendre les Volontaires.

(78) Herrera nomme les principaux ; leurs noms méritent d'autant plus d'être remarqués, qu'on les verra reparoître ſouvent avec honneur. On a déja dit qu'Antoine de *Torrez* avoit été nommé pour commander la Flotte, au retour. Les deux Chefs Militaires étoient François de *Penaloſa*, & Alfonſe *De Vallejo* ; Bernard *De Piſa*, fut fait Tréſorier des Indes, & Diego *Marca* Contrôleur. Les Volontaires de diſtinction étoient le Commandeur de *Gallegos*, Sébaſtien de *Campo* le Commandeur d'*Arrogo*, Rodrigue d'*Abarca*, Micer de *Girao*, Jean de *Luxan*, Pedro de *Navarro*, Pedro Hernandez de *Coronel*, nommé Major de l'Iſle Eſpagnole, Moſes Pierre de *Margarita*, Alfonſe Sanchez de *Cardajal*, *de Gorbalan*, Louis d'*Ariaga*, Alfonſe Perez de *Martel*, François de *Zuniga*, Alfonſe d'*Ortez*, François de *Villalobos*, Perafan de *Ribera*, Melchior de *Maldonado*, & Alfonſe de *Malavera*, Alfonſe d'*Ojeda*, qui devint enſuite fort célebre aux Indes, étoit un Gentilhomme attaché au Duc de Medina Celi, homme de petite taille, mais bien proportionné, beau de viſage, adroit, fort & ſi leger, qu'étant monté dans la Tour de Seville à la ſuite de la Reine Iſabelle, il s'avança ſur la charpente, qui a vingt pieds de ſaillie hors d'œuvre, & la meſura de ſes pieds auſſi vîte, auſſi adroitement, que s'il eût été dans une Salle ; il leva le pied en l'air au bout de l'eſpace, & retourna dans la Tour avec la même viteſſe ; ce qu'on auroit jugé impoſſible à tout autre, *ubi ſup.* Chap 5.

avoit apportées en Espagne, fit regretter plus que jamais au Roi de Portugal, d'avoir laissé échapper un nouvel Empire, & de voir tomber entre les mains d'autrui, des avantages qui étoient comme sortis des siennes. La politique l'obligeoit de tenir son chagrin renfermé : mais il arma secrettement, pour envoyer du même côté dans l'espérance d'y faire d'autres découvertes ; & ne renonçant point encore à tirer parti de celles des Espagnols, il employa Ruy de Sande à la Cour des Rois Catholiques, pour faire valoir premiérement l'accueil qu'il avoit fait à leur Amiral, & pour déclarer ensuite qu'il se promettoit de leur justice, que le hazard leur ayant fait découvrir des Isles & des Terres qui lui appartenoient, ils lui conserveroient ses droits ; avec les égards qu'il auroit eus pour eux dans le même cas. Cette déclaration, soutenue par des préparatifs qui ne pouvoient être ignorés en Espagne, fit prendre à leurs Majestés deux résolutions également indispensables ; l'une de mettre leur Flotte en état de se défendre & d'attaquer, si les Portugais entreprenoient d'apporter quelque obstacle à sa navigation ; l'autre d'envoyer un Ambassadeur à la Cour de

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

Ambassades entre les deux Couronnes.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

Lisbonne, pour communiquer au Roi les Bulles du Saint Siége, & lui déclarer à leur tour, qu'étant résolus de se contenir dans leurs bornes, ils espéroient qu'en faveur de la paix & de la Religion, il se renfermeroit aussi dans les siennes. On demeura, quelque tems, incertain du succès de cette importante négociation. Mais dans l'intervalle, les Rois Catholiques ayant fait représenter à Rome que les chicanes du Portugal arrêtoient l'effet des Bulles & retardoient l'avancement de la Religion, Alexandre prit le parti de confirmer par une nouvelle Bulle, revêtue de toute l'autorité du Saint Siége (79), le partage qu'il avoit fait au mois de Mai, & ne laissa aux Portugais qu'une ardente jalousie, qui leur fit tenter du moins de pousser plus loin leurs bornes du côté de l'Occident (80).

(79) Dattée du 26 Septembre 1493.

(80) Par accord entre les deux Couronnes, la ligne de démarcation fut reculée de 370 lieues à l'Ouest, » & les Portugais en concluent, dit » Oviedo, que tout le » Levant leur demeure ; » en quoi ils se trompent, parce que les Moluques & toutes les Isles » où l'on prend la Canelle & l'Epicerie, & » le reste du Monde, retournant par l'Orient » jusqu'à la premiere li» gne du diamétre, sont » comprises dans la pre» miere donation faite » à la Couronne de Castille ; *ubi sup.* Ch. VIII.

Enfin, le 25 de Septembre, la Flotte Espagnole sortit de la Baye de Cadix ; & le 2 d'Octobre, elle eut la vûe de la grande Canarie. Trois jours après, elle entra paisiblement dans le Port de Gomere, pour y faire de nouvelles provisions, sur tout de Veaux, de Chévres, de Brebis, de Porcs, & de Poules, dont sont sortis, remarque Herrera, tous ceux dont l'Amérique est aujourd'hui peuplée. L'Amiral donna au Commandant de chaque Vaisseau, un Ecrit soigneusement cacheté, qui contenoit des instructions sur la route qu'on devoit tenir, si l'on étoit séparé par la tempête ou par d'autres accidens, avec défense de l'ouvrir sans une pressante néceffité. Il souhaitoit que cette route ne fût connue de personne, dans la crainte que les Portugais n'en fussent informés (81).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493. Départ de la Flotte.

On remit à la voile le 7 d'Octobre ; & l'Amiral fit prendre un peu plus au Sud que l'année précédente, jusqu'au 24, qu'il crut avoir fait 450 lieues. La vûe d'une Hirondelle, qui s'approcha des Vaisseaux, & celle de quelques grosses nuées, dont le Ciel

L'Amiral change un peu de route.

(81) C'est ce qu'Herrera dit positivement (Liv. 2. Chap. 9.) quoique l'Historien de Saint Domingue dise qu'il n'a pû trouver la raison d'une conduite si mysterieuse.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

étoit couvert, lui firent juger que la Terre ne pouvoit être éloignée. On cargua les voiles pendant la nuit. Le Dimanche 3 de Novembre, toute la Flotte découvrit une Isle, qui fut nommée la Dominique. On en apperçut plusieurs autres (82) au Nord Ouest & au Nord, & l'odeur des fleurs & des herbes commençoit à se faire sentir. L'Amiral, craignant de prendre trop à l'Est, fit gouverner directement vers la seconde, & lui donna le nom de *Marigalante*, qui étoit celui du Vaisseau qu'il montoit. Il y fit descendre quelques Officiers, pour en prendre possession. Le 4, il s'approcha d'une autre Isle qu'il nomma la *Guadeloupe*, comme il l'avoit promis, en Espagne, aux Religieux d'un Couvent de ce nom. A trois lieues de la Côte, on ne vit pas, sans quelque frayeur, un rocher pointu & fort élevé, d'où sortoit quantité d'eau, avec un si grand bruit qu'on l'entendoit à cette distance. Quelques Soldats, qui furent envoyés pour reconnoître l'Isle, n'y trouverent d'abord qu'un petit Village abandonné ; mais ils furent surpris de rencontrer sur le rivage une piece de Navire,

Découverte de la Dominique, de Marigalante, & de la Guadeloupe.

(82) Herrera, *Ibidem*, Chap. 10, & Vie de Colomb, Chap. 45.

qui paroissoit un ouvrage de l'Europe. Ils virent, dans les cabanes, des Oyes; des Perroquets de la grosseur d'un Coq, & de différentes couleurs, auxquelles ils donnerent le nom de *Guacamayas*; quantité d'excellens fruits; des herbes extraordinaires; plusieurs de ces filets de coton, que les Indiens nommoient Hamacs, & qui leur servoient de lit; des arcs, & un grand nombre de fleches. Ce qui leur causa le plus d'étonnement, fut une Plaque, qu'ils prirent pour du fer, mais qui n'étoit que d'une pierre noire & luisante, & qui servoit de foyer aux Habitans. Après avoir erré long-tems sans en rencontrer un seul, ils revinrent à Bord; mais l'Amiral, qui s'étoit proposé d'emmener quelques-uns de ces Insulaires, pour en tirer diverses lumieres sur les autres Isles, & sur sa route, fit descendre le lendemain d'autres Soldats, qui lui amenerent deux jeunes Garçons. On apprit d'eux qu'ils étoient d'une Isle nommée *Borriquen*, & que les Caraïbes, Habitans de la Guadeloupe, les avoient enlevés de leur Patrie. D'autres Espagnols trouverent six Femmes, qui leur demanderent du secours, en leur faisant comprendre, par des signes capables de les

Lumieres qu'on tire de quelques femmes Indiennes.

Barbaries des Caraïbes.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

attendrir, que les Habitans de l'Isle mangeoient les hommes & tenoient les femmes dans l'esclavage. Elles furent menées à Bord avec deux Enfans, après avoir fait connoître qu'elles aimoient mieux s'abandonner à des hommes inconnus, que de demeurer exposées à la barbarie des Caraïbes. Elles firent entendre qu'il y avoit quantité d'Isles, du côté du Midi; les unes peuplées, & d'autres désertes, qui se nommoient *Giaramachi*, *Cairoaco*, *Huino*, *Buriani*, *Arubeira*, *Sixibci*, *& une Terre ferme*, qu'elles appelloient *Quarica*; que le Roi de la Guadeloupe étoit allé courir les Isles voisines, avec dix grosses Barques, & trois cens Indiens, pour enlever des hommes; & que le sort de ces malheureux Prisonniers étoit de servir à la n urri ure de leurs Ennemis. Elles donnerent aussi quelques lumieres, sur la route qu'il falloit suivre jusqu'à Haity, ou l'Isle Espagnole. L'Amiral auroit levé l'ancre aussi-tôt, s'il n'eût attendu plusieurs de ses gens, qui s'étoient écartés sans la permission de leurs Officiers. Le chagrin de voir si peu de discipline à Bord, lui fit feindre de vouloir les abandonner à la cruauté des Caraïbes; mais feignant aussi de se laiss-

fer fléchir par les prieres de leurs amis, il les fit chercher par quarante hommes, qui ne purent les découvrir, & qui rapporterent, pour unique fruit de leur course, du bois d'aloës & de Sandal, du Gingembre, de l'Encens, du Coton, & plusieurs Plantes dont l'odeur approchoit de celle de la Canelle. Ils avoient passé à gué vingt-deux petites Rivieres. Enfin, ceux qu'ils avoient inutilement cherchés revinrent d'un autre côté, & ne purent donner pour excuse de leur absence, que la difficulté de retrouver leur chemin dans des Bois fort épais. L'Amiral, à qui cette licence parut dangereuse, prit le parti de faire respecter l'ordre par un exemple de rigueur. Il fit mettre les principaux à la chaîne, sans égard pour le rang & la naissance; & les Soldats furent punis par le retranchement d'une partie de leurs vivres. Dans l'intervalle, il étoit descendu lui-même à terre, où il avoit vû dans quelques cabannes, plusieurs têtes d'hommes & divers ossemens suspendus: tristes monumens de la cruauté des Insulaires, que ses coureurs imprudens se crurent trop heureux d'avoir évitée.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

Productions naturelles de la Guadeloupe.

Le 10, après avoir rangé l'Isle au

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

Nord-Oueſt, on en découvrit une aſſez haute, qui fut nommée *Montferrat*, pour ſa reſſemblance avec les rochers de Notre-Dame de Montferrat, en Catalogne. Bien-tôt, on en apperçut une autre, que ſa forme ronde & ſi eſcarpée de toutes parts qu'il ſembloit impoſſible d'y monter ſans échelles, fit nommer *Sainte-Marie de la Rotonde*. Elle étoit ſuivie d'une autre, qui ne préſentoit pas moins de quinze ou ſeize lieues de Côte, & qui reçut le nom d'*Antigoa*. On en découvroit quelques-unes du côté du Nord, fort hautes & couvertes de Bois épais. Celle, où l'on aborda le 18, fut nommée *San-Martino*; & le jour ſuivant on en découvrit une autre à laquelle on donna le nom de *Santa-Cruz*. L'Amiral n'oublia pas le Saint dont il portoit le nom, & nomma *Saint Chriſtophe*, une fort belle Iſle, qui a conſervé ce nom juſqu'aujourd'hui. La multitude de celles, qui ne ceſſoient plus de ſe préſenter, lui fit donner, à la plus grande, le nom de *Sainte-Urſule*, & à toutes les autres celui des *Onze mille Vierges*. Cependant après avoir ſuivi la Côte d'une autre, que ſes Indiens appelloient *Boriquen*, il la nomma *Saint*

Découverte de l'Iſle de Montferrat,

Antigoa.

Saint Chriſtophe,

Boriquen; depuis nommé Portorie.

Jean-Baptiste. (83). Il s'y arrêta quelques jours, dans une Baye à l'Ouest, qui offroit d'assez belles Maisons, défendues par des tours de cannes & couvertes de branches entrelassées, avec une sorte de balcons, qui donnoient sur la Mer. On y vit des Faucons & des Vignes sauvages ; mais l'arrivée de la Flotte avoit fait prendre la fuite à tous les Habitans. Les Raies, les Aloses & les Sardines, qui étoient en abondance dans la Baye, furent un délicieux rafraîchissement pour les Espagnols (84).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

La Flotte arrive à l'Isle Espagnole.

Ils étoient plus proches de l'Isle Espagnole, qu'ils ne se le figuroient. Le 22 de Novembre, à 15 lieues de Puerto Ricco, ils reconnurent la Baye de Samana, où l'Amiral fit mouiller, pour mettre à terre un de ses Indiens, & qui étoit de cette partie de l'Isle, & qui devoit servir à répandre une haute opinion de la magnificence des Rois Catholiques & de la puissance de l'Espagne : mais quoiqu'il se fût offert volontairement, on n'entendit plus parler de lui ; & les informations, qu'on prit inutilement dans la suite, firent

(83) On ajoûta dans la suite, à ce nom, celui de *Portoricco*, & les François la nomment *Portoric*.

(84) Herrera, *ubi sup.* Chap. 7.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

juger qu'il étoit mort à son arrivée. On s'avança vers le Cap Angel, d'où quelques Indiens apportoient des vivres, qu'on reçut en échange pour des marchandises. Le 25, en passant devant *Monte Christo*, l'Amiral envoya sa Chaloupe à l'embouchure d'une Riviere. Ceux qui descendirent à terre y trouverent deux hommes morts, dans une situation qui fut regardée comme un fâcheux présage. L'un avoit une corde de natte autour du cou, les bras étendus, & les mains attachées comme en croix à deux poteaux: mais on ne put reconnoître s'ils étoient Indiens ou Castillans. Le lendemain, quelques Soldats, envoyés dans un autre endroit du rivage, pour s'informer de l'état de la Forteresse, trouverent quantité d'Indiens qui s'approcherent d'eux sans défiance, & qui prenoient plaisir à toucher leurs habits & leurs chemises, en répétant *Jubon Camisa*, pour faire connoître qu'ils en savoient les noms. Quoiqu'on n'eut pû en tirer d'autres éclaircissemens, l'Amiral donna une explication favorable à ces apparences. Le 27 au soir, on jetta l'ancre à l'entrée de Puerto Real. Quelques Indiens s'approcherent dans un Canot, en criant *Almirante*. On les pressa de

Présages sinistres.

monter à Bord. Ils demanderent à voir auparavant l'Amiral ; & lorsqu'il se fût montré, ils aborderent sans crainte. Après avoir salué de la part de Guacanagari, ils lui firent un présent assez riche en or. Il leur demanda pourquoi il ne voyoit aucun de ses gens ? Ils répondirent que les uns étoient morts de maladie, & que les autres étoient entrés dans le Pays avec des femmes. Malgré les cruels soupçons qu'il devoit concevoir de ce discours, il prit le parti de la dissimulation, & les Indiens furent renvoyés avec des présens.

L'Amiral ne retrouve aucun de ses gens dans l'Isle.

Le lendemain, en s'avançant dans le Port, le premier spectacle qui frappa ses yeux, fut la ruine entiere de la Forteresse, qui paroissoit avoir été détruite par le feu. Il en fit visiter les débris. Non-seulement il ne s'y trouvoit aucun Espagnol, mais la terreur sembloit répandue parmi les Indiens, & l'on n'en découvrit point un seul aux environs. L'Amiral fit nétoyer un puits, dans lequel il avoit recommandé aux Officiers de la Garnison de jetter leur or, & ce qu'ils avoient de plus précieux, s'ils étoient pressés de quelque danger ; on n'y trouva rien. Il s'approcha des Habitations les plus

Il trouve sa Forteresse ruinée & tous les Castillans massacrés.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage 1493.

voisines ; elles étoient désertes. Enfin, la vûe d'un endroit, où la terre avoit été fraîchement remuée, lui fit naître l'idée d'y fouiller : on y trouva sept ou huit corps, qui paroissoient enterrés depuis un mois, & que leurs habits seuls, dont ils étoient encore revêtus, firent reconnoître pour des Espagnols.

Ses explications avec les Insulaires.

Pendant qu'on poussoit les recherches, & qu'on délibéroit sur ces étranges conjonctures, un Prince de l'Isle, Frere de Guacanagari, parut avec une suite assez nombreuse, & fit demander audience à l'Amiral. Les Historiens remarquent qu'il avoit déja fait quelques progrès dans la langue Castillanne. Il raconta qu'après le départ de l'Amiral, la discorde avoit bientôt commencé à regner dans la Colonie ; que les ordres du Commandant n'étant plus respectés, chacun étoit sorti du Fort, & s'étoit livré aux plus odieux emportemens ; que les Insulaires avoient vû ravir leurs femmes, enlever leur or, & commettre à leurs yeux toutes sortes de brigandages & de dissolutions ; que le Roi son Frere n'avoit pas laissé de contenir ses Sujets dans la soumission, en leur promettant que le retour de l'Amiral mettroit fin à cet affreux

désordre ; mais que Guttierez & d'Escovedo, après avoir tué un Indien du Pays, étoient passés avec neuf de leurs Compagnons, & les femmes qu'ils avoient enlevées, dans les Etats d'un Cacique nommé *Caonabo*, qui les avoit massacrés jusqu'au dernier ; que ce Prince, dont les mines de Cibao dépendoient, allarmé apparemment pour ses richesses, avoit pris la résolution d'exterminer tous les Etrangers ; qu'il étoit venu assiéger la Forteresse avec une puissante Armée, & que n'ayant pû l'emporter d'assaut, quoique la Garnison fut réduite à dix hommes, qui étoient demeurés fidéles à Diego d'Arana, il y avoit mis le feu pendant la nuit, avec tant de fureur, & dans un si grand nombre d'endroits, qu'il avoit été impossible de l'éteindre ; que les Assiégés avoient tenté de se sauver par la Mer, mais qu'ils s'étoient noyés tous, avec leur Commandant, en voulant passer à la nage de l'autre côté du Port ; qu'à la premiere nouvelle du siége, le Roi Guacanagari s'étoit hâté de rassembler des Troupes, pour la défense de ses Amis & de ses Alliés ; qu'il étoit arrivé trop tard pour les secourir, mais qu'il avoit entrepris de les venger ; qu'il avoit livré bataille au Cacique,

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

Fureur du Roi Caonabo contre les Espagnols.

CHRISTOPHE COLOMB. II Voyage. 1493.

& qu'il l'avoit défait, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu, dans le combat, quelques blessures qui lui avoient dérobbé les fruits de sa victoire, & dont il n'étoit pas encore guéri; que le reste des Castillans étoit dispersé dans l'Isle, & que jusqu'alors il avoit eu le chagrin de ne pouvoir découvrir leurs traces: enfin, qu'à de si justes douleurs, il joignoit celle d'être encore trop foible, pour aller témoigner lui-même à l'Amiral, combien il étoit sensible à l'infortune de ses gens; mais qu'il lui demandoit une visite, dans laquelle il promettoit de serrer leur alliance & leur amitié par de nouveaux nœuds (85).

Doutes de l'Amiral sur la bonne foi de Guacanagari.

Il paroît que ce discours ne persuada point entiérement Colomb. Tout le portoit à la défiance; & dans ses recherches mêmes il avoit trouvé des circonstances qui lui faisoient soupçonner son Allié, de tout le mal qu'il rejettoit sur Caonabo (86). Cependant loin d'écouter l'avis de ceux qui l'exci-

(85) Herrera, Chap. 9. Vie de Christophe Colomb, Chap. 49.

(86) Pierre Martyr suppose la trahison certaine, & raconte que l'Amiral ayant envoyé un de ses Officiers vers Guacanagari, avant que d'y aller lui-même, cet Officier, nommé Melchior, ne lui vit aucune trace de blessure, (1e *Dec. Liv.* 2.) Cependant tous les Historiens Espagnols forment un temoignage opposé.

roient à la violence, il leur repréſenta qu'on ne pouvoit s'établir dans l'Iſle ſans le conſentement d'un de ſes principaux Princes ; qu'autrement il falloit s'attendre à des guerres ſanglantes, dont le ſuccès n'étoit pas aſſez certain pour lui faire choiſir une voie ſi dangereuſe ; que ſi Guacanagari étoit un Traître, il paroiſſoit diſpoſé du moins à garder les apparences de la bonne foi ; qu'il n'étoit queſtion que de ſe conduire avec aſſez de prudence pour n'être pas ſurpris ; que lorſqu'une fois on ſeroit bien fortifié, il ſeroit tems de punir les Coupables, & que l'avenir apprendroit infailliblement à les diſtinguer. Cette ſage Politique emporta tous les ſuffrages. L'Amiral ne fit pas difficulté de ſe rendre à la Cour du Roi, qui lui fit, d'un air triſte, le récit du malheur des Caſtillans, & qui lui montra ſes bleſſures. La confiance & l'amitié reprirent une nouvelle force. Guacanagari fit préſent à l'Amiral de huit cens petites coquilles, fort eſtimées des Indiens, ſous le nom de *Cibas*, de cent plaques d'or, d'une couronne du même métal, & de trois petites calebaces remplies de grains d'or, dont le poids montoit enſemble à deux cens livres. De ſon côté, l'Ami-

Sa Politique les lui fait diſſimuler.

Préſens qu'ils ſe font mutuellement.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

ral lui donna quantité de petits vaſes de verre, des couteaux, des cizeaux, des épingles, des aiguilles & de petits miroirs qui furent reçus comme des richeſſes ineſtimables. Il y joignit une image de la Vierge, qu'il lui pendit au cou (87). La vûe des Chevaux d'Eſpagne, auxquels on fit faire le manege en ſa préſence, lui cauſa beaucoup d'admiration.

L'Amiral penſe à former une nouvelle Colonie.

Après ce nouveau Traité, l'Amiral ne penſa qu'à donner une forme ſolide à ſon Etabliſſement. Son inclination le portoit à rebâtir le Fort ſur ſes premiers fondemens ; mais jugeant du Pays par la connoiſſance qu'il en avoit priſe en rangeant la Côte, il craignoit que les eaux dormantes n'en rendiſſent l'air fort mal ſain. Il avoit remarqué auſſi qu'on y manquoit de pierres, pour les Edifices ; & d'ailleurs, il vouloit s'approcher des Mines de Cibao. La réſolution à laquelle il s'arrêta, fut de s'avancer plus à l'Eſt ; & le 7 de Décembre, il partit de Puerto Réal avec toute ſa Flotte, pour aller former une nouvelle Colonie à Puerto di Plata ; où le Pays lui avoit paru plus agréable & le terroir plus fertile.

(87) Herrera, Chap. 9.

Christophe Colomb. II. Voyage, 1493

Dans une route si courte, il fut surpris par une de ces tempêtes, auxquelles les François ont donné, depuis, le nom de *Nords*, parce qu'elles viennent de ce Point. Tous les Vaisseaux n'auroient pû se garantir d'être jettés à la Côte, si quelques instans de lumiere ne leur eussent fait appercevoir, deux lieues au-dessous de Monte Christo, une Riviere qui leur offrit une retraite.

Tempêtes qu'on a nommées Nords.

Quoiqu'elle n'eût pas plus de cent pas de large, elle formoit un Port assez commode, mais un peu découvert au Nord-Est. L'Amiral descendit près d'un Village d'Indiens, qui bordoit le rivage ; & remontant la Riviere, d'où l'on découvrit une Plaine fort agréable, il remarqua qu'on pouvoit détourner les eaux, & leur faire traverser le Village, pour les employer à des Moulins, & les rendre utiles à tous les besoins d'une Colonie. Les Terres lui parurent fertiles. Il y trouva des pierres pour bâtir & pour faire de la chaux. Tant de commodités le déterminerent à ne pas chercher d'autre lieu, pour y jetter les fondemens d'une Ville. Il fit bâtir d'abord une Eglise & un Magazin. Ensuite il dressa le plan des quartiers & des rues. Les

Ville bâtie sous le nom d'Isabelle.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Edifices publics furent bâties de pierres ; mais tous les autres ne l'ayant été que de bois, de paille & de feuilles de palmiers, on vit bientôt tout le monde à couvert. Cette nouvelle Ville, la premiere apparemment qu'on eût jamais vûe dans le nouveau Monde, reçut le nom d'Isabelle, à l'honneur de la Reine de Castille, & que l'Amiral regardoit comme la source de sa fortune & de sa gloire (88).

Les vivres manquent aux Castillans.

Mais, soit que les provisions n'eussent pas été ménagées, ou qu'elles se fussent corrompues, on ne fut pas longtems sans tomber dans la disette de vivres. D'ailleurs, la continuité d'un travail, dont personne n'étoit dispensé, les fatigues du voyage, la différence du climat & l'extrême chaleur, causerent de fâcheuses maladies. L'Amiral, qui ne s'épargnoit pas plus que le moindre Castillan, fut un des premiers qui s'en ressentit. De son lit même, où la force du mal le retint pendant plusieurs jours, il ne cessa point de donner des ordres, & d'en presser l'exécution. Il avoit observé que l'idée des trésors; dont tous ses gens avoient l'imagination remplie, servoit à les soute-

(88) Le même, Chap. 10.

nir contre la faim & la misere. Non-seulement il profitoit de cette disposition, pour les animer continuellement par les plus hautes espérances ; mais craignant qu'à la fin, ils ne fussent plus découragés par le retardement, que par les obstacles, il résolut de ne pas différer plus long-tems la découverte des Mines ; & dans l'impuissance où il étoit d'y marcher lui-même, il chargea de cette entreprise Alfonse d'Ojeda, dont on a déja vanté le courage, la force & l'adresse.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Ojeda partit à la tête d'un détachement de quinze hommes bien armés. Il s'avança au Midi, l'espace de huit ou dix lieues, par un Pays désert, qui se terminoit au pied d'une Montagne, où trouvant une Gorge fort étroite, il ne fit pas difficulté de s'y engager. Elle le conduisit dans une grande & belle Plaine, qu'il fut surpris de voir entourée d'Habitations, & coupée d'un grand nombre de Ruisseaux, dont la plûpart se rendent dans la Riviere Yaqui. Il ne lui restoit pas plus de douze lieues jusqu'à Cibao ; mais l'agréable accueil qu'on lui faisoit dans chaque Bourgade, & la quantité de Ruisseaux qu'il avoit à traverser, retarderent sa marche de cinq jours.

Alfonse Ojeda est envoyé à la découverte des Mines.

CHRISTOPHE COLOMB, II. Voyage. 1494.

Il trouve de l'or en abondance.

Dans une route si lente, chaque pas lui faisoit découvrir des apparences de richesse. Les Indiens, qui lui servoient de guides, ramassoient à ses yeux des pailles & des grains d'or dans le sable. Il jugea, par cet heureux essai, quelle devoit être l'abondance de ce métal dans les Montagnes ; & jugeant avec prudence qu'il n'avoit rien de plus pressant que de porter à la Colonie de si flatteuses nouvelles, il reprit le chemin d'Isabelle, avec une assez grosse quantité d'or qu'il avoit recueillie. Son récit, & les preuves qu'il en fit briller aux yeux des Castillans, ranimerent ceux que la faim & les maladies commençoient à jetter dans un mortel désespoir.

Colomb renvoye sa Flotte en Espagne.

Cette conjoncture parut heureuse à l'Amiral, pour renvoyer la Flotte en Espagne. Il remit à Torrez, qui devoit la commander, l'or d'Ojeda, avec tous les présens qu'il avoit reçus de Guacanagari ; & des dix-sept Vaisseaux, qu'il avoit amenés, il en retint deux de moyenne grandeur, & trois Caravelles. Le reste avoit déja mis à la voile, lorsqu'il fut informé qu'une troupe de Mécontens, ayant choisi Bernard de Pise pour leur Chef, avoient formé le dessein d'enlever quelques

uns

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

uns des cinq Bâtimens qu'il s'étoit réservés, & de retourner en Espagne. La rigueur lui parut nécessaire, pour arrêter cette conspiration dans sa naissance. Bernard de Pise fut saisi, & renvoyé en Espagne dans un des cinq Navires, avec les informations & les preuves de son crime; mais les principaux complices reçurent leur châtiment aux yeux de la Colonie. Un Historien remarque qu'il ne fut pas aussi severe (89), que sembloit le demander une premiere sédition, dont il étoit important de faire un exemple signalé. Cependant les Ennemis de l'Amiral commencerent à lui reprocher de la cruauté; & cette fausse opinion qu'on prit de son caractere, sur un acte de Justice, où toutes les formalités avoient été gardées, produisit dans un autre tems des effets funestes pour lui & pour toute sa famille.

Conspiration dont il punit les Auteurs.

Après avoir rétabli le calme dans la Colonie, il prit la résolution de visiter lui-même les Mines de Cibao, & d'y faire transporter des matériaux, pour la construction d'un Fort. Il se fit ac-

Voyage qu'il fait lui-même aux Mines de Cibao.

(89) C'est Herrera même (Chap. 11.); quoique l'Historien de Saint-Domingue, qui fait d'ailleurs profession de le suivre, prétend je ne sçai sur quel autorité, que Colomb fit pendre les principaux.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

compagner de ses meilleurs Soldats & d'un grand nombre de Volontaires, tous à cheval ; & laissant Diegue son Frere pour commander dans Isabelle, il se mit en marche le 12 de Mars, enseignes déployées, au son des tambours & des trompettes. Le premier jour, il ne fit que trois lieues, jusqu'au pied d'une Montagne fort escarpée, d'où il envoya, sous la conduite de quelques Hidalgos, des Pionniers à la même Gorge, par laquelle Ojeda s'étoit ouvert un passage ; les chemins des Indiens n'étant que des sentiers, il falloit élargir ce détroit pour la Cavalerie. En y arrivant le Jeudi, Colomb lui donna le nom de *Puerto de los Hydalgos* ; & montant au sommet de la Montagne, il découvrit avec admiration cette belle & vaste Plaine qui la suit, & qui n'a pas moins de vingt lieues de longueur. Elle fut nommée *Vega Real*, c'est-à-dire, Campagne royale. Il la traversa dans sa largeur, qui n'est que de cinq lieues en cet endroit ; & tous les Indiens d'un grand nombre d'Habitations, dont elle est remplie, lui firent un bon accueil. Il arriva au bord d'un grand Fleuve que ces Peuples nommoient *Yaqui*, à peu près de la même largeur que l'Ebre

Sa marche, & ce qu'il rencontre.

Christophe Colomb. II. Voyage. 1494.

à Tortose ; & ne faisant point attention que c'étoit la même Riviere, qu'il avoit appellée *Rio d'Oro*, à son premier Voyage, & qui se décharge dans la Mer au-dessous de Monte-Christo, il la nomma *Rio de las Canas* (90).

On passa tranquillement la nuit, sur la rive. Les Indiens, que l'Amiral avoit amenés d'Isabelle, entroient dans les maisons qui se trouvoient sur la route, & prenoient librement ce qui tomboit sous leurs mains, comme si tous les biens eussent été communs ; sans que les Habitans donnassent la moindre marque de surprise ou de mécontentement. Ils en usoient de même dans les logemens des Espagnols ; & l'on n'eut pas peu de peine à leur faire perdre une habitude, dont ils n'apprirent à se corriger qu'aux dépens de leur simplicité & de leur innocence. Le lendemain, après avoir passé la Riviere dans des Canots & sur des Radeaux, on arriva une lieue & demie plus loin, sur le bord d'une autre, que les Indiens appelloient *Nicayaga*, & qui fut nommée *Oro*, parce qu'on y trouva quelques grains de ce métal. Elle reçoit trois Ruisseaux, dont le

(90) Herrera, Chap. 11.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

premier, qui ſe nommoit *Buenieum*, prit le nom de *Rio Seco*. Le ſecond & le troiſiéme ont conſervé ceux de *Coatenieu* & de *Ciba*, qu'ils avoient portés juſqu'alors. Au-delà de cette Riviere, on s'approcha d'une groſſe Bourgade, dont la plûpart des Habitans prirent la fuite; tandis que les autres, ſe croyant plus en ſûreté dans leurs Maiſons, en barricaderent les portes avec des cannes. L'amiral admira leur ſimplicité, & les raſſura facilement par ſes careſſes. Il paſſa, plus loin, une troiſiéme Riviere, que la fraîcheur de ſes eaux fit nommer *Rio Verde*. Toutes les Terres voiſines n'offroient que des pierres fort vives & de forme preſque ronde. Le Samedi 15, on traverſa pluſieurs Villages, dont les Habitans ſe crurent à couvert auſſi de toutes ſortes de dangers, après avoir mis des cannes & d'autres ſortes de roſeaux devant leurs portes. Enfin, on ſe trouva le ſoir au pied d'une haute Montage, qui fait la ſéparation du Pays qu'on avoit traverſé, d'avec la Province de Cibao. Il fallut employer les Pionniers, pour s'ouvrir l'accès de cette Montagne. L'Amiral, ayant eu la curioſité de monter au ſommet, découvrit de-là l'Iſle preſqu'entiere.

Le nom de *Cibao*, que les Insulaires donnent à cette Province, vient de la nature du Terroir, qui n'est composé que de Montagnes pierreuses, & de rocs ou de cailloux, qui s'appellent *Ciba*, dans leur langue. Quoique l'entrée du Pays soit affreuse, on s'apperçoit bientôt que l'air y est doux & fort sain. Il y coule de toutes parts des Rivieres & des Ruisseaux. L'ombrage y est rare sur les Montagnes; mais les lieux bas & le bord de toutes les eaux sont couverts de Pins d'une extrême hauteur, qui sans être fort près les uns des autres, paroissent former, dans l'éloignement, de grandes & belles Forêts. Herrera ne donne pas moins d'étendue, à toute la Province, qu'au Royaume de Portugal (91). Il assure que la plûpart des Ruisseaux y rouloient alors des grains d'un or très-pur, dans la plus belle eau du monde (92). On ne peut douter, du moins, que les Castillans n'en aient tiré d'immenses trésors.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Description du Pays de Cibao.

La vûe d'un Pays si riche les fit penser sérieusement à s'en assurer. A dix-huit lieues d'Isabelle, ils avoient déja trouvé quantité de Mines d'or, une

Colomb y bâtit des Forts.

(91) Herrera, Ch. 12.

(92) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Mine de cuivre, & deux Carrieres d'ambre & d'azur. Il étoit si difficile de revenir souvent à cheval, ou de conduire des voitures, dans un Pays rempli de pierres & de Montagnes, que cet obstacle seul auroit suffi pour les obliger d'y former un Etablissement. Mais l'Amiral ne sentit pas moins l'importance de bâtir un Fort, pour mettre les Habitans sous le joug. Il en traça lui-même le plan, sur une Montagne, dont la Riviere de *Xanique* faisoit une Presqu'Isle. Quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'or dans cette Riviere, le Canton qu'elle arrose étoit rempli de Mines. La Forteresse fut bâtie de pierres & de bois, & ceinte d'un bon fossé dans l'endroit où la Riviere laissoit un passage par terre. On lui donna le nom de St. Thomas, pour railler les incrédules, qui n'avoient pas voulu croire ce qu'on publioit des Mines de Cibao, sans les avoir vûes de leurs propres yeux. Il se trouva, dans les fondemens, des nids de paille, qui parurent assez anciens, & qui contenoient des œufs pétrifiés, aussi ronds & aussi gros que des Oranges. La vertu minerale, qui les avoit convertis en

Oeufs pétrifiés qui se trouvent dans les fondemens.

(93) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

pierre, pouvoit, ſuivant la remarque d'un Hiſtorien, leur avoir donné par dégrés cette groſſeur (93) extraordinaire.

L'Amiral retourne à Iſabelle.

L'Amiral confia le Gouvernement de cette importante Place au Commandeur Dom Pedro de Margarita, & lui laiſſa cinquante-ſix hommes, qui étoient un mêlange de Soldats & d'Ouvriers. Enſuite, craignant pour Iſabelle, dans une ſi longue abſence, il ſe hâta d'y retourner par la même route. Une grande pluie, qui n'avoit pas ceſſé depuis quelques jours, lui fit trouver tant de difficulté au paſſage des Rivieres, qu'il fut obligé de camper pluſieurs fois entre les Habitations des Indiens. C'étoit autant d'occaſions de ſe les attacher par ſes careſſes & ſes bienfaits. En approchant de ſa Colonie, il fut ſurpris du progrès de tout ce qu'il avoit fait ſemer deux mois auparavant. Il y trouva d'excellens Melons. Les Concombres étoient venus en vingt jours. Le Bled, qui n'avoit été mis en terre qu'à la fin de Janvier, étoit en épis. Tout germoit en trois jours, & la plûpart des fruits étoient mûrs dans l'eſpace de trois ſemaines.

Progrès de ſes défrichemens.

(94) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Cette extrême fertilité du Terroir venoit de l'admirable température de l'air & des eaux, qui pénétroient aussi-tôt les germes, & qui fournissoient une nourriture continuelle aux Racines (94).

La misere fait de nouveaux Mutins.

Cependant des secours si foibles ne suffisant point à la subsistance de la Colonie, on y étoit menacé de toutes les extrêmités du besoin. Les provisions qu'on avoit apportées touchoient à leur fin. La chaleur & l'humidité, qui servoient si promptement à la végétation des Plantes, corrompoient les vivres de l'Europe. On a remarqué d'ailleurs qu'ils n'avoient pas été bien ménagés dans la navigation. La farine commençant à manquer, il fallut dresser des Moulins pour moudre le Bled. Ce travail demandoit de la vigueur. Les Soldats & les Ouvriers, qu'on avoit occupés sans relâche à bâtir la Ville, étoient foibles ou malades. L'Amiral se vit obligé d'employer les bras de la Noblesse; humiliation insupportable pour des Volontaires, qui ne s'étoient embarqués que par des motifs de fortune & d'honneur. Les mécontentemens éclaterent; & la violence, qui

(94) Vie de Christophe Colomb, chap. 52.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

parut nécessaire pour les appaiser, ne servit qu'à les aigrir. Boyl, Chef des Missionnaires, fut un des plus emportés. Il traita l'Amiral de cruel (95).

L'Amiral trouve des Ennemis jusques dans les Gens d'Eglise.

La principale cause de sa haine, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour, paroît avoir été chagrin de n'être pas excepté dans le retranchement des vivres : mais il est certain aussi que la sévérité de Colomb à punir les plus légeres fautes l'avoit souvent choqué, & qu'après lui en avoir fait des reproches, il étoit allé plusieurs fois jusqu'à mettre l'Eglise en interdit. L'Amiral n'avoit rien rabbatu, d'une rigueur qu'il jugeoit indispensable ; & suivant le récit d'un Historien, il faisoit lever l'interdit en retranchant tout-à-fait les vivres au Missionnaire (96).

Dans ces circonstances (97) on reçut

(95) Herrera, Liv. 2. Chap. 12

(96) Histoire de Saint Domingue, Liv. 2. page 162.

(97) Elles devinrent encore plus fâcheuses, par les maladies mortelles qui commençoient à regner dans la Ville, & par la difficulté d'y remedier. Une partie des Habitans en sortit ; & comme le merveilleux se trouve toujours mêlé dans les avantures des Espagnols, ceux qui avoient quitté la Ville » dirent qu'on avoit entendu dans leur quartier des voix épouvantables. Ils assurerent, » que quelques-uns d'entr'eux avoient apperçu, » dans une rue, deux » rangées d'hommes fort » bien vêtus l'épée au » côté, avec des bonnets » retroussés, comme on » les portoit alors en Castille ; que dans l'éton-

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Caonabo se dispose à la guerre.

avis, du Fort de Saint-Thomas, que les Indiens abandonnoient les Habitations voisines, & que le redoutable Caonabo se disposoit à chasser les Castillans, de ses Etats. L'Amiral se hâta d'y envoyer quatre cens hommes, sous le commandement d'Ojeda, avec ordre de garder le Fort, tandis que Margarita, tenant la campagne avec les siens, s'efforceroit de contenir les Indiens dans la soumission. Un autre motif, pour faire partir un détachement si considérable, étoit de ménager les provisions d'Isabelle, & d'accoutumer les Castillans à la nourriture des Indiens. Ojeda se fit redouter dans cette route, par quelques exemples de sévérité. Après avoir fait couper les oreilles à un Indien, pour avoir pris la fuite avec quelques hardes qu'on lui avoit confiées, il fit conduire à l'Amiral quatre ou cinq autres Criminels, dont il lui remettoit la punition. Colomb, entrant dans ses vûes,

Rigueurs politiques, exercées contre les Indiens.

» nement de voir des gens » dont on n'avoit pas entendu parler dans l'Isle, » ils les avoient salués, » en leur demandant comment & quand ils étoient » arrivés, & d'où ils » étoient venus ; que » ces Inconnus n'avoient » répondu que par des » signes ; & qu'en ôtant » leurs bonnets pour sa-» luer, ils avoient ôté » leur tête de leur corps, » après quoi ils avoient » aussi-tôt disparu ; ce » qui n'avoit pû manquer » d'effrayer beaucoup les » Spectateurs ». *Herrera, ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

fit publier à ſon de trompe qu'ils devoient avoir la tête tranchée ; mais, avant le jour de l'exécution, il feignit d'accorder leur grace aux inſtances d'un Cacique, qui avoit rendu ſervice à la Colonie. La nouvelle, qu'il reçut en même-tems, qu'un ſeul Cavalier du Fort de Saint-Thomas avoit mis plus de quatre cens Indiens en fuite par la vûe & les mouvemens de ſon Cheval, lui fit juger que les révoltes d'une Nation ſi ſimple & ſi timide ne ſeroient jamais fort dangereuſes pour ſes nouveaux Etabliſſemens.

Conſeil établi dans la Colonie.

Il lui tardoit de pouvoir exécuter les ordres de leurs Majeſtés Catholiques, qui lui avoient recommandé particuliérement d'étendre leur Domaine & leur gloire, par de nouvelles découvertes. Cette entrepriſe demandant une longue abſence, il commença par établir dans la Colonie un Conſeil, ou un Tribunal, composé de Boyl, de Pero Fernandez Corroel, d'Alfonſe Sanchez de Carvajal, & de Jean de Luxan, auxquels il donna pour Préſident Dom Diegue ſon Frere, qui n'avoit pas ceſſé de commander dans la Ville. Enſuite, ayant donné ſes ordres & ſes inſtructions, il partit le

CHRISTOPHE COLOMB. 1494.

24 d'Avril, avec un Navire & deux Caravelles.

L'Amiral Colomb entreprend de nouvelles découvertes.

Sa route fut d'abord à l'Oueſt, par Monte-Chriſto & Puerto de Navidad, d'où il paſſa dans l'Iſle de la Tortue; mais un vent contraire l'obligea d'entrer dans une Riviere, qu'il nomma *Guadalquivir*. De-là, s'étant rendu le 29, au Port de Saint-Nicolas, il apperçut la Pointe de l'Iſle de Cuba, que les Indiens appelloient *Bayatiquiri*, & que des raiſons inconnues lui firent nommer *Alpha & Omega*. Il traverſa le Golfe, qui ſépare les deux Iſles, par un eſpace d'environ dix-huit lieues, d'une Pointe à l'autre; & rangeant la Côte Méridionale de Cuba, il découvrit une grande Baye, à laquelle il donna le nom de *Puerto-Grande*. Le Dimanche, premier de Mai, en ſortant de ce Port, il continua d'en découvrir pluſieurs autres, dont il admira la beauté. Il vit de hautes Montagnes & quantité de Rivieres, juſqu'à la Côte Sud-Sud-Eſt, qu'il entreprit de ſuivre auſſi, pour s'avancer vers une grande Iſle que les Indiens nommoient *Jamaïca*.

Découverte de la Jamaïque.

Elle lui parut la plus belle, de toutes celles qu'il avoit vûes dans cette Mer; & l'approche d'une quantité innom-

brable de Canots lui apprit qu'elle étoit fort peuplée : mais ses Barques, qu'il envoya pour jetter la sonde à peu de distance du rivage, y découvrirent un corps d'Indiens armés, qui ne leur permit pas d'y aborder. Il trouva la même résistance dans un autre Port, qu'il nomma *Puerto Bueno* ; & s'offençant de cette barbarie, il fit faire une décharge de ses arbalêtes, qui rendit les Insulaires moins audacieux, en voyant tomber six ou sept hommes de leur Troupe. Le 18, il suivit la Côte à l'Ouest. Mais, ayant à combattre le vent, il prit le parti de retourner à Cuba, dans la résolution d'approfondir si c'étoit une Isle ou la Terre-ferme.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Cap de la Cruz.

Il arriva sous le Cap de Cuba, qu'il nomma *de la Cruz*, apparemment parce que ses Vaisseaux y essuyerent une horrible tempête, dont ils ne se crurent délivrés que par l'invocation de la Croix. Ensuite, continuant de ranger la Côte, ils rencontrerent quantité de petites Isles, les unes couvertes de sable, d'autres remplies d'arbres, mais plus hautes & plus vertes à proportion qu'elles étoient moins éloignées de Cuba, & la plûpart à deux, trois, ou quatre lieues de distance entr'elles. Leur nombre paroissant croître, le

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

troisiéme jour, l'Amiral perdit l'espérance de les compter, & leur donna le nom général de *Jardin de la Reine*.

Isles nommées le Jardin de la Reine.

Elles sont séparées par des Canaux, où les Navires peuvent passer. On y vit diverses sortes d'oiseaux, les uns rouges & de la forme des Grues, qui ne se trouvent que dans ces Isles, où ils vivent d'eau salée, ou plutôt de ce qu'ils y trouvent de propre à les nourrir.

Reves, espece de Poissons, & leurs propriétés.

On y prit des *Reves*, espece de poissons, de la grosseur des Harangs, & dont les intestins ont tant d'amertume & d'âcreté, que pour les manger rôtis, il faut les mettre en pieces avant que de les vuider. L'expérience, ou le témoignage des Indiens, y fit reconnoître une autre propriété, qui n'est pas moins singuliere. Avec une corde déliée, d'environ cent brasses de long, qu'on leur attache à la queue, & dont on retient le bout, ils nagent entre deux eaux, vers les Tortues qui ne sont pas au-delà de cette distance; & lorsqu'ils en trouvent une, ils s'attachent si fort à la partie inférieure de son écaille, qu'en retirant la corde, on attire quelquefois une Tortue qui pese plus de cent livres (98).

(98) Herrera, Chap. 13.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

L'Amiral, apprenant des Pêcheurs Indiens qu'il trouveroit plus loin beaucoup d'autres Isles, continua sa route à l'Ouest, sans être arrêté par le danger continuel d'échouer sur les sables, ou de se briser contre les Côtes. Une Isle, plus grande que les autres, reçut le nom *de Sainte-Marthe*. On y trouva quantité de Poissons, des Chiens muets, de grandes troupes de Grues rouges, des Perroquets & d'autres Oiseaux; mais la crainte fit fuir les Habitans du seul Village qu'on y découvrit. L'eau commençoit à manquer sur les trois Bords Castillans. On avoit des ressources présentes dans l'Isle de Cuba, si l'Amiral n'eût souhaité de faire auparavant quelque liaison avec les Insulaires. Enfin, pressé aussi par ses gens, il abandonna les petites Isles, pour retourner au Cap de la Cruz. Un Matelot, qui descendit seul au rivage, rencontra trente hommes armés de lances, & d'une sorte de massues plattes, que les Indiens nommoient *Macanas*. Il en distingua un, qui portoit une longue robbe de coton: mais cette Troupe ayant disparu, sans laisser aucune espérance de pouvoir suivre ses traces, on continua d'avancer l'espace de dix lieues, jusqu'à la vûe de quel-

Isle nommée Sainte Marthe.

Diverses observations.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage 1494.

ques Maisons, d'où l'on vit sortir plusieurs autres Insulaires, qui eurent la hardiesse de s'approcher de trois Vaisseaux. Ce fut d'eux que l'Amiral apprit par ses Interprêtes que Cuba étoit une Isle, & que le Roi qui la gouvernoit, depuis la Côte occidentale, ne se faisoit obéir de ses Sujets que par des signes. Pendant qu'il recevoit ces explications, il s'apperçut que les courans l'avoient jetté sur un banc de sable, d'où il n'eut pas peu de peine à se dégager, pour aller jetter l'ancre dans un Canal fort profond. Il y vit les flots tout couverts de Tortues; & dans le même-tems, plusieurs nuées d'oiseaux, qui venoient de la Mer vers l'Isle de Cuba, lui dérobberent la vûe du Soleil. Le lendemain, on vit arriver, autour des Vaisseaux, un si grand nombre de Papillons, que l'air en étoit obscurci, & cette espece d'orage ne se dissipa que vers le soir. On prit le parti de faire de l'eau & du bois, dans une Isle qui ne paroissoit pas avoir moins de trente lieues de tour. Elle fut nommée l'*Evangeliste*, & l'on croit que c'est l'*Isle des Pins* d'aujourd'hui. L'Amiral la crut éloignée d'environ sept cens lieues de la Dominique. Cette derniere découverte étant de trois cens

Supputation de la route de l'Amiral.

trente-trois lieues, il jugea, par la mesure astronomique de son Voyage, que depuis Cadix il avoit parcouru l'espace de soixante-quinze degrés en longitude, qui faisoient pour le tems, une différence de cinq heures (99).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Le 13 de Juin, il fit gouverner vers le Sud; mais étant sorti par un Canal qu'il avoit jugé le plus sûr, il eut le chagrin de le trouver fermé. Les murmures de ses gens, & sa propre inquiétude, ne rallentirent point son courage & son industrie. Il retourna sur ses traces jusqu'à l'Evangéliste, d'où il prit sa route au Nord-Est, pour reconnoître quelques Isles qui se présentoient à la distance de cinq lieues. On s'y trouva dans une Mer tachetée de verd & de blanc, dont le fond n'étoit que d'environ deux brasses. A sept lieues de-là, elle parut fort blanche & comme figée. Sept autres lieues plus loin, on fut beaucoup plus surpris de la trouver aussi noire que de l'encre, les plus habiles Matelots admiroient cette différence de couleurs, dans un espace si court. On se rapprocha de Cuba, d'où l'on prit la route de l'Est, avec des vents fort variables; & par

Mer tachetée de verd & de blanc.

(99) Le même, Chap. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

des Canaux remplis de ſable. L'Amiral y échoua fort dangereuſement, & ne fut redevable de la conſervation de ſon Vaiſſeau qu'à ſa propre habileté. Il continua d'avancer, ſans deſſein & ſans ordre, en ſuivant les Bancs & les Canaux, dans une Mer fort blanche, expoſé chaque jour à la violence des marées & des courans. Enfin, les trois Vaiſſeaux ſe retrouverent près de Cuba, ſur la même Côte d'où ils avoient pris leur route à l'Eſt. On y ſentit les plus douces odeurs, qui venoient des feux d'une Iſle où les Habitans ne brûloient que des herbes aromatiques & des arbres odoriferans.

L'Amiral échoue avec danger.

Il reçoit un Cacique de l'Iſle de Cuba.

Le 17 de Juin, pendant que l'Amiral faiſoit célébrer les Saints Myſteres ſur le rivage, on y vit arriver un vieux Cacique, qui parut ſurpris du reſpectueux ſilence que les Caſtillans gardoient au pied de l'Autel. Il contempla longtems toutes les cérémonies eccléſiaſtiques; & reconnoiſſant la ſupériorité de l'Amiral, à la Paix que le Prêtre lui fit baiſer, il s'approcha de ſa perſonne, pour lui préſenter modeſtement quelques fruits de l'Iſle. Enſuite s'étant aſſis à terre, les genoux pliés juſqu'au menton, il lui tint ce diſcours, d'un ton dont Colomb fut ſi frappé, qu'il

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

se le fit expliquer aussi-tôt par ses Interprêtes. » Tu es venu dans ces » Terres, que tu n'avois jamais vûes, » avec des forces qui répandent l'effroi » parmi nous. Apprens néanmoins que » nous reconnoissons, dans l'autre vie, » deux lieux où doivent aller les ames; » l'un redoutable & rempli de téné- » bres, qui est le partage des Méchans; » l'autre, bon & délectable, où reposent » ceux qui aiment la paix & le bonheur » des hommes. Si tu crois mourir, si » tu crois que le bien ou le mal que » tu auras fait te sera rendu, j'espere » que tu ne feras point de mal à ceux » qui ne t'en feront point. Tout ce que » tu as fait jusqu'à présent est sans » reproche, parce qu'il me semble que » tes desseins ne tendent qu'à rendre » graces à Dieu (1).

Discours du Cacique, & ses idées sur une autre vie.

Dans l'étonnement d'entendre sortir ce discours, de la bouche d'un Indien, l'Amiral lui répondit; » qu'il se réjouis- » soit beaucoup de voir l'immortalité » de l'ame au nombre de ses connois- » sances; qu'il lui apprenoit, & à tous » les Habitans de sa Terre, que les » Rois de Castille, leurs Seigneurs, » l'avoient envoyé pour savoir s'il y

Réponse de l'Amiral.

(1) Le même, Chap. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. II Voyage. 1494.

» avoit, dans leurs Pays, des hommes » qui fissent du mal aux autres, comme » on le disoit des Caraïbes ; qu'il » avoit ordre de les corriger de cet » usage inhumain, & de faire regner » la paix entre tous les Habitans des » Isles ». Le Cacique, à qui l'on expliqua aussi cette réponse, versa quelques larmes après l'avoir entendue. Il fit dire à l'Amiral que s'il n'eût été retenu par son affection pour ses femmes & ses enfans, il auroit fait volontiers le Voyage de Castille avec lui. On lui fit quelques présens. Il les reçut avec admiration ; & mettant les genoux à terre, il demanda plusieurs fois si c'étoit du Ciel que ces Hommes étoient descendus (2).

Tempête.

En quittant ce lieu, les Castillans essuïerent une si furieuse tempête, qu'ils ne crurent devoir leur salut qu'au secours du Ciel. D'ailleurs, les vivres étoient presqu'épuisés sur les trois Vaisseaux, & l'on y étoit réduit à vivre de Poisson, qui ne manquoit pas, à la vérité, dans les Canaux & sur le bord des Isles. Le 18, on revit encore le Cap de la Cruz, où les récits du vieux Cacique avoient rendu les Habitans si

(2) *Ibidem.*

traitables, qu'ils apportoient volontairement, à Bords, des fruits & d'autres provisions. L'Amiral prit, avec confiance, trois jours de repos parmi eux; & le 22, il se rapprocha de la Jamaïque, à laquelle il donna le nom de *St. Jago*, qu'elle n'a pas conservé. Ses observations sur la Côte, en descendant vers l'Ouest, lui firent découvrir quantité de beaux Ports & reconnoître les excellentes qualités de la terre. Il vit dans une très belle Baie, un grand nombre d'Habitans, sans recevoir des Insulaires aucune invitation à descendre; ce qui ne l'empêcha point de prendre une exacte mesure de l'Isle, qu'il trouva longue d'environ cinquante lieues, & large de vingt.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Colomb donne le nom de St. Jago à la Jamaïque.

Le tems n'avoit pas cessé d'être orageux; mais d'autres vents l'ayant fait changer tout d'un coup, il résolut de prendre la route de l'Est, vers l'Espagnole, pour s'avancer jusqu'à l'extrêmité de cette Isle. Un Cap, qu'il y découvrit pour la premiere fois, & d'où l'on voit l'Isle entiere, reçut le nom d'*El Cabo de Farol*. Le Mercredi, 20 d'Août, il apperçut le Cap occidental de la même Isle, qu'il nomma *San Miguel*, & qui s'appelle aujourd'hui *Tiburon*, éloigné d'environ trente lieues

Il revient à l'Espagnole.

Cap de Farol & de St. Miguel ou Tiburon.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Isles d'Alto velo & de la Beata.

Découverte d'une autre partie de l'Espagnole.

de la Pointe orientale de la Jamaïque. Vers la fin du mois, il alla mouiller près d'une petite Isle fort haute, à laquelle il donna le nom d'*Alto velo*, à douze lieues d'une autre qui fut nommée la *Beata*. Un coup de vent l'ayant séparé de ses deux autres Vaisseaux, il fit monter au sommet d'Alto velo, pour les découvrir. Ses Matelots tuerent, dans cette Isle déserte, plusieurs Loups marins, qui dormoient sur le sable, & prirent à la main quantité d'Oiseaux, que la vûe des hommes ne paroissoit point effrayer. Les deux Navires arriverent six jours après. Ils n'avoient pas été jettés plus loin que la Beata; d'où s'étant rapprochés de l'Espagnole, ils avoient découvert une campagne fort peuplée, qui prit ensuite le nom de *Catalina*, de celui d'une Dame Indienne à qui elle appartenoit. L'Amiral fit remettre à la voile vers l'Est, & vit sur la même Côte une grande Habitation, où ses Barques trouverent moyen de faire de l'eau. Mais les Indiens se présenterent sur le rivage, armés d'arcs & de fleches. Ces Peuples, dont la Province se nommoit Higuey, passoient pour la plus belliqueuse partie des Insulaires. Ils avoient l'art d'envenimer la pointe de leurs

fleches, avec une préparation de certaines herbes qui croissoient dans leurs Montagnes. Cependant aussi-tôt qu'ils virent aborder les Barques, avec des signes de paix & d'amitié, ils s'empresserent d'y apporter de l'eau & des vivres.

Poisson Monstrueux.

Dans le cours de cette navigation, qui fut continuée vers l'Est, on vit un Poisson fort monstrueux. Sa grandeur étoit celle d'une petite Baleine. Il portoit sur le dos une espece de conque, qu'on auroit prise pour un bouclier. Sa tête, qui paroissoit hors de l'eau, n'étoit pas moins grosse qu'un tonneau de mer; & sa queue, assez semblable à celle d'un Ton, alloit toujours en grossissant vers le corps. Deux aîles, qui lui servoient à nager, étoient d'une grandeur extraordinaire. L'Amiral prit moins de plaisir que ses gens à le considerer, parce que son expérience lui faisant recueillir les moindres signes, il conclut de la vûe de ce Monstre & de quelques autres observations, qu'il étoit menacé d'une nouvelle tempête. Il s'efforça de se mettre à couvert, sous une Isle que les Indiens nommoient *Adamanay*, & qui reçut de lui le nom de *Saona*. Elle forme un détroit d'une lieue de largeur, qui

Isle nommée Saona.

CHRISTOPHE COLOMB II. Voyage. 1494.

la ſépare de l'Eſpagnole, & long d'environ deux lieues. Mais lorſqu'il y entroit fort heureuſement, ſes deux autres Navires furent enlevés à ſa vûe, par un tourbillon qui les porta bien loin en haute Mer. La tempête ayant duré huit jours, qu'il paſſa dans cette retraite, il eut la ſatisfaction de voir reparoître ſes deux Bâtimens & de partir avec eux le 24 de Septembre. Ils arriverent au Cap de l'Eſpagnole, qu'on a nommé depuis *del Engano*, & qui reçut alors le nom de *San Raphael*. De-là ils s'avancerent encore plus droit à l'Eſt, juſqu'à une petite Iſle, qui n'eſt qu'à huit lieues de Portoric, & qu'ils appellerent la *Mona*. Ce fut le terme de cette longue & dangereuſe courſe. L'Amiral y tomba dans une léthargie ſi profonde, que tous ſes gens, allarmés pour ſa vie, tournerent auſſi-tôt la proue vers leur Colonie d'Iſabelle (3).

Cap *San Raphael*, nommé depuis del Engano.

Iſle de la Mona

Quoique ſa ſanté fût foible encore, à ſon arrivée, la joie qu'il eut d'y trouver Dom Barthelemi, ſon Frere aîné, ſervit promptement à la rétablir. Ils ne s'étoient pas vûs depuis environ treize ans. On doit ſe rappeller les premieres avantures de Barthelemi,

L'Amiral trouve Barthelemi, ſon Frere, à Iſabelle.

Avantures de Dom Barthelemi.

(3) *Ibidem*, Chap. 15.

après

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

après leur séparation. Il étoit passé en Angleterre, où son séjour, qu'Herrera fait durer sept ans, ne peut être expliqué que par des suppositions arbitraires, telles que la lenteur de la Cour à l'écouter, & l'avantage qu'il trouva lui-même à s'arrêter dans cette Isle, pour y vendre des Cartes Géographiques & des Sphères. Il n'en est pas moins étrange qu'il eût laissé passer tant d'années sans donner de ses nouvelles à son Frere, & qu'il n'eût appris qu'en France, en y passant à son retour, l'inutilité des ouvertures qu'il venoit de faire au Roi Henri VII. Ce fut à Paris, dans une audience qu'il obtint de Charles VIII, qu'il fut informé, par la bouche de ce Prince, de la découverte d'un nouveau Monde. Il fit beaucoup de diligence pour arriver en Espagne avant le second Voyage de son Frere; mais la Flotte Castillane ayant déja mis à la voile, on lui remit une instruction, que l'Amiral avoit laissée pour lui. Il trouva ses deux Neveux, Diego & Fernand Colomb, Pages du Prince d'Espagne. Leurs Majestés Catholiques le reçurent avec des témoignages extraordinaires de faveur, & lui donnerent presqu'aussi-tôt le commandement de trois Vaisseaux, chargés

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

de vivres, qu'elles envoyoient à l'Amiral. Il avoit mouillé dans le Port d'Isabelle au mois d'Avril, peu de jours après le départ de son Frere (4).

Etat où l'Amiral trouve la Colonie.

Les provisions qu'il avoit apportées à la Colonie ne pouvoient arriver dans des circonstances plus pressantes; mais elles ne suffisoient pas pour tant de bouches, & la nécessité recommença bientôt à se faire sentir. Une autre source de désordre fut la licence des Gens de guerre, que l'Amiral avoit laissés sous la conduite de Margareta. Cet Officier avoit reçu ordre de visiter toutes les Provinces de l'Isle; en faisant observer une exacte discipline; c'étoit trop exiger d'un corps de Troupes, qui manquoit du nécessaire. Aussi les Soldats Castillans, qui trouverent les Indiens peu disposés à leur fournir des vivres, employerent-ils la violence pour s'en procurer. Alors toutes les Puissances de l'Isle se réunirent contr'eux, à la réserve de Guacanagari, dont les Etats portoient le nom de *Marien*. Dom Diegue, Gouverneur d'Isabelle, fit faire à Margareta des remontrances de la part du Conseil. Elles ne servirent qu'à l'irriter. La fierté de sa naissance lui fai-

Divisions entre les Castillans.

(4) *Ibidem*, Chap. 14.

fant fouffrir impatiemment l'autorité des Colombs, il fe retira dans le Fort de Saint-Thomas, d'où fes gens eurent la liberté d'employer toutes fortes de voyes pour remédier à la faim qui les preffoit. Il y étoit expofé lui-même; & les Hiftoriens lui font honneur d'une action fort noble, qui mériteroit plus d'éloges, s'il y avoit fçu joindre un peu de modération dans fa conduite. Un jour, que les Indiens lui avoient apporté deux Tourterelles, il les reçut, & les paya libéralement. Elles étoient vivantes entre fes mains. Il pria fes Officiers de monter avec lui dans la partie la plus élevée du Fort; & donnant la liberté aux deux Oifeaux, il dit à ceux qui l'avoient fuivi, qu'il ne pouvoit fe réfoudre à faire un bon repas, tandis qu'il les voyoit mourir de faim (5).

Action noble de Dom Pedro Margareta.

(5) Les Hiftoriens ne s'accordent pas dans l'ordre de tous ces événemens. Oviedo fur-tout, n'en garde aucun, & femble ne confulter que fa mémoire; mais il fit une peinture fort étrange des extrêmités où les Caftillans furent réduits. » Ils mangerent, » dit-il, tous les Chiens » Golques de l'Ifle, qui » étoient muets & n'a» boyoient point. Ils man» gerent auffi toutes les » Hutious, tous les » Quemis, & autres ani» maux, tant Molmys » que Coris, qui font » comme une forte de pe» tits Lapins, qu'ils pre» noient avec les Chiens » qu'ils avoient amenés » d'Efpagne. Enfin, ils » mangerent leurs propres » Chiens, & lorfqu'ils

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Ses infirmités le font retourner en Espagne avec d'autres Mécontens.

Ce n'étoit pas le seul mal qui le tourmentoit. Depuis quelque-tems il souffroit de vives douleurs, qui troubloient jusqu'à son sommeil. On a cru qu'elles venoient d'un commerce trop libre avec les femmes de l'Isle. Mais les attribuant au climat, ou à la mauvaise qualité des nourritures, il prit enfin la résolution de retourner en Espagne. Ce dessein le conduisit à Isabelle, où son mécontentement, & le mépris qu'il avoit pour la nouvelle Noblesse du Gouverneur, lui firent éviter de le voir. Il ne garda pas plus de ménagement dans ses discours; & cette conduite lui fit un grand nombre de Partisans, entre lesquels Boyl affecta de se distinguer. Cet imprudent Missionnaire publia qu'il alloit détromper les Rois Catholiques des fausses idées qu'on leur faisoit concevoir de l'Ami-

» eurent dépeuplé l'Isle, » de ces cinq especes de » Bêtes à quatre pieds, » ils furent contraints de » manger des Serpens, » ne pardonnant, ni aux » Lézards, ni aux Cou» leuvres, qui étoient en » grand nombre, tache» tées de couleurs diver» ses, mais sans être » venimeuses. Le même » Historien s'étend beau» coup sur un autre mal » qu'ils avoient à com» battre, & qui étoit » celui qu'on a nommé » mal à-propos le mal de » Naples & le mal Fran» çois. Il rend compte » aussi naturellement de » son origine, que de la » maniere dont il est passé » en Europe. Liv. 2. » Chap. 13 & 14. Voyez » ci-dessous la description » de l'Espagnole.

ral & de ses entreprises ; & joignant l'effet aux menaces, il partit, avec Margareta, sur les mêmes Navires qui avoient apporté Dom Barthelemi. En arrivant à la Cour d'Espagne, leur haine se déchaîna contre les Colombs. Ils publierent qu'à la vérité l'Isle Espagnole avoit un peu d'or, mais qu'on en verroit bientôt la fin, & qu'un avantage si léger ne valoit pas tant de dépenses, ni le sacrifice d'un si grand nombre d'honnêtes gens ; & que s'il étoit question néanmoins de soutenir la Colonie, on lui devoit donner des Chefs plus capables de la gouverner. Telle fut la fin de l'apostolat du Pere Boyl, le premier, dit un Auteur de son Ordre, qui ait annoncé l'Evangile dans le nouveau Monde, & qu'il se plaint qu'on n'ait pas mis dans les Fêtes de l'Eglise, avant Saint François Xavier (6).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Mauvais office qu'ils y rendent aux Colombs.

L'Amiral, qui le trouva parti à son retour (7), s'affligea d'un mal auquel

(6) Histoire de Saint-Domingue, Liv. 2. page 167.

(7) On lit dans Oviedo, que Margareta & Boyl furent rappellés par le Roi & la Reine, qui vouloient être instruits de la conduite des Colombs, contre lesquels ils avoient déja reçu des plaintes. Herrera dit que ce fut la crainte du châtiment qui fit partir Margareta, & qu'il fut accompagné de Boyl & de quelques-uns de leurs Partisans.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

il ne pouvoit plus remédier. Il reçut une visite de Guacanagari, qui lui témoigna son chagrin, de n'avoir pû sauver plusieurs Castillans de la fureur de leurs Ennemis, & qui lui offrit son secours pour les vanger. Ces offres furent acceptées. L'Amiral résolut de porter la guerre aux Caciques : mais avant son départ, il revêtit son Frere d'un titre qu'il crut capable de le faire respecter. Ce fut celui d'*Adelantade*, ou Lieutenant Général dans toutes les Indes. La Cour d'Espagne trouva d'abord assez mauvais qu'un Emploi de cette importance eût été donné sans sa participation ; mais elle ne laissa point de le confirmer. Au fond, Dom Barthelemi en étoit digne. Il entendoit parfaitement la Navigation. Il avoit de la prudence & du courage. Tous les Historiens conviennent qu'il auroit pû rendre de grands services à l'Espagne, si son humeur un peu violente n'eût excité des jalousies & des haines, qui firent manquer plusieurs fois ses plus sages & ses plus glorieuses mesures.

Barthelemi Colomb est revêtu du titre d'Adelantade.

Son caractere.

Cependant quelques jours de réflexion firent juger à l'Amiral, que le petit nombre de Troupes, avec lequel il se proposoit de tenir la Campagne,

L'Amiral entreprend la guerre contre les Caciques ennemis.

pourroit être accablé par les Indiens réunis. Il crut devoir tenter la surprise & la ruse, avant que de faire éclater ses desseins. Caonabo lui paroissant le plus redoutable des Caciques, il tourna tous ses soins à le faire enlever au milieu de ses Etats. Il savoit que ce Prince, qui prenoit le titre de Roi de *Maguana*, faisoit beaucoup plus de cas du cuivre & du laiton, que de l'or, & qu'il avoit souvent marqué une vive passion d'obtenir la Cloche de l'Eglise d'Isabelle, parce qu'il s'étoit imaginé qu'elle parloit. Il se servit de cette connoissance, pour le faire donner dans un piége, dont Ojeda, qui commandoit toujours dans le Fort de Cibao, prit sur lui l'exécution. On fit courir le bruit que les Castillans souhaitoient une Paix constante; & que par des sentimens particuliers d'estime pour Caonabo, ils pensoient à lui faire des présens considérables. Ojeda partit du Fort, avec neuf Cavaliers bien montés, sous prétexte de porter les présens de l'Amiral. Une suite si peu nombreuse ne pouvant inspirer aucune défiance, il fut reçu fort civilement à Maguana, qui étoit la résidence ordinaire du Cacique. Après quelques explications, il fit voir à Caonabo les

Artifices d'Ojeda pour se saisir de Caonabo.

préfens qu'il avoit à lui offrir. C'étoient des Fers, tels qu'on les met aux pieds & aux mains des Forçats, mais de laiton fi poli, qu'ils paroiffoient d'argent. Il lui dit que ces inftrumens étoient des marques d'honneur, dont l'ufage étoit réfervé aux Rois de Caftille, & que dans le deffein où l'Amiral étoit de le traiter avec la plus haute diftinction, il ne faifoit pas difficulté de lui envoyer ce qui n'avoit appartenu jufqu'alors qu'à fes Maîtres ; qu'il lui confeilloit de fe retirer à l'écart, pour fe parer de ce précieux ornement, & que fe préfentant enfuite aux yeux de fes Sujets, il paroîtroit avec autant de majefté que les Rois de Caftille. Coanabo donna dans le piége ; & ne fe défiant pas que neuf ou dix hommes euffent la hardieffe de l'infulter au milieu de fa Cour, il fit figne à fes gens de fe retirer. Ceux d'Ojeda lui mirent les Fers, fe faifirent brufquement de lui, après l'avoir intimidé par la vûe de leurs armes, & le placerent en croupe derriere leur Chef, qui fe l'étant fait lier autour du corps, reprit au galop le chemin d'Ifabelle, avec fa proie. La joie de l'Amiral fut extrême, en fe voyant maître du Deftructeur de fon premier Etabliffement, & du feul

Comment il l'emmene prifonnier.

Ennemi dont il redoutât l'audace. Il le tint enchaîné dans ſa Maiſon, ſans pouvoir néanmoins adoucir ce caractere farouche. Loin d'en tirer quelque marque de reſpect & de ſoumiſſion, il remarqua qu'il affectoit de ne le pas ſaluer, lorſqu'il le voyoit paroître; tandis qu'il en uſoit plus civilement à l'égard d'Ojeda. Il voulut ſavoir de lui-même la raiſon de cette différence : c'eſt, lui répondit Caonabo, que tu n'as pas oſé me venir prendre dans ma Maiſon, & que ton Officier a plus de cœur que toi. Un homme ſi réſolu parut dangereux juſques dans ſes chaînes. On prit enſuite le parti de l'envoyer en Eſpagne, & de l'embarquer malgré lui ſur un Navire qui étoit prêt à faire voile; mais une tempête, qui enſevelit dans les flots ce Bâtiment & pluſieurs autres, fit périr le malheureux Cacique, avec tous ceux qui l'accompagnoient *(8)*.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Fierté de ce Cacique dans les chaînes.

Comment il périt dans la ſuite.

(8) Herrera, Liv. 2. Chap 16. Oviedo & Pierre Martir ne s'accordent point ici avec Herrera, ni même entr'eux. Le premier raconte ſimplement que le Cacique, ayant été fait priſonnier avec un de ſes Freres, mourut en Mer du chagrin de ſe voir conduit en Eſpagne, Liv. 2. Ch. 1. L'autre dit que Caonabo, ſollicité par Ojeda d'entrer en négociation, alla le trouver avec une ſuite nombreuſe, pour chercher l'occaſion de tuer l'Amiral; que dans la néceſſité de le prévenir, on trouva le moyen de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & qu'il mourut de chagrin

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Arrivée d'une nouvelle Flotte d'Espagne.

On vit bientôt arriver, au Port d'Isabelle, Antoine de Torrez, qui étoit renvoyé avec quatre grands Vaisseaux, bien fournis de vivres & de munitions, & qui remit à l'Amiral des Lettres du 16 d'Août, par lesquelles le Roi & la Reine lui témoignoient une extrême satisfaction de ses services. Ils lui demandoient le récit de ses Observations, les noms & les distances des Isles, & toutes les especes d'Oiseaux, qui n'étoient pas connus en Espagne; & pour établir un Commerce régulier entre le nouveau Monde & l'ancien, ils regloient que des deux côtés on feroit partir tous les mois une Caravelle, qui n'auroit pas d'obstacle à redouter dans sa course, parce que tous les differends étoient terminés avec le Portugal. On avoit fixé, par de nouvelles mesures, la ligne de démarcation. Leurs Majestés Catholiques envoyoient à l'Amiral une copie du Traité, en le pressant de veiller à l'exécution, lui ou Dom Barthelemi son Frere, pour le tems dont on étoit convenu entre les deux Couronnes. A

Informations & faveurs que l'Amiral reçoit de la Cour.

sur Met. *Decad. Liv.* 3. *&* 4. Il semble que ces premiers Historiens n'étoient point encore informés du fond de l'artifice, dont on peut croire en effet que les Castillans ne se firent pas d'abord honneur. L'occasion & les circonstances du départ de Caonabo seront remarquées dans la suite.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

l'égard d'Isabelle, du Fort de Saint Thomas, & de tous les nouveaux Etablissemens, comme de l'emploi des troupes Castillanes, le Roi & la Reine approuvoient, sans exception, ce qu'il avoit jugé convenable ou nécessaire, par des raisons générales d'estime & de confiance, qui leur auroient fait prendre son conseil, s'ils eussent été présens (9). Ces marques de la plus haute faveur le consolerent des chagrins qu'il essuyoit continuellement, & donnerent beaucoup plus de poids à son autorité.

Soulevement de toute l'Isle Espagnole.

L'année touchoit à sa fin, lorsqu'il apprit que l'enlevement de Caonabo avoit soulevé l'Isle entiere, & que les trois Freres de ce Prince assembloient une nombreuse Armée dans la Vega-Real. Il ne s'étonna point de leurs préparatifs. Le Roi de Marien, qu'il fit avertir du dessein où il étoit de se mettre à la tête de ses Troupes, vint le joindre avec un corps de ses plus braves Sujets. Les Castillans, capables de service, ne montoient pas à plus de deux cens hommes d'Infanterie & vingt Cavaliers; mais l'Amiral y joignit vingt Chiens d'attache, dans l'opinion que

(9) Herrera, Chap. 17.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

leurs morsures & leurs aboyemens contribueroient autant que le sabre & la mousqueterie, à répandre l'épouvante dans une multitude d Indiens nuds & sans ordre. Il partit d'Isabelle, le 24 de Mars, avec l'Adelantade & Guacanagari. A peine fut-il entré dans la Vega-Real, qu'il découvrit l'Armée ennemie, forte de cent mille (10) hommes, & commandée par *Manicate*, un des Freres de Caonabo. L'Adelantade entreprit sur le champ de l'attaquer. Il y trouva peu de résistance. Ces malheureux Insulaires, dont la plûpart n'avoient que leurs bras pour défense, ou qui n'étoient pas accoutumés du moins à des combats fort sanglans, furent étrangement surpris de voir tomber parmi eux des files entieres, par le prompt effet des armes à feu, de voir trois ou quatre hommes enfilés à la fois avec les longues épées des Espagnols, d'être foulés aux pieds des Chevaux, & saisis par de gros Mâtins, qui leur sautant à la gorge, avec d'horribles hurlemens, les étrangloient d'abord, ou les renversoient, & mettoient facilement en pieces des corps nuds, dont aucune partie ne résistoit à leurs

1495. L'Amiral va combattre les Rebelles.

(10) Oviedo dit quinze mille Liv. 3. Chap. 20.

dents. Bientôt le champ de bataille demeura couvert de Morts. Les autres prirent la fuite. On les poursuivit, & les Prisonniers furent en grand nombre. L'Amiral employa neuf ou dix mois à faire des courses, qui acheverent de répandre la terreur dans toutes les parties de l'Isle. Il rencontra plusieurs fois les trois Caciques, avec le reste de leurs forces ; & chaque rencontre fut une nouvelle victoire. Enfin ces trois Princes, & *Guarionex*, qui étoient les Principaux de l'Isle, prirent le parti de la soumission (11).

Il soumet les principaux Caciques.

Après les avoir assujettis, l'Amiral leur imposa un Tribut, qui consistoit, pour les voisins des Mines, à payer par tête, de trois en trois mois, une petite mesure d'or ; & pour tous les autres, à fournir vingt-cinq livres de coton. *Guarionex*, Roi de la Vega-Real, offrit de faire labourer la terre & semer, par ses Sujets, le Bled que les Castillans voudroient lui confier, à l'exemple de Guacanagari, qui leur avoit déja rendu cet important service. Sa proposition fut rejettée, sans qu'on puisse comprendre les raisons de ce refus, dans un tems où la difficulté de

Tributs & Loix qu'il leur impose.

(11) Herrera, *ubi suprà*.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1495.

faire venir des vivres d'Espagne avoit réduit plusieurs fois la Colonie aux dernieres extrêmités. Mais, comme ce Prince ne cherchoit qu'à se dispenser de fournir de l'or, sous prétexte que ses Peuples ignoroient le moyen d'en recueillir, un Historien juge, avec assez de vraisemblance, que l'Amiral, faisant peu de fond sur la faveur des Espagnols, & se voyant exposé à de grandes révolutions par sa qualité d'Etranger, rapportoit toutes ses vûes à s'enrichir, & préféroit l'or à tout autre soin *(12)*. Il obligea Manicatex, principal auteur de la révolte, de lui en fournir, chaque mois, une mesure qui montoit à cent cinquante écus (13). En même-tems il fit fabriquer des Médailles de cuivre ou de laiton, qu'on donnoit à ceux qui apportoient le tribut, & qu'ils étoient obligés de porter au cou, pour faire foi qu'ils avoient payé, avec ordre de les changer à chaque payement. *Bohechio*, puissant Cacique, dont les Etats étoient les plus éloignés d'Isabelle, fut le seul qui continua de résister aux Vainqueurs, animé par Anacaona, sa sœur, & veuve

La Veuve de Caonabo excite son Frere à la vengeance.

(12) Herrera, Liv. 2. Chap. 17.
(13) *Ibidem.*

de Caonabo, dont il avoit embraſſé la vangeance (14).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1495.

D'autres Rebelles ſe retirent dans les Montagnes.

Tous les autres ſentirent bientôt le poids du joug : mais, dans la ſimplicité qu'ils conſervoient encore, ils demandoient ſans ceſſe à leurs nouveaux Maîtres s'ils ne retourneroient pas bientôt en Eſpagne (15). Cependant, lorſqu'ils eurent perdu l'eſpérance d'en être délivrés par une retraite volontaire, ils réſolurent de s'en défaire en leur coupant les vivres ; c'eſt-à-dire, de renoncer à la culture du Maïs, & de ſe retirer dans les Montagnes. Ils ſe flattoient que les productions naturelles de la terre y ſuffiroient pour leur nourriture, pendant que les Etrangers périroient de faim, ou ſeroient forcés de quitter l'Iſle. Guacanagari même, qu'on ceſſa de ménager, & qui ſe vit forcé aux travaux les plus humilians pour ſatisfaire l'avarice de ſes Alliés, ou pour fournir à leur ſubſiſtance, ſuivit l'exemple des fugitifs. Cette réſolution déſeſpérée produiſit une partie de l'effet qu'ils en avoient attendu. Les Conquérans de l'Eſpagnole retomberent bientôt dans le même excès de miſere, qui les avoit déja réduits à ſe

Leur déſeſpoir eſt auſſi funeſte à eux-mêmes qu'aux Caſtillans.

(14) Oviedo, Liv. 3 Chap. 2.
(15) Martyr, Décad. Liv. 4.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1495.

nourrir de ce que la nature a de plus révoltant. Mais les Indiens n'en tirerent pas d'autre fruit pour eux-mêmes, que de se voir poursuivis par des Ennemis affamés, qui ne leur firent aucun quartier, ou qui les forcerent de se tenir cachés dans des Cavernes, sans oser faire un pas pour chercher leur nourriture. On assure que la faim, les maladies, & les armes des Castillans firent périr, en peu de mois, la troisiéme partie des Habitans de l'Isle. Guacanagari eut le même sort; & pour récompense de tant de services qu'il avoit rendus à l'Espagne, les Historiens ont noirci sa mémoire par les plus odieuses accusations (16).

Effet des plaintes de Margareta & de Boyl, à la Cour d'Espagne.

Pendant ces tragiques avantures, Boyl & Margareta étoient arrivés à la Cour d'Espagne, & faisoient retentir leurs plaintes contre l'Amiral & ses deux Freres. Ils traitoient de chimeres tout ce qu'on avoit publié de la découverte des Mines d'or. Ils accusoient l'Amiral d'imprudence, d'orgueil, &

(16) Outre le reproche de trahison, Oviedo le charge d'un affreux emportement pour les plus sales débauches. Il avoit, dit-il, certaines femmes avec lesquelles il prenoit le plaisir des Viperes; & pour explication il cite Albert le Grand, au Livre 7 de la Propriété des choses; au Liv. 12, Chap. 3. & Pline, Liv. 10, Ch. 62. *Oviedo*, Liv. 5. Chap. 5.

de cruauté ; & n'épargnant pas même ſes intentions, ils lui reprochoient de compter pour rien la vie des Caſtillans, qu'il avoit employés aux plus vils travaux, & qu'il avoit enſuite abandonnés pendant quatre mois, pour aller découvrir de nouvelles Terres, ou des tréſors qui étoient demeurés apparemment dans ſes coffres. On avoit reçu d'ailleurs, au premier retour de Torrez, des Lettres particuliéres de quelques Mécontens, qui n'avoient pas fait une peinture avantageuſe de la conduite des Colombs. Quelque prévention que le Roi & la Reine euſſent en leur faveur, il étoit difficile de réſiſter à tant de preuves. Leurs Majeſtés prirent le parti d'envoyer à l'Eſpagnole un Commiſſaire, chargé de l'ordre vague d'approfondir la vérité, & d'une ſimple Lettre de créance pour le faire reſpecter. Cette voye leur parut, avec raiſon, la plus prudente & la plus ſûre ; mais elles ſe tromperent malheureuſement dans leur choix.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1495.

Jean d'*Aguado*, qui fut honoré de leur confiance pour cette Commiſſion, étoit un eſprit vain, qui s'enfla trop d'une faveur à laquelle il ne s'étoit point attendu (17). Il arriva au Port

Jean d'Aguado eſt envoyé à l'Eſpagnole, avec la qualité de Commiſſaire de la Cour.

(17) C'étoit un des Maîtres d'Hôtel de la Reine.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1495.

d'Isabelle vers la fin du mois d'Octobre, lorsque l'Amiral étoit occupé à terminer quelques nouveaux mouvemens, dans la Province de Maguana. L'Adelantade commandoit, dans l'absence de son Frere. Aguado le traita d'abord avec beaucoup de hauteur. Il employa même les menaces; & sous prétexte d'écouter les plaintes qu'on avoit à faire contre le Gouvernement, il prit une autorité qui excédoit beaucoup ses pouvoirs. Ensuite, étant parti pour chercher l'Amiral, il publia dans sa route qu'il étoit venu pour faire le procès aux Colombs, & pour en délivrer la Colonie. Ses gens le représentoient aux Indiens comme un nouvel Amiral, qui devoit tuer l'autre; & ce bruit fut répandu avec tant d'affectation, que plusieurs Caciques en prirent occasion de s'assembler, pour tirer parti de ce changement. Aguado n'alla pas loin sans apprendre que l'Amiral, rappellé par un Courrier de son Frere, étoit rentré dans Isabelle. Il y retourna aussi-tôt; & sa suite ayant été grossie par tous les Mécontens, il y entra comme en triomphe. Sa Commission fut proclamée au son des trompettes. L'Amiral aida lui-même à la solemnité de cette publication, & se présentant au

Il se conduit imprudemment.

Christophe Colomb. II. Voyage. 1495.

Conduite sage de l'Amiral.

Aguado fait informer contre lui.

Commiſſaire, il l'aſſura d'une ſoumiſſion abſolue pour les ordres de leurs Majeſtés. Auſſi-tôt, les informations furent commencées dans les plus rigoureuſes formes. Indiens & Caſtillans, la plûpart ſaiſirent ardemment l'occaſion de perdre des Etrangers qu'ils n'aimoient pas, & que la Cour ſembloit abandonner. D'ailleurs, les plaintes étoient bien reçues, & la faveur du Commiſſaire ſe déclaroit ouvertement pour les plus graves. Pendant cette humiliante cérémonie, l'Amiral ſe conduiſit avec une modération dont on ne l'auroit pas cru capable. Il déféra tous les honneurs à ſon adverſaire. Il ſouffrit patiemment l'inſolence de ſes reproches. Il affecta même de la triſteſſe & de l'embarras dans ſon extérieur, juſqu'à négliger ſes cheveux & ſa barbe, & ſe revêtit d'un habit de deuil, qu'un Hiſtorien nomme un habit gris de Moine *(18)*. Enfin, loin de relever les fauſſes démarches d'Aguado, il ne conſidera que l'autorité dont il tenoit ſes pouvoirs, quoiqu'ils ne fuſſent pas clairement expliqués (19) dans ſes Lettres.

(18) Oviedo, Liv 2. Chap. 13.

(19) Herrera & Oviedo les rapportent : » Gentilshommes, Ecuyers, » & autres Perſonnes qui

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1495.

L'Amiral prend la résolution d'aller se justifier en Espagne.

Après les informations, lorsque le Commissaire se disposoit à retourner en Espagne, un furieux ouragan brisa, dans le Port, les Navires qui l'avoient apporté. Il n'en restoit pas d'autres, aux Indes, que deux Caravelles, que l'Amiral avoit fait construire depuis peu. Il offrit noblement le choix de l'une des deux à son adversaire; mais il déclara qu'il monteroit l'autre, pour aller plaider sa cause au Tribunal incorruptible de ses Maîtres, leur rendre compte de ses nouvelles découvertes, & leur donner les avis qu'ils lui avoient demandés sur la ligne de partage entre les Couronnes de Castille & de Portugal. Aguado n'osa combattre une résolution si ferme (20). L'Amiral, continuant de lui laisser de vains honneurs, n'en retint pas moins les droits essentiels de sa dignité. Il confia, pendant son absence, le Gouvernement général

» êtes dans les Indes par » notre ordre, Nous vous » envoyons Jean Aguado » notre Maître d'Hôtel, » qui vous parlera de » notre part; & Nous » vous mandons d'ajoûter » foi à ce qu'il vous dira. » A Madrid le 9 d'Avril » 1495. Herrera, Liv. 2. » Chap. 18. Oviedo, *ubi* » *suprà*.

(20) D'autres racontent que ce fut par l'ordre du Commissaire, qu'il fit le Voyage d'Espagne; mais on s'en tient au récit d'Herrera, qui a d'autant plus de vraisemblance, qu'Aguado n'avoit pas cette autorité, & n'auroit pas dû en user pour son propre intérêt, quand il l'auroit eue.

CHRISTOPHE COLOMB. II Voyage. 1495.

Ordre qu'il met dans la Colonie avant son départ.

à ses deux Freres. *Roland*, dont il connoissoit l'habileté, fut nommé Chef de la Justice. Plusieurs Forteresses, qu'il avoit bâties en différens lieux, pour contenir les Caciques, reçurent des Commandans de sa main; surtout celle de la *Conception*, dans la Plaine de la Vega, qui devint ensuite une Ville considérable. L'avis qu'il reçut dans les mêmes circonstances, qu'on avoit découvert, au Sud de l'Isle, des Mines d'or fort abondantes, lui fit suspendre son départ, pour éclaircir cette importante nouvelle. Il y envoya *Garay* & *Diaz*, avec une escorte & des Guides, qui leur firent traverser la Vega Réal, d'où passant entre des Montagnes, ils entrerent dans une autre Plaine, qui les conduisit au bord de la *Hayna*, Riviere fort poissonneuse, où quantité de Ruisseaux apportoient un mêlange d'or & de sable. La terre, qu'ils firent ouvrir en divers endroits, leur offrit une abondance de grains d'or. L'Amiral n'en fut pas plutôt informé, qu'il fit construire dans ce lieu une Forteresse qu'il nomma *Saint-Christophe*; & ces Mines, auxquelles il donna le même nom, fournirent long tems d'immenses richesses. Il ne pouvoit rien arriver de plus heureux

Il fait découvrir les Mines de Saint-Christophe.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1495.

pour lui, dans sa situation. Cette nouvelle découverte suffisoit pour faire tomber la principale accusation de ses Ennemis ; & quand leurs autres reproches auroient été mieux fondés, il n'ignoroit pas qu'on obtient grace aisement de ses Maîtres, lorsqu'on leur apporte le secret d'augmenter leur puissance & leurs trésors (21).

1496.

Son départ pour l'Europe.

Les deux Caravelles mirent à la voile, le 10 de Mars 1496. L'Amiral fit embarquer dans la sienne, environ deux cens vingt Espagnols, les plus pauvres & les plus infirmes de la Colonie, que leurs Femmes & leurs Parens avoient redemandés à la Cour, & que ses bons traitemens, dans le cours de la Navigation, disposerent à prendre parti pour lui contre Aguado. Il se fit accompagner de l'Adelantade, jusqu'à Puerto de Plata, qu'il vouloit visiter avec lui, dans le dessein d'y bâtir une Ville. Ensuite, prenant congé de son Frere, qui retourna par terre à la Colonie, il fit gouverner à l'Est, vers le Cap d'Engano ; & l'ayant doublé le 22, il aborda le 9 à Marigalante. Mais la difficulté d'y faire de l'eau & du bois l'obligea d'aller mouiller, le

(21) Herrera, Chap. 18. Hist. de Saint-Domingue, Liv. 2. pag. 180.

jour ſuivant, à la Guadeloupe. Sa ſurpriſe fut extrême d'y voir le rivage bordé d'un grand nombre de femmes, armées d'arcs & de fleches, qui s'oppoſerent à l'approche de ſes Barques. Deux Indiens, de trente qu'il avoit amenés de l'Eſpagnole, ſe jetterent à la nage, pour avertir cette troupe d'Amaſones, qu'on ne penſoit point à leur nuire, & qu'on ne leur demandoit que des vivres. Elles répondirent que leurs Maris étoient de l'autre côté de l'Iſle, & que c'étoit à eux qu'il falloit s'adreſſer; & voyant que les Barques n'avançoient pas moins, elles tirerent une nuée de fleches, dont perſonne ne fut bleſſé. On les ſalua auſſi-tôt d'une décharge d'arquebuſes à croc, qui les mirent en fuite. Les Caſtillans entrerent dans l'Iſle, ſans être ſûrs que ce ne fût pas la Terre-ferme. Ils y trouverent de très gros Perroquets, du Miel, de la Cire, & quantité de ces Plantes, dont les Inſulaires faiſoient du Pain, & qu'ils nommoient *Cazabi*, d'où les François ont fait Caſſave. Un détachement, qui fut envoyé dans les terres, amena quarante femmes, entre leſquelles étoit l'Epouſe du Cacique, qu'on n'avoit pas eu peu de peine à joindre dans ſa fuite: lorſqu'elle

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

Ce qui lui arrive avec des femmes dans l'Iſle de Marie-galante.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

s'étoit vûe pressée par celui qui la poursuivoit, elle s'étoit tournée tout d'un coup ; & l'ayant saisi de ses deux bras, elle l'avoit renversé avec tant de force, que sans le secours qu'il reçut, il confessa qu'elle l'auroit étouffé. Cependant les caresses & les présens, que l'Amiral fit à toutes ces femmes, établirent bientôt la confiance & l'amitié. Elles procurerent toutes sortes de rafraîchissemens aux deux Caravelles, pendant neuf jours que les Castillans passerent dans l'Isle ; & lorsqu'on remit à la voile, l'Epouse du Cacique offrit de s'embarquer avec sa Fille, pour suivre l'Amiral en Espagne (22).

Difficulté de sa navigation.

On continua de porter à l'Est, sans avancer guéres au-delà de 22 degrés, parce que l'expérience n'avoit point encore appris qu'il est plus sûr & plus court d'aller jusqu'aux trente-deux & plus loin, pour éviter de rudes vents d'Est, qui soufflent presque toute l'année dans cette Mer. Aussi la navigation fut-elle si longue, qu'elle exposa les Castillans à souffrir beaucoup de la faim. On ne découvrit point la Terre, avant l'onze de Juin. L'Amiral la reconnut pour le Cap de Saint-Vincent,

(22) Herrera, Liv. 3. Chap. 1.

contre

contre l'opinion des Pilotes, qui ſe croyoient à la vûe des Açores. En entrant le lendemain dans le Port de Cadix, il y trouva trois Vaiſſeaux prêts à faire voile, avec des vivres & des munitions pour l'Eſpagnole ; & n'oſant les arrêter, après avoir vû les ordres du Roi, il eut du moins le temps de ſaiſir cette occaſion pour animer, par ſes Lettres, le courage & la conſtance de ſes Freres.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

Il arrive en Eſpagne.

Il ſe rendit à Burgos, où leurs Majeſtés Catholiques tenoient ordinairement leur Cour ; mais il n'y trouva ni le Roi, qui étoit occupé en Rouſſillon, d'une guerre contre la France, ni la Reine, qui s'étoit tranſportée à Loredo, pour ordonner les préparatifs du Voyage de l'Infante Jeanne, ſa Fille, qui alloit épouſer en Flandres l'Archiduc Philippe, Fils de l'Empereur Maximilien. A leur retour, ils vinrent attendre à Burgos la Princeſſe Marguerite, Sœur de l'Archiduc, qui devoit épouſer le Prince d'Eſpagne. Les circonſtances étoient heureuſes. Colomb parut à l'Audience avec autant de fermeté que de modeſtie. Loin de le traiter comme un Criminel, dont on attend les juſtifications, on ne lui parla ni des informations d'Aguado,

Comment il eſt reçu de la Cour.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

ni des accusations de Boyl & de Margareta. Il ne reçut que des éloges & des remercimens, pour ses nouveaux services (23).

Demandes qu'il y fait.

Dans la joie d'un accueil qui couvroit ses Ennemis de honte, il fit glorieusement le récit de ses découvertes; & proposant de les continuer, il demanda huit Vaisseaux, dont il destinoit deux à porter des vivres & des munitions à la Colonie d'Isabelle, & les six autres à demeurer sous ses ordres. Cette demande lui fut accordée. Ensuite, ayant représenté qu'il étoit question de former un Etablissement solide, qui pût servir de modele à l'avenir pour d'autres Colonies, il obtint que leurs Majestés feroient passer dans l'Espagnole un corps de recrue de 300 hommes, composé de 40 Cavaliers, cent Fantassins, 60 Matelots, 20 Ouvriers en or, 50 Laboureurs,

(23) La vûe des richesses qu'il rapportoit put contribuer à mettre leurs Majestés dans cette disposition » Il leur fit un riche présent d'or à fondre, tel qu'il s'étoit » trouvé dans les Mines, » composé de grains aussi » gros que des pois, des » féves & même des » noix. Il leur donna » quantité de Perroquets, » & de masques dont les » yeux & le nez étoient » d'or, & d'autres raretés des Indes. Herrera, Liv. 3. Chap. 1. Martir assure qu'il vit & qu'il toucha de ses mains un lingot de vingt onces, & un morceau d'ambre qu'il avoit peine à soutenir. Décad 1. Liv. 4.

& 20 Artiſans de différentes profeſſions, auxquelles on joindroit trente femmes ; que le fond de leur ſolde, ſeroit, par mois, de ſoixante Maravedis, & d'un Hanega de blé, qui revient à ſix boiſſeaux de France, & que par jour on leur donneroit 14 Maravedis pour vivre ; qu'on enverroit des Religieux, pour le ſervice divin & pour l'inſtruction des Indiens ; des Médecins, des Chirurgiens & des Apotiquaires, pour connoître la nature des Maladies qui avoient emporté tant de monde, & pour en chercher le remede ; enfin, juſqu'à des Muſiciens & des Joueurs d'inſtrumens, pour bannir la triſteſſe qui fait ordinairement la guerre aux nouvelles Colonies. Outre les 300 perſonnes qui devoient être entretenues aux dépens de leurs Majeſtes, l'Amiral eut la permiſſion d'en mener cinq cens à ſes propres frais. Il fut permis auſſi, à tous ceux qui voudroient paſſer aux Indes ſans aucune ſolde, de s'embarquer ſur ſa Flotte, avec cet avantage ſéduiſant, qu'ils auroient le tiers de tout l'or qu'ils pourroient découvrir dans d'autres Mines que celles dont on avoit déja pris poſſeſſion, & qu'ils ne payeroient à leurs Majeſtés que

CHRISTO COLOMB. II. Voyage. 1496.

Ordres & Réglemens de leurs Majeſtés pour la nouvelle Colonie.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

le dixiéme de tous les autres profits du commerce.

Toutes ces mesures étoient sages ; mais comme on ne pouvoit se promettre de trouver beaucoup de Volontaires, qui fussent disposés à se transporter aux Indes pour y passer toute leur vie, surtout depuis le retour de ceux qui n'en avoient rapporté qu'une couleur livide & diverses sortes de maladies, l'Amiral proposa de changer la peine des crimes, à l'exception des plus noirs (24), dans un exil perpétuel aux nouvelles Colonies. Sur cette ouverture, qui fut approuvée, on statua que les Criminels qui avoient mérité la mort, serviroient deux ans sans gages, & les autres une année seulement ; après quoi, ils seroient à couvert de toutes les poursuites de la Justice, sans autre condition que de ne jamais retourner en Europe. D'un autre côté, l'ordre fut donné à tous les Tribunaux d'Espagne, de condamner désormais au travail des Mines, ceux qui avoient mérité quelque punition

(24) Les crimes exceptés furent ceux d'hérésie, de leze Majesté, de trahison, de guet-à-pens commis par le feu ou le fer, de fausse monnoie, de Sodomie, ou d'avoir enlevé de l'or & de l'argent hors du Royaume. Herrera, Liv. 2. Chap. 2.

équivalente. Ces deux Réglemens, qui reçurent le sceau de l'autorité souveraine. Le 22 de Juin, à Medina del Campo, répondirent mal aux esperances de l'Amiral. Ils eurent des suites fâcheuses, qui ne devoient point échapper à sa pénétration, qui ont fait juger à quelques Historiens qu'il s'étoit laissé tromper par de mauvais conseils. Les nouveaux Etats, remarque un des plus judicieux, doivent être établis sur de meilleurs fondemens (25). Colomb obtint aussi le pouvoir de distribuer des terres à ceux qui seroient en état de les cultiver & d'y bâtir, avec réserve des droits du Souverain, sur l'or, largent & les autres métaux. Enfin, la Reine, qui s'attribuoit justement l'honneur des premieres entreprises qui avoient conduit son Amiral à la découverte du nouveau Monde, fit publier une défense de passer dans les Indes, pour tous ceux qui n'étoient pas nés Sujets de sa Couronne de Castille (26). Cependant il paroît qu'elle joignit au motif de la gloire celui de faire satisfaction à l'Amiral, sur la conduite & les

(25) *Ibidem.*

(26) *Ibidem.* Il paroît que Ferdinand ne fut pas consulté. La *Reine*, dit l'Historien, *le voulut ainsi.*

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

discours de Boyl & de Margareta, dont le premier étoit Catalan, & l'autre sujet de la Couronne d'Arragon. Les Historiens, qui lui attribuent ce dessein, ajoûtent que l'Amiral fut soupçonné de l'avoir obtenue, comme une récompense de ses services; mais il ne porta pas plus loin la vengeance.

L'Amiral reçoit des informations de Dom Barthelemi.

Les Vaisseaux qu'il avoit rencontrés à Cadix ayant achevé leur Voyage au commencement de Juillet, l'Adelantade, encouragé par la nouvelle qu'il avoit reçue de l'arrivée de son Frere en Espagne, se hâta de les renvoyer avec de nouveaux trésors, & trois cens Insulaires, accusés d'avoir repris les armes, pour lesquelles leurs Majestés avoient jugé que la meilleure punition étoit de les condamner à l'esclavage. Dans le compte qu'il rendoit de ses opérations à l'Amiral, il lui faisoit sentir que le choix du terrain n'avoit pas été heureux pour la Ville d'Isabelle, & que s'il vouloit former une Colonie durable, il falloit songer à d'autres Etablissemens. La Cour, à qui l'Amiral fit cette proposition, s'en étant remise à ses lumieres, il se rappella que dans son dernier Voyage, en rangeant la Côte du Sud, il avoit remarqué de bons Ports, d'excellens

Projet d'un autre Etablissement qu'Isabelle.

Pâturages, & des Terres qui lui avoient paru fertiles ; ſans compter que cette partie de l'Iſle ne devoit pas être fort éloignée des Mines auxquelles il avoit donné le nom de Saint Chriſtophe. Il fit partir auſſi-tôt une Caravelle, pour communiquer ces idées à ſon Frere, avec ordre de travailler inceſſamment au tranſport de la Colonie. Elle arriva dans les plus heureuſes circonſtances, lorſque par d'autres informations Dom Barthelemi étoit à la veille d'exécuter ſon deſſein dans le même lieu. Oviedo fait le récit de cet événement.

Occaſion que le hazard offre à Dom Barthelemi.

Avanture de Diaz.

Un jeune Arragonois, nommé *Michel Diaz*, le même qui avoit reconnu les nouvelles Mines avec Garay, s'étoit battu contre un autre Eſpagnol, & l'avoit dangereuſement bleſſé. Quoiqu'il fût au Service particulier de l'Adelantade, la crainte du châtiment l'avoit fait fuir. Il avoit pris ſa route, avec cinq ou ſix de ſes Amis, vers la Partie orientale de l'Iſle, d'où cotoyant le rivage au Sud, il fut arrêté par l'embouchure d'un Fleuve, ſur la rive duquel il trouva une Bourgade Indienne. Les Habitans, qui n'avoient point encore été maltraités par les Eſpagnols, ne firent pas difficulté de le recevoir. Une Femme, qui les commandoit, &

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

dont on a deja parlé ſous le nom de *Catalina* qu'elle ne prit néanmoins que dans la ſuite, conçut tant d'inclination pour lui, qu'elle réſolut de ſe l'attacher par ſes careſſes & ſes bienfaits. Après l'avoir traité pendant quelque temps avec toutes les familiarités de l'amour (27), elle lui découvrit des Mines, qui n'étoient qu'à ſept lieues de ſa demeure; & dans la crainte de perdre un Homme ſi cher, elle lui propoſa d'engager les Eſpagnols à s'établir ſur ſes Terres. Le Pays étoit agréable & fertile. Diaz ne balança point à ſaiſir cette occaſion, pour ſe reconcilier avec la Colonie. Catalina lui donna pour Guides quelques Indiens, dont elle lui garantit la fidélité. Iſabelle étoit éloignée d'environ cinquante lieues. Il y arriva ſecrettement. Quelques Amis, qu'il trouva le moyen de voir en ſecret, lui apprirent que ſon Adverſaire étoit guéri de ſa bleſſure. Rien ne l'empêchant plus de ſe montrer, il ſe préſenta devant Dom Barthe-

(27) Cette Princeſſe Indienne raconte nettement Oviedo, » mit ſon amour » en lui, & le traita » comme un homme à » qui elle s'étoit abandonnée. Elle en eut » deux Enfans. L'Hiſtorien de Saint-Domingue lui prête plus de délicateſſe, & dit, » qu'elle lui » fit entrevoir qu'il ne » tiendroit qu'à lui de » l'épouſer.

lemi, qui le revit avec joye, parce qu'il avoit regretté sa perte, & qui ne fut pas moins satisfait de ses offres.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

Origine de la Ville de San-Domingo.

Elles avoient eu la force de le déterminer à faire un Etablissement du côté du Sud, lorsqu'étant confirmé dans cette résolution par les Lettres de son Frere, il partit aussi-tôt avec Diaz & les plus robustes de ses gens. Après quelques jours de marche, il arriva au bord de la Riviere, que les Indiens nommoient *Ozama*, & dont il fut surpris de trouver les rives fort bien peuplées. Le Port étoit sûr, & capable de recevoir des Vaisseaux de plus de trois cens tonneaux. Les Terres paroissoient excellentes, & tous les Habitans fort prévenus en faveur des Espagnols. L'Adelantade ne balança point à tracer le Plan d'une nouvelle Ville, à l'embouchure du Port, sur la Rive orientale. Il y fit venir, en peu de temps, la plus grande partie des Habitans d'Isabelle, où il ne laissa qu'un petit nombre d'Ouvriers. Elle prit le nom de *San-Domingo*; les uns disent, du nom du Pere des trois Colombs, qui s'appelloit Dominique; les autres, du jour où l'Adelantade y étoit arrivé, qui étoit la Fête de ce Saint, & tout-à-la-fois un Dimanche : mais il paroît que l'Amiral

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

avoit souhaité qu'elle fut nommée Nouvelle Isabelle ; & l'on remarque, du moins, qu'il ne lui a jamais donné d'autre nom (28).

Dom Barthelemi veut soumettre le Pays de Xaragua.

Dom Barthelemi ne manqua point d'y joindre une Forteresse, dont il fit jetter les fondemens en sa présence. Ensuite, laissant ses ordres pour la continuation du travail, il forma le dessein d'un autre Voyage, à la Côte de l'Ouest, pour reconnoître le Pays de Xaragua, où regnoit *Bohechio*, le seul des Caciques de l'Isle qui ne s'étoit pas soumis au Tribut. Ce Prince, dont on vantoit beaucoup la prudence & les forces (29), sembloit avoir compté d'abord sur l'éloignement des Habitations Castillanes ; mais allarmé par la fonda-

(28) Herrera, liv. 2. Chap. 5. & Oviedo, Liv. 3. Chap. 13. L'Historien de Saint-Domingue regarde comme l'opinion la plus vraisemblable, que la premiere Eglise de la nouvelle Ville ayant été consacrée sous le nom de Saint Dominique, qui est encore le Patron du Diocèse, ce nom a été donné avec le temps à toute la Ville ; comme, de la Ville même, les François l'ont étendu à toute l'Isle. Liv. 2. pag. 190. Oviedo confond ici les temps, & renverse par conséquent l'ordre des faits, qui paroît plus naturel dans Herrera.

(29) Toute la Côte occidentale est une fort grande Baie, à laquelle les François ont donné le nom de *Cul-de-sac*. Outre cette Baie, les Etats de Bohechio comprendroient non seulement le Cap de Tiburon & le Mole Saint Nicolas, qui en sont les deux Pointes, mais encore toute cette partie de la Côte du Sud, qui s'étend jusqu'à l'Isle *Beata*.

tion de San-Domingo, qui lui apprenoit avec quelle facilité ſes Ennemis pouvoient paſſer d'une extrêmité de l'Iſle à l'autre, il penſoit ſérieuſement à raſſembler des Troupes. C'étoit pour diſſiper ces deſſeins dans leur naiſſance, que l'Adelantade étoit réſolu de s'approcher de ſes Etats; ſans compter que ſe croyant bien informé qu'Anacaona, Sœur du même Cacique, & Veuve de Caonacabo, étoit preſqu'entiérement revenue de ſes reſſentimens, il ſe flatta d'échauffer par ſes préſens & ſes flatteries l'inclination qu'elle commençoit à prendre pour les Eſpagnols. Mais, volontairement ou de force, il jugeoit fort important de réduire une ſi puiſſante Province à ſuivre l'exemple de toutes les autres.

Succès de cette entrepriſe.

Il partit de San-Domingo à la tête de trois cens Hommes, en ordre de bataille, au ſon des inſtrumens militaires (30); & publiant dans ſa marche qu'il alloit rendre une viſite d'amitié au Cacique Bohechio, il feignit d'ignorer qu'il étoit attendu par un corps de Troupes Indiennes, au paſſage d'une

(30) Il ſemble néanmoins, par quelques termes du récit d'Herrera, que ce Voyage ſe fit par Mer, autour des Côtes; mais les principales circonſtances ne conviennent qu'à un Voyage par terre.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

Riviere, qui faisoit la moitié du chemin. On ne comptoit pas moins de soixante lieues, de San-Domingo à Xaragua. En approchant de cette Riviere, qui se nommoit *Nayva*, loin de changer de langage, à la vûe de l'Ennemi, il députa quelques Officiers au Cacique, pour l'avertir civilement de son dessein, qui étoit de faire une liaison d'estime avec un Prince & une Princesse, dont la réputation étoit venue jusqu'à lui. Bohechio parut charmé de ce compliment, & sa joie se répandit aussi-tôt dans son Armée. La plûpart de ses gens, qu'il menoit combattre malgré eux des Ennemis dont le nom & les armes les faisoient trembler, se persuaderent si volontiers qu'ils n'avoient plus rien à craindre qu'on les vit courir aussi-tôt, comme de concert, au-devant des Espagnols. Ils les rencontrerent à peu de distance de la Nayva. De part & d'autre, on se donna des marques éclatantes de bonne foi & d'amitié. Les Indiens se chargerent du bagage de leurs nouveaux Alliés, & leur rendirent, pendant le reste du chemin, toutes sortes de services, jusqu'à les porter sur leurs épaules au passage des Rivieres. A l'approche de Xaragua, grande Bourgade, où le Ca-

Accueil qu'il reçoit du Roi Bohechio.

cique tenoit ſa Cour, & d'où le Royaume tiroit ſon nom, on vit ſortir d'abord les principaux Habitans, pour célébrer leur joie par des chants & des danſes. Enſuite trente Femmes, qui étoient celles du Cacique, parurent avec des Rameaux verds à la main, couvertes de Pagnes fort blancs, depuis la ceinture juſqu'à la moitié des jambes, danſant & chantant avec décence. Elles s'approcherent du Général; & fléchiſſant les genoux devant lui, elles lui préſenterent leurs Palmes. Quantité d'autres Indiens, qui venoient après elles, rendirent le même hommage à tous les Eſpagnols. L'Armée, conduite avec cette pompe, arriva au Palais de Bohechio, où elle trouva un grand Feſtin, que ce Prince y avoit fait préparer, composé de Cazabi, d'Utias, & de diverſes ſortes de Poiſſons de Riviere & de Mer. Chacun eut ſon logement, & ſon Hamac garni de coton, avec des ornemens aſſez riches. Le lendemain Bohechio, & la Princeſſe ſa Sœur, s'étant préſentés fort civilement à l'Adelantade, lui propoſerent un Spectacle dans le goût de leur Nation. Deux Troupes d'Indiens, armées d'arcs & de fleches, s'approcherent l'une de l'autre en ordre de

Feſtins & Spectacles que les Indiens donnent aux Caſtillans.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

bataille, & donnerent un image de la méthode qu'ils obſervoient dans les Combats. Ce divertiſſement reſſembla d'abord aux Jeux de Cannes, dont l'uſage eſt commun en Eſpagne; mais les Combattans s'échaufferent, & l'action devint ſi vive qu'il y en eut quatre de tués. Le nombre des bleſſés fut plus grand, & n'auroit fait qu'augmenter, ſi les prieres de Colomb & des Caſtillans n'euſſent arrêté un exercice d'autant plus dangereux qu'il paroiſſoit animé par la joie, ſans aucune attention pour les bleſſés & pour les morts.

Le Roi & ſa Sœur ſe ſoumettent au Tribut.

Après ces réjouiſſances, l'Adelantade repréſenta au Cacique & à ſa Sœur qu'ils étoient les ſeuls Princes de l'Iſle, qui n'euſſent pas recherché la protection des Rois Catholiques; que l'Amiral, ſon Frere, étant allé rendre compte à leurs Majeſtés de la diſpoſition de tous les Caciques, il étoit à craindre qu'il ne revînt avec l'ordre de portér la guerre dans le Royaume de Xaragua; & que l'expérience devoit avoir appris, à tous les Inſulaires, qu'il leur étoit impoſſible de réſiſter aux armes Eſpagnoles. Bohechio, perſuadé de ce raiſonnement, & ſollicité par ſa Sœur, qui prenoit de jour en jour plus d'aſ-

fection pour les Chrétiens, ne fit valoir que l'impuissance où il étoit de se soumettre au Tribut, parce qu'il n'avoit pas d'or sur ses Terres. On lui répondit que les Espagnols avoient trop d'équité pour exiger l'impossible, mais qu'il pouvoit fournir une certaine quantité de coton & de vivres. Le Traité d'alliance fut conclu à cette condition (31).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

Triste état des Castillans d'Isabelle.

Après avoir soumis la Province avec si peu de peine & de danger, l'Adelantade se rendit par terre à Isabelle, où il trouva que la misere & les maladies avoient emporté presque tout le reste des Habitans. Dans le chagrin de ne voir arriver aucun Navire d'Espagne, il prit le parti d'en faire construire, pour y envoyer chercher des vivres ; & dans l'intervalle, il dispersa les Espagnols, foibles ou malades, dans les Villages Indiens les plus voisins des Forteresses. Mais les Habitans se lasserent bientôt d'entretenir des Hôtes qu'ils ne pouvoient rassasier, & dont ils ne recevoient que de mauvais traitemens pour récompense. Les Sujets de Guarinoex, qui se ressentoient le plus de cette vexation, furent les

(31) Herrera, *ubi suprà*, Chap. 5.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

premiers qui résolurent de secouer un joug insupportable. Leur Cacique étoit ami de la paix ; mais ils le forcerent de se mettre à leur tête, par la menace de se donner un autre Maître. L'Adelantade, informé de ce soulevement à San-Domingo, dont il avoit fait sa principale résidence (32), ne laissa point le temps à ce Prince de grossir ses Troupes, ni aux autres de suivre son exemple. Il se hâta de marcher contre lui ; & l'ayant rencontré à la tête de quinze mille Hommes, il l'attaqua si brusquement pendant la nuit, qu'après avoir mis en pieces une partie de ses gens, il le fit lui-même Prisonnier. Il le relâcha néanmoins, à la priere de ses Sujets, qui le lui redemanderent avec les plus vives instances ; mais ce ne fut qu'après avoir fait

Le Roi Guarinoex prend les armes contr'eux.

Il est fait prisonnier.

(32) Les Espagnols du Fort de Bonao en furent avertis par quelques Indiens qui leur furent fidéles. Un Historien rapporte que pour communiquer cette nouvelle à Colomb, ils profiterent de l'idée où ces Insulaires étoient encore que les Lettres parloient. Il falloit traverser le Pays ennemi. On mit une Lettre pour l'Adelantade dans un bâton creux, après avoir fait entendre à l'Indien, qui en fut chargé, que s'il manquoit de diligence, la Lettre ne manqueroit pas de le dire, par le même pouvoir qu'elle avoit d'expliquer ce qu'on y avoit écrit. Elle fut portée avec une adresse & une promptitude surprenante ; & les Espagnols se crurent redevables de leur conservation à cette ruse. Liv. 3. Chap. 6.

justice de ceux qui l'avoient excité à prendre les armes.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

Vers le même temps, il reçut avis de Bohechio & d'Anacoana, que leur Tribut étoit prêt, & qu'ils étoient disposés à le livrer. Il chargea Dom Diegue son Frere, qui commandoit toujours dans Isabelle, de faire passer une Caravelle à la Côte de Xaragua : mais il voulut s'y rendre lui-même par terre, & recevoir le premier hommage que ces Caciques rendoient à l'Espagne. L'accueil, qu'ils lui firent, le confirma dans l'opinion qu'il avoit prise de leur bonne foi. Ils allerent au-devant de lui, avec un cortege de trente-deux Seigneurs ; tandis qu'un grand nombre de leurs Sujets apportoient à leur suite quantité de Coton, cru & filé, & toutes sortes de Provisions. La Caravelle ayant abordé au Port de Xaragua, qui n'étoit éloigné du Palais de Bohechio que d'environ deux lieues, Anacoana ne fit pas difficulté de se rendre à Bord avec son Frere. Elle avoit fait préparer, vers le rivage, un logement fort bien meublé pour l'Adelantade, où il fut surpris de trouver, entre divers ornemens, des siéges de bois, travaillés avec tant d'art, qu'on les auroit crus couverts de soie ; & le

Dom Barthelemi va recevoir le Tribut de Bohechio & d'Anacoana sa Sœur.

lendemain, quoiqu'elle eût fait armer de fort beaux Canots, elle entra sans défiance dans la Barque Espagnole. C'étoit la premiere fois qu'on voyoit un Bâtiment de l'Europe sur cette Côte. Les Castillans firent une décharge de l'Artillerie, qui causa une frayeur extrême aux Indiens : mais Anacoana, remarquant que l'Adelantade ne faisoit qu'en rire, fut la premiere à les rassurer. Elle monta sur le Tillac, où le bruit de plusieurs Instrumens de Musique fit succéder les réjouissances à l'effroi. Elle prit plaisir avec son Frere, à visiter toutes les parties du Vaisseau ; & l'Adelantade n'en n'eut pas moins à considerer leur étonnement, à la vûe de cette merveilleuse Machine. On s'arrête volontiers, avec tous les Historiens, à relever le mérite d'Anacoana, & sur-tout un caractere de politesse & de galanterie fort singulier dans une Indienne ; pour disposer le Lecteur à la plaindre, lorsqu'il la verra indignement traitée par ceux qui croyoient ne lui devoir alors que de la reconnoissance & de l'admiration. Mais les ménagemens d'humanité & de justice, que les Espagnols gardoient encore avec les Insulaires, cesserent par degrés, à mesure que leur puissance parut s'établir ;

Mérite de la Princesse Anacoana.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1497.

& les diffenfions, qui s'éleverent bientôt entr'eux, leur ayant fait oublier ce qu'ils devoient à leur propre Nation, ils refpecterent beaucoup moins de miferables Indiens, auxquels ils accordoient à peine la qualité d'Hommes.

Origine d'une longue fédition excitée par Roldan Ximenès.

Pendant que Dom Barthelemi apportoit tous fes foins au bien public, Roldan Ximenès, que l'Amiral avoit revêtu, en partant pour l'Efpagne, de l'Office d'Alcalde Major, c'eft-à-dire, de Juge fupérieur, ou de Grand Sénéchal de l'Ifle, Homme d'efprit, mais ambitieux & violent, forma des deffeins qui faillirent de caufer la ruine entiere de la Colonie. Il paroît que les hauteurs d'Aguado avoient jetté dans fon efprit des idées d'indépendance & des femences de révolte. La préfence de l'Adelantade fervit d'abord à le contenir : mais le voyant engagé dans un Voyage de longue durée, & fe perfuadant que l'Amiral, accablé par les accufations de fes Ennemis ne retourneroit jamais dans les Indes, il forma le projet de fe faifir du Gouvernement. Les Artifans lui étoient dévoués, depuis qu'il les avoit commandés au fecond Voyage de l'Amiral. Il leur fit entendre que les Colombs afpiroient à l'autorité fouveraine ; qu'ils avoient déja commencé à les traiter en

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1497.

Esclaves, que la faim & la misere étoient les moyens qu'ils avoient résolu d'employer, pour les tenir dans la plus rigoureuse dépendance ; qu'il ne falloit pas chercher d'autre raison du retardement des Vaisseaux, ni douter que les Provisions qu'on envoyoit à l'Espagnole ne fussent adroitement détournées par ces odieuses insinuations, il engagea les plus hardis à demander qu'une Caravelle, qui étoit fort mal équipée dans le Port, fût mise en état de faire voile en Espagne, pour représenter au Roi la malheureuse situation de la Colonie. Dom Diegue, qu'ils presserent aussi tôt de leur abandonner la Caravelle, eut d'autant moins de peine à pénétrer leur dessein, qu'ils ne déguisoient pas même celui de poignarder l'Adelantade aussitôt qu'il tomberoit entre leurs mains. Cependant comme il ne pouvoit s'imaginer que les Séditieux fussent en grand nombre, il se flatta de remedier au mal, en trouvant un prétexte pour éloigner Roldan, qu'ils avoient reconnu pour leur Chef. Il lui proposa de se mettre à la tête de quelques Troupes, qu'il vouloit employer à presser le Tribut des Caciques. L'Alcalde, voyant sous ses ordres une troupe de Soldats choisis, ne pensa qu'à tenter leur fidé-

lité. Il congedia ceux qui refuserent de s'attacher à lui ; & loin de porter les Caciques à la soumission, il ne travailla qu'à leur inspirer de la haine pour les Colombs, & par consequent de la résistance à leurs ordres (33).

Violences de Roldan dans Isabelle.

A peine fut-il entré dans Isabelle, que levant le masque & s'autorisant du nom du Roi, il employa la force pour se saisir des clefs du Magasin Royal. Il protesta qu'elles ne devoient pas demeurer plus long-temps entre les mains de Dom Diegue ; & soutenu par ses Complices, il enleva autant d'armes & de provisions qu'il jugea convenables à son entreprise. Les troupeaux du Roi ne furent pas plus épargnés. Il en prit la meilleure partie ; & forçant Diegue, par ses menaces & ses insultes, de se retirer dans le Château, pour mettre sa vie à couvert, il prit le chemin de la Conception, avec soixante & dix Hommes. Son espérance étoit de s'emparer de ce Fort. Mais Ballester qui y commandoit, lui ferma les portes ; & le bruit de tant de désordres ayant fait accourir l'Adelantade avec ses Troupes, les Rebelles n'oserent soutenir sa présence. Il n'en fut pas moins étonné

Il en sort avec des Troupes.

(33) Herrera, Liv. 3. Chap. 7.

CHRISTOPHE COLOMB. II Voyage. 1497.

du progrés de la révolte, ſurtout lorſqu'il apprit que pluſieurs Officiers de diſtinction, tels qu'Eſcobar, Gouverneur du Fort de la Madelaine, Moxica & Baldivieſſe, y étoient entrés ouvertement. Son inquiétude, pour Dom Diegue, lui fit tourner ſa marche vers Iſabelle. En y arrivant, il reçut avis de Balleſter que ſa vie n'y étoit pas en ſûreté; & la crainte de ſe trouver trop foible, en effet, pour réſiſter à la multitude de ſes Ennemis, l'obligea de retourner à la Conception, dans la vûe d'employer les voies de la douceur, pour appaiſer des Furieux qu'il déſeſpéroit de réduire par la force. Il fit repréſenter, à Roldan, tout ce qu'il crut capable de le rappeller au devoir. Malaber, qui fut employé à cette négociation, parvint à regler une entrevûe entre les deux Chefs. Elle ſe fit dans la Conception même, avec la précaution de ſe donner mutuellement des Otages, & d'une fenêtre à l'autre. Mais on ne fit que s'aigrir dans les explications. On étoit certain (34) que Roldan s'étoit flatté de pouvoir ſe ſaiſir du Fort & de la perſonne même de Colomb. Après avoir reconnu que ſes forces

Négociations trompeuſes.

(34) Par le témoignage de Gonçal Gomez Collado. *Herrera, ibid.*

ne suffisoient pas encore, ou qu'on avoit déconcerté ses mesures, il se retira chez le Cacique Manicaotex, dont il reçut le tribut en or. La licence qu'il accordoit à ses Troupes les grossissoit de jour en jour, tandis que la faim faisoit déserter toutes les Garnisons ; & Dom Barthelemi commençoit à craindre de se voir accablé par le nombre, lorsque l'arrivée des deux Caravelles, chargées de vivres, lui donna le temps de respirer.

1498.

Dom Barthelemi reçoit un secours d'Espagne.

C'étoient celles que l'Amiral avoit fait partir, du nombre des huit qu'il avoit obtenues du Roi, & qui devoient être bientôt suivies par le reste de l'Armement. Elles mouillerent à San-Domingo, le 3 de Février 1498, sous le commandement du Sergent Major, Pierre Fernandez Coronel. L'Adelantade connoissoit le mérite de cet Officier & son attachement pour l'Amiral. Il se hâta de le joindre ; mais Roldan poussa l'audace jusqu'à s'approcher aussi de San-Domingo, dans l'espérance apparemment de disposer les Caravelles à prendre parti pour lui ; mais se voyant prévenu par la diligence de son Ennemi, & n'ayant rien à se promettre des Habitans de la Ville, qui s'étoient déclarés contre sa révolte, il assit son

CHRISTOPHE COLOMB. II Voyage. 1498.

Camp à quelques lieues des murs. L'Adelantade publia les Lettres qu'il avoit reçues du Roi Catholique, l'honneur que Sa Majesté lui faisoit de confirmer son titre, la haute faveur où son Frere étoit à la Cour, & son retour qui ne pouvoit tarder avec six Navires.

Ses efforts pour pacifier l'Isle.

Ensuite, désirant encore que l'Isle fût pacifiée avant l'arrivée de son Frere, il envoya Coronel même à Roldan, pour l'exhorter à rentrer dans la soumission, & lui promettre un oubli général de ses excès. D'aussi loin que les Rebelles l'apperçurent, ils le coucherent en joue, en le traitant de Traître, & lui reprochant d'être arrivé huit jours trop tôt pour le succès de leurs desseins. Cependant Coronel vit leur Chef, & lui représenta vivement le tort qu'il causoit à la Colonie ; mais il ne reçut de lui & de ses Complices, que des réponses insultantes, & des marques d'arrogance. On sçut, peu de jours après, qu'ils avoient pris le chemin de Xaragua, où dans l'abondance des vivres, dont ce Pays étoit rempli, ils se promettoient de vivre avec la derniere licence.

Roldan & ses Complices se retirent dans le Pays de Xaragua.

En arrivant dans cette Province, Roldan déclara au Cacique qu'il venoit le délivrer d'un Tribut qui lui avoit été imposé sans

la

la participation du Roi. Il tenoit le même langage à tous les autres Princes, quoiqu'il ne fut pas long-temps ſur leurs Terres, ſans exiger beaucoup au-delà du Tribut dont il les délivroit. L'Adelantade, après pluſieurs proclamations contre lui & ſes Partiſans, les fit enfin déclarer Rebelles, & condamner au châtiment, ſuivant les Loix d'Eſpagne.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1498.

Guarinoex ſe retire dans les Montagnes.

Dans l'intervalle, on apprit à San-Domingo, que les Sujets de Guarinoex, également vexés par les deux Partis, l'avoient preſſé de profiter de leur diviſion pour ſecouer le joug; mais que ce paiſible Cacique, inſtruit par ſes diſgraces, avoit pris le parti de ſe retirer avec un grand nombre de ſes gens chez les Ciguayos, Peuple guerrier, qui habitoit les Montagnes du Nord, vers le Cap del Cabron, & qu'il y avoit été bien reçu de Mayobanex, leur Souverain. La retraite de ce Prince faiſoit perdre, aux Caſtillans, le Tribut auquel il s'étoit engagé. C'étoit aſſez pour lui en faire un crime, & l'Adelantade ſe crut obligé de l'en punir. Il eut à paſſer des Montagnes fort eſcarpées, après leſquelles il deſcendit dans une Plaine, qui eſt arroſée par une grande Riviere. Bien-

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1498.

L'Adelantade l'y pourfuit.

tôt il y découvrit une Armée nombreufe, qui fembloit l'attendre de pied ferme. Mais s'étant avancé avec beaucoup de réfolution, il en fut quitte pour effuyer une grêle de fleches, qui ne bleffa point un Caftillan; & fes Ennemis fe diffiperent auffi-tôt dans les Montagnes. Quoiqu'il ne penfât point à les pourfuivre, la perte de quelques-uns de fes gens, qui furent maffacrés à l'écart, lui fit prendre la réfolution de donner la chaffe à ces Barbares. On en tua plufieurs; & l'on apprit, des Prifonniers, que Mayobanex s'étoit fortifié dans un Village avec l'élite de fes forces. L'Adelantade ne differa point à s'avancer vers cette retraite. Cependant, comme il cherchoit, dans la fituation de fes affaires, à gagner les Indiens plutôt qu'à les vaincre, il prit le parti de faire offrir fon amitié au Cacique, fans autre condition que de livrer Guarinoex. Mais le fier Indien répondit » que fon Allié étoit un Homme d'honneur, à qui l'on ne pouvoit reprocher d'avoir jamais fait tort à perfonne; au lieu que les Efpagnols, ne devoient paffer que pour des Brigands & des Ufurpateurs, dont il méprifoit les offres & l'amitié.

Noble fierté du Cacique Mayobanex.

Il ne rejetta pas avec moins de conftan-

ce, les repréſentations de ſes ſujets, qui commençoient à craindre les ſuites de la guerre. Il fit appeller Guarinoex, pour l'informer de ſa réſolution ; & l'embraſſant tendrement, il lui promit de périr plutôt que de le livrer à ſes Ennemis. Enſuite, il fit occuper toutes les avenues des Montagnes qui l'environnoient, avec ordre de faire mainbaſſe ſur tous les Caſtillans (35).

Comment il eſt pris par les Caſtillans.

Cette injurieuſe obſtination n'empêcha pas Dom Barthelemi de renvoyer au Cacique, trois de ſes ſujets qu'il avoit faits priſonniers, & d'en prendre occaſion de lui faire de nouvelles offres. Il s'avança même avec de meilleures eſpérances : mais, pour unique réponſe, Mayobanex fit donner la mort à ceux qui avoient oſé ſe charger de cette commiſſion. Alors les Caſtillans furieux ſe mirent en mouvement pour l'attaque ; mais au premier coup de feu, tous les Indiens prirent la fuite

(35) Avec le motif de la probité, qu'il fit valoir à ſes Sujets, Herrera lui en fait apporter un qui mérite d'être remarqué : » Il leur répondit qu'il » n'étoit pas raiſonnable » de livrer à ſes Ennemis » un homme qu'il avoit » pris ſous ſa protection ; » que d'ailleurs il avoit » toujours été ſon ami ; » parce que Guarinoex » avoit appris à lui & à » la Reine ſa femme, le » Branle de *Magua*. C'é» toit une ſorte de danſe, » que les Eſpagnols nom» merent le Branle de » la Vega, où le Royau» me de Guarinoex étoit » ſitué, *ubi ſup.* Chap. 8.

vers les Montagnes, & les deux Caciques, abandonnés presque seuls, se virent forcés de chercher leur salut dans la même retraite. L'Adelantade, quoiqu'obligé par la disette des vivres de renvoyer une partie de ses Troupes, ne craignit point de s'engager dans ces lieux sauvages, avec trente Hommes qui s'offrirent à le suivre. Il étoit résolu de donner la chasse aux Fugitifs, de Montagnes en Montagnes : mais, deux jours après, quelques Indiens étant tombés entre ses mains, la force des tourmens leur fit découvrir celle que Mayobanex avoit choisie pour azile. Aussi-tôt douze Castillans se déguiserent à la maniere du Pays, en se mettant nuds, & se frottant le corps d'une couleur rouge & noire (36), composée du fruit de certains Arbres, que les Indiens nommoient *Bixa*. Ils ne prirent point d'autres armes que leurs épées, qu'ils envelopperent dans des feuilles de palmier ; & se faisant conduire par leurs Prisonniers, ils pénétrerent, sous cette forme, jusqu'à la retraite de Mayobanex. Ils le trouverent avec sa Femme & ses Enfans. A la vûe de leurs épées, qu'ils firent briller tout

(36) C'est apparemment tout ce que toutes nos Relations nomment du Rocou.

d'un coup devant lui, ce malheureux Cacique ne fit point de résistance. Il fut conduit au Général, qui reprit aussi-tôt le chemin de la Conception, avec sa proie. Les douze Castillans avoient enlevé dans la même expédition une fort belle Indienne, Niéce de Mayobanex, & Femme d'un des principaux Seigneurs du Pays. Son Mari, qui s'étoit aussi réfugié dans les Montagnes, fut si désesperé de sa perte, que sans redouter le péril qui le menaçoit lui-même, il se hâta de suivre le Général; & l'ayant rencontré dans son retour, il le conjura, les larmes aux yeux, de lui rendre une femme qui lui étoit plus chere que la vie. L'Adelantade fut touché de cette tendresse de cœur, dans un Barbare. Il lui rendit sa Femme, sans exiger aucune rançon. Mais ce bienfait ne fut pas perdu pour les Castillans. Ils furent surpris de revoir bientôt ce généreux Indien, avec quatre ou cinq cens de ses Sujets, dont chacun portoit un *Coas*, espece de bâtons brûlés qui leur servoient à remuer la terre. Il demanda un terrain pour le cultiver. Son offre fut acceptée; & le travail de ses gens, animé par la reconnoissance, eut bientôt défriché de vastes Champs, où

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1498.

Tendresse d'un Indien pour sa femme.

Sa reconnoissance pour les Castillans.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1498.

l'Adelantade fit semer fort utilement du Blé (37). Cet exemple fit espérer, aux Sujets de Mayobanex, qu'ils obtiendroient aussi facilement sa liberté. Ils vinrent la demander en grand nombre, & chargés de présens, avec promesse de demeurer fideles à l'Espagne. L'Adelantade se crut obligé de donner un exemple de rigueur, pour retenir tous les autres Caciques dans la soumission. Il rendit aux Ciguayos toute la famille de leur Prince, mais il fut inexorable pour sa personne. Ce refus, dont ils parurent consternés, leur ayant fait tourner leurs ressentimens sur Guarinoex, ils le livrerent aux Castillans, comme la premiere cause du malheur de leur Maître. La vie de Guarinoex fut ménagée, par des raisons qui ne sont pas expliquées dans l'Histoire ; tandis que Mayobanex, condamné à la mort (38) dans toutes les formes de la Justice Espagnole, expia leur faute commune par le plus infâme supplice.

Mayobanex est condamné au supplice.

(37) Herrera dit qu'ils firent en peu de temps pour trente mille écus de travail, *ubi suprà*. Chap. 9.

(38) Histoire de Saint-Domingue, liv. 3. page 208. & précédentes Herrera & Oviedo ne parlent point de cette mort L'autre Cacique fut épargné apparemment parce qu'il s'étoit fait instruire des principes du Christianisme, quoiqu'il ne les eût point encore embrassés. Herrera, Liv. 3. Chap. 4.

CHRISTOPHE COLOMB. TROISIÈME Voyage. 1498.

TROISIÉME VOYAGE.

DE CHRISTOPHE COLOMB.

Obſtacles qui arrêtent l'Amiral en Eſpagne.

PENDANT que les progrès de la Colonie étoient retardés par tant d'agitations, l'Amiral n'avoit pas ceſſé de preſſer ſon Armement dans les Ports d'Eſpagne. Mais les obſtacles qu'il avoit trouvés, de la part de ceux qui avoient été d'abord les plus ardens à le ſervir, lui avoient fait douter pluſieurs fois ſi le but de cette conduite n'étoit pas de rebuter ſon zele & ſa conſtance. Cependant il n'avoit point à ſe plaindre du Roi & de la Reine, qui ne ſe laſſoient point de le combler d'honneurs & de biens. Après avoir confirmé tout ce qu'ils avoient fait juſqu'alors en ſa faveur, ils lui offrirent, dans l'Iſle Eſpagnole, un terrain à ſon choix, de cinquante lieues de long, ſur vingt-cinq de large, avec le titre de Duc ou de Marquis. Mais il n'accepta point cette grace, autant pour éviter toutes ſortes de diſcuſſions avec les Officiers Royaux, que dans la crainte d'irriter la jalouſie des Grands, qu'il voyoit déchaînée contre lui. En-

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Nouvelles faveurs qu'il reçoit de la Cour.

ſuite, leurs Majeſtés, en conſidération de la découverte de Cuba & de la Jamaïque, dont il n'avoit tiré aucun avantage, le déchargerent du huitiéme des avances, auquel il étoit obligé pour recueillir la même portion des profits, ſur tous les Navires qui faiſoient le Voyage des Indes. Elles lui accorderent, dans ſa Juriſdiction des Indes, tous les droits & les honneurs dont l'Amirauté de Caſtille jouiſſoit dans la ſienne; & malgré les repréſentations de l'Amirauté, qui ſe plaignoit que cette faveur avoit trop d'étendue, elles ne changerent à ſes proviſions que quelques termes généraux, contre leſquels il y avoit plus de juſtice à ſe récrier. En même-temps, elles lui recommanderent de préférer toujours la douceur à la ſévérité, du moins quand elle pourroit s'accorder avec les droits de la juſtice. Ce conſeil paroît avoir été la ſeule marque que le Roi & la Reine euſſent fait quelque attention aux plaintes & aux accuſations de ſes Ennemis (39).

Indiens qui alterent les diſpoſitions de la Reine.

Mais les trois Navires, qu'il avoit vûs partir de Cadix en arrivant dans ce Port, y étoient revenus dès le 20

(39) Herrera, Liv. 3. Chap. 9.

d'Octobre 1496. Ils avoient amené les trois cens Indiens que l'Adelantade avoit pris le parti d'envoyer en Eſpagne. Alfonſe Nigno, qui les commandoit, avoit malignement affecté d'écrire, de Cadix à la Cour, qu'il apportoit beaucoup d'or; & ces richeſſes pretendues, qu'on attendoit impatiemment, ſe trouverent réduites à trois cens Miſerables, qui n'étoient propres qu'à l'eſclavage. Soit que Nigno eût agi de concert avec les Ennemis de l'Amiral, ou qu'ils euſſent pénétré d'abord cet indécent badinage, ils en avoient pris occaſion de faire un autre emploi des ſommes deſtinées à l'armement, ſous prétexte qu'elles alloient être remplacées par l'or de Nigno; & les affaires des Indes furent d'autant plus décréditées après l'éclairciſſement, que la même malignité ne manqua pas de publier que tout ce qu'on en avoit dit juſqu'alors n'étoit pas plus réel. Leurs Majeſtés mêmes ouvrirent quelque temps l'oreille à l'impoſture; & dans leur chagrin, elles déſapprouverent l'envoi des trois cens Eſclaves, juſqu'à dire hautement que ſi ces Inſulaires s'étoient ſoulevés contre les Caſtillans, ils y avoient ſans doute été contraints par la rigueur avec laquelle ils étoient trai-

CHRISTOPHE COLOMB, III. Voyage. 1498.

tés. L'Amiral n'eut pas d'autre parti à prendre, que de blâmer ſon Frere, & de ſe borner, en attendant de nouveaux fonds, à faire équiper les deux Bâtimens qui furent confiés à Pierre Hernandez Coronel. Heureuſement, néanmoins, Jean Rodriguez de Fonſeca, Doyen de Seville, qui avoit toujours eu la direction des armemens pour les Indes, & qui étoit devenu ſon Ennemi, fut nommé à l'Evêché de Badajos, & ſa Commiſſion fut donnée à Torrez, qui avoit ramené la Flotte du ſecond Voyage. Cette révolution accélera l'armement; mais il fut encore retardé par la mort du Roi Jean de Portugal, & par celle du Prince héréditaire d'Eſpagne, qui arriverent ſucceſſivement. Enſuite, Torrez ayant fait des propoſitions qui déplurent à la Cour, on y appella l Evêque de Badajos, qui, par haine pour les Colombs, ou par dégoût pou l'entrepriſe des Indes, fit naître mille difficultés qui retarderent encore les préparatifs du départ. Cependant les ordres de la Reine devinrent ſi preſſans, par les ſollicitations continuelles de l'Amiral, qu'enfin la Flotte fut en état de mettre à la voile.

Autre changement.

Elle partit, ſous ſes ordres, le 30

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

dè Mai 1498, composée de six Vaisseaux qu'il avoit obtenus ; & pour éviter une Flotte Portugaise, qu'on craignoit de rencontrer vers le Cap de Saint-Vincent, elle gouverna droit à l'Isle Porto-Santo, où elle arriva le 7 de Juin. Après y avoir fait de l'eau, elle se rendit à Madere. Le 19, elle jetta l'ancre à la Gomera, où l'Amiral, apprenant qu'un Vaisseau François avoit pris deux Caravelles Espagnoles, lui donna la chasse & reprit une des deux Caravelles. Ensuite, étant passé à l'Isle de fer, il se livra au desir d'entreprendre de nouvelles découvertes : mais, pour ne pas laisser sa Colonie sans secours, il résolut d'envoyer directement trois de ses Vaisseaux à l'Isle Espagnole ; le premier, sous la conduite d'Alfonse Sanchez de Carvajal, Officier de mérite & de naissance ; le second, sous celle de Pierre d'Arana, Parent de l'ancien Gouverneur du Fort de Navidad, qui avoit été détruit par Caonabo ; & le troisiéme, sous celle de Jean-Antoine Colomb, Génois, qui lui appartenoit par le sang. Ces trois Capitaines devoient commander tour à tour. Ils eurent ordre de faire l'Est-quart-de-Sud-Est, pendant l'espace d'environ huit

Départ de l'Amiral pour son troisiéme Voyage.

Division qu'il fait de sa Flotte.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498

cens lieues ; enſuite, de porter à l'Oueſt-Nord-Oueſt, pour reconnoître l'Iſle de Portoric, d'où la Navigation eſt aiſée juſqu'à San-Domingo.

Il ſe ſépare, pour aller faire de nouvelles découvertes.

Pour lui, s'étant pourvû de tout ce qu'il jugea néceſſaire pour une longue courſe, il prit la route de l'Iſle de Fer, la derniere des Canaries à l'Oueſt. Son intention, ſuivant les termes d'Herrera, étoit de ſuivre, au nom de la Sainte Trinité, le Sud juſqu'à la Ligne, & de prendre enſuite à l'Oueſt, juſqu'au Sud-Eſt de l'Iſle Eſpagnole, dans l'eſpoir de rencontrer des Iſles ou la Terre-ferme. C'étoit une route qu'il croyoit encore inconnue : mais il avoit appris des Inſulaires de l'Eſpagnole qu'il étoit arrivé, dans leur Iſle, des hommes noirs, avec des lances garnies d'un fort beau métal, qu'ils nommoient

Quels étoient ſes motifs.

Guanin. Il avoit eu, entre les mains, quelques bouts de ces lances, qu'il avoit envoyés en Eſpagne, & dans leſquels on avoit trouvé dix-huit trente-deuxiémes d'or, ſix d'argent & huit de cuivre. Toutes ſes lumieres le porterent à croire qu'on ne pouvoit venir d'auſſi loin que de l'Afrique aux Antiles, ſur des Bâtimens auſſi fragiles que ceux des Afriquains : d'où il concluoit que ces

hommes étoient venus d'un Pays beaucoup moins éloigné (40).

Christophe Colomb. III. Voyage. 1498.

Il passe aux Isles du Cap Verd.

Après avoir doublé l'Isle de Fer, il prit la route des Isles du Cap Verd, qu'il se plaignoit qu'on avoit mal nommées, parce que dans ses anciens Voyages il les avoit toujours vûes seches & stériles (41). Le 27 de Juin, il apperçut celle de Sal, qui se présente la premiere. Ensuite, passant à celle de Buenavista; il se rendit le 30 à San-Jago. Son dessein étoit d'y prendre quelques Bestiaux, pour les transporter à l'Espagnole : mais les maladies, qui commençoient à regner dans ses Equipages, lui firent craindre le mauvais air de cette Isle. Il ne pensa qu'à s'en éloigner, en regrettant d'avoir allongé inutilement sa route. Le 4 de Juillet, il fit gouverner au Sud-Est, jusqu'à cinq dégrés de latitude du Nord. Le 13, à cette hauteur, & sous un Ciel fort couvert, il essuya une chaleur si excessive, que le godron n'y résistant point, son Vaisseau fit eau de toutes parts. Ses vivres se corrompirent. Le Blé jettoit des flammes. Le Lard couloit

Embarras où le jette l'excès de la chaleur.

(40) Herrera, Liv. 3. Chap. 9.

(41) Il ne faisoit pas attention que c'est du Cap Verd que ces Isles ont tiré leur nom, parce qu'elles en sont voisines, & que ce Cap est en effet d'une charmante verdure.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

en graisse, & le Vin fuyoit des tonneaux entr'ouverts (42). Mais Colomb, quoiqu'affligé de la goutte & fatigué d'un travail continuel, voulut avancer plus au Sud, pour tourner ensuite à l'Ouest. Il ne changea point de résolution jusqu'au 31, que l'eau commençant à lui manquer, il se crut dans la nécessité de prendre au Nord-quart-de-Nord-Est, pour s'avancer vers les Isles des Caraïbes. Il avoit vû, le 22, un grand nombre d'oiseaux, qui passoient de l'Est-Sud-Est au Nord-Est, & qui lui avoient fait juger qu'il étoit proche de quelque Terre : cependant il sembloit avoir perdu cette espérance, lorsqu'après avoir changé de route, & pendant qu'il regrettoit d'avoir manqué son dessein, un Matelot nommé *Perez*, natif de Huelva, qui étoit à la Hune, découvrit la Terre à quinze lieues au Sud-Est. C'étoient trois Montagnes. On porta aussi-tôt vers la Côte. En approchant, l'Amiral apperçut un Cap à l'Ouest, sous lequel s'ouvroit un Port, formé en partie par un

Il découvre une Terre inconnue.

(42) Oviedo fait essuyer à la Flotte une terrible tempête. Il peut ne pas se tromper sur ce point, puisqu'il cite le témoignage du premier Pilote de l'Amiral : mais il se trompe sans doute lorsqu'il met de ce Voyage le second Fils de Colomb, Dom Fernand, qui étoit Page de la Reine, depuis la mort du Prince d'Espagne.



Carte des Provinces de
Caracas, Comana, et Paria
Situées dans l'Amerique Meridionale.
Pour l'Histoire Generale des Voyages Par le S.r B. Ing. de la M.e
Lieues communes de France de 2282 Toises.
Longitude de l'Isle de Fer
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Les Grenadins
Isle de la Grenade
Isles d'Aves
Isle de la Marguerite
Leon de Caracas
Valence
Cumana
Golphe de Paria
I. de la Trinite dont l'Interieur est peu connu
Caracas
Comana
Paria
Baraquicimeto
Barcelona
Riviere de l'Orinoque
S. Thomas de Guyane
Ce Terrein est bas et noye et coupe de plusieurs bras qui tombent de l'Orinoque dans la Mer, mais peu connus

Rocher de la forme d'une Galere à la voile. Il lui donna le nom de *Galera* : mais ayant tenté inutilement d'y entrer, parce qu'il ne s'y trouvoit point assez d'eau, il tourna vers un autre Cap, qu'il découvrit à sept lieues vers le Sud. Il n'y trouva point de Port, & toute la Côte étoit revêtue d'Arbres jusqu'à la Mer.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

C'étoit une Isle, qu'il nomme la Trinité.

On reconnut que cette Terre étoit une Isle. Elle reçut le nom de la *Trinité*, apparemment parce qu'elle s'étoit présentée sous la forme d'une Montagne à trois têtes ; quoiqu'un Historien assure aussi (43) que l'Amiral s'étoit proposé de donner ce nom à la premiere Terre qu'il pourroit découvrir. Le lendemain, on rangea la Côte à l'Ouest, l'espace d'environ cinq lieues, jusqu'à une langue de terre où l'on fit de l'eau, & qui fut nommée *Punta de la Plaga.* Les Castillans, ayant pénétré dans l'Isle, y trouverent des traces d'hommes & des instrumens de pêche. Ils crurent voir aussi plusieurs Habitations dans l'éloignement, & une autre Isle vers le Sud, à la distance d'environ vingt lieues, qu'ils nommerent *Isla Santa.* Mais, continuant de chercher un Port, ils s'avancerent le

(43) Herrera, *ubi sup.* Chap. 10.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

jour d'après vers un Cap à l'Oueſt, qui reçut le nom de *Punta de l'Arenal* ; & ce fut ſans s'en être apperçus qu'ils ſe trouverent dans un Golfe, auquel ils donnerent le nom de *la Vallena*. La longueur de l'Iſle, depuis la Galera juſqu'à Punta de l'Arenal, ne parut pas moins de quarante-cinq lieues. L'Amiral fit deſcendre une partie de ſes gens à cette Pointe ; & ſes incommodités l'ayant obligé lui-même de prendre un peu de repos ſur le rivage, il fut ſurpris de voir paroître un Indien qui s'approcha de lui ſans défiance, & qui lui voyant un bonnet de velours cramoiſi, le prit hardiment, s'en couvrit la tête, & mit ſur celle de l'Amiral une couronne d'or qu'il avoit ſur la ſienne. On jugea que c'étoit le Cacique de l'Iſle, quoiqu'il ſe fût préſenté ſans aucune ſuite. Le même jour, un grand Canot s'approcha des Navires, chargé de 25 Indiens, jeunes, de fort belle taille, & plus blancs que les Inſulaires des Antilles. Ils avoient la tête enveloppée d'une toile de coton de diverſes couleurs, & le devant du corps, depuis la ceinture juſqu'aux genoux, couvert de la même toile. Leurs cheveux étoient longs, & coupés à la maniere de l'Eſpagne. Leurs armes n'étoient

Golfe qu'il nomme la Valiena, ou la Baleine.

Un Indien lui met ſur la tête une couronne.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

que des arcs, des fleches & des boucliers. L'Amiral fit tirer quelques coups de mousquet, pour se faire respecter; & ce bruit leur fit tomber les rames des mains. Ils parloient entr'eux avec assez de chaleur; ce qui fit juger qu'ils se demandoient quels pouvoient être les Etrangers. On leur montra quelques bagatelles de l'Europe, pour les attirer par cette vûe. Leur effroi paroissant le même, l'Amiral fit jouer de divers instrumens, tels que le Tambourin & la Flutte, & donna ordre à quelques jeunes gens de danser sur le tillac. Mais les Indiens, prenant cette symphonie pour un signal de combat, se couvrirent de leurs boucliers & lancerent quantité de fleches. Deux coups d'arbaletes, qui furent tirés dans la seule vûe de les intimider, leur firent quitter aussi-tôt les armes. Ils vinrent se ranger sous la Poupe d'un des Navires, dont le Pilote descendit hardiment dans leur Canot, & leur fit quelques présens. Ils l'inviterent à les suivre à terre; mais tandis qu'il alla consulter là-dessus ses Officiers, ils s'éloignerent à force de rames (44).

Rien ne causa plus de surprise, à

(44) Herrera, *ubi sup.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Observations de l'Amiral sur cette Côte.

l'Amiral, que le froid qu'on ressentoit tous les matins sur cette Côte, à dix degrés de la Ligne, & dans les jours caniculaires. Il remarqua aussi que les eaux couroient fort rapidement vers l'Ouest, & que la marée montoit & descendoit soixante pas plus qu'à Saint-Lucar de Barameda (45). La grande étendue d'eau qu'il avoit devant lui, dans le Golfe de la Vallena, lui fit prendre encore pour des Isles, quelques Terres qu'il voyoit à peu de distance, quoiqu'elles fussent des parties du Continent. Il en nomma une, *Gratia.* Enfin, passant par le Canal, dont la largeur n'est que de deux lieues, avec un danger continuel, qui venoit de l'impétuosité du Courant, & qui lui fit donner à ce passage le nom de *Boca de Sierpe*, ou Bouche de Serpent, il aborda heureusement à la Terre-ferme, mais sans la distinguer encore. La Côte, qu'il trouva fort agréable, reçut le nom de *Paria.* Les fruits y étoient semblables à ceux de l'Isle Espagnole, les huîtres fort grandes & le Poisson en abondance. On ne fut pas long-temps à découvrir que le mouvement & le bruit des eaux venoit d'une grande

Isle de Gratia.

Passage nommé Boca de Sierpe.

(45) *Ibidem.*

Riviere, nommée *Yuyapari* (46), qui se décharge dans le Golfe. L'Amiral apperçut deux petites Isles, au milieu d'une autre embouchure formée par un Cap qu'il nomma *Boto*, parce qu'il s'avance peu en Mer. Il découvrit ensuite un autre Cap, qui lui parut appartenir à la Trinité, & qui fut appellé *Lapa*. Les deux Isles reçurent les noms d'*El Caracol* & d'*El Delfin*. De la Pointe du Cap de Lapa, on vit, à la distance de vingt-six lieues vers le Nord-Est, une Terre fort haute, que sa beauté fit nommer *Bella forma*. La multitude des enfoncemens, qui paroissoient autant de Canaux ou de passages, continuoit de faire prendre toutes ces Terres pour des Isles. On s'avança, d'environ cinq lieues, au-delà du Cap de Lapa ; &, dans cet espace, on observa de très beaux Ports, fort proches les uns des autres. Quelques Matelots qui furent envoyés au rivage, y trouverent du feu, des sentiers, & une cabane découverte. En rangeant la Côte, huit lieues plus loin, on ne

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Caps de Boto, & de Lapa.

Isles de Caracol & du Dauphin.

(46) C'étoit l'Orenoque. On suit Herrera, qui lui donne toujours le nom d'*Yuyapari*. L'Historien de Saint-Domingue prétend que c'étoit aux Singes, que les Habitans donnoient ce nom ; mais il se peut aussi qu'ils nommassent une des bouches de l'Orenoque, *Yuyapari*, ou Riviere des Singes.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

ceſſa point de voir de très-bons Ports, des Terres cultivées, & quantité de Rivieres. On trouva des raiſins d'excellent goût, & divers autres fruits.

Indiens du Pays, & leur couleur.

Le 6 d'Août, après avoir fait encore cinq lieues, on vit paroître un Canot, qui portoit cinq Indiens. Ils s'approchoient, pour répondre à l'invitation des Caſtillans, lorſqu'un coup de vent ayant renverſé le Canot, ils s'efforcerent de ſe ſauver à la nage. On en prit quatre. Ils étoient de la même couleur que le commun des Indiens. L'Amiral leur fit donner des ſonnettes & des grains de verre, avec leſquels ils retournerent gaiement au rivage; mais ce fut pour revenir bientôt avec quantité d'autres, qui apporterent des boucliers, des arcs & des fleches, du pain, de l'eau, diverſes viandes, & deux ſortes de liqueurs, l'une blanche & l'autre verte. Avant que d'entrer dans les Barques, où ils ſe préſentoient volontairement, ils flairoient & les Barques & les Matelots. De tous les préſens qu'on leur fit, ils ne paroiſſoient eſtimer que les ſonnettes, & les moindres morceaux de laiton. Les mouchoirs de coton, dont ils ſe couvroient la tête & la ceinture, étoient de diverſes couleurs & fort bien tra-

vaillées. La nuit, qui commençoit à s'approcher, les fit partir si légerement à la nage, que l'Amiral ne put exécuter le dessein qu'il avoit eu d'en retenir quelques-uns. Mais, le lendemain, il en prit six, avec lesquels il fit voile vers une Pointe, qui fut nommée *Punta del Aguja*, & d'où l'on découvroit de fort belles Terres. Il aborda dans un lieu qu'il nomma *los Jardinos*. La perspective en étoit charmante, & l'on y voyoit quantité de maisons, qui paroissoient contenir un grand nombre d'Habitans. Ceux, qui vinrent à Bord, portoient de petites lames d'or autour du cou. De la Pointe d'Aguja, on en découvrit une autre vers le Sud, que l'Amiral prit encore pour une Isle. Il lui donna le nom de *Sabeta*; & vers le soir il en apperçut une troisiéme, dont il prit la même idée. Mais on reconnut ensuite que c'étoit autant de parties de la Terre-ferme (47).

Pointe d'Aguja.

Les deux Vaisseaux revinrent mouiller à los Jardinos, & se virent bientôt environnés de Canots chargés d'Indiens, qui portoient au cou des lames d'or de la grandeur d'un fer à cheval. Quoiqu'ils paroissent estimer ces orne-

Indiens parés de morceaux d'or.

(47) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

mens, ils les donnoient volontiers pour des ſonnettes ; & l'Amiral ne s'ennuya point d'un ſi beau commerce. Mais, les ſonnettes lui manquant bientôt, il eut recours à d'autres imaginations, pour tenter les Indiens par d'autres amorces. Les Canots arrivoient en foule, & ne ceſſoient point d'apporter de l'or, en colliers ou en grains. Il s'en trouva un lingot, de la groſſeur d'une pomme (48). On vit arriver auſſi des femmes, les bras garnis de bracelets de perles, qui firent ouvrir les yeux aux Caſtillans. L'Amiral ſe hâta de demander d'où leur venoient tant de richeſſes. Elles lui montrerent les coquilles où naiſſoient les Perles ; & leurs ſignes lui firent comprendre qu'elles les tiroient du côté de l'Oueſt, derriere le Cap de Lapa, entre cette Pointe & la Terre-ferme. Il trouva tous ces Peuples fort traitables, de très belle taille, & plus blancs que les autres Indiens. Leurs cheveux, qui étoient proprement coupés, & les mouchoirs qu'ils portoient ſur la tête, leur donnoient beaucoup de grace (49).

L'Amiral prend diverſes parties du Continent pour des Iſles.

Le 10, on fit voile vers l'Ourſe, non pour continuer de ſi riches échan-

(48) *Ibidem.*

(49) *Ibidem.*

ges, que la diminution des vivres, & celle des sonnettes obligeoient de remettre à d'autres temps, mais pour se dégager de tant de Canaux, qui faisoient croire à l'Amiral, qu'il voyoit autant d'Isles que de séparations. Il donna les noms d'*Ysabella* & du *Tramontana*, à deux Terres qu'il prit encore pour deux Isles, & qui étoient d'autres parties du Continent. Le 11, prenant à l'Est, dans l'esperance de sortir entre la Pointe de Paria, & la Côte opposée, il traversa le Golfe; & le 13, il entra dans un très beau Port, qu'il nomma *el Puerto de Gatos*, trompé par la vûe d'un grand nombre de très gros Singes, qu'il prit d'abord pour des Chats. Ce Port est proche de la bouche de l'Orenoque, qu'Herrera nomma *Yuyapari*, & qui contient les deux petites Isles del Caracol & del Delfin. A peu de distance, on visita un autre Port, qui fut nommé *Puerto de las Cabanas*, parce qu'on y vit quantité de Cabanes. Le 14, on doubla le Cap de Lapa, pour sortir du Golfe au Nord. Entre ce Cap, qui fait la pointe de la Côte de Paria, & le Cap Boto, qui est au Nord-Ouest de la Trinité, la distance est d'environ deux lieues; mais un peu au-dessus, le Ca-

Port de Gatos ou des Chats.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

nal en a cinq de largeur. Les trois Vaisseaux, y étant entrés avant midi, trouverent les flots dans un mouvement terrible, & si couverts d'écume, par le combat du courant avec la marée, que le danger leur parut extrême. Ils s'efforcerent en vain de mouiller. Les ancres furent enlevées par la force des vagues. Ils avoient trouvé la Mer aussi fougueuse, en entrant dans le Golfe par le Canal qui avoit reçu le nom de *Sierpe*; mais ils y avoient eu la faveur du vent : au lieu que dans le passage, où ils se voyoient engagés, le vent avec lequel ils esperoient sortir s'étant calmé tout d'un coup, ils demeuroient comme livrés à l'impétuosité des flots, sans aucun moyen d'avancer ou de retourner dans le Golfe. L'Amiral sentit la grandeur du péril. Il confessa que s'il en étoit délivré par le Ciel, il pourroit se vanter d'être sorti de la gueule du Dragon; & cette idée fit donner au Détroit le nom de *Bocca del Drago*, qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui. Enfin la marée perdit sa force, & le courant des eaux douces du Fleuve jetta les trois Vaisseaux en haute Mer (50).

Boca del Drago. Origine de ce nom.

De la premiere Terre de la Trinité

(50) Herrera, Liv. 3. Ch. 11. *Voyez* ci-dessous, le Voyage d'Ojeda & d'Americ Vespuce.

jusqu'au

jusqu'au Golfe qui fut nommé *Golfe des Perles*, on n'avoit pas compté moins de cinquante lieues. L'Amiral suivoit la Terre, qu'il prenoit pour celle qu'il avoit nommée *Isle de Gratia*, & tourna Nord & Sud autour du Golfe, dans la vûe d'approfondir si cette grande abondance d'eau venoit des Rivieres, suivant l'opinion des Pilotes, mais contre la sienne; parce qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût un Fleuve au Monde, qui produisît tant d'eau, ni que les Terres qu'il voyoit en pussent tant fournir non plus, à moins qu'elles ne fussent la Terre-ferme. Il trouva, sur cette Côte, quantité d'excellens Ports, & plusieurs Caps, auxquels il donna successivement des noms, tels que *Cabo de Conchas*, *Cabo Luengo*, *Cabo de Sabor*, & *Cabo Ricco*. En sortant du Canal il avoit découvert, à vingt-six lieues au Nord, une Isle qu'il avoit nommée l'*Assomption*, une autre qui fut nommée la *Concep-tion*, & trois autres qui reçurent le nom de *los Testigos*. Une cinquiéme prit celui de *Cabellos el Romero*, & plusieurs petites, celui de *las Guardas*. Après toutes ces Isles, il trouva celle qui reçut, & qui porte encore le nom de la *Marguerite*, près de laquelle il

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Prodigieuse abondance d'eau.

Caps de Conchas, de Luengo, de Sabor, & de Ricco.

Diverses Isles.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

en trouva trois petites à l'Eſt-Sud-Eſt, & deux vers le Nord au Sud. *El Martinette*, *Cubagua* & *Cochem*, furent les noms qu'il impoſa aux principales, mais qui ne ſe ſont pas conſervés. Ce ne fut qu'après avoir fait environ quarante lieues au-delà de Boca del Drago, que voyant la longueur de la Côte, qui continuoit toujours de deſcendre à l'Oueſt, il crut pouvoir juger, avec une véritable certitude, qu'une ſi vaſte étendue de Terre ne pouvoit être une Iſle, & que c'étoit le Continent. Il fit cette déclaration le Mercredi, premier jour d'Août. Ainſi, malgré les prétentions de quelques autres Navigateurs, dont on verra par degrés les Voyages & les découvertes, c'eſt à Chriſtophe Colomb qu'on croit devoir attribuer la gloire d'avoir reconnu le premier une partie du Continent de l'Amérique (51).

L'Amiral croit avoir trouvé un Continent.

Mais, dans l'étonnement d'avoir vû de l'eau douce ſi loin en Mer, & de trouver l'air ſi temperé proche de la Ligne, qui avoit toujours paſſé pour inhabitable, il lui tomba dans l'eſprit

(51) Herrera, Liv. 3. Chap. 11. On regarde comme une chimere, le bruit qui avoit couru dès ſes premieres découvertes, qu'il avoit profité des Mémoires d'un Pilote mort chez lui. Voyez ci-deſſus page 3.

Christophe Colomb. III. Voyage. 1498.

Il s'imagine avoir trouvé la vraie situation du Paradis terrestre.

une idée fort singuliere, à laquelle il demeura long-temps attaché. Comme il avoit observé d'ailleurs qu'à la distance d'environ cent lieues des Açores, & dans la même hauteur du Nord au Sud, l'aiguille déclinoit d'un quart au Nord-Ouest, & que plus il avançoit à l'Ouest, plus l'air étoit doux & serein, les Peuples moins noirs, & d'un caractere plus traitable, le Pays plus beau & plus fertile, il s'imagina que c'étoit de ce côté du Monde que le Paradis terrestre devoit être situé; que la Mer montoit insensiblement vers le Ciel; que la Terre n'étoit pas ronde, & qu'en pénétrant plus loin, on arriveroit au sommet d'une éminence où se terminoit le Monde, & sur laquelle étoit le Paradis terrestre (52). Il jugea même que l'eau douce, à laquelle il avoit trouvé tant d'abondance & de force, dans une étendue de cinquante lieues de Mer, pouvoit venir de la Fontaine, dont les Livres

(52) *Ibidem.* Voici les termes d'Herrera : » Son » imagination étoit que » la terre ressembloit à » la moitié d'une poire, » ayant le bout de l'essieu » élevé, ou au teton d'une » femme ; que le côté » élevé de l'essieu étoit » plus haut & plus proche » de l'air & du Ciel ; qu'il » étoit sous la Ligne équi- » noxiale, & que c'étoit » sur le haut de cet essieu » qu'étoit situé le Para- » dis terrestre. *Ibid.* Chapitre 12.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

ſaints nous apprennent que ce lieu de délices étoit arroſé, & qui deſcendant dans le Golfe, produiſoit, par-deſſous la Terre & le fond de la Mer, les quatre grands Fleuves qui ſont nommés dans la Geneſe. Herrera, qui s'étend ſur cette chimere, excuſe l'Amiral par les ténébres où l'on étoit encore ſur toutes les merveilles qu'on commençoit à découvrir dans le nouveau Monde; & l'Hiſtorien de Saint-Domingue veut qu'on la regarde » comme un de ces » délires, auxquels les grands Hommes » ſont ſouvent plus ſujets que les » autres; d'autant plus excuſable dans » Colomb, qu'il étoit peut-être un peu » ébloui du merveilleux de ſes décou- » vertes (53).

Il reprend vers l'Iſle Eſpagnole.

Ses infirmités, qui augmentoient de jour en jour, ne lui permettant point d'écrire le reſte de ſa Navigation, il en laiſſa le ſoin à ſes Pilotes, dont il ne paroît pas que les Journaux aient jamais été publiés. L'Hiſtoire ajoute ſeulement qu'après avoir formé la réſolution de retourner à l'Eſpagnole, il gouverna au Nord-Eſt Quart-de-Nord.

Ses obſervations.

Avec l'attention qu'il apportoit à tous les effets de la Nature, il fit réflexion

(53) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 2.

qu'en allant des Canaries à l'Espagnole, lorsqu'il eut passé trois cens lieues à l'Est, l'aiguille nordestoit d'un quart, & que l'étoile du Nord ne s'élevoit que de cinq degrés, au lieu que dans la route qu'il venoit de faire, l'aiguille n'avoit point varié, jusqu'à ce qu'elle nordesta tout-d'un-coup d'un quart & demi, & même d'un demi vent, qui fait deux quarts entiers. Il remarqua aussi que l'Etoile du Nord étoit au quatorziéme degré, lorsque les Gardes avoient passé au-delà de la tête l'espace de deux heures & demie. Dans les premieres Lettres qu'il écrivit aux Rois Catholiques, il les pria d'attacher une grande importance à ces (54) observations. Il étoit parti, le 15 d'Août, du petit Golfe, qui est fermé par les Isles voisines de la Marguerite, après avoir reconnu que les Indiens y pêchoient

(54) Il les prioit aussi de ne pas prêter l'oreille à la calomnie. Il les assuroit qu'il avoit trouvé des lieux où il se trouvoit des grains d'or du poids de vingt onces, des morceaux de cuivre de cent cinquante livres, de l'azur, de l'ambre, du coton, du poivre, de la canelle, du storax, du citrin, de l'aloës, du gingembre, de l'encens, des mirabolans de toute espece, & de la cabuya, herbe à côte dont on pouvoit faire de très bonne toile. Mais il ne parloit pas apparemment des perles qu'il avoit vûes en si grand nombre, puisque ses Ennemis l'accuserent d'avoir déguisé cette précieuse découverte à la Cour.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

de fort belles Perles. Les vents & les courans lui furent si favorables, que le 19 il se trouva devant la Beata, c'est-à-dire, vingt-cinq lieues au-delà de San-Domingo. Ce ne fut pas sans chagrin, qu'il s'apperçut de l'erreur de ses Pilotes. Elle venoit de la nécessité où l'on étoit encore, dans un temps où ces Mers étoient si peu connues, de voguer toutes les nuits en tournoyant, soit pour éviter les bancs, dont on ignoroit la situation, soit pour se dérobber aux courans, qui baissent à l'Ouest, & qui pouvoient jetter fort loin les Navires. Lorsqu'on se vit entre la Beata & l'Espagnole, où la distance n'est que de deux lieues d'une Isle à l'autre, l'Amiral envoya ses Barques au rivage, pour se faire amener quelques Insulaires, qu'il vouloit charger d'une Lettre pour son Frere. Une arbalete Espagnole, qu'il vit entre leurs mains, lui parut d'un si triste augure, qu'elle lui fit rappeller les premiers malheurs de la Colonie. Mais on avoit vû passer ses trois Navires au-dessous de San-Domingo ; & l'Adelantade, ne doutant pas que ce ne fût les siens, avoit aussi-tôt dépêché une Caravelle, qui ne tarda point à les joindre.

Il arrive à la vûe de San-Domingo.

L'Amiral entra le 22 dans San-Domingo, qu'on nommoit déja la Capitale de l'Isle. Il fut reçu avec beaucoup d'acclamations & d'honneurs. Mais la joie, qu'il en devoit ressentir, fut temperée par de fâcheuses informations. Outre le triste état de la Colonie, qui avoit eu si long-temps la faim & la discorde à combattre, les trois Vaisseaux qu'il y avoit envoiés des Canaries n'étoient point encore arrivés. Ils avoient été emportés par des courans, dont les Pilotes ne connoissoient point encore la violence, plus de cent soixante & dix lieues au-delà du Port de San-Domingo ; & n'ayant pû reprendre leur route, ils se trouverent sur la Côte de Xaragua, fort près de la retraite que Roldan avoit choisie avec sa Troupe. Ces Rebelles furent d'abord allarmés de voir paroître trois Navires, & les crurent envoyés pour leur faire la guerre ; mais un peu d'explication les ayant détrompés, ils allerent à Bord, avec la précaution de dissimuler leur révolte. Ils demanderent des nouvelles de l'Amiral ; & tandis qu'ils jouissoient des rafraîchissemens qu'on envoyoit d'Espagne à la Colonie, ils eurent l'adresse de persuader aux trois Capitaines, que

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Il n'y trouve point les trois autres Vaisseaux.

Route qu'ils avoient prise.

Ils se trouvent sur la Côte de Xaragua.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

dans la difficulté de remonter à San-Domingo, entre les vents & les courans, qui portent presque toujours à l'Ouest dans ces Mers, ils n'avoient pas d'autre résolution à prendre que d'y envoyer par terre une partie de leurs Malades & de leurs Ouvriers.

Embarras que leur causent les Rebelles.

Cet avis couvroit des vûes fort malignes. Il fut suivi; & Jean-Antoine Colomb, un des trois Commandans, fut prié de prendre sous sa conduite quarante Hommes qu'on fit débarquer. Mais à peine furent-ils à terre, que Roldan leur exagera la longueur & les difficultés du chemin. Il leur représenta les travaux qui les attendoient aux Mines, la faim & la misere qui régnoient dans les Forts, la hauteur & la dureté des Colombs; & leur offrant le moyen d'éviter tant de malheurs, s'ils vouloient s'attacher à lui dans une Province agréable, où les vivres étoient en abondance, il n'eut pas de peine à séduire des Misérables, dont la plûpart avoient été tirés des Prisons & dérobbés au supplice. Il ne s'en trouva que huit, qui demeurerent fidéles à leur Chef, & qui retournerent à Bord. Après avoir fait des efforts inutiles pour rappeller les autres, le Conseil des Vaisseaux, très certain de la trahison de Roldan,

prit le parti d'envoyer Carvajal par terre, mais avec une escorte mieux choisie, & plus capable de se faire respecter; pendant qu'Arana & Colomb conduiroient les Navires à San-Domingo. Carvajal se chargea aussi d'employer tous ses soins pour faire rentrer les Rebelles dans la soumission. Heureusement l'Adelantade, averti, par des Indiens, qu'on avoit vû trois Vaisseaux sur les Côtes, s'étoit hâté d'envoyer une Caravelle pour leur servir de guide. Ils la rencontrerent; & malgré quelques nouveaux accidens, qui firent perdre à l'un son gouvernail, ils arriverent au Port de San-Domingo, peu de jours après l'Amiral. Mais la plus grande partie de leurs vivres ayant été consommée dans un si long Voyage, ils n'apportoient à la Colonie que de nouvelles bouches, qui augmenterent la famine.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

En quel état ils arrivent à San-Domingo.

Carvajal suivit de près ses deux Collégues. Il avoit renoncé à l'espérance de ramener Roldan par la douceur. Mais la voie de la force, qui restoit seule à tenter, étoit contraire aux inclinations de l'Amiral. Quoiqu'en arrivant il eût commencé par se faire montrer le Procès que l'Adelantade avoit instruit réguliérement contre les

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Rebelles, & qu'il en eût fait lui-même un autre, dans lequel il avoit recueilli les témoignages de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans l'Isle, il espera plus de succès d'une négotiation animée par sa présence & par ses soins. Cependant il ne crut pas s'y devoir engager, sans avoir mis, dans ses intérêts, tous ceux dont la fidélité lui sembloit suspecte. Comme il n'ignoroit pas que plusieurs souhaitoient vivement de retourner en Espagne, & que la difficulté qu'on avoit faite jusqu'alors de leur accorder cette grace n'avoit pas peu servi à grossir le Parti des Mecontens, il fit publier, le 12 de Septembre, que non-seulement il seroit permis de repasser la Mer, à ceux qui ne s'accorderoient pas du séjour de l'Isle, mais qu'on leur fourniroit des Bâtimens & des vivres. Cette offre fut acceptée d'un grand nombre, & fidellement remplie.

Expédient de l'Amiral pour appaiser les Mécontens.

D'un autre côté, Roldan n'eut pas plutôt appris le retour de l'Amiral, qu'il s'approcha du Fort de Bonao, dans une Plaine agréable & fertile, à vingt lieues de la Capitale. On douta d'abord si son dessein n'étoit pas de l'attaquer. Mais l'Amiral prévint cette résolution, en lui faisant offrir son

Négociations avec Roldan.

amitié. Carvajal & Ballester, qui lui furent envoyés à Bonao, le trouverent avec Escobar, Mexica, Gamits & Riquelme, ses trois principaux Officiers. Ils n'épargnerent rien pour lui faire comprendre que son propre intérêt devoit le porter à se reconcilier avec un Chef, qui l'honoroit du nom de son Ami, & qui étoit disposé à payer sa soumission par de nouvelles faveurs. La négotiation dura quelques semaines. On s'écrivit de part & d'autre, dans des termes assez mesurés. Mais la conclusion n'en paroissoit pas moins éloignée, surtout lorsque les Complices de Roldan se furent opposés à l'entrevûe que l'Amiral demandoit avec lui, dans la crainte apparemment d'être sacrifiés au ressentiment des Colombs. Enfin Ballester fit avertir l'Amiral que ce délai n'étoit pas sans danger; que le nombre de Mutins croissoit de jour en jour; qu'ils avoient déja séduit plusieurs Soldats de son Escorte, & qu'ils paroissoient attendre que ce pernicieux exemple leur en attirât d'autres, pour se trouver en état de pousser plus loin leurs entreprises. Cette Lettre jetta l'Amiral dans un cruel embarras. Il sentit la nécessité de prendre une résolution vigoureuse.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Les Tributs n'étoient pas payés, ou passoient entre les mains des Rebelles; & les Insulaires, charmés de voir leurs Vainqueurs prêts à s'entredétruire, laissoient la terre sans culture, dans l'espérance que la famine acheveroit de les en délivrer. Il étoit même à craindre qu'ils ne saisissent une si belle occasion pour recommencer la guerre. Des raisons si puissantes firent penser, aux Colombs, qu'il étoit temps d'employer la rigueur.

Raisons qui empêchent les Colomb, d'employer la rigueur.

Mais, lorsqu'ils entreprirent de rassembler leurs Troupes, dans la résolution de marcher à Bonao, la plûpart de leurs Soldats refuserent de les suivre. Il ne s'en trouva que soixante-dix, qui parussent disposés à prendre les armes (55); & quelques-uns si suspects, que l'Amiral, comptant peu sur leur fidélité, fit publier une Déclaration, qui portoit l'abolition du passé, pour ceux qui, dans l'espace de seize j urs, ou d'un mois s'ils étoient trop éloignés, rendroient l'obéissance qu'ils devoient au Roi, leur Souverain; avec promesse de les traiter

(55) L'un faisoit le boiteux, l'autre le malade, un autre donnoit pour excuse que son ami étoit avec Roldan, & un autre se disoit son parent. Herrera. *Ibidem*, Chap. 14.

humainement, de leur payer ce qui étoit dû de leur solde, & d'accorder le passage à ceux qui souhaiteroient de retourner en Espagne. Cette espéce d'Amnistie fut affichée le 9 Novembre aux Portes de San-Domingo. En même-temps il envoya, non-seulement pour Roldan, mais pour tous ceux qui voudroient l'accompagner, un Sauf-conduit (56), revêtu des plus fortes assurances de l'honneur & de la bonne foi.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Dans l'intervalle, il comprit que les

(56) La singularité de sa forme l'a fait conserver : » Moi, Christophe Colomb, Amiral de l'Océan, Viceroi & Gouverneur perpétuel des Isles & Terre ferme des Indes pour le Roi & la Reine nos Seigneurs, leur Capitaine Général, & de leur Conseil. Comme il est nécessaire, par rapport aux différends qui se sont élevés entre l'Adelantade mon Frere, & l'Alcalde François Roldan & sa Compagnie, pendant mon absence; & pour y apporter quelque remede, afin que leurs Altesses soient sinceres, que l'Alcalde vienne m'instruire de ce qui s'est passé, particuliérement de ce qui regarde l'Adelantade, à cause qu'il est mon Frere : Je donne par ces Présentes, au nom de leurs Altesses, toutes les assurances qu'il peut souhaiter, tant pour lui que pour ceux qui voudront l'accompagner en cette Ville, promettant que pendant leur voyage & leur séjour ici, comme dans leur retour à Bonao, il ne leur sera fait aucun tort ni déplaisir. De quoi je donne ma foi & ma parole de Gentilhomme, suivant la coutume d'Espagne, en témoinage de quoi j'ai signé le présent Ecrit de mon nom. *Herrera*, *Liv* 3, *Chap*, 14.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Retour des Navires en Espagne.

Navires ne pouvoient plus différer leur départ pour l'Espagne. Le terme prescrit étoit expiré depuis près de trois semaines. Quantité d'Indiens, qu'on y avoit embarqués, y mouroient sans pouvoir être secourus ; & les Equipages, dans la crainte de manquer de vivres, demandoient impatiemment qu'on mît à la voile. Il se vit dans la nécessité de les faire partir, & par conséquent d'informer la Cour des désordres auxquels il s'efforçoit de remédier. Il demandoit en même-temps des Religieux, pour annoncer l'Evangile aux Insulaires ; & quelque personnage d'un mérite distingué pour l'administration de la Justice, sans quoi il se promettoit peu de fruit du zéle des Missionnaires. Il mandoit aussi que malgré les maladies, que la subtilité de l'air, l'excès de la chaleur, & la mauvaise qualité des eaux, avoient causées dans l'origine, les Castillans s'accoutumoient au climat, & se portoient mieux avec les alimens Indiens, qu'avec le pain de Blé ; qu'ils ne manquoient point de Porcs & de Volaille, & que leur principal besoin étoit de Vin & d'Habits ; que l'Isle étoit remplie de gens oisifs ; qu'il lui paroissoit

Demandes & représentations que l'Amiral fait à la Cour.

néceſſaire de renvoyer en Eſpagne, à chaque Voyage, ceux qui manqueroient de conduite ou de ſoumiſſion, & que c'étoit le plus rude châtiment qu'on pût leur impoſer ; d'autant plus que depuis la révolte, il étoit devenu fort difficile d'exercer la Juſtice, ſans augmenter le nombre des Mécontens ; qu'à l'égard de Roldan, il croyoit devoir renvoyer à leurs Majeſtés le Jugement d'une Cauſe qui regardoit particuliérement l'Adelantade, & qu'il les prioit ou de faire venir les Parties en Eſpagne, ou de faire prendre des informations par des Commiſſaires déſintéreſſés ; qu'il conſentoit volontiers que les Coupables choiſiſſent des Avocats, auxquels ils remettroient leurs intérêts, pourvû qu'en attendant la déciſion de leurs Majeſtés, ils fuſſent exacts aux devoirs du Service, ou que pour lever le ſcandale d'un exemple dangereux, ils paſſaſſent dans l'Iſle de Portoric ; mais que s'ils continuoient leurs Brigandages, il ne répondoit pas que pour ſauver la Colonie, il ne fût bientôt obligé d'employer contr'eux toutes les forces qu'il avoit entre les mains ; que leur obſtination dans la révolte étoit l'unique raiſon qui l'eût empêché de

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

faire partir l'Adelantade, pour continuer la découverte de la Terre-ferme, avec trois Vaiſſeaux qu'il tenoit prêts pour cette expédition; mais qu'il ne pouvoit ſe priver de cette reſſource, & ſurtout d'un auſſi brave Homme que ſon Frere, tandis qu'il étoit à peine en ſûreté dans la Capitale. En effet, il paroît certain que ſans cet obſtacle, l'Adelantade eût découvert la Nouvelle Eſpagne (57). L'Amiral envoya, par les mêmes Vaiſſeaux, cent ſoixante-dix Perles, & quelques pieces d'or, avec quantité de ces Mouchoirs de différentes couleurs & d'un fort beau tiſſu, qu'il avoit rapportés de ſa derniere courſe. Il y joignit une Deſcription des Terres qu'il avoit découvertes, le Plan des Iſles, & la Relation de toutes les circonſtances de ſon Voyage (58). Mais ſes Lettres ne furent pas les ſeules qui partirent de l'Iſle. Roldan & ſes Amis envoyerent à Fonſeca, Evêque de Badajos, des Mémoires, où tout leur fiel étoit répandu, & qui devinrent, entre les mains de ce Prélat, le fondement d'une infinité de mauvais offices contre les Colombs. Ce fut de lui, du moins,

Préſens qu'il y envoye.

(57) Herrera, Liv. 3. Chap. 15.
(58) *Ibidem.*

que l'Amiral crut avoir reçu les plus rudes coups (59).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Après le départ de la Flotte, Roldan, se voyant sans prétexte pour refuser le Sauf-conduit qu'on lui avoit envoyé, prit le parti de se rendre à San-Domingo; mais avec autant de dissimulation que d'audace, & moins dans la vûe de se reconcilier avec l'Amiral, que pour débaucher une partie de ses gens. Il y passa quelques jours, pendant lesquels on lui fit diverses propositions, dont il affectoit de ne pas s'éloigner. Cependant il répondit ensuite qu'il ne pouvoit se déterminer à rien sans la participation de ses Amis, & cette feinte parut justifier son retour à Bonao. L'Amiral, malgré toute son indignation, le fit accompagner par Diego de Salamanca, Homme grave & judicieux, pour recevoir les explications du Conseil des Rebelles. Mais elles furent exprimées dans des termes insolens; & les articles blessoient également l'autorité de la Cour & l'honneur du Viceroi. Roldan, qui sçavoit bien qu'elles ne pouvoient être acceptées, n'attendit point la réponse, & partit brusquement pour

Nouvelles insolences de Roldan.

(59) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB III. Voyage. 1498.

la Conception, qu'il se flattoit de surprendre. Cette Forteresse étoit en sûreté sous le commandement de Ballester. Cependant, après avoir désespéré de l'emporter d'assaut, les Rebelles se promirent de la prendre par famine, & commencerent à détourner les eaux.

Traité de l'Amiral avec les Rebelles.

Ils pressoient ardemment le travail, lorsque l'Amiral, sans se rebuter de tant d'indignités, leur envoya Carvajal, pour lequel ils avoient toujours marqué de la considération, avec une espece de plein pouvoir, qui n'étoit borné que par la justice & l'honneur. L'arrivée de cet Officier fit recommencer les négotiations. Elles se terminerent par un Traité, dont la conclusion fut qu'ils retourneroient tous en Espagne; que l'Amiral leur feroit conduire, au Port de Xaragua, deux Vaisseaux bien équipés; qu'ils auroient la liberté d'y embarquer, avec eux, leurs Maîtresses Indiennes, grosses ou nouvellement accouchées; que l'Amiral leur donneroit des Certificats de service & de fidélité, & qu'il leur feroit restituer tout ce qu'ils se plaignoient qu'on leur avoit pris (60). Roldan signa

(60) *Ibid. m.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

ces Articles, le 14 de Novembre, à condition qu'ils feroient ratifiés dans l'espace de dix jours ; & l'Amiral, en les signant, peu de jours après, y mit aussi pour condition, que les Rebelles partiroient dans cinquante jours. Il donna aussi tôt des ordres, pour faire préparer les deux Vaisseaux, & Roldan reprit le chemin de Xaragua. Plusieurs de ses Complices ayant témoigné qu'ils n'étoient pas disposés à passer en Espagne, l'Amiral leur fit déclarer qu'ils étoient libres de demeurer dans l'Isle, de s'y établir, & de s'y remettre même à la solde, sans autre condition que le respect & la fidélité qu'ils devoient aux Loix. Les Bâtimens, qu'il leur avoit promis, partirent pour Xaragua ; mais ayant été battus d'une violente tempête, ils n'y purent arriver dans le temps dont on étoit convenu. Roldan prit ce prétexte pour rompre absolument le Traité, en publiant que l'Amiral n'avoit eu dessein que de le tromper. En vain Carvajal, au désespoir de cette perfidie, fit retentir ses plaintes, & somma même les Rebelles, par un Acte authentique, d'exécuter des conventions qu'il avoit garanties (61).

Il est rompu par la perfidie de Roldan.

(61) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Mais tout le pois d'un chagrin si semblable tomba sur l'Amiral, qui avoit sacrifié ses deux Vaisseaux au salut de la Colonie. Les Isles des Perles & la découverte du Continent étoient deux objets dont il ne pouvoit se détacher; & la fidélité, qui lui faisoit préférer un rigoureux devoir à de si belles espérances, lui fit sentir une extrême douleur, de voir ses soins si mal reconnus. Cependant il écrivit encore à Roldan, & dans les termes qui n'auroient pas manqué de faire impression sur un cœur moins farouche; mais il n'en reçut qu'une réponse arrogante & présomptueuse. On ne s'arrêteroit pas si long temps au récit de cette odieuse querelle, si tous les Historiens n'avoient jugé ce détail important, pour l'explication des événemens qui devoient le suivre. Enfin, Carvajal ayant renoué la négociation, sa fermeté parut en imposer aux Rebelles.

Modération avec laquelle il est renoué par l'Amiral.

On fit un nouveau Traité, dont le principal Article rétablissoit Roldan dans l'exercice de son Emploi, & laissoit à ses Complices la liberté de partir ou de demeurer, avec des avantages que les plus fideles Sujets de l'Espagne n'auroient osé demander pour de

longs ſervices (62). L'Amiral accorda tout, avec une modération qui lui fit étouffer juſqu'à l'apparence du reſſentiment. Il conſidéroit que le mal étoit devenu plus contagieux que jamais; que dans pluſieurs parties de l'Iſle, les Indiens paroiſſoient prêts à ſe ſoulever; & que les Caſtillans même, qui lui avoient été le plus attachés, commençoient à porter envie aux richeſſes des Rebelles. Quelques-uns parloient déja de ſe retirer dans la Province de Higuey, vers le Cap de San-Rafael, où ils ſe flattoient de trouver de l'or, & de vivre dans l'indépendance. D'un

(62) » Le Traité portoit que François Roldan ſeroit créé de nouveau Alcalde Major, » par des Proviſions royales, qu'il pourroit envoyer, de ſon propre » choix, 15 hommes en » Caſtille; qu'à tous ceux » qui demeureroient, il » ſeroit donné des Départemens en propre, des » terres pour labourer, » & à chacun une Ordonnance pour être payés » de leur ſolde, que l'Amiral feroit publier à » ſon de trompe, que » tout ce qu'on attribuoit » de mal à Roldan & à » ſes Amis, étoit ſuppoſé » par de faux témoins, » qui leur vouloient du » mal, & qui n'aimoient » pas le ſervice du Roi. » Ces articles ayant été » accordés, Roldan en » alla rendre compte à » ſes Complices; & deux » jours après, ils envoyerent un modéle des » Proviſions royales, qui » contenoit pluſieurs articles indécens, ridicules » & inſupportables. Le » dernier portoit que ſi » l'Amiral n'effectuoit pas » ce qu'il avoit promis, » il leur ſeroit permis de » ſe raſſembler & de réunir toutes leurs forces » pour l'y contraindre. *Herrera, Liv. 3. Chap. 16.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

autre côté, l'Amiral avoit reçu des Lettres de l'Evêque de Badajos, qui s'appuyant ſur la faveur de la Reine, lui reprochoit de manquer d'habileté pour faire regner la paix dans ſon Gouvernement. Ces raiſons eurent tant de pouvoir ſur ſon eſprit & ſur celui de ſes Freres, que, n'ayant fait difficulté de rien, les Articles furent ſignés & s'exécuterent enfin de bonne foi. Roldan rentra comme triomphant dans la Capitale. Il reprit les fonctions d'Alcalde Major, avec quantité de nouvelles prétentions, qu'il fit valoir inſolemment, & que perſonne n'oſa lui conteſter (63).

Roldan rentre dans ſes Emplois.

Les deux Caravelles mirent à la voile pour l'Eſpagne. L'Amiral avoit été tenté de s'y embarquer, pour aller rendre compte lui-même à la Cour, d'une affaire à laquelle il voyoit qu'on ne donnoit point un tour favorable en Eſpagne. Il regretta dans la ſuite de n'avoir pas ſuivi ce mouvement. Mais ſa préſence lui parut néceſſaire dans l'Iſle, où la Province de Ciguayos commençoit à remuer; & l'intérêt public l'emporta ſur le ſien. Cependant il fit partir Balleſter & Garcias de Ba-

(63) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Comment l'Amiral rend compte de la Révolte à la Cour.

rantes, chargés de toutes les informations qu'il avoit fait recueillir contre les Rebelles. Dans la Lettre qu'il y joignit, il exposoit les funestes effets de la révolte, la nécessité où il s'étoit vû, pour conserver la Colonie, de signer des articles dont il gémissoit, & combien il seroit dangereux que leurs Majestés ratifiassent un Traité qui blessoit tous les droits de l'autorité suprême. Il ajoûtoit que depuis la conclusion du Traité, les Rebelles tenoient une conduite qui autorisoit la Cour à désavouer ce qu'on leur avoit promis en son nom ; que d'ailleurs ils étoient redevables de tous les Tributs des Rois & des Seigneurs Indiens, qu'ils avoient détournés ; qu'il n'avoit pû leur donner un acquit de ces dettes, ni révoquer deux Sentences par lesquelles ils avoient été déclarés Traîtres, convaincus de rébellion, & condamnés à ce titre. Il faisoit de nouvelles instances pour obtenir un Magistrat habile, auquel il demandoit qu'on joignît un Intendant des Finances & un Trésorier royal. Il représentoit que si leurs Majestés vouloient être fidellement servies, par les Gouverneurs qu'il établissoit sous leurs ordres, il étoit important de leur accorder des honneurs & des

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

récompenses proportionnées à leurs services. Enfin, il supplioit le Roi & la Reine de considerer qu'il touchoit à l'âge caduc ; que Dom Diegue, son Fils aîné, commençoit à se trouver capable de les servir, & qu'étant destiné à lui succéder, il étoit à propos de l'envoyer aux Indes, pour le former aux affaires, & le rendre digne de leur confiance, dans les deux grandes Charges d'Amiral & de Viceroi (64).

Il demande qu'on lui envoie son Fils.

A peine les Caravelles furent parties, que Roldan présenta un Mémoire à l'Amiral, au nom d'une centaine de ses Partisans, qui demandoient des Terres dans la Province de Xaragua. Cette proposition avoit ses dangers. La prudence ne permettoit pas de laisser prendre des Etablissemens, dans le même Canton, à tant de gens qui faisoient profession des mêmes principes, & qui étoient capables de perpétuer la révolte. L'Amiral traîna sa réponse en longueur. Il fit naître adroitement des occasions, qui inspirerent, aux Mécontens, du goût pour d'autres parties de l'Isle. Les uns s'établirent à Bonao ; d'autres au milieu de la Vega Réal, sur les bords de Rio-verde.

Divers Etablissemens qui se forment dans l'Isle Espagnole.

(64) *Ibidem.*

Quel-

Christophe Colomb. III. Voyage. 1498.

Quelques-uns passerent six lieues au-delà de San-Yago dans la même Plaine, en tirant vers le Nord. L'Amiral leur distribua des Terres, avec environ vingt mille pieds de Manioc (65), & nomma, dans leurs Patentes, les Caciques de chaque Canton, pour obliger ces petits Princes de faire cultiver, par leurs Sujets, les terrains qui étoient dans leur dépendance. Telle est l'origine de ces partages Indiens, qui se multiplierent ensuite sous les noms de *Repartimentos*, & sous d'autres titres. Roldan demanda pour lui-même des Terres considérables, qui lui furent accordées, avec toutes sortes d'avantages, aux environs d'Isabelle (66). Quoiqu'il ne changeât rien à sa conduite, l'Amiral dissimuloit des insultes dont il esperoit d'être vangé par la Cour. Il se détermina même à lui donner sa confiance dans une occasion fort délicate, où les vûes de sa politique ne furent pas trompées, & dont le récit appartient à l'Article suivant.

(65) Herrera dit, » vingt » mille, plus ou moins, » de ces souches qui pro- » duisent le pain, on di- » roit des seps de vignes, » ajoute-t'il, avec cette » différence, que les seps » de vignes durent long- » temps, & que ces sou- » ches ne durent pas plus » de trois ans, sans les » renouveller.

(66) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

§. I.

Voyage d'Alfonse d'OJEDA, de Jean DE LA COSA, & d'AMERIC VESPUCE.

L'Evêque de Badajos suscite des Concurrens à l'Amiral.

LA découverte du Continent & des Perles, dont les premieres nouvelles étoient arrivées en Espagne par la Flotte que l'Amiral y avoit renvoyée à son retour, avoit causé beaucoup de satisfaction à leurs Majestés Catholiques ; mais un évenement, qui lui faisoit tant d'honneur, n'avoit pas manqué de réveiller la haine & la jalousie. L'Evêque de Badajos, qu'on pouvoit alors nommer le Ministre des Indes, parce qu'il étoit chargé de tous les ordres qui regardoient les nouveaux Etablissemens, prit cette occasion pour lui nuire. Il recevoit familiérement Alfonse d'Ojeda, qui étoit retourné depuis peu à la Cour d'Espagne. Cet adroit Avanturier, n'ayant pas eu de peine à découvrir qu'il avoit pris de l'aversion pour les Colombs, lui inspira le desir de partager avec eux la gloire des découvertes. Après avoir obtenu la communication des Plans & des Mémoires de l'Amiral, il sollicita la permission d'ar-

Alfonse Ojeda est envoyé tenter de nouvelles découvertes.

continuer une entrepriſe, CHRISTOPHE



CARTE DES PROVINCES DE
CARTAGENE, S MARTHE ET VENEZUELA
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages
Par M.B. Ing. de la Marine 1754.
Echelle de Lieues communes de France



Tom. XII. N° 4

mer, pour continuer une entrepriſe, qui ne demandoit plus que de l'induſtrie & du courage. Il l'obtint de l'Evêque, qui la ſigna de ſon nom : mais elle ne fut point ſignée, & peut être fut-elle ignorée des Rois Catholiques. Elle portoit qu'Ojeda pourroit découvrir le Continent, & tout ce qui s'offriroit à ſes recherches, ſans autre condition que de ne pas entrer ſur les Terres du Portugal, ni ſur celles qui avoient été découvertes au nom de l'Eſpagne, juſqu'à l'année 1495. C'étoit violer formellement les conventions de l'Amiral avec la Couronne.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Cette Commiſſion, d'un Miniſtre à qui leurs Majeſtés avoient confié toutes les affaires des Indes, eut bientôt raſſemblé quantité d'Eſpagnols & d'Etrangers, qui brûloient de tenter la fortune, ou de ſe ſignaler par des avantures extraordinaires. Ojeda trouva des fonds dans Seville, pour armer quatre Vaiſſeaux, il prit pour premier Pilote, Jean de la Coſa, natif de Biſcaye, homme d'expérience & de réſolution. Americ Veſpuce, riche Négociant Florentin, verſé dans la Coſmographie & la Navigation, s'intéreſſa dans l'armement, & voulut courir auſſi tous

Ojeda s'aſſocie avec Jean de la Coſa & Americ Veſpuce.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499.

les dangers du Voyage (67). La Flotte se trouva prête le 20 de Mai, & mit, le même jour, à la voile.

OJEDA ET VESPUCE. Sa route.

On prit la route de l'Ouest; & tournant ensuite au Sud, on ne fut pas plus de vingt-sept jours à découvrir une Terre, qu'on reconnut bientôt pour le Continent. La crainte des écueils obligea de mouiller à quelque distance du rivage; mais plusieurs Matelots, s'en étant approchés dans les Barques, y virent un grand nombre d'Indiens nuds, qui paroissoient les considerer

(67) C'est le même, qui a donné au Continent du nouveau Monde, le nom d'*Amérique*, malgré toutes les reclamations des Espagnols. Ils l'accusent de s'en être attribué injustement la découverte, & d'avoir dérobbé cet honneur, soit à leur Amiral, soit à Ojeda & Jean de la Cosa, tous deux de leur Nation. La question est de savoir de quel côté est l'injustice : cet examen demandant des discussions qui ne conviennent point ici, on croit devoir se borner aux Remarques de l'Introduction, & répéter seulement que Vespuce est même accusé d'avoir publié de fausses Rélations, pour en imposer mieux au Public. Il y a transposé, dit on, les temps & les faits. C'est le doute où l'on est resté là-dessus, qui empêche de leur donner place ici. Elles se trouvent au nombre de trois, à la suite des Décades de Pierre Martir, & dans le Receuil de Ramusio; & quelque idée qu'on doive prendre de la bonne foi de leur Auteur, elles s'accordent assez avec ce qu'on va lire d'après les Espagnols. Herrera ne ménage point Vespuce; & l'Historien de Saint-Domingue soutient là-dessus toutes les prétentions des Espagnols. Mais il paroît impossible de démêler exactement la vérité dans un si grand éloignement, au travers des ténébres que les deux Parties y ont répandues.

avec beaucoup d'admiration, & qui s'éloignerent promptement lorsqu'on s'efforça de les attirer par des signes. Comme la Flotte étoit dans une Rade ouverte, où les moindres vents étoient redoutables, Ojeda résolut de suivre la Côte pour chercher un Port. Après deux jours de navigation, il en découvrit un; & la vûe d'une multitude d'Indiens, qui accouroient de toutes parts, ne l'empêcha point d'y faire descendre quarante Hommes, avec des sonnettes, dont le bruit eut plus de pouvoir que les témoignages de paix & d'amitié, pour arrêter ces Barbares. Cependant, la nuit ayant rappellé les Castillans à Bord, ce ne fut que le lendemain, à l'aide des sonnettes & de diverses bagatelles de l'Europe, qu'on vit naître tout d'un coup la confiance. Ces Indiens étoient d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Ils avoient le visage & le front larges, la peau d'une couleur qui pouvoit être comparée à celle du poil de Lion, & toutes les apparences d'un caractere fort humain.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499.

OJEDA ET VESPUCE.

Il arrive au Continent de l'Amérique.

Ojeda se crut assez sûr de leurs dispositions, pour esperer d'eux tous les rafraîchissemens qu'ils pourroient fournir à la Flotte. Il fit descendre une

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

partie de ses gens, pour visiter le Pays. Les Plantes & le Poisson y paroissoient faire la principale nourriture des Habitans, avec une espece de Pain, composée d'une racine, qu'ils nommoient *Yuca*. Mais les Animaux sauvages, qui s'y trouvoient en abóndance, offrirent une chasse facile aux Castillans. L'eau y étoit si saine, que pour guérir les Malades, surtout ceux qui étoient attaqués de la fiévre, l'usage du Canton étoit de les plonger dans l'eau froide, & de les mettre ensuite devant un grand feu, après quoi quelques heures de sommeil achevoient de les rétablir. La situation & la fraîcheur des Terres en rendoient la vûe & le séjour fort agréables. Mais on n'y découvrit aucune apparence d'or. Ce Pays, autant qu'on en pût juger par la suite du Voyage, est d'environ deux cens lieues au dessus de l'Orenoque.

Situation du Pays qu'il découvre.

Caractere & usages des Habitans.

Pendant vingt-sept jours, que les Castillans donnerent au repos, ils devinrent assez familiers avec les Habitans, pour reconnoître une partie de leurs usages. Ces Peuples ne conservoient pas, sur le corps, d'autre poil que les cheveux, pour ne pas ressembler aux Bêtes. Ils étoient extrêmement agiles & fort bons nâgeurs. On ne

remarqua point qu'ils euſſent un Roi, ni des Chefs auxquels ils fuſſent obligés d'obéir. Ils n'avoient point de régle, ni d'heure fixe pour leurs repas. Chacun mangeoit lorſqu'il y étoit excité par la faim. Ils mangeoient aſſis & toujours fort peu. Leur vaiſſelle étoit des vaſes de terre, qu'ils fabriquoient eux-mêmes, & des Calebaſſes de diverſes formes. Ils dormoient dans des Hamacs de coton, ſuſpendus à des arbres, par les quatre coins. Quoiqu'ils obſervaſſent devant les Femmes une ſorte de décence, ils ne ſe retiroient point à l'écart pour les beſoins naturels. Leurs mariages étoient libres; c'eſt-à-dire, qu'ils marquoient auſſi peu de jalouſie que d'attachement pour leurs Femmes, & qu'ils ne paroiſſoient tirer aucun droit de la qualité de Maris. Elles ne laiſſoient pas de multiplier beaucoup, & la groſſeſſe ne les diſpenſoit pas du travail. L'accouchement leur cauſoit ſi peu d'embarras & de douleur, qu'après s'être lavées dans une Riviere, elles ſembloient n'avoir rien perdu de leur vigueur & de leur gaieté: mais, au moindre ſujet de plainte contre le Pere, elles prenoient le jus de quelques Herbes, qui détruiſoit infailliblement leur fruit; & cette facilité à ſe faire

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

avorter leur attiroit de la part des Hommes beaucoup de complaisance & de ménagement. Les deux Sexes étoient nuds, à l'exception des reins, qu'ils se couvroient d'une ceinture de feuilles ou de coton; mais ils étoient fort propres, par le soin continuel qu'ils avoient de se laver. Leurs Maisons étoient communes, & la plûpart assez grandes pour contenir soixante personnes. Elles pouvoient passer pour de simples retraites, contre l'excès de la chaleur & les autres injures de l'air; car elles n'étoient habitées que passagerement, & dans les occasions où les animaux mêmes cherchent à se mettre à couvert. Dans cette grandeur, leur forme étoit celle d'une cloche, quoique le toît ne fût composé que de branches d'arbres & de feuilles de Palmier; les murs étoient assez solides, pour résister à la violence des vents. On crut comprendre, par les signes qui servoient à s'expliquer, que les Indiens en changeoient de huit en huit ans, pour éviter les maladies qu'ils craignoient de l'infection de l'air. Leurs richesses ne consistant que dans leurs ornemens personnels qui étoient quelques plumes de diverses couleurs, de petites boules d'os de Poisson, & des pierres vertes ou blanches, qu'ils por-

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

toient pendues aux lévres & aux oreilles, ces transmigrations n'avoient rien d'embarrassant ; & de-là venoit, sans doute, l'indifférence qui les empêchoit aussi d'avoir plus d'attachement pour une Maison que pour une autre. Ils n'avoient aucune idée de commerce ni d'échange ; & leurs desirs ne s'étendant pas au-delà de leurs besoins, dont la Nature faisoit presque tous les frais, par l'abondance des Herbes, des Racines & du Poisson, ils donnoient libéralement tout ce qu'on leur demandoit ; mais ils prenoient, avec la même franchise, ce qui piquoit leur curiosité, qui étoit satisfaite néanmoins par un moment de possession ; comme si le même fond de caractere, qui leur faisoit desirer peu, ne leur eût pas permis de s'attacher beaucoup. Cependant, ils paroissoient sensibles à l'amitié ; & parmi les Castillans, ils distinguoient ceux dont ils avoient reçu le plus de caresses. Ils leur amenoient leurs Femmes & leurs Filles, avec lesquelles ils les excitoient à se réjouir ; & les vivres du Pays étoient offerts de même à ceux qui vouloient les accepter. On observa qu'ils ne pleuroient point leurs Morts, & qu'ils ne paroissoient pas même touchés de leur perte. Lorsqu'un de leurs

CHRISTOPHE COLOMB III. Voyage 1499 OJEDA ET VESPUCE.

Parens étoit attaqué d'une maladie mortelle, & qu'ils le croyoient proche de sa derniere heure, ils le portoient à la Montagne voisine, dans un Hamac qu'ils attachoient aux arbres; ils chantoient & dansoient tout le jour autour de lui. Ensuite, lui laissant à boire & à manger pour trois ou quatre jours, ils se retiroient, sans lui rendre d'autres soins dans l'intervalle. S'il reprenoit assez de force pour revenir à l'Habitation, il y étoit reçu avec beaucoup de joie & de cérémonie. Si la langueur continuoit, on ne cessoit de lui fournir de l'eau & des alimens; mais lorsqu'on le trouvoit mort, on l'enterroit sur le champ, dans une fosse assez profonde, sans autre formalité que de mettre encore des alimens & de l'eau dans le même trou. Outre la méthode de plonger les Malades dans l'eau froide, la diéte étoit un remede si commun parmi ces Indiens, qu'à la moindre incommodité, ils passoient trois ou quatre jours sans manger. Ils avoient aussi l'usage de la saignée; mais au lieu de se faire ouvrir la veine du bras, ils se faisoient tirer du sang des reins & des flancs. Leurs autres remedes étoient plusieurs sortes de vomitifs,

qu'ils composoient de différentes herbes (68).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499 OJEDA ET VESPUCE.

Ojeda, satisfait des rafraîchissemens qu'il avoit trouvés sur cette Côte, remit à la voile pour le suivre, jusqu'à la vûe d'un Port où il fut surpris d'appercevoir un Village bâti comme Venise, c'est à-dire, dans l'eau & sur des Pilotis. Le nombre des maisons étoit de vingt-six, qui se communiquoient par des Ponts-levis. Il lui donna le nom de *Venezuella* (69). Les Habitans, effrayés à la vûe de quatre Navires, leverent aussi-tôt leurs ponts, & se retirerent dans leurs édifices. Cependant ils envoyerent bientôt, vers la Flotte, douze Canots chargés d'Indiens, qui ne s'approcherent d'abord qu'avec des marques extraordinaires d'admiration. Les signes, par lesquels on croyoit exciter leur confiance, ne servirent qu'à les faire retourner au rivage. Ils sortirent de leurs Canots, pour se mettre en chemin vers une Montagne voisine. Mais lorsqu'on avoit perdu l'esperance de les revoir, ils revinrent sur leurs traces, avec seize jeunes Filles qu'ils amenerent jusqu'à la Flotte, & dont

Ojeda découvre un Village situé comme Venise.

Il le nomme Venezuella.

(68) Herrera, Liv. 4. Chap. 1.
(69) Qui signifie petite Venise.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

ils firent entrer quatre dans chaque Navire. On les reçut avec tant de civilité, que la joie & l'amitié paroissant succéder à la crainte, on vit sortir des maisons un grand nombre d'Habitans, qui s'approcherent des Vaisseaux à la nage. Mais, par une révolution, dont les Castillans ne purent découvrir la cause, quelques vieilles Femmes, qui nageoient aussi, se mirent à pousser des cris affreux. Aussi-tôt les seize Filles se précipiterent dans les flots; & les Indiens des Canots s'éloignerent de la Flotte, en y lançant une grêle de fléches. Ojeda les fit poursuivre par ses Barques, qui renverserent plusieurs Canots, & qui ne tuerent pas moins de vingt Indiens. Il n'avoit pû se défendre de cet emportement de colere, à la vûe de cinq de ses gens qui étoient dangereusement blessés. On prit deux jeunes Filles, & la Flotte remit à la voile.

Démêlé des Castillans avec les Indiens.

Elle continua de ranger la Côte pendant l'espace de quatre-vingt lieues, jusqu'à celle de Paria, que l'Amiral avoit découverte. Ojeda n'eut pas de peine à la reconnoître, sur les Mémoires qu'il avoit reçus de l'Evêque de Badajos. Mais les Indiens, qui se

Utilité qu'Ojeda tire des Mémoires de Colomb.

présenterent au rivage, ne devoient pas être ceux que l'Amiral y avoit rencontrés l'année précédente ; puisqu'ils firent connoître par leur effroi, que les Vaisseaux de l'Europe étoient un spectacle qu'ils n'avoient jamais vû. Cependant, après avoir été rassurés par des présens & des témoignages d'amitié, ils presserent les Castillans de se rendre à leurs Habitations, qui étoient à trois lieues du Port. Ojeda ne fit pas difficulté d'y envoyer vingt-trois hommes armés. Trois jours qu'ils y passerent, au milieu d'une foule innombrable d'Indiens qui s'y étoient rassemblés, furent un temps de Fête, où sans pouvoir se faire entendre autrement que par des signes, ils goûterent de tout ce que le Pays avoit d'agréable en chansons, en danses, en alimens, & même en Femmes qui leur furent offertes avec une importunité à laquelle ils eurent peine à résister (70). Ils se laisserent engager, par tant de caresses, à pénétrer dans des Villages plus éloignés ; & leur absence, qui dura neuf jours, ne causa pas peu d'inquiétude à Bord. Mais ils revinrent avec un air de satisfaction, qui

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Agréable accueil que ses gens reçoivent d'une Nation Indienne.

(70) Herrera, Liv. 4. Chap. 2.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499 OJEDA ET VESPUCE.

rendit témoignage à l'humanité de leurs Hôtes. Un prodigieux nombre de ces bons Indiens les escorterent jusqu'au rivage. S'ils appercevoient qu'un Castillan fût las, ils le portoient dans un Hamac. Au passage des Rivieres, ils s'empressoient d'offrir leurs épaules. En arrivant aux Barques, ils y entrerent avec tant d'ardeur & de confusion, qu'ils faillirent de les submerger. On en compta plus de mille, qui ne monterent pas moins impétueusement sur les quatre Vaisseaux, & qui firent tomber leur admiration sur tout ce qui se présentoit à leurs yeux. Ojeda se donna le plaisir de faire jouer tout d'un coup son artillerie. Cette Troupe curieuse & timide s'élança dans les flots ; » comme on » voit au moindre bruit, suivant la » comparaison de l'Auteur Espagnol, » des millions de Grenouilles sauter » dans l'eau, lorsqu'elles sont à sec » sur la rive ». Mais, l'air tranquille & riant des Matelots ayant bien-tôt dissipé leur crainte, ils revinrent avec un nouvel empressement, & l'on n'eut pas peu de peine à les congédier. Leurs terres produisent, sans interruption, une grande variété de fleurs & de fruits. On y voit aussi une extrê-

me abondance des plus belles eſpeces d'oiſeaux.

Les Caſtillans ſortirent avec regret de ce beau Golfe d'eau douce, qui eſt formé par la Côte de Paria & l'Iſle de la Trinité ; deux noms, qui s'étant conſervés, avec celui de *Boca del Drago*, ſuffiſoient pour ôter, à Veſpuce, le deſſein d'une odieuſe injuſtice, & du moins pour lui faire perdre l'eſpérance qu'elle pût jamais trouver la moindre faveur aux yeux du Public. C'eſt dans ces termes que les Hiſtoriens Eſpagnols parlent de l'entrepriſe qu'il forma, de s'attribuer l'honneur de la découverte du Continent : mais leurs plaintes n'ont point empêché que le nouveau Monde n'ait pris ſon nom ; & quelque jugement qu'on doive porter de ſes droits, il eſt trop tard pour les conteſter après une ſi longue poſſeſſion. De Paria, la Flotte ſe rendit à la Marguerite, qui tenoit auſſi ſon nom de l'Amiral. Ojeda ſe rapprocha ici du Golfe de Venezuela, que les Indiens nommoient *Coquibocao*. Enſuite, s'étant avancé vers un Cap, auquel il donna le nom de *la Vela* : il rencontra une longue ſuite d'Iſles, qui s'étendent de l'Eſt à l'Oueſt, & dont

Americ Veſpuce uſurpe l'honneur d'avoir découvert le Continent de l'Amérique, & lui donne ſon nom.

Divers lieux nommés par Ojeda.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

quelques-unes reçurent celui de *Gigantes*. On avoit compté environ quatre cens lieues depuis la premiere Terre où la Flotte avoit abordé ; c'eſt-à-dire deux cens juſqu'à Paria, & deux cens de Paria au Cap de la Vela. Les Caſtillans trouverent de l'or & des perles ſur cette Côte. De la Marguerite, ils paſſerent à *Cumana* & *Maracapana*, deux Villages ſitués ſur le rivage du Continent, à ſept lieues de cette Iſle. Un Golfe, qui s'ouvre au-deſſus de Cumana, & qui étoit environné d'Habitations, leur parut s'enfoncer d'environ quatorze lieues dans les terres. Ils virent dans une grande Riviere, dont ce Village eſt arroſé, quantité de ces monſtrueux Poiſſons, qui ſe nomment *Lagaros*, en Eſpagne, & que les Indiens appellent Caymans, mais qu'on ne croit pas différens des Crocodilles. Le mauvais état de la Flotte l'ayant obligé de mouiller à Maracapana, on y déchargea tous les Navires pour les carener ; & pendant vingt-ſept jours, qui furent employés à ce travail, on reçut, des Indiens, plus de ſecours qu'on n'en auroit eſpéré dans un Port d'Eſpagne. Outre les ſervices du radoub, ils apporterent continuellement, au

rivage, toutes ſortes de rafraîchiſſemens & de commodités. Les Caſtillans eurent la liberté de ſe répandre dans les Villages, & furent traités avec tant d'abondance & de ſoins, qu'ils y rétablirent parfaitement leurs forces.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Mais ce zéle étoit intéreſſé. Les Indiens avoient beaucoup à ſouffrir de quelques Inſulaires voiſins, qui leur faiſoient une guerre cruelle, & qui étoient dans le barbare uſage de manger leurs Captifs. Ils attendirent que la Flotte fut prête à lever l'ancre, pour ſupplier Ojeda de les vanger. Cette priere fut accompagnée de tant de reſpect & des marques d'une ſi vive douleur, que tous les Caſtillans en furent touchés. Ojeda réſolut de rendre cet important ſervice à ſes Hôtes. Mais, quoiqu'ils s'offriſſent à l'accompagner, il n'en prit que ſept, à condition même qu'il ne ſeroit point obligé de les ramener dans leur Patrie, & qu'ils y retourneroient dans leurs Canots. Il avoit compris que ces Ennemis, qu'on lui donnoit à combattre, étoient des Caraïbes; & malgré l'opinion qu'il avoit priſe de leur férocité, dans ſon ſéjour à l'Eſpagnole, il ſe flattoit que le bruit de ſon artillerie ſuffiroit pour les réduire. Sept jours d'une heureuſe navigation

Service qu'il rend aux Indiens, en faiſant la guerre à leurs Ennemis.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

le conduisirent à leur Isle (71). En approchant du rivage, il fut surpris de le voir bordé de plus de quatre cens hommes, armés d'arcs, de fléches & de boucliers, qui l'attendoient avec une audace dont il n'avoit pas encore vû d'exemple parmi les Indiens. Loin de reculer à l'approche des Barques, ils s'avancerent jusqu'au bord de l'eau, pour y lancer une grêle de fléches. Cependant le bruit de l'artillerie & des arquebuses parut leur causer quelque épouvante, surtout lorsqu'ils virent tomber parmi eux un grand nombre de Morts & de Blessés. Ojeda saisit ce moment, pour faire descendre quarante hommes. Mais les Caraïbes, bientôt revenus de leur étonnement, firent face avec une intrépidité merveilleuse, & combattirent vaillamment pendant deux heures. S'il en périt un grand nombre, les Castillans eurent beaucoup de blessés. Ojeda, commençant à se défier du succès, envoya cinquante-sept hommes, qui firent abandonner le champ de bataille à ces redoutables Ennemis. Mais le jour suivant, ils reparurent en plus grand nombre ; & les Officiers Castillans se

(71) L'Historien ne la nomme point ; mais il paroît que c'étoit une des Antilles. *Ibidem.*

virent obligés d'employer leur habileté pour former une attaque réguliere. Ils diviſerent leurs gens en quatre bandes, qui prirent des poſtes où le feu des uns ne pouvoit incommoder les autres; & dans cette ſituation, qui rendoit preſque tous leurs coups certains, ils renverſerent tant de Caraïbes, que ces malheureux Sauvages prirent le parti de ſe retirer dans leurs Montagnes, en pouſſant d'horribles cris. Les Caſtillans ne perdirent qu'un homme; & dans la fuite de leurs Ennemis, ils en prirent vingt-cinq, ſans compter ceux qui étoient demeurés à demi-morts dans le lieu du combat, & dont ils ne jugerent point à propos de charger inutilement leurs Vaiſſeaux. Une partie des Priſonniers fut abandonnée aux ſept Indiens de Maracapana, qui partirent fort contens avec cette proie.

Ojeda passe par l'Isle Espagnole où il est mal reçu.

Ojeda, ſe voyant ſi proche de l'Iſle Eſpagnole, prit la réſolution d'y tourner ſes voiles. L'Hiſtoire n'explique point dans quelle vûe; quoiqu'on puiſſe juger, par ſa conduite, que pour faire apparemment ſa cour à l'Evêque de Badajos, il ne penſoit qu'à braver l'Amiral, en lui apprenant le ſuccès de ſon expédition. Il aborda, le 5 de Septembre, au Port d'Yaquimo, dans

CHRISTOPHE CÓLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Roldan est employé contre lui.

les Etats d'un Cacique qui se nommoit *Haniguayaba.* Les Castillans de cette Province en donnerent avis à l'Amiral, qui n'augura pas bien de l'arrivée de quatre Vaisseaux, sous le commandement d'un Homme de ce caractere. Ce fut dans cette occasion qu'il crut devoir employer Roldan, dont il ne connoissoit pas moins la hardiesse. Il lui donna deux Caravelles, avec ordre de se faire expliquer les motifs qui amenoient Ojeda, & de lire sa Commission. Roldan ne put arriver que le 29 au Port d'Yaquimo. Il n'y trouva point la Flotte, qui étoit à l'ancre huit lieues au-dessus; mais apprenant qu'Ojeda étoit descendu avec quelques-uns de ses gens dans un Village voisin, il s'y rendit avec cinq ou six Hommes d'escorte. Leur entrevûe fut d'autant plus tranquille, qu'Ojeda, éloigné de ses Vaisseaux, affecta toute la modestie qui convenoit à sa situation. Roldan lui ayant demandé ce qui l'amenoit dans cette Isle, & pourquoi il s'arrêtoit dans un lieu si écarté, sans avoir commencé par se présenter à l'Amiral; il répondit que la nécessité de se radouber l'avoit obligé de se jetter dans le premier Port, & qu'ayant été chargé de découvrir le Continent, par des

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

ordres de la Cour qu'il avoit exécutés, il avoit regardé comme ſon premier devoir de penſer à la conſervation des Vaiſſeaux qu'on lui avoit confiés. Roldan voulut voir ſes ordres, & ſçavoir particuliérement s'il en avoit pour tirer des ſecours & des proviſions de l'Eſpagnole, ſans la permiſſion de celui qui la gouvernoit. Sa réponſe fut embarraſſée. Cependant, il déclara que ſes ordres ne portoient aucune exception, mais qu'il les avoit laiſſés à Bord. La vanité du commandement, ou le deſir de répondre à la confiance de l'Amiral, fit prendre à Roldan un parti qui trompa la pénétration d'Ojeda. Il ſe hâta de retourner à ſes Caravelles; & levant l'ancre auſſi-tôt, il ſe rendit à la Flotte, où il ſe fit montrer les Proviſions du Général, qu'il trouva ſignées ſeulement de l'Evêque de Badajos. Après cet éclairciſſement, il n'eut rien de ſi preſſant que de retourner à San-Domingo, pour en inſtruire l'Amiral. Mais Ojeda, bientôt inſtruit lui-même de ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence, & plein des informations qu'il s'étoit procurées ſur les derniers mouvemens de l'Iſle, deſcendit vers l'Oueſt, au Golfe de Xaragua, dans l'eſpérance de s'y faire autant de

Ojeda va joindre les Rebelles de Xaragua.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Partisans qu'il y trouveroit, d'anciens Rebelles. En effet, il fut reçu, avec joie, de ceux qui s'y étoient établis; & reconnoissant bientôt qu'ils conservoient encore des sentimens de révolte, il les anima contre l'Amiral, avec tant de chaleur & de malignité, que sous prétexte de les faire payer de ce qui leur étoit dû par le Gouvernement, il leur fit prendre les armes. Les plus fidéles ayant résisté à ses sollicitations, il se forma deux Partis, entre lesquels on en vint aux mains dans quelques occasions sanglantes. Roldan fut envoyé dans la Province, avec un Escorte assez nombreuse pour se faire respecter. Cependant, comme il regrettoit de ne s'être pas saisi d'Ojeda, dans leur premiere entrevûe, il crut encore que l'adresse étoit une voie plus sûre que la force; & pendant quelques jours il s'efforça de l'engager dans une négociation, qui n'étoit qu'un piége pour le faire tomber entre ses mains. Mais l'autre, étant retourné sur ses Vaisseaux, passa dans la Province de Cahay (72), douze lieues plus loin sur la même Côte. Roldan l'y suivit. Alors, ces deux esprits, qui étoient à peu près

(72) Elle se nomme aujourd'hui Arcabay.

de la même trempe, s'observerent comme à l'envi, & chercherent mutuellement à se tromper. De part & d'autre, on s'enleva quelques Officiers. Enfin l'Alcalde fut le plus adroit ou le plus heureux. Un stratagême assez bien conçu le rendit Maître de la Barque d'Ojeda, qui ne pouvant aborder à terre, ni remettre à la voile sans ce secours, se vit obligé d'entrer en composition pour l'obtenir. Elle lui fut rendue sous des conditions qu'il n'osa violer, & dont la principale fut de lever l'ancre. Mais, en partant, il déclara que n'ayant pû perdre l'Amiral dans son Isle, il alloit le faire connoître à la Cour, & soulever contre lui toute l'Espagne (73).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Roldan le force de remettre à la voile.

Il va grossir le nombre des Ennemis de l'Amiral en Espagne.

(73) Il ne partit qu'à la fin de Février 1500. Herrera, Liv. 4. Chap. 4.



CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499.

ALFONSE NINO ET LES DEUX GUERRES.

Autres Avanturiers qui entreprennent des découvertes.

§. II.

Voyage d'Alfonſe NINO *& des deux* GUERRES.

SI l'artificieux Ojeda ſatisfit ſon reſſentiment contre l'Amiral, par quantité de mauvais offices qui contribuerent à ſa ruine, il eut le chagrin de trouver, à Seville, d'autres Avanturiers, qui ayant tenté la fortune comme lui, étoient revenus avec plus de diligence, & lui avoient ravi l'honneur d'apporter le premier à la Cour une Relation du Continent. Après ſon départ, *Pedro Alfonſe Nino*, qui avoit accompagné l'Amiral à la découverte de Paria, & deux Marchands de Seville, nommés *Chriſtophe* & *Louis Guerre*, s'étoient hâté d'armer à ſon exemple, & n'avoient pas trouvé plus de difficulté que lui à ſe procurer une permiſſion de l'Evêque de Badajos, pour aller découvrir de nouvelles Terres. Ils avoient pris auſſi vers le Sud, & le haſard les avoit conduits à la Côte de Paria. Plus heureux qu'Ojeda, ils avoient recueilli quantité de Perles, dans le Golfe qu'il avoit nommé *las Perlas*, & qui eſt formé par les Iſles voiſines de

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499.

ALFONSE NINO ET LES DEUX GUERRES.

Ils visitent les mêmes lieux qu'Ojeda.

de la Marguerite. De-là, ils étoient paſſés à Cumana, à Venezuela, & dans d'autres lieux qui avoient été déja viſités; d'où s'étant avancés beaucoup plus, ils avoient découvert une Baie ſemblable à celle de Cadix. Cinquante Indiens y étoient venus au-devant d'eux, le cou & les bras chargés de Perles, qu'ils leur avoient données volontairement. Le lendemain, ils étoient deſcendus dans un Village, nommé *Curiana*, où ils avoient été traités avec une abondance ſurprenante de toutes ſortes de Venaiſon. Mais, ce qui leur avoit cauſé plus d'étonnement, ils avoient obſervé que les Indiens portoient, entre les Perles de leurs colliers, des Grenouilles & d'autres Inſectes d'or. Ils avoient demandé d'où venoit ce précieux métal. On leur avoit répondu qu'il s'en trouvoit beaucoup à ſix journées de-là, dans une Province qui ſe nommoit *Curiana Canchieta*. Ils s'y étoient rendus; & les Habitans s'étoient préſentés, en effet, avec quantité d'or & de joyaux, qu'ils avoient troqués pour des bagatelles de l'Europe. Mais, quoiqu'ils portaſſent auſſi des Perles, ils avoient refuſé de s'en défaire. Les Caſtillans, ayant voulu pénétrer plus loin, s'étoient vûs arrêtés ſur les Côtes ſuivantes par

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. ALFONSE NINO ET LES DEUX GUERRES.

des légions d'Indiens, armés d'arcs & de fléches, qui bordoient le rivage pour s'oppoſer à leur deſcente ; & ne ſe trouvant pas capables de leur faire la loi avec un ſeul Vaiſſeau, ils étoient retournés à Curiana, où ils avoient été reçus avec la même joie qu'à leur paſſage. Pour des Epingles & des Aiguilles, ils avoient tiré, des Habitans, plus de cent cinquante marcs de Perles, dont quelques-unes étoient de la groſſeur d'une Aveline, & d'une très belle eau, ſans autre défaut que d'être mal percées (74). Ils avoient repris de-là vers Paria & la Boca del Drago, d'où remontant le long de la Côte, ils avoient découvert la Pointe d'*Araya*, au Nord de la Pointe occidentale de la Marguerite ; & là, deſcendant pour faire de l'eau & du bois, qui commençoient à leur manquer, ils avoient découvert, les premiers, ces fameuſes Salines, qui ſont formées, à douze ou quinze pas du bord de la Mer, par un Lac, au fond duquel on trouve continuellement du Sel, & qui en porte même ſur la ſurface de ſes eaux, lorſqu'il ſe paſſe quelques jours ſans pluie. On voit arriver à cette Pointe une infinité de

Ils découvrent la Pointe d'Araya, & les Salines.

(74) Herrera, Chap. 5.

Raies, d'un excellent goût, & quantité de Sardines. C'étoit de-là que le Vaiſſeau Caſtillan avoit remis à la voile pour l'Eſpagne, où il étoit arrivé le 6 de Février 1500 (75).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499.

§. III.

*Voyage d'*YANEZ PINÇON.

D'UN autre côté, Vincent Yanez Pinçon, qui avoit accompagné l'Amiral dans le premier Voyage, étoit ſorti du Port de Palos, au mois de Décembre, avec quatre Vaiſſeaux armés à ſes frais (76). Il prit la route du Sud, comme ceux qui l'avoient précédé; mais tournant enſuite au Levant, il s'avança, l'eſpace de ſept cens lieues, juſqu'à ce qu'ayant perdu le Nord, il paſſa la Ligne équinoctiale. C'eſt le premier Caſtillan qui l'ait traverſée, malgré la violence de pluſieurs tempêtes, qui faillirent de l'enſevelir ſous les flots. Enfin, pénétrant deux cens cinquante lieues plus loin, il découvrit un Cap auquel il donna le nom de *Conſolatione*, & qui porte aujourd'hui celui de *Saint-Auguſtin*. La Mer y étoit

YANEZ PINÇON. Nouvelles découvertes.

Pinçon eſt le premier Caſtillan qui paſſe la Ligne.

(75) *Ibidem.* (76) *Ibid.* Chap. 6.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499.

YANEZ PINÇON.

Premiere découverte du Bréſil.

bourbeuſe & blanchâtre, comme l'eau d'une Riviere. On y jetta la ſonde, qui donna ſeize braſſes. Les Caſtillans ne virent paroître perſonne au rivage; mais ils y trouverent quelques traces d'Hommes. C'eſt cette Terre, que les Portugais nommerent enſuite *Terra de Santa Cruz*, & qui n'a pas laiſſé de conſerver le nom de *Bréſil*, que lui donnoient ſes anciens Habitans. Vincent Yanez en prit poſſeſſion, au nom des Couronnes de Caſtille & de Leon. Quelques feux, qu'on apperçut pendant la nuit, firent marcher le lendemain vers le même lieu quarante Hommes, qui furent tout-d'un-coup ſurpris par la vûe de trente-ſix Indiens, armés d'arcs & de fléches, & d'une taille extraordinaire. Le combat paroiſſoit inévitable, entre deux Partis preſqu'égaux, qui ſe voyoient avec un même étonnement, & que rien n'avoit diſpoſés à la confiance. Les Caſtillans firent briller des mirois & des grains de verre. Ils firent entendre, ſurtout, le bruit de leurs ſonnettes, qui avoit cauſé tant de fois de l'admiration aux Indiens. Mais ces fiers Sauvages en parurent ſi peu touchés, qu'après avoir conſideré froidement ce qu'on leur offroit, ils s'éloignerent d'un

pas grave & sans aucune marque de crainte. Un caractere si ferme, ou si farouche, détermina Yanez à lever l'ancre avant la nuit.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. YANEZ PINÇON.

Il s'approcha de l'embouchure d'une Riviere, qui n'avoit point assez d'eau pour recevoir sa Flotte; mais quelques Soldats, descendus dans les Barques, apperçurent un assez grand nombre d'Indiens armés, vers lesquels ils prirent le parti d'envoyer un Homme seul, sans autres armes que son épée. Le Castillan, qui ne pouvoit avoir accepté cette commission sans beaucoup de courage, s'avança vers eux, de l'air qu'il crut le plus propre à les adoucir, & leur jetta une sonnette. De leur côté ils lui jetterent un bâton doré, d'un ou deux pieds de long. Mais lorsqu'il se fut baissé pour le prendre, ils se précipiterent sur lui, dans le dessein apparemment de le tuer ou de s'en saisir. Il fut abbatu par le premier effort; mais se relevant aussi-tôt, il se servit de son épée avec tant de vigueur & d'adresse, qu'après les avoir écartés assez loin, il les réduisit à faire un cercle autour de lui, dans lequel il continua de se défendre, & dont il leur ôta la hardiesse de s'approcher. Ce courage extraordinaire, qu'ils n'attendoient pas

Combat entre un Castillan & plusieurs Indiens.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. YANEZ PINÇON.

d'un Homme ſeul, parut les frapper d'admiration. Mais, voyant accourir les autres Caſtillans, qui venoient au ſecours de leur Compagnon, ils décocherent ſur eux une grêle de fléches, qui en tuerent huit ou dix, & qui en bleſſerent un plus grand nombre. Le combat devint furieux; & les Caſtillans, forcés de reculer, ſe virent pourſuivis juſques dans leurs Barques, où les Indiens entreprirent de ſaiſir leurs rames. Ils enleverent même une Barque, après avoir tué celui qui la gardoit, malgré les coups d'épées & de lances dont on leur perçoit le ventre, & qui en firent tomber une partie dans les flots. Enfin, ils ſe retirerent; & les Caſtillans, fort affligés de leur perte, ne penſerent qu'à rentrer dans leurs Vaiſſeaux (77).

Riviere de Maragnon.

Ils deſcendirent à l'Oueſt, l'eſpace de quarante lieues, juſqu'à une grande Riviere qu'ils nommerent (78) Maragnon, dont l'embouchure n'a pas moins de trente lieues; & l'eau ſe trouvant potable dans cette étendue, ils en rem-

(77) Relation Eſpagnole du Voyage d'Yanez Pinçon

(78) On a reconnu depuis que ce n'étoit qu'une Baie, dans laquelle ſe déchargent trois Rivieres; elle contient une Iſle qui a retenu le nom de Maragnon, ou Maragnan, & qui le donne à toute une Province du Bréſil.

plirent leurs tonneaux, avec la satisfaction de pouvoir se vanter d'avoir fait de l'eau douce, en Mer. Mais en traversant cette vaste embouchure, qui est coupée vers la terre par quantité de petites Isles, ils trouverent les vagues si fortes, qu'elles élevoient les Vaisseaux à deux ou trois piques de hauteur. Yanez descendit ensuite avec trente hommes, pour s'avancer vers la Côte de Paria : mais il fut arrêté en chemin par une autre Riviere, qui, sans être aussi forte que celle de Maragnon, a, comme elle, vingt-cinq ou trente lieues d'embouchure, & ne mêle pas moins d'eau douce à celle de la Mer. Aussi lui donna-t-il le nom de *Rio Dolce.* Mais on a jugé, depuis que c'étoit un des bras de l'Orenoque, ou le Golfe même qui sépare l'Isle de la Trinité, de la Côte de Paria (79) ; & vraisemblablement c'étoit le bras dont les bords sont habités par la Nation des *Aruacas.* Les Castillans, étant passés de-là aux Isles qui se rencontrent sur la route de l'Espagnole, y essuyerent une horrible tempête, qui fit périr deux de leurs Vaisseaux à la vûe des autres ; & le

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. YANEZ PINÇONS.

Pinçon revient en mauvais ordre.

(79) *Acuna*, Description de la Riviere des Amazones.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. YANEZ PINÇON.

reste de cette malheureuse Flotte rentra dans un Port d'Espagne au mois de Septembre, avec la seule gloire d'avoir découvert six cens lieues de Côte au-delà du Golfe de Paria.

§. IV.

Voyage de DIEGO DE LOPEZ.

DIEGO DE LOPEZ.

Diego de Lopez tente de nouvelles découvertes.

CE fut encore avant la fin de 1499; que Diego de Lopez, Négociant, de Palos, partit avec deux Navires, qui pénétrerent heureusement jusqu'au Cap de Saint-Augustin. Les Historiens Espagnols prennent toujours soin d'observer que ces premiers Navigateurs faisoient autant d'Actes de possession, qu'ils reconnoissoient de lieux, au nom de la Couronne de Castille. Un d'entr'eux, pour confirmer le droit de ses Maîtres, écrivit son nom sur un arbre d'une si prodigieuse grosseur, que seize Hommes, se tenant par la main, ne pouvoient l'embrasser (80). De-là, Diego Lopez alla visiter le Fleuve Maragnon; mais l'effroi que Vincent Yanez venoit d'y repandre, avec ses trente-six Hommes, ayant armé tous

(80) Herrera, Liv. 4. Chap. 7.

les Habitans, il les trouva diſpoſés à défendre l'entrée de leurs Terres, & la tentative qu'il fit pour aborder, lui coûta dix Caſtillans. Il paroît que d'autres combats, dont il ne remporta pas plus de ſuccès ſur cette Côte, & la diminution de ſes vivres, que tant d'obſtacles ne permettoient pas de réparer, lui firent prendre le parti de retourner en Eſpagne (81).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. DIEGO DE LOPEZ.

§. V.

Voyage d'ALVAREZ DE CABRAL.

MAIS, dans le même temps, une Flotte Portugaiſe de treize Navires, que le Roi Dom Manuel envoyoit aux Indes orientales, & qui pour éviter la Côte de Guinée, où les calmes ſont fréquens, avoit pris le large aux Iſles du Cap Verd, en tirant droit au Sud, dans la vûe de doubler plus facilement le Cap de Bonne-Eſpérance, aborda le 24 d'Avril, après un mois de navigation en haute Mer, à la Côte d'une Terre inconnue, qui, ſuivant le calcul des Pilotes, pouvoit être éloignée d'environ quatre cens cin-

1500. ALVAREZ DE CABRAL. Les Portugais abordent au Bréſil.

(81) *Ib. dim.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500. ALVAREZ DE CABRAL.

quante lieues de la Côte de Guinée ; & vers les dix degrés de latitude australe. Alvarez de Cabral, qui commandoit la Flotte, s'imagina si peu que cette Terre pût être le Continent, qu'il ne la prit d'abord que pour une grande Isle. Mais, après l'avoir suivie assez long-temps, il fit descendre quelques gens éclairés, qui lui en firent prendre une autre opinion. Les Indiens, qui se présenterent en grand nombre, étoient noirs, quoiqu'ils ne le fussent pas autant que ceux de Guinée. Leurs cheveux étoient moins crepus & ressembloient beaucoup plus aux nôtres. A l'approche des Portugais, ils se retirerent sur une Montagne, d'où ils paroissoient les observer avec un mêlange d'étonnement & de crainte. Le mauvais temps n'ayant pas permis aux Barques d'entrer dans un Port voisin, Alvarez en fit chercher au-dessous un plus commode, où il y mouilla le même jour, & qu'il nomma *Puerto Seguro*. Ses gens y prirent deux Indiens, qu'il fit vêtir proprement, & qu'il renvoya au rivage. Bientôt on en vit arriver un grand nombre, avec des flutes & d'autres instrumens, au son desquels ils donnoient de grand

Ils découvrent Puerto-Seguro.

des marques de joie. C'étoit le jour de Pâques. Cabral étant déſcendu avec la plus grande partie des Equipages, pour entendre une Meſſe ſolemnelle ſous un grand arbre, au pied duquel il avoit fait dreſſer un Autel, la vûe de cette auguſte cérémonie fit approcher les Indiens, avec une confiance qui parut venir d'un ſentiment de Religion. Ils ſe mirent à genoux, & ſe proſternerent comme les Chrétiens; ils ſe frapperent l'eſtomach, ils imiterent toutes les actions du Prêtre & des Aſſiſtans; & pendant la Prédication, dont les ſaints Myſteres furent ſuivis, ils marquerent autant d'attention & de piété, que s'ils euſſent compris les vérités qu'on leur annonçoit. Cette apparence de docilité ne put être attribuée qu'à la force de l'exemple. Mais Cabral en augura bien pour l'avenir; & dans la joie d'une ſi belle découverte, il fit partir un Vaiſſeau pour en porter la premiere nouvelle à Lisbonne. Il planta, dans le même lieu, une Croix de pierre, qui lui fit donner au Pays le nom de *Santa-Cruz*: origine & titre de poſſeſſion reſpectables, ſuivant la remarque de l'Hiſtorien Portugais, mais

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500. ALVAREZ DE CABRAL.

Alvarez Cabral prend poſſeſſion du Pays.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500. ALVAREZ DE CABRAL.

qui n'a point empêché qu'à la longue, le nom de *Biesil*, ou *Brasil*, qui étoit celui que les Habitans naturels donnoient à leur Patrie, n'ait prévalu en Portugal comme dans toutes les autres Nations. Cabral, appellé aux grandes Indes par des ordres plus importans, remit à la voile, après avoir laissé au rivage deux Bannis, du nombre de ceux qu'il avoit à Bord, pour apprendre la Langue des Indiens & se familiariser avec leurs usages (82).

(82) Relation Portugaise du Voyage d'Alvarez Cabral, & Herrera, Liv. 4. Chap. 7.



CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500.

§. VI.

Voyage de Gaſpard de CORTE-REAL.

CORTE-REAL. 1500.

LA jalouſie des Portugais, qui malgré le Traité de Partage, leur faiſoit toujours regarder les découvertes & les progrès des Eſpagnols comme autant d'uſurpations ſur leurs propres droits, porta, dans le cours de cette année, Gaſpard *de Corte-Réal*, Gentilhomme d'une haute diſtinction, à tourner ſes recherches vers le Nord de l'Amérique, tandis que les Rivaux de ſa Nation ſembloient porter toutes leurs vûes vers le Sud. Quelques Auteurs ne le font partir néanmoins que l'année d'après. Il paroît que le ſeul hazard fit aborder ſon Vaiſſeau à l'Iſle de *Terre-Neuve*, dans une Baie, à laquelle il donna le nom de *la Conception*, qu'elle conſerve encore. Il viſita toute la Côte orientale de l'Iſle; & de-là pouſſant juſqu'à l'embouchure de la grande Riviere du Canada, il découvrit un Pays, qu'il nomma *Terre-Verte*, & qui fut nommé enſuite *Terre de Corte-Réal*. C'eſt la Partie ſeptentrionale de la Terre de Labrador, dont les Habitans ſe nomment

Il aborde à l'Iſle de Terre-Neuve.

Il découvre une partie du Continent qu'il nomme Terre-Verte.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500.

CORTE-REAL.

Esquimaux; Sauvages absolument différens de tous les autres Peuples de l'Amérique, auprès desquels ils paroissoient étrangers. Ils sont si farouches & si défians, qu'on n'est jamais parvenu à les apprivoiser. Corte-Réal vint rendre compte de son expédition au Roi son Maître; mais s'étant hâté de retourner vers les mêmes lieux; il eut le malheur d'y périr, sans qu'on ait jamais sçû s'il y fut tué par les Sauvages, ou s'il fut enséveli dans les flots. Michel de Corte-Réal, son frere, entreprit de marcher sur ses traces avec deux Vaisseaux; & n'étant jamais revenu en Portugal, son sort n'est pas mieux connu. Le Roi, qui regrettoit la perte de ces deux Officiers, ne voulut pas permettre à Jean Vasquez de Corte-Réal, leur aîné, & Grand-Maître de sa Maison, de tenter le même Voyage, dans l'espérance de les retrouver. Il ne laissa point d'y envoyer d'autres Vaisseaux, qui revinrent plus heureusement, mais dont toutes le recherches furent inutiles pour vérifier la funeste avanture des deux freres (83).

Il périt dans un second Voyage, & son frere après lui.

(83) C'est à Champlain qu'on doit ce détail. Voyez ci-dessous, la Relation de son Voyage.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500.

JEAN CABOT, ET SES TROIS FILS.

HAckluyt a publié, dans son Recueil, des Lettres Patentes du Roi Henri VII, qui accordent à Jean Cabot, Marchand Vénitien, établi à Londres, & à ses trois Fils, Louis, Sébastien & Sancius, la permission de faire des découvertes dans le nouveau Monde. Plusieurs Ecrivains se fondant sur la date de ces Lettres, qui est l'onziéme année du régne de Henri, font partir Jean & Sébastien Cabot dès l'an 1497, leur font reconnoître alors l'Isle de Terre-Neuve & la Terre de Labrador, & supposent qu'ils s'éleverent jusqu'au cinquantiéme degré de latitude du Nord (84). Mais d'autres raisons portent à croire que ce Voyage ne fut entrepris que plusieurs années après (85),

Leurs découvertes sont douteuses.

(84) Ramusio dit, jusqu'à soixante-sept degrés & demi. Préface de son troisiéme Tome. Gomara dit, plus de cinquante-huit. Liv 2. Chap. 4.

(85) 1°. Les Patentes de Henri VII. ne contiennent que la permission vague de partir & de faire des découvertes; & ce Prince n'y joignit que deux ans après, celle de prendre un certain nombre de Vaisseaux dans les Ports d'Angleterre. Hackluyt rapporte aussi cette seconde permission. 2°. Pierre Martir, Gomara, & Ramusio, qui parlent du premier Voyage de Sébastien Cabot, ne marquent point l'année, & ne nomment point son pere. 3°. Sébastien Cabot même, dans un Discours que Ramusio (Tome II de son Recueil) rapporte de lui à Galéas-Butrigarius, Légat du Pape en Espagne, assure que ce fut après la mort de son pere,

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500.

& qu'il eſt poſtérieur à celui de Corte-Réal.

Prétentions des Vénitiens.

Les Vénitiens prétendent auſſi à l'honneur d'avoir découvert le Nord de l'Amérique, ou d'avoir été les premiers qui en aient répandu la connoiſſance en Europe. Ils font valoir le témoignage d'Antoine & de Nicolas Zeno, Freres, & Nobles Vénitiens, qui étant partis des Côtes d'Irlande, en 1390, furent pouſſés, par une tempête, ſur le Friſland, qu'on prend pour une partie du Continent de Groënland (86),

& lorſqu'on ſçut en Angleterre que Chriſtophe Colomb avoit découvert les Côtes de l'Amérique, qu'il fut envoyé par Henri VII, pour trouver un chemin au Cathay par le Nord. A la vérité, il ajoûte, que *ſi la mémoire ne le trompe point*, ce fut en 1496. Mais il paroît évidemment que ſa mémoire l'a trompé, puiſque Chriſtophe Colomb n'avoit pas encore découvert le Continent de l'Amérique en 1496, & puiſqu'il n'eſt pas moins certain, par les Patentes d'Henri VII, que Cabot le pere vivoit alors. Auſſi l'Auteur de l'Introduction à l'Hiſtoire Univerſelle ne met-il ce premier Voyage qu'en 1516, ſans dire néanmoins ſur quel témoignage il ſe fonde. *Chap.* 10 *de l'Amérique*, page 392. Au milieu de ces obſcurités, on prouve clairement, & perſonne ne conteſte, que dès l'année 1504, des Bâtimens Baſques, Normands & Bretons, faiſoient la Pêche de la Morue ſur le grand banc de Terre Neuve, & le long de la Côte Maritime du Canada; ce qui doit faire préſumer qu'ils avoient connu ces lieux plutôt, & peut-être les premiers. Voyez ci-deſſous année 1523.

(86) On attribue la découverte du Friſland à ces deux Freres. Leur Relation eſt dans Ramuſio. Il paroît certain, par un

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500.

où ils furent informés, à la Cour même du Roi, que l'*Estotiland*, nom qu'ils ont donné à la Partie septentrionale de la Terre de Labrador, venoit d'être découvert par quelques Pêcheurs, Sujets de ce Prince.

Prétention des Anglois.

On a vû, dès l'entrée de ce Volume, que les Anglois s'attribuant le même honneur, font remonter leur prétentions jusqu'à l'an 1170, dans un Voyage qu'ils donnent à *Madoc*, Frere de David, Fils d'*Owen-Guyned*, Prince de Galles, auquel ils font découvrir une belle Terre au Nord de l'Amérique. Malheureusement cette navigation ne se trouve appuyée sur aucun monument certain; & les preuves qu'on en apporte (87) n'ayant paru qu'après la découverte de Colomb, on peut les

Acte de Louis le Débonnaire, que le *Goënland* étoit connu au neuviéme siécle, comme l'Islande & d'autres Isles du Nord. Cet Acte est un Privilége accordé à l'Eglise de Hambourg, du 15 Mai 834.

(87) Recueil d'Hackluyt p. 1. Ces Preuves se trouvent dans l'Histoire du Pays des Galles, Par Powell. On raporte aussi une Epigramme de Meredith, en Langue Galloise; mais ce Meredith ne voit qu'en 1477.

Madoc Wyf, Mwyedic Weedd,
Jawn genau, Owyn-Gynedd,
Ni fynum dir, fy enaid oedd,
Na da mawr, ond y moroedd.

C'est-à-dire, Je suis ce Madoc, fils d'Owen-Guyned, à qui sa patrie & ses richesses ne plurent point, mais qui prit plaisir à chercher de nouvelles Terres.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

regarder comme un ouvrage de la jalousie & de l'ingratitude, pour lui enlever un honneur qui paroît n'appartenir qu'à lui.

Suite du troisiéme Voyage de CHRISTOPHE COLOMB.

PENDANT que les Ennemis de l'Amiral attentoient à sa gloire, ou que par un motif plus noble, d'autres cherchoient à la partager, il avoit à réprimer dans son Isle les flammes de la sédition, qu'Ojeda y étoit venu rallumer, & des soins à prendre dans l'éloignement, pour se défendre contre les accusations dont on le noircissoit en Espagne. La préférence qu'il crut devoir au premier de ces deux objets, parce qu'il ne mettoit rien en balance avec les obligations de son Emploi, lui fit oublier trop long-temps ses intérêts personnels. Un Castillan, nommé *Fernand de Guevare*, proche parent de ce Moxica, qui étoit entré dans les anciens complots de Roldan, enleva, au Cacique Bohechio, une jeune & belle Indienne, qui se nommoit *Hygueymota.* Il s'étoit flatté de pouvoir se dérobber avec sa Maîtresse, sur les Vaisseaux d'Ojeda; mais les ayant

Nouvelles séditions dans l'Isle Espagnole.

trouvés partis, il ne pensa qu'à susciter de nouveaux troubles, pour se mettre à couvert sous le voile des mécontentemens publics. Il trouva quantité de Partisans, entre ceux qui s'étoient déclarés pour Ojeda ; & sa révolte auroit eu des suites dangereuses, si Roldan, qui commençoit à respecter sincérement les Loix, n'eût trouvé le moyen de se saisir de lui, & de sept ou huit de ses principaux Complices, qu'il fit conduire prisonniers à San-Domingo. La tranquillité paroissoit rétablie, lorsque Moxica, informé de la disgrace de son Parent, parcourut tous les Villages de la Vega, pour exciter le Peuple à se soulever, en déclarant avec la derniere audace qu'il étoit résolu de tuer l'Amiral & l'Alcalde. Dans la nécessité de se défendre, l'Amiral négligea d'envoyer ses Mémoires en Espagne, & d'informer la Cour de l'injurieuse conduite d'Ojeda. Il prévint les Rebelles, en leur portant la guerre dans leurs retraites. Il les défit ; & Moxica étant tombé entre ses mains avec quelques autres, il les fit pendre aux crenaux de la Forteresse. L'Adelantade en prit aussi plusieurs, qui furent destinés au même sort ; mais une étrange révolution leur sauva la vie, lorsqu'on s'y attendoit le moins.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Guevare est arrêté.

L'Amiral fait mourir quelques Rebelles.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Révolution funeste aux Colombs.

Dès l'année précédente, un grand nombre de Mécontens, qui étoient sortis de l'Isle Espagnole, avoient entrepris, comme de concert, de soulever toute l'Espagne contre les Colombs. Ils s'étoient rendus à Grenade, où la Cour étoit alors ; & répandant les plus noires calomnies contre l'Amiral, ils avoient également réussi à le rendre odieux au Peuple, & suspect au Roi. Un jour quelques-uns de ces Séditieux, ayant acheté une charge de raisin, s'étoient assis à terre pour la manger, au milieu d'une Place publique, & s'étoient mis à crier que le Roi & les Colombs les avoient réduits à cette misere, en refusant de leur payer le salaire qu'ils avoient mérité dans les pénibles travaux des Mines. Si le Roi paroissoit dans les rues de Grenade, ils le poursuivoient, pour demander leur paye, avec de grands cris ; & s'ils voyoient passer les deux Fils de l'Amiral, qui étoient encore Pages de la Reine, » voilà, s'écrioient-ils, les Enfans de » ce Traître, qui a découvert de » nouvelles Terres pour y faire périr » toute la Noblesse de Castille (88) ». Le Roi, qui n'avoit pas pour l'Amiral

Haine qu'on leur suscite en Espagne.

(88) Vie de Colomb, par son Fils, Livre 2. Chapitres 23 & 24.

autant d'affection que la Reine, ne se défendit pas si long-temps contre le soulevement général; & la Reine même, après avoir fait plus de résistance, fut entraînée par la force du torrent. Mais rien ne fit tant d'impression sur elle, qu'une circonstance qui n'avoit point été prévûe. On doit se rappeller qu'une des conditions du Traité de l'Amiral, avec Roldan, portoit que les Rebelles, qui voudroient retourner en Espagne, auroient la liberté d'emmener leurs Maîtresses Indiennes, qui se trouvoient enceintes, ou qui étoient nouvellement délivrées. Plusieurs, ne se bornant point à leurs Maîtresses, avoient apparemment embarqué des hommes, sans la participation, ou par la connivence, de l'Amiral, qui étoit souvent réduit à fermer les yeux sur ce qu'il n'avoit pas le pouvoir d'empêcher. On vit arriver ces Esclaves, au nombre d'environ trois cens; & la Reine, qui n'avoit rien recommandé avec tant de soin que de ne point attenter à la liberté des Indiens, ne put apprendre, sans une vive colere, que ses ordres avoient été si peu respectés. Non-seulement elle en fit un crime à l'Amiral, mais elle jugea qu'il ne pouvoit être plus innocent sur tout le

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

La Reine se prévient contre l'Amiral.

reste ; & commençant par ordonner, sous peine de mort, que tous les Esclaves qu'on tenoit de lui fussent remis en liberté, elle prit en même-temps la résolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avoit revêtu. Jamais, suivant la remarque d'un sage Historien, elle n'en prit aucune dont elle ait eu plus d'occasions de se repentir. L'Amiral lui auroit paru moins coupable, si rendant plus de justice à son caractere, elle eût jugé de sa conduite par les embarras & les nécessités qu'elle ne pouvoit ignorer. Avec un peu de modération, pour attendre de lui plus d'éclaircissement, elle auroit appris qu'il avoit extirpé enfin jusqu'aux moindres semences de révolte ; qu'il gouvernoit avec une autorité absolue ; qu'il voyoit les Castillans soumis, les Insulaires disposés à recevoir le joug de l'Evangile, & celui de la domination de Castille ; & qu'il ne demandoit pas plus de trois ans pour augmenter de soixante millions les revenus de la Couronne, en y comprenant, à la vérité, la Pêche des Perles, dont il pensoit à s'assurer par une bonne Forteresse (89).

Dans cette fatale conjoncture, les

(89) Herrera, *ubi sup.* Histoire de Saint-Domingue, Liv. 3. Oviedo, *ubi sup.*

accusations d'Ojeda vinrent achever sa perte. Cependant elle ne fut signée qu'au mois de Juin ; comme si le Roi & la Reine eussent affecté de prendre du temps, pour ne consulter que la justice. On publia, pour colorer sa déposition, qu'il avoit demandé lui-même un premier Administrateur de la Justice dans l'Isle Espagnole, & qu'il avoit prié leurs Majestés de faire juger ses différends personnels avec l'Alcalde Major, par des Commissaires désintéressés ; que ces deux propositions paroissoient raisonnables, mais qu'on ne jugeoit point à propos de partager deux Emplois qui demandoient une autorité absolue ; & que d'ailleurs on ne pouvoit en revêtir qu'un Homme de distinction, avec lequel il ne convenoit pas de laisser un Etranger, qui exerçoit deux aussi grandes Charges que celles d'Amiral & de Viceroi perpétuels. Le Roi & la Reine crurent trouver toutes les qualités qui convenoient à leurs vûes, dans François de *Bovadilla*, Commandeur de Calatrave. Avec le titre de Gouverneur Général, ils lui donnerent celui d'Intendant de Justice, & l'ordre de tenir ses Provisions secrettes jusqu'au jour de sa réception à San-Domingo ; d'où les mêmes

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Dom François de Bovadilla est envoyé à l'Espagnole en qualité de Gouverneur général.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Historiens croyent pouvoir conclure ; que les Rois Catholiques avoient prêté l'oreille au bruit que les Ennemis de l'Amiral avoient répandu, qu'il pensoit à se rendre Souverain du nouveau Monde (90). Bovadilla mit à la voile vers la fin du mois de Juin, avec deux Caravelles ; & le 23 d'Août on apperçut, de San-Domingo, ces deux Bâtimens, qui s'efforçoient d'entrer dans le Port, d'où ils étoient repoussés par le vent de terre. L'Amiral étoit alors occupé à fortifier la Conception de la Vega ; & l'Adelantade s'étoit rendu avec Roldan, vers Xaragua, pour y faire une exacte recherche des Com-

Il arrive à San-Domingo.

(90) Elles portoient : » que l'Amiral ayant don- » né avis à leurs Majestés, » que pendant le Voyage » qu'il avoit fait à la » Cour, un Alcalde & » quelques autres Offi- » ciers s'étoient soulevés » avec un grand nombre » de Partisans, & que » toutes ses exhortations » n'avoient pu faire » cesser le désordre, au » grand préjudice du Ser- » vice de Dieu & de leurs » Majestés, elles ordon- » noient au Commandeur » François de Bovadilla » de faire une exacte » perquisition des Coupa- » bles, de se saisir d'eux, » après avoir reconnu la » vérité, de séquestrer » leurs biens, & de » procéder contr'eux, » comme il le jugeroit » à propos, suivant les » formes de la Justice : » mandant en outre à » l'Amiral, à tous les » Officiers, Gouverneurs » de Police, Nobles & » Rotuniers, & générale- » ment à tous leurs Sujets » de l'Isle, de prêter la » main à l'exécution de » leurs ordres. Cette Pro- » vision étoit signée du » Secrétaire d'Etat, Mi- » chel Perez d'Almanzan. Herrera, Liv. 4. Chap 8.

plices

plices de la derniere révolte.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Premieres circonſtances de l'arrivée de Bovadilla.

A la vûe des deux Caravelles, Dom Diegue Colomb, qui commandoit dans l'abſence de ſes deux Freres, les envoya reconnoître par Chriſtophe Rodrigue de *la Lengua*, avec une vive impatience d'apprendre ſi le jeune Diego, l'aîné des deux Fils de l'Amiral, n'étoit pas ſur l'un des deux Vaiſſeaux. Ce fut Bovadilla même, qui ſe préſenta ſur le bord de ſa Caravelle, pour répondre aux queſtions de Rodriguez. Il lui déclara non-ſeulement ſon nom, mais la Commiſſion d'Intendant de Juſtice qu'il venoit exercer contre les Rebelles; & s'informa à ſon tour des affaires de l'Iſle; il apprit l'exécution de Moxica & de ſes Complices, l'ardeur des Colombs dans la recherche des Coupables, & la réſolution où ils étoient de faire encore un exemple de Guevare, de Riquelme & de quelques autres qui étoient deſtinés au ſupplice, pour le même crime. Ces informations irriterent le Commandeur. Quoiqu'on ne puiſſe douter que le Roi & la Reine, en l'honorant de leurs ordres, n'euſſent crû trouver, dans ſa perſonne, toutes les qualités qui convenoient à leurs vûes, on reconnoîtra bientôt qu'il étoit ambitieux, violent, inté-

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

reſſé, & que par conſéquent leurs Majeſtés s'étoient trompées dans leur choix.

Son caractere.

Soit qu'il eût apporté d'aveugles préventions contre les Colombs, ou que la jalouſie de l'autorité lui fît déja regarder tout ce qui ne venoit pas de lui comme une uſurpation de la ſienne, il ne put entendre, ſans indignation, qu'on lui parlât de ſupplice, pour des Criminels dont il devoit être l'unique Juge. Cette diſpoſition ne fit qu'augmenter, à la vûe de deux Gibets, & de quelques Caſtillans qu'il y vit attachés, en arrivant dans le Port. Un reſſentiment, ſi mal conçu, lui fit prendre la réſolution de paſſer la nuit dans ſon Vaiſſeau.

Ouverture de ſon adminiſtration.

Le lendemain, le 24 d'Août, étant deſcendu dans la Ville, il ſe rendit d'abord à l'Égliſe, où il entendit la Meſſe avec une grande oſtentation de piété. Dom Diegue Colomb, & Perez, Major de l'Iſle, y aſſiſterent, accompagnés de la plûpart des Habitans de San-Domingo. En ſortant, il tira des Lettres qui portoient le Sceau Royal d'Eſpagne, & les remit à un Notaire de ſa ſuite, avec ordre de les lire devant l'Aſſemblée. C'étoient celles qui le créoient Intendant de Juſtice. Enſuite, s'adreſſant à Dom Diegue, il

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

demanda, au nom de leurs Majeftés, qu'on lui livrât tous les Prifonniers qui étoient arrêtés pour la révolte. Dom Diegue lui répondit qu'ils lui avoient été confiés par l'Amiral, dont l'autorité, fans doute, étoit fupérieure à la fienne, & qu'il n'en pouvoit difpofer fans fon ordre. Je vous ferai connoître, reprit Bovadilla, que vous & lui devez m'obéir. Le refte du jour fe paffa dans une extrême agitation. Mais le lendemain après la Meffe, à la vûe de toute la Colonie, que la curiofité n'avoit pas manqué de raffembler, Bovadilla fit lire d'autres Patentes, qui le conftituoient Gouverneur Général des Ifles & de la Terre-ferme du Nouveau Monde, avec un pouvoir fans bornes (91). Enfuite, ayant prêté le

(91) Elles contenoient » que leurs Majeftés Catholiques, pour l'accompliffement du Service de Dieu & du leur, pour l'exécution de la Juftice, pour l'établiffement de la paix & du bon Gouvernement des Ifles & de la Terre-ferme, avoient ordonné que le Commandeur François de Bovadilla exerçât en leur nom le Gouvernement des mêmes lieux, auffi long-tems qu'elles le jugeroient à propos, avec l'Office d'Intendant de Juftice, Civile & Criminelle, & qu'elles entendoient qu'après qu'il auroit prêté le Serment dans les formes établies, tous leurs Sujets le reconnuffent, & lui rendiffent obéiffance, comme à leur Gouverneur & leur Juge; pour l'exécution de quoi elles lui accordoient un plein pouvoir, avec

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

ferment ordinaire, il invita tout le monde à la soumission; & pour la mettre à l'épreuve, il renouvella la demande des Prisonniers. On lui fit la même réponse, & cette fermeté l'embarrassa. Il fit lire deux autres Mandemens des Rois Catholiques, par l'un desquels il étoit ordonné à l'Amiral, & à tous les Commandans des Forteresses & des Navires, aux Trésoriers & aux Gardes-Magasins de le reconnoître pour Supérieur. L'autre regardoit la solde Militaire & la paye des Artisans & des Engagés. Après cette lecture, qui mit tous les gens de guerre dans ses intérêts, il somma pour la troisiéme fois Dom Diegue de lui remettre les clefs de la Prison. Sur son refus, il se rendit à la Citadelle, où Michel Diaz commandoit en qualité d'Alcalde; & lui ayant fait signifier ses pouvoirs, il ordonna que sur le champ tous les Prisonniers fussent amenés devant lui. Diaz demanda du temps pour en informer l'Amiral, dont il tenoit sa Commission. Mais le Commandeur, appréhendant que ce délai ne fût employé à faire exécuter Guevare & ses Complices, fit mettre à l'instant sous les armes tou-

Violence avec laquelle il établit son autorité.

» ordre à tous de lui » obéir ». La date de cette Commission étoit du 21 Mai. Herrera, ibid.

tes les Troupes qu'il avoit amenées, & celles même de la Ville, qui reconnoissoient déja ses ordres. La Citadelle étoit encore sans défense; & quoique Diaz se montrât, l'épée à la main, sur les creneaux, avec Alvarado, son Lieutenant, il y entra sans résistance. Il se fit conduire à la Prison, où il trouva les Coupables chargés de chaînes. Un leger interrogatoire parut le satisfaire; & leur ayant fait espérer leur grace, il se contenta de les laisser sous la garde d'un de ses gens.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Embarras de l'Amiral.

L'Amiral, bientôt informé de cette révolution, en reçut assez tranquillement la premiere nouvelle. La confiance qu'il croyoit devoir aux bontés du Roi & de la Reine, après les avoir si bien servis, lui fit juger que Bovadilla étoit quelque Avanturier, tel qu'Ojeda, dont il ne lui seroit pas plus difficile de se défaire; ou du moins que sa Commission n'auroit pas plus d'étendue que celle d'Aguado. Mais, lorsqu'il eut appris que le Commandeur s'étoit rendu Maître de la Forteresse, & que toutes les Troupes étoient soumises à ses ordres, il considéra cette affaire d'une autre œil. L'opinion, qu'il conservoit encore, que c'étoit quelque nouvelle fourberie dont il avoit à se

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

défendre, ne l'empêcha point de prendre des mesures pour le soutien de son autorité. Il se rendit à Bonao, après y avoir donné rendez-vous aux Castillans qu'il croyoit dans ses intérêts, & l'ordre à plusieurs Caciques de l'y venir joindre, avec toutes les Troupes qu'ils seroient capables de rassembler. En y arrivant, il y trouva un Huissier à Verge, qui lui remit des copies de chaque Provision du nouveau Gouverneur. Après les avoir lûes, il déclara que la premiere ne contenoit rien qu'il n'eût demandé lui-même; mais que l'autre ne s'accordant point avec les Patentes irrévocables de Viceroi & d'Amiral, qu'il avoit reçues de leurs Majestés, il ne pouvoit se persuader qu'elle vînt de cette respectable source; qu'il ne s'opposoit point à l'administration de la Justice, dont Bovadilla étoit chargé; mais qu'il alloit écrire en Espagne; & qu'en attendant les explications de la Cour, sur des événemens qui lui paroissoient obscurs, il sommoit tous les Sujets des Rois Catholiques, de demeurer dans la soumission qu'ils lui devoient. On ne douta point alors que cette querelle ne dégénérât en guerre civile, surtout lorsque le Commandeur eut affecté de ne pas répon-

L'Isle est ménacée d'une guerre civile.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

dre à une Lettre qu'il reçut de l'Amiral, & qu'on apprit au contraire qu'il avoit écrit à Roldan & à ses anciens Complices dans la Province de Xaragua (92). Cependant on fut détrompé, quelques jours après, par l'arrivée de Velasquez, Trésorier Royal, & d'un Religieux Franciscain, nommé *Tras Sierra*, qui remirent à l'Amiral une Lettre signée de la main du Roi & de la Reine. Elle étoit dans ces termes: » Dom Christophe Colomb, notre » Amiral dans l'Océan: Nous avons » ordonné au Commandeur, Dom » François de Bovadilla, de vous » expliquer nos intentions. Nous vous » ordonnons d'y ajoûter foi, & d'exé» cuter ce qu'il vous dira de notre part. *Moi le Roi*, *Moi la Reine*. Les réflexions que l'Amiral fit sur cette Lettre, dans laquelle il ne manqua point d'observer qu'on ne lui donnoit pas le titre de Viceroi, le déterminerent à reconnoître Bovadilla dans toutes les qualités qu'il s'attribuoit. Il partit aussi-tôt pour la Capitale.

Lettre du Roi qui oblige l'Amiral à la soumission.

Bovadilla informe contre lui.

A son exemple, tout ce qu'il y avoit de Castillans à Bonao, dans la Vega, & dans tous les nouveaux Etablisse-

(92) Herrera, Liv. 4. Chap. 9.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III Voyage. 1500.

mens, prirent le chemin de San-Domingo. Bovadilla, pour les attirer par l'intérêt, avoit déja fait publier que pendant vingt ans, ceux qui travailloient à chercher de l'or, n'en payeroient au Roi que le Vingtiéme; qu'il alloit acquitter les arrérages de la Solde militaire, & contraindre l'Amiral de ſatisfaire tous ceux auxquels il avoit donné quelque ſujet de plainte. Les Mécontens s'empreſſerent de venir dépoſer contre les trois Colombs, & toutes leurs accuſations furent reçues. Ils chargerent l'Amiral de les avoir maltraités, dans la fondation des Villes & des Forts, en les aſſujettiſſant à d'indignes travaux, qui en avoient fait périr un grand nombre, & de leur avoir refuſé les ſecours les plus néceſſaires à la vie; d'avoir impoſé, pour des fautes légeres, des châtimens trop rigoureux, ſouvent injuſtes, & quelquefois deshonorans; de n'avoir pas voulu conſentir que les Inſulaires fuſſent baptiſés, parce qu'il aimoit mieux les voir Eſclaves que Chrétiens; de leur avoir fait la guerre, ſous de vains prétextes, pour avoir occaſion de les condamner à l'eſclavage, & pour les faire paſſer en Caſtille; de n'avoir pas permis qu'on tirât tout ce qu'on pouvoit

Tout le monde ſe déclare contre l'Amiral.

trouver d'or, pour ne pas diminuer trop les richesses de l'Isle, dans la vûe de s'y rendre un jour indépendant, ou de la livrer à quelque Puissance ennemie de l'Espagne ; enfin d'avoir excité les Castillans & les Indiens à se soulever contre le nouveau Gouverneur. L'Historien remarque que parmi tant d'imputations & de plaintes, il ne se trouva point une déposition favorable à l'Amiral : étrange effet de l'infortune, qui fait oublier toutes les loix de l'amitié & de la reconnoissance, & qui ne laisse voir, dans un Malheureux, qu'un objet de haine & de mépris (93).

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Ses biens sont saisis.

Christophe Colomb fut extrêmement surpris, en arrivant à San-Domingo, d'apprendre que le Commandeur s'étoit logé dans sa Maison, qu'il avoit saisi ses papiers, confisqué ses meubles, ses chevaux, & tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, sous prétexte de payer ceux qui se plaignoient de ne l'avoir pas été ; qu'il avoit fait arrêter Dom Diegue, son Frere, sans aucune formalité de Justice, & qu'il l'avoit fait transférer dans une des Caravelles qu'il avoit amenées, avec ordre d'employer les fers pour l'y retenir. A peine avoit-il

(93) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

eu le temps de se faire expliquer tant de violences, qu'il se vit enlevé lui-même & conduit dans la Citadelle, où il fut enfermé les fers aux pieds.

Il est plaint par les Historiens.

Herrera, quoique fort prévenu en faveur de sa Nation, donne ici le nom de *Tyran* au nouveau Gouverneur. Il traite, de cruel & de détestable, un emportement de cette nature, contre un Homme que les Rois Catholiques avoient élevé aux premiers degrés d'honneur, & qui avoit acquis tant de gloire à l'Espagne. La suite des événemens fit même connoître que le Commandeur avoit passé ses pouvoirs, & que s'il étoit chargé d'informer, c'étoit avec respect pour la personne des Colombs (94). Mais sa cruauté ne fut pas plus surprenante, que l'applaudissement qu'elle reçut de tous les Cas-

(94) Voici les termes d'Herrera : » Beaucoup de » gens assurent que l'in- » tention des Rois n'avoit » jamais été que Bovadil- » la, quelle que fût la » force de ses Provisions, » dût attaquer la person- » ne de l'Amiral ni de » ses Freres, & que com- » me sa prudence suffi- » soit pour lui faire voir » qu'il ne le devoit pas, » ils ne l'en avoient pas » averti. Liv. 4 Ch. 10. Oviedo s'exprime à peu près de même : » Les uns » disent qu'on n'avoit pas » commandé à Bovadilla » de prendre l'Amiral, » & qu'il n'étoit venu que » comme Juge de rési- » dence pour s'informer » seulement de la rébel- » lion ». Liv. 3. Chap. 6. Gomera dit qu'il avoit ordre d'envoyer en Espagne ceux qu'il trouveroit coupables. Liv. 1. Ch. 23.

tillans de l'Isle. Ceux même qui devoient leur fortune à l'Amiral, & qui ne subsistoient que par sa faveur, eurent la lâcheté de l'outrager ; & pendant que ses Ennemis se contentoient du moins de le noircir par leurs accusations, ce fut son propre Cuisinier, qui s'offrit indignement à lui mettre les fers aux pieds.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

On lui met les fers aux pieds.

Il souffrit sa disgrace & toutes les humiliations dont elle fut accompagnée, avec une fermeté qui fut peut-être le plus glorieux trait de son caractere. Cette force d'esprit, qui ne l'abandonna jamais, parut bientôt avec un nouvel éclat. Il y avoit toute apparence que l'Adelantade, qui étoit encore en liberté, ne ménageroit rien pour arracher ses Freres d'entre les mains d'un Homme, dont il devoit appréhender les derniers excès. Bovadilla, qui en comprit le danger, envoya ordre à l'Amiral de lui écrire, non-seulement pour arrêter l'exécution de plusieurs Criminels dont il s'étoit saisi, mais pour le presser de revenir promptement à San-Domingo. L'Amiral écrivit. Il joignit, à ces deux ordres, les plus vives instances, pour engager son Frere à venir partager sa mauvaise fortune avec lui. » Notre ressource,

Avec quelle fermeté il soutient sa disgrace.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Il engage son Frere à se soumettre.

» lui disoit-il, est dans notre innocence. » Nous serons menés en Espagne. » Qu'avons nous à desirer de plus » heureux, que de pouvoir nous » justifier? Cette proposition dut révolter, sans doute, un Homme du caractere de l'Adelantade. Mais il ne laissa pas de se rendre à l'avis de son Frere. Il vint à Saint-Domingo. A peine y fut-il arrivé qu'il fut chargé de chaînes, & conduit dans la Caravelle qui servoit de Prison à Dom Diegue. Bovadilla mit le comble à ses injustices, en accordant toutes sortes de faveurs à Roldan, à Guevare & à leurs Partisans. Après avoir tourné ses premiers soins à sauver une troupe de Séditieux, qui étoient sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice, on s'étoit attendu qu'il feroit, du moins des informations sur leur conduite: mais il leur rendit la liberté, sans s'embarrasser même de sauver les bienséances.

Le Procès des trois Colombs est instruit.

Des emportemens si peu ménagés firent craindre pour la vie des trois Freres. Leur Procès fut instruit. Bovadilla sembloit avoir été trop loin, pour s'imposer des bornes, ou si la facilité qu'ils eurent à détruire des accusations vagues, dont la plûpart ne

regardoient même que leurs intentions, parut lui causer de l'embarras, c'étoit un motif de plus pour se défaire de trois Ennemis, dont la justification entraînoit infailliblement sa perte. Cependant, il n'osa pousser l'audace jusqu'à faire conduire au supplice un grand Officier de la Couronne; & se contentant de rendre un Arrêt de mort contre lui & ses Freres, il prit le parti de les envoyer en Espagne, avec l'instruction de leur Procès, dans l'idée apparemment que le nombre & l'uniformité des dépositions, l'importance des articles, & la qualité des Accusateurs, dont la plûpart avoient eu d'étroites liaisons avec les Accusés, feroient confirmer sa Sentence. Les Prisonniers n'étoient pas sans inquiétude pour la décision de leur sort. Un Historien raconte qu'*Alfonse de Vallejo*, Capitaine de la Caravelle qui devoit les conduire, étant allé prendre l'Amiral pour le faire embarquer, cet illustre Vieillard lui dit tristement: » Vallejo, » où me menes-tu? En Espagne, » Monseigneur, répondit le Capitaine. » Est-il bien vrai? repartit l'Amiral. Par » votre vie, repartit Vallejo, j'ai » ordre de vous faire embarquer pour » l'Espagne. Ces assurances calmerent

L'Amiral est embarqué pour l'Espagne.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

son esprit. Mais, pour ne laisser rien manquer à son humiliation, Bovadilla fit publier, avant son départ, un pardon général pour ceux qui avoient eu le plus de part aux révoltes passées, & remplit plusieurs Brevets, qu'il avoit apportés en blanc, des noms de Roldan, de Guevare & des Mutins les plus décriés par le mal qu'ils avoient causé. Vallejo reçut ordre, en mettant à la voile, de prendre terre à Cadix & de remettre ses Prisonniers, avec toutes les Procédures, entre les mains de l'Evêque de Badajos & de Gonçalo Gomez de Cervants, Parent du Commandeur, tous deux Ennemis déclarés des Colombs (95).

Il refuse de quitter ses fers.

En sortant du Port, Vallejo voulut ôter leurs chaînes aux trois Freres: mais l'Amiral protesta qu'il ne les quitteroit que par l'ordre du Roi & de la Reine; ce qui ne l'empêcha point d'être fort sensible, pendant toute la navigation, aux civilités qu'il reçut du Capitaine. On assure qu'il ne cessa jamais de conserver ses fers, & qu'il ordonna même, par son Testament, qu'après sa mort on les mît avec lui dans son Tombeau, comme un monument de la

Usage qu'il en fit en mourant.

(95) Herrera, *ubi suprà.* Chap. 10.

reconnoiſſance dont le monde paye les ſervices qu'on lui rend (96). Vallejo mouilla devant Cadix, le 25 de Novembre. Un Pilote nommé *André Martin*, touché des malheurs de l'Amiral, ſortit ſecrettement du Vaiſſeau, & ſe hâta de porter ſes Lettres à la Cour, avant qu'on y pût recevoir la nouvelle de ſon arrivée.

Son arrivée en Eſpagne, & réparation qu'il y reçoit.

Le Roi & la Reine n'apprirent point ſans étonnement & ſans indignation, qu'on eût abuſé de leur autorité pour s'emporter à des violences dont ils ſe crurent deshonorés. Ils envoyerent, ſur le champ, l'ordre de délivrer les trois Freres, & de leur compter mille écus, pour ſe rendre à Grenade, où la Cour étoit alors. Ils les y reçurent, avec des témoignages extraordinaires de compaſſion & de faveur. La Reine conſola particuliérement l'Amiral. Comme il avoit plus de confiance à ſa bonté qu'à celle du Roi, il lui demanda une audience ſécrette, dans laquelle s'étant jetté à ſes pieds, il y demeura quelque temps, les larmes aux yeux, & la voix étouffée par ſes ſanglots. Cette excellente Princeſſe le fit relever. Il lui dit les choſes les plus touchantes, ſur

(96) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Comment il eſt traité par la Reine.

l'innocence de ſes intentions, ſur le zele qu'il avoit toujours eu pour le ſervice de leurs Majeſtés, ſur le témoignage qu'il ſe rendoit, au fond du cœur, que s'il avoit manqué dans quelque point, c'étoit pour n'avoir pas connu de meilleur parti dans l'occaſion, & ſur la malignité de ſes Ennemis, que la ſeule jalouſie de ſon élévation portoit à lui chercher des crimes; peu contens de lui nuire, s'ils ne le deshonoroient. La Reine parut fort attendrie de ſon diſcours (97). L'Hiſtorien de Saint-Domingue, qui fait profeſſion d'avoir ſuivi des Mémoires fidéles, prête à cette Princeſſe une réponſe véritablement noble, qui convient parfaitement aux circonſtances, & qui ne s'accorde pas moins avec la conduite qu'elle ne ceſſa point de tenir à l'égard de l'Amiral. On ne fera pas difficulté de l'adopter, parce qu'elle ſupplée au ſilence des Ecrivains Eſpagnols. » Iſabelle, dit-il, en qui » l'indignation prit la place de la » douleur, releva l'Amiral & fut quel- » que temps auſſi ſans trouver le pou- » voir de parler. Elle ſe remit enfin, & » lui dit avec beaucoup de douceur;

Diſcours de cette Princeſſe.

(97) Tout ce qui précéde eſt tiré d'Herrera, L. 4. Chap. 10.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

» Vous voyez combien je ſuis touchée » du traitement qu'on vous a fait. Je » n'ometterai rien pour vous le faire » oublier. Je n'ignore pas les ſervices » que vous m'avez rendus, & je » continuerai de les récompenſer. Je » connois vos Ennemis, & j'ai pénétré » les artifices qu'ils employent pour » vous détruire : mais comptez ſur » moi. Cependant, pour ne vous rien » diſſimuler, j'ai peine à me perſuader » que vous n'ayez pas donné lieu à » quelques plaintes. Elles ſont trop » univerſelles pour n'être pas fondées. » La voix publique vous reproche une » ſévérité peu convenable dans une » Colonie naiſſante, & capable d'y » exciter des révoltes, qui peuvent » ébranler des fondemens encore mal » affermis. Mais ce que je vous par- » donne moins, c'eſt d'avoir ôté mal- » gré mes défenſes, la liberté à un » grand nombre d'Indiens, qui n'a- » voient pas mérité une ſi rigoureuſe » punition. Votre malheur a voulu qu'au » moment que j'ai appris votre déſobéiſ- » ſance, tout le monde ſe plaignoit » de vous, & perſonne ne parloit » en votre faveur. Je n'ai donc pû me » diſpenſer d'envoyer aux Indes un » Commiſſaire, que j'ai chargé de

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

» prendre des informations & de me » les communiquer, avec ordre de » modérer une autorité qu'on vous » accusoit de porter trop loin. Dans la » supposition que vous fussiez coupable de tous les crimes dont vous » étiez accusé, il devoit succéder au » Gouvernement général, & vous » envoyer en Espagne, pour y rendre » compte de votre conduite. Mais ses » instructions ne portoient rien de plus. » Je reconnois que j'ai fait un mauvais » choix; j'y mettrai ordre, & je » ferai, de Bovadilla, un exemple qui » apprendra aux autres à ne point » passer leur pouvoir. Cependant je » ne puis vous promettre de vous » rétablir sitôt dans votre Gouvernement. Les esprits y sont trop aigris » contre vous. Il leur faut donner le » temps de revenir. A l'égard de votre » Charge d'Amiral, mon intention » n'a jamais été de vous en ôter la » possession, ni l'exercice. Laissez faire » le reste au temps, & fiez-vous à » moi (98).

Ce qui s'oppose au rétablissement de l'Amiral.

Colomb, suivant le même Historien, comprit par ce discours, plus

(98) Il reste à regretter qu'on ne nous apprenne point comment une si belle réponse est venue jusqu'à nous.

que la Reine n'avoit eu deſſein de lui faire entendre. Il jugea que ſon rétabliſſement auroit bleſſé les régles de la Politique Eſpagnole ; que le Roi étoit vraiſemblablement ſa Partie ſécrette ; en un mot qu'on ſe repentoit de l'avoir fait ſi grand, & qu'il ne devoit pas ſe flatter de faire changer la Cour en ſa faveur. Auſſi ſans s'arrêter à d'inutiles inſtances, après avoir remercié la Reine de ſa bonté, il la ſupplia d'agréer qu'il ne demeurât pas inutile à ſon ſervice, & qu'il continuât la découverte du Nouveau Monde, pour chercher, par cette voie, quelque paſſage qui pût conduire les Vaiſſeaux de l'Eſpagne aux Moluques. Ces Iſles étoient alors extrêmement célébres par le trafic que les Portugais y faiſoient des Epiceries ; & les Eſpagnols ſouhaitoient ardemment de partager avec eux un Commerce ſi lucratif. Le projet de l'Amiral fut approuvé avec de grands éloges. La Reine lui promit de faire équiper autant de Vaiſſeaux qu'il en demanderoit, & l'aſſura que ſi la mort le ſurprenoit dans le cours de cette Expédition, ſon Fils aîné ſeroit rétabli dans toutes ſes Charges (99).

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Il forme un nouveau projet de Voyage.

(99) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

QUOIQUE les affaires de l'Isle Espagnole cessent ici d'appartenir à l'Histoire générale des Indes occidentales, & que dans le nouvel ordre qu'on se propose, elles soient renvoyées à la description particuliere de cette Isle, le juste intérêt qu'on a dû prendre à la fortune des Colombs ne permet pas de rentrer dans le cours des nouvelles découvertes, sans avoir expliqué les réparations qu'ils reçurent de la Reine, & qui furent confirmées par la justice même du Ciel. On s'attachera d'autant plus volontiers au dernier Historien, que c'est la partie de son Ouvrage à laquelle il paroît avoir apporté le plus de soin.

Evénemens qui justifierent les Colombs.

Rien ne servit tant, dit-il, à justifier l'Amiral, dans l'esprit de ceux qui jugeoient de lui sans passion, que la conduite de Bovadilla. Il s'efforça d'abord d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portoit dans les Indes aux Colombs; sans faire réflexion que cette animosité leur faisoit honneur dans l'esprit de ceux qui connoissoient les Habitans du Nouveau Monde. En effet, à la réserve de quelques Officiers, le reste n'étoit qu'un assemblage de la plus vile Canaille, ou d'un grand nombre

de Criminels, ſortis des Priſons de Caſtille, ſans mœurs, ſans Religion, & qui n'étant venus ſi loin que pour s'enrichir, ſe perſuadoient que les Loix n'étoient pas faites pour eux. D'ailleurs, malgré toutes les précautions de la Reine, il s'en trouvoit de toutes les Provinces d'Eſpagne, entre leſquelles on ſait qu'il y a des antipathies inſurmontables; ſource de querelles & de diviſions, d'autant plus funeſtes dans un nouvel Etabliſſement, qu'il s'y trouve toujours des Mécontens, & que les Loix y ſont moins en vigueur. On doit conclure qu'en voulant prendre le contrepied de l'Amiral, le nouveau Gouverneur ne put éviter de commettre de grandes fautes. Il n'y avoit, au fond, de répréhenſible dans l'ancien Gouvernement, qu'un peu trop de ſévérité pour les Eſpagnols. Prendre une méthode entiérement oppoſée, c'étoit ſe déclarer pour des Brigands. Bovadilla donna dans cet excès avec ſi peu de meſure, qu'on entendoit les plus honnêtes gens ſe dire entr'eux tous les jours, qu'ils étoient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, puiſque c'étoit un titre pour être exclus des graces.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Conduite odieuſe du nouveau Gouverneur de l'Eſpagnole.

Le Commandeur ne traita pas les Inſulaires avec plus de prudence &

Elle révolte également les Eſpagnols & les Inſulaires.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

d'équité. Après avoir réduit les droits du Prince à l'onziéme, & donné la liberté de faire travailler aux Mines, il falloit, pour ne rien faire perdre au Domaine, que les Particuliers tiraſſent une prodigieuſe quantité d'or. Auſſi les Caciques ſe virent-ils contraints de fournir à chaque Eſpagnol un certain nombre de leurs Sujets, qui faiſoient l'office d'autant de Bêtes de charge. Enfin, pour retenir ces Malheureux ſous le joug, on fit un dénombrement de tous les Inſulaires, qui furent rédigés par claſſes, & diſtribués, ſuivant le degré de faveur où l'on étoit dans l'eſprit du Gouverneur. Ainſi l'Iſle entiere ſe trouva réduite au plus dur eſclavage. Ce n'étoit pas le moyen d'inſpirer de l'affection pour le Chriſtianiſme & pour la domination des Rois Catholiques; mais Bovadilla ne penſoit qu'à s'attacher les Caſtillans, qui étoient ſous ſes ordres, & qu'à faire en même-temps de gros envois d'or en Eſpagne, pour ſe rendre néceſſaire, & pour confirmer les ſoupçons qu'il avoit répandus contre la fidélité de l'Amiral.

Avec quelle avidité Bovadilla tire de l'or.

Effectivement, dans l'eſpace de quelques mois, on tira tant d'or de toutes les Mines, que ſans un malheur, qu'on étoit fort éloigné de prévoir, l'arrivée

d'une ſeule Flotte auroit pû dédommager l'Eſpagne de toutes ſes avances, & les payer même au centuple. On ſe hâtoit de profiter du temps, parce qu'on prévoyoit qu'il dureroit peu. Il en coûta la vie à un ſi grand nombre d'Indiens, qu'en peu d'années l'Iſle Eſpagnole parut déſerte. On ne lit point ſans horreur, dans le récit même des Eſpagnols, les traitemens barbares auxquels ces Infortunés furent aſſujettis. Si l'inhumanité pouvoit être juſtifiée par le profit qu'elle rapporte, jamais on n'avoit trouvé des Mines plus abondantes, ni d'un or plus pur. Herrera raconte que Diaz & Garay s'étant aſſociez pour faire travailler aux Mines de Saint-Chriſtophe, un de leurs Eſclaves, qui étoit à déjeûner ſur le bord de la Riviere de Hayna, s'aviſa de frapper la terre d'un bâton, & ſentit quelque choſe de fort dur. Il le découvrit entiérement. C'étoit de l'or. Un grand cri, que l'Eſclave jetta, dans l'étonnement de voir un ſi gros grain, fit accourir auſſi-tôt ſes Maîtres. Ils ne le virent pas avec moins d'admiration. Garay tranſporté de joie, fit tuer un Porc, le fit ſervir à ſes Amis ſur ce grain, qui ſe trouva aſſez grand pour le tenir tout entier, & ſe vanta d'être plus magnifique en

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Hiſtoire d'un prodigieux morceau d'or.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

vaiſſelle que les Rois Catholiques. Bovadilla l'acheta pour leurs Majeſtés. Il peſoit 3600 écus d'or; & les Orfévres, après l'avoir examiné, jugerent qu'il n'y en auroit que trois cens de diminution dans la fonte. On y voyoit encore quelques petites veines de pierre, mais qui n'étoient guére que des taches, & qui avoient peu de profondeur. Cette découverte étant ſans exemple, on peut juger combien elle anima les eſpérances de ceux qui s'occupoient à la même recherche.

1501. Bovadilla eſt rappellé, & Nicolas d'Ovando nommé pour lui ſuccéder.

Cependant, on apprit, à la Cour, la maniere dont les Habitans de l'Eſpagnole étoient traités, & le Roi & la Reine en conçurent une égale indignation. Le rappel de Bovadilla étoit déja réſolu, comme une ſatisfaction que leurs Majeſtés croyoient devoir à l'Amiral; mais cette nouvelle devant le hâter, elles nommerent, pour ſuccéder au Gouvernement de l'Iſle, Dom Nicolas Ovando, Commandeur de Larex, de l'Ordre d'Alcantara, qui devint bientôt Grand Commandeur de l'Ordre entier par la mort d'Alfonſe de Santillane. Ses Proviſions ne furent que pour deux ans; apparemment que la Reine vouloit rétablir, à la fin de ce terme, Chriſtophe Colomb dans la dignité

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1501.

dignité de Viceroi. Ovando étoit homme de mérite, ſenſé, Ami de la juſtice, & ſi modeſte, qu'il refuſoit juſqu'aux marques de diſtinction, qui étoient attachées à ſes Emplois. On lui fit équiper en diligence une Flotte de trente-deux voiles, ſur laquelle on embarqua deux mille cinq cens Hommes, ſans y comprendre les Equipages, pour remplacer dans l'Iſle Eſpagnole quantité de perſonnes dont la Reine vouloit purger la Colonie. Entre ces nouveaux Habitans, on comptoit pluſieurs Gentilshommes, tous Sujets de la Couronne de Caſtille. Iſabelle ſe confirmoit, de plus en plus, dans la réſolution d'exclure du Nouveau Monde tous ceux qui n'étoient pas nés Sujets de la Caſtille. Cependant, après ſa mort, on ne mit plus de diſtinction entre les Caſtillans & les Arragonois; & ſous Charles-Quint, tous les Sujets des différens Etats, qui compoſoient la Monarchie Eſpagnole, obtinrent la même liberté. Comme la Cour étoit réſolue de rappeller particuliérement l'Alcalde Major, Roldan Ximenès, & que l'adminiſtration de la Juſtice convenoit mal à un Homme de guerre, chargé d'ailleurs du Gouvernement Général, elle nomma, pour cette im-

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1501.

Ordres donnés en faveur des Colombs.

portante fonction, Alfonse Maldonat, habile Jurisconsulte. Les instructions de ces deux Officiers suprêmes furent dressées avec des soins qui répondoient aux vûes de leurs Majestés. Celles d'Ovando portoient particuliérement d'examiner la conduite & les comptes du Commandeur de Bovadilla, de le renvoyer en Espagne par la même Flotte, & d'apporter toute son attention à faire dédommager l'Amiral & ses Freres de tous les torts qu'ils avoient soufferts. Carvajal, dont on a déja vanté le mérite, & qui étoit demeuré fort uni avec les Colombs pendant leur disgrace, eut ordre de rester dans l'Isle, pour veiller à leurs intérêts.

L'année s'étant passée en préparatifs, Ovando reçut ordre enfin de mettre à la voile. Dans sa derniere audience, un Conseiller d'Etat lui fit un discours fort long & fort touchant (1), sur la conduite qu'il devoit tenir dans son administration. Il s'embarqua le 13 de Février 1502. Une tempête, qu'il essuya près des Canaries, dissipa sa Flotte, & fit périr un de ses plus grands Navires, avec cent cinquante

1502.

Ovando se rend à l'Isle Espagnole.

(1) Herrera le rapporte en entier, Liv. 4. Ch. 3. mais ces longues harangues sont suspectes dans l'Histoire.

Hommes. Tous les autres se rejoignirent à la Gomera, qui étoit le rendez-vous général, où l'on acheta un Navire, pour remplacer celui qui avoit été submergé. Quantité d'Espagnols, Habitans des Canaries, en formerent l'Equipage. Ensuite Ovando partagea sa Flotte en deux bandes, prit sous ses ordres celle qu'il crut la meilleure à la voile, & laissa le reste sous ceux d'Antoine de Torrez, qui devoit tout commander au retour. Il arriva, le 15 d'Avril, au Port de San-Domingo.

Christophe Colomb. Suite du III. Voyage. 1501.

Bovadilla s'attendoit peu à recevoir sitôt un Successeur. Cependant il vint le recevoir sur le rivage, & le conduisit à la Forteresse, où les nouvelles Provisions furent lûes devant tous les Officiers de la Colonie. Ovando fut aussi-tôt reconnu & salué sous tous ses titres, tandis que Bovadilla se vit tout d'un coup abandonné. Quelques Historiens ont écrit qu'il avoit été fait Prisonnier. Mais on n'en trouve aucune trace dans ceux qui paroissent les mieux instruits, & l'on y voit même qu'il fut toujours honorablement traité. Roldan fut moins ménagé. Le nouveau Gouverneur, après avoir informé contre lui & contre ses princi-

Etonnement de Bovadilla, qui se voit abandonné.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1502.

Roldan & les anciens Rebelles sont conduits Prisonniers en Espagne.

paux Complices, les fit tous arrêter, & les distribua sur la Flotte, pour être conduits en Espagne avec l'instruction de leur Procès. Aussi-tôt les Indiens furent déclarés libres, par la publication d'une Ordonnance du Roi & de la Reine, qui portoit aussi qu'on payeroit au Domaine la moitié de l'or qu'on tireroit des Mines, & que pour le passé on s'en tiendroit au tiers, suivant les Réglemens de l'Amiral. A la vérité, cette Ordonnance ne fut pas plutôt en exécution, que le profit des Mines cessa tout d'un coup. Toutes les offres qu'on fit aux Insulaires n'eurent sur eux aucun pouvoir, lorsqu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvoit les forcer au travail. Ils préférerent une vie tranquille, dans leur premiere simplicité, à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faisoient aucun cas.

Nouveaux Réglemens pour les Insulaires.

D'ailleurs, tout le monde fut révolté, qu'on obligeât de payer au Souverain la moitié de ce qui coûtoit tant de peine & de dépense. Une partie des Castillans, qui étoient arrivés sur la Flotte, s'offrirent pour remplacer ceux qui s'étoient retirés; mais ils ne furent pas long-temps à s'en repentir. L'ouvrage le plus facile étoit fait. Il falloit déja creuser bien loin, pour trouver de

l'or. Les nouveaux Ouvriers manquoient d'expérience ; & les maladies, dont ils furent attaqués, en emporterent un grand nombre. Ils se dégoûterent d'une entreprise, qui les accabloit sans les enrichir. Le mauvais succès des Ordonnances fit juger au Gouverneur qu'elles demandoient quelque modération. Il écrivit à la Cour ; pour engager leurs Majestés à se contenter du tiers ; & cette espérance rendit le courage à quelques Ouvriers. Ses représentations furent écoutées ; mais, dans la suite, il fallut se relâcher encore. On se borna au quint des Métaux, des Perles & des Pierres précieuses ; Réglement qui a toujours subsisté depuis.



Christophe & Barthelemi Colomb. IV. Voyage. 1502.

QUATRIE'ME VOYAGE
DE CHRISTOPHE COLOMB.

Objet de cette nouvelle entreprise.

OVANDO continuoit de faire regner le bon ordre & la tranquillité dans l'Isle, lorsqu'on y vit arriver une Chaloupe, envoyée par l'Amiral, qui demandoit la permission d'entrer dans le Port de San-Domingo, pour y changer un de ses Navires, qui ne pouvoit plus tenir la Mer. Après le départ de la Flotte, Ferdinand avoit goûté le projet, que les Colombs avoient formé dans leur inaction, d'entreprendre de nouvelles découvertes; & quoique le délai des Ministres à leur fournir des Vaisseaux eût été capable de les rebuter, ils avoient été soutenus par une Lettre de ce Prince, qui reconnoissant enfin le mérite de leurs services, s'étoit expliqué dans des termes qui ne pouvoient leur laisser aucun doute de ses intentions (2). Cette Lettre avoit été

(2) Cette Lettre est venue jusqu'à nous, dans la Vie de Christophe » Vous » devez être persuadé du » déplaisir que nous avons » eu de votre Prison, » puisque nous vous » avons mis en liberté » aussi-tôt qu'il nous a » été possible. Tout le » monde connoît votre » innocence. Vous sça-

suivie des ordres les plus pressans ; & les préparatifs n'avoient pas langui, pour le départ de quatre Vaisseaux qu'on avoit accordés à l'Amiral. Il étoit parti du Port de Cadix, le 9 de Mai, avec Dom Barthelemi son Frere, & Dom Fernand, le second de ses Fils, âgé d'environ treize ans. La Forteresse d'Arzilla, sur la Côte d'Afrique, étant alors assiégée par les Maures, il s'en étoit approché pour la secourir ; mais l'ayant trouvée libre, par la levée du Siége, il étoit venu mouiller, le 29 de Mai, devant la grande Canarie, d'où les vents lui avoient été si favorables, que sans changer de voiles, il étoit arrivé, le 13 de Juin, à la vûe de l'Isle *Marinino*, qui a pris depuis le nom de *la Martinique*. Il y avoit passé trois jours ; après lesquels s'étant apperçu que son plus grand Navire, qui

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

L'Amiral part de Cadix.

Raisons qui le font relâcher à l'Isle Espagnole, & qui empêchent Ovando de l'y recevoir.

» vez avec quel honneur » & quel amitié nous » vous avons traité. Les » graces que nous vous » avons accordées ne se- » ront pas les dernieres. » Nous vous confirmons » vos Priviléges, & nous » voulons que vous en » jouissiez, vous & vos » enfans. Nous vous of- » frons même de les con- » firmer de nouveau, & » de mettre votre Fils » aîné en possession de » toutes vos Charges, » quand vous le souhai- » terez. Nous vous prions » donc de partir au plu- » tôt. A Valence le 14 » de Mars 1502. *Vie de Colomb.* Livre 2. Chapitre 25.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

étoit de soixante & dix tonneaux, ne soutenoit plus la voile, il avoit pris le parti de se rendre à l'Isle Espagnole.

Le nouveau Gouverneur, qui n'avoit point encore fait partir Bovadilla, ni les auteurs des anciens troubles, lui fit dire qu'il craignoit que sa présence ne causât quelque désordre dans la Colonie. Cette réponse, à laquelle il devoit s'attendre, ne laissa point de le mortifier : mais apprenant que la Flotte étoit sur le point de mettre à la voile, il fit le sacrifice de son chagrin, au bien public ; & par un sentiment de générosité, digne de son caractere, il fit avertir Ovando que si l'on vouloit s'en rapporter à son expérience, on étoit menacé d'une tempête prochaine, qui devoit engager Torrez à différer son départ. Son avis fut méprisé, & la Flotte leva l'ancre. Elle étoit encore à la vûe de la Pointe orientale de l'Isle, lorsqu'un des plus grands ouragans qu'on eût vûs dans ces Mers, en fit périr vingt & un Navires, chargés d'or, sans qu'on en pût sauver un seul Homme. Ce beau grain d'or, dont on a raconté la découverte, perit dans cette fatale occasion ; & ja-

Il annonce une Tempête.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

mais l'Océan n'avoit englouti tant de richeſſes (3). Mais c'étoit le fruit de l'injuſtice & de la cruauté. Le Ciel voulut vanger, ſans doute, par la perte de tant de tréſors, le ſang d'une infinité de Malheureux, qu'on avoit facrifiés pour les acquérir. Le Capitaine Général, Antoine de Torrez, le Commandeur, François de Bovadilla, Roldan Ximenès, un Cacique Chrétien, dont on ignore le nom, l'infortuné Guarinoex, qui avoit été retenu juſqu'alors dans les fers des Caſtillans, & tous ceux qui avoient fait profeſſion de haine pour les Colombs, furent enſévelis dans les flots. Mais ce qui ne put laiſſer aucun doute qu'une diſgrace ſi terrible ne fût l'effet de la juſtice du Ciel, c'eſt que les onze Navires, qui furent épargnés, étoient les plus foibles de la Flotte; & que celui dont on ſe promettoit le moins, ſur lequel on avoit chargé tous les débris de la fortune des Colombs, fut le premier qui toucha au rivage d'Eſpagne.

Naufrage de Bovadilla & d'un grand nombre de richeſſes.

On doit juger de la conſternation,

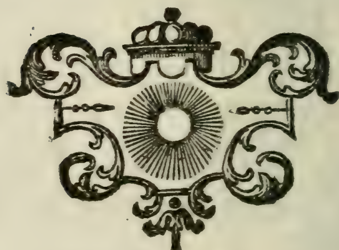
(3) Les ſommes en or montoient à quatre cens mille *Peſos*, qui faiſoient alors environ quatre millions, & qui feroient le quadruple aujourd'hui.

O v

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

Il est regardé comme une punition du Ciel.

qu'un si funeste événement répandit dans les deux Mondes. Il fut regardé, par les plus insensibles, comme un châtiment de l'injustice qu'on avoit faite à l'Amiral ; & lorsqu'on fut informé de l'avis qu'il avoit donné au Gouverneur de l'Espagnole, il est impossible de représenter les regrets de la Cour & du Public. Mais la Flotte ne se ressentit pas seule de la colère du Ciel. San-Domingo, dont les Maisons n'étoient encore que de bois & de paille, en fut presqu'entiérement renversée.



CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

Voyage de RODRIGUE DE BASTIDAS, *& second Voyage d'*OJEDA *& de* VESPUCE.

LA seule personne de distinction, qu'on vit arriver en Espagne avec les débris de la Flotte, fut *Rodrigue de Bastidas*, Homme d'esprit & d'honneur, qui s'étant associé avec *Jean de la Cosa*, pour tenter de nouvelles découvertes, avoit armé deux Navires à Cadix, & s'étoit mis en Mer dès le commencement de l'année précédente, avec Commission du Roi. Il avoit cherché la Terre-ferme, par la même route que l'Amiral avoit suivie dans son troisiéme Voyage; & du Golfe de Venezuela, où il étoit arrivé heureusement, il avoit poussé sa navigation jusqu'au Golfe d'Uraba, cent lieues plus loin que ceux qui l'avoient précédé. Il avoit nommé *Carthagene*, le Port où l'on a vû naître, depuis, une fameuse Ville du même nom; & continuant de suivre la Côte à l'Ouest, il avoit découvert un autre Port, qu'il avoit appellé, Port *del Retrette*, nom qui s'est changé dans la suite en celui de *Nombre de Dios*. Ses deux Vaisseaux n'étant plus en état de tenir la

Découverte du Golfe d'Uraba, & des Ports où Carthagene & nombre de Dios se sont formés depuis.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

Mer, il étoit venu pour les radouber, dans l'Isle Espagnole, où ils avoient échoué sur la Côte de Xaragua. De-là, s'étant rendu par terre à San-Domingo, il y avoit été fait Prisonnier par Bovadilla, sous prétexte qu'il avoit traité avec les Insulaires, sans la participation du Gouvernement. Mais la Cour, informée par d'autres témoignages, rendit plus de justice à sa conduite; & dans son retour, il fut vangé d'une odieuse persécution (4).

Nouvelles courses d'Ojeda & d'Americ Vespuce.

C'étoit peu de temps après son départ, qu'Alfonse Ojeda & Vespuce étoient encore une fois sortis du Port de Cadix; l'un toujours rempli des grandes espérances qu'il fondoit sur sa hardiesse & son habileté; & l'autre, dans la vanité, qu'il conservoit toujours, de s'attribuer la découverte de la Terre-ferme. Mais il ne firent que suivre Bastidas, sans savoir qu'il eût pris cette route. Ojeda, croyant arriver le premier dans le Golfe d'Uraba, où Bastidas avoit déja passé, y bâtit un Fort de bois & de terre, pour s'assurer une entrée libre dans le Continent. Il visita aussi le Port del Retrette. Mais son avarice, dans la distribution des

(4) Herrera, Liv. 4. Chap. 13.


NDARIEL
la Candelaria
la Chandeleur
DES
DARI
Marine 175
30
Riv. Noire
Cuiata
ou la Culisse
Oevara
Mavebara
7
6
79



Carte de l'Isthme de Panama et des Provinces de Veragua Terre Ferme et Darien
Pour l'Histoire Generale des Voyages. Par M. Bellin Ing de la Marine 1754.
Echelle de Lieues communes de France
5 10 15 20 25 30
Longitude de l'Isle de Fer
295
296
297
298
299
300
301
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
85
84
83
82
81
80
79
11
10
9
8
7
6
Mer du Nord
Mer du Sud
Veragua
Terre Ferme
Darien
Baye de Panama
Golphe de Darien ou Uraba
Golphe de Morosquille
Golphe St Michel
Panama
Portobelo
Riv. de Chagre
Baye de l'Amirante
Isles de St Bernard
I Royales ou des Perles
S. Yago
Nata
Chepo
Chame
Pointe Chame
I Chupe
Ste Marie
Quaquas
Boca grande
Riv. St Antoine
Riv. des Talamancas
R. de la Conception
Riv. de Culebras ou des Couleuvres
Carthago ruinée
I Coiba
Montuosa
Canal
I Contreras
Zevaco
Isle de Iguanes
Pointe Mala
Morro de Puercos
Port des Pins
Porto Quemada ou Port Brule
Porto Claro
Baye S. Antoine
R. des Indiens
Samba
Savalos
Balsas
Cona
Charcon
Tucuesa
Pucro
Baye du Caret
Cap Tiburon
Pointe de Aguada
I Fort
Baye Zisapa
Zenu
Andariel ou la Calidad
Mira
Oevara
Mavebara
Nombre de Dios Ville abandonnée
Pointe de S. Blas
I de las Mulatas
I de Palmas
la Galere
Pointe Garachine
Port de Caracol ou du Limaçon
Baye de la Candelaria ou de la Chandeleur
Saint Sebastien de Buenavista ruinée
R. Martice

Tom. XII. N° 5.

vivres, souleva contre lui son Equipage. On lui mit les fers aux pieds, & les Mutins se rendirent au Port d'Yaquimo, dans l'Isle Espagnole. Ojeda, voyant son Navire à l'ancre fort près de la Terre, eut assez de confiance à sa force & à sa legereté naturelle, pour esperer de se sauver à la nage en se jettant la nuit dans les flots. Mais comme il n'avoit que les bras libres, & que le poids de ses fers entraînoit ses jambes vers le fond, il fut obligé d'implorer le secours de ses gens, qui le prirent dans la Barque au moment qu'il se noyoit *(5)*.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502. Avanture d'Ojeda.

Pendant la tempête, l'Amiral s'étoit retiré dans le Port d'Azuac (6), où, malgré ses lumieres, il n'eut pas peu de peine à se défendre de l'horrible agitation des Elémens, qui fit périr ses Ennemis presqu'à ses yeux. Trois de ses Vaisseaux, qui furent séparés de lui par la violence des flots, ne purent le rejoindre de plusieurs jours. Enfin, les ayant tous rassemblés, il se rendit au Port d'Yaquimo *(7)*, d'où il partit le 14 de Juillet, dans le des-

L'Amiral Colomb remet à la voile.

(5) *Ibidem.*

(6) Herrera le nomme *Puerto Hermoso*, ou *Puerto Escondido.*

(7) Les Castillans lui donnerent le nom de Port de *Bresil.*

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

ſein de gouverner vers la Terre-ferme. Il s'approcha des Iſles voiſines de la Jamaïque ; mais les vents contraires, les calmes, pendant leſquels il étoit entraîné vers de petites Iſles, au Sud de Cuba, qu'il avoit déja nommées *Jardin de la Reine* (8), & une nouvelle tempête auſſi terrible que la précédente, lui firent employer plus de deux mois à faire ſoixante lieues. La premiere terre, qu'il apperçut alors, fut une petite Iſle, ſuivie de quelques autres. Il les nomma toutes *Los Guanajos* (9), du nom de la premiere, que les Indiens nommoient *Guanaja*. Mais Dom Barthelemi Colomb, qui ſe chargea de la viſiter, l'ayant trouvée remplie de Pins, elle reçut particuliérement le nom d'*Iſle des Pins*. Sa ſituation eſt à douze lieues du Cap de Honduras & de la Ville de Truxillo. D'autres ont voulu s'attribuer l'honneur de cette découverte ; mais il fut prouvé dans la ſuite que perſonne, avant l'Amiral, n'avoit tourné ſa navigation du même côté (10).

Vents contraires, & tempête qu'il eſſuye.

Iſles qu'il nomme Los Guanajos

(8) Dans un Voyage qu'on a rapporté, l'Hiſtorien de ſa vie dit qu'il en nomma quelques-unes les *Pins*, parce qu'ayant fait creuſer le ſable il y trouva de bonne eau. L. 2. Chap. 27.

(9) Guanari, ſuivant Fernand Colomb. *Ibidem.*

(10) Herrera, Livre 5 Chap. 5.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

Canot qu'on croit venu de l'Yucatan.

En approchant de l'Isle des Pins, l'Adelantade rencontra un Canot, à peu-près de la forme d'une Galere, large de huit pieds, & d'une longueur proportionnée, qui portoit vingt-cinq Hommes, avec quantité de Femmes & d'Enfans. Dans ce petit Bâtiment, qui fut conduit à l'Amiral, il se trouva diverses sortes de marchandises, dont quelques-unes devoient venir de l'Yucatan. C'étoit des couvertures & des tapis de coton ouvragés, des nattes de Palmiers, des épées d'un bois fort dur, des couteaux de cailloux, de petites haches de cuivre, des sonnettes, des médailles, des creusets pour la fonte du métal, avec une espece d'amandes que ces Indiens nommoient Cacao, & qui leur servoient de monnoye. Leurs alimens étoient du Maïs & des racines; & leur breuvage, une liqueur composée aussi de Maïs, qui ressembloit assez à la Bierre Ils paroissoient honteux de leur nudité, qu'ils s'efforçoient de cacher de leurs mains; & les Femmes, sur tout eurent beaucoup d'empressement à se couvrir la tête & le corps, d'une sorte de Mantes. L'Amiral, augurant bien de cette décence, leur fit beaucoup de caresses, & les renvoya chargés de présens. Mais il

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

Eclairciffemens que l'Amiral tire d'un Vieillard Indien.

retint un Vieillard, auquel il crut reconnoître de l'efprit, & dont il fe promit de tirer des connoiffances favorables à fes deffeins. Sa premiere queftion fut celle qu'on faifoit toujours aux Indiens; c'eft-à-dire, s'il y avoit de l'or dans fon Pays? Le Vieillard, qui comprit auffi-tôt ce qu'on lui demandoit par des fignes, fit entendre de même, qu'il y avoit de ce côté-là des Régions où ce métal étoit fi commun, que les Peuples en portoient des couronnes fur la tête, & de fort gros anneaux aux bras & aux pieds; que les tables, les fiéges & coffres en étoient revêtus; & que les Mantes des Femmes, ou les couvertures, qui leur fervoient de robbes, n'étoient pas tiffues d'autres matieres. On lui montra du Corail, des Epiceries & d'autres marchandifes précieufes: il donna les mêmes efpérances fur tout ce qui lui fut demandé, foit qu'il ne cherchât qu'à plaire par cette complaifance, ou que de part & d'autre on s'entendît mal. Il fit même connoître que dans le Pays dont il parloit, on trouveroit des Navires, de l'artillerie, toutes fortes d'armes; en un mot, tout ce qu'il voyoit à bord ou dans les mains des Efpagnols (11).

(11) Herrera, *ibidem*.

Christophe & Barthelemi Colomb. IV. Voyage. 1502.

Anciens préjugés qui trompent l'Amiral.

Ces assurances étoient si conformes aux anciens préjugés de l'Amiral, qu'il les crut capables de lever tous ses doutes. Il s'imaginoit encore que le Catay devoit être peu éloigné ; que la Mer baissoit vers *Ciguaro*, qui devoit être une Province, ou une Ville, des Etats du Grand Kam, & qu'à dix journées de-là, il devoit trouver le Fleuve du Gange. Ce Pays, que le Vieillard Indien représentoit si riche en or, étoit vraisemblablement le Pérou : mais Colomb se persuada que le Royaume du Grand Kam & le Catay étoient situés à son égard comme Tortose l'est à l'égard de Fontarabie ; sur deux Mers différentes, mais peu éloignées l'une de l'autre. Dans cette idée, que l'Indien paroissoit confirmer, il cessa de gouverner à l'Ouest ; ce qui nuisit beaucoup à ses espérances, puisqu'en continuant de suivre cette route, il eût bientôt rencontré l'Yucatan, dont il n'étoit qu'à trente lieues, & toute la Côte du Mexique (12).

Il manque la découverte de l'Yucatan & du Mexique.

Mais, après avoir rendu la liberté au Vieillard, la premiere Terre qu'il découvrit au Levant, fut une Pointe qu'il nomma *Casinas*, parce qu'il y

(12) *Ibidem.*

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

trouva quantité d'arbres qui portoient une eſpece de petites pommes, auxquelles il entendit donner ce nom par les Habitans. Ces Indiens étoient vêtus d'une ſorte de camiſoles, en forme de chemiſe. L'Adelantade prit poſſeſſion de cette Terre, le 17 d'Août, au nom des Rois de Caſtille. Quantité d'Habitans s'empreſſerent de lui apporter du Maïs, diverſes ſortes de viandes & de volailles, du poiſſon & des fruits. Le Païs lui parut agréable, par ſa fraîcheur & ſa verdure. Entre les arbres, il vit des Chênes, des Pins, & ſix ou ſept ſortes de Palmiers. Quelques jours de commerce lui firent reconnoître que les Peuples de cette Côte parloient différentes langues. Ils avoient le corps marqué, par le feu, de pluſieurs figures, qui repréſentoient des Lions, des Cerfs & d'autres animaux. Les principaux portoient des bonnets de drap de coton, blancs & rouges. Quelques-uns avoient le viſage peint de noir, d'autres de rouge, ou rayé de diverſes couleurs; & d'autres ſe peignoient ſeulement les levres, les narines & les yeux. Leurs oreilles étoient fort grandes, & quelques-uns les avoient percées d'un trou de la grandeur d'un œuf. L'Amiral en prit occaſion de don-

Terre dont il prend poſſeſſion.

Uſages des Habitans.

ner, à leur Pays, le nom de *Costa de Ojeja*, ou Côte de l'oreille (13).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

Côte de Ojeja.

Le 12 de Septembre, on doubla un Cap, qui fut nommé Cap de *Gracias à Dios;* parce que la Terre y tournant au Sud, on trouva plus de facilité pour la Navigation. Mais la perte d'une Barque qui fut submergée par la violence de la marée, à l'embouchure d'une Riviere voisine, fit donner à cette Riviere le nom de *Rio del desastre*. Le 17, on mouilla près d'une petite Isle, nommée *Quiritini*, vis-à-vis d'une grosse Bourgade du Continent, que ses Habitans nommoient *Cariari*. On n'avoit point encore trouvé de si beau Pays, ni des Indiens si doux. Ils se présenterent d'abord armés d'arcs, de fléches & de dards, pour défendre leur Patrie. Les hommes portoient leurs cheveux tressés autour de la tête, & les femmes au contraire les avoient fort courts. Aussi-tôt qu'on les eut excités à la confiance, par les signes ordinaires de paix & d'amitié, ils apporterent, au rivage, ce qu'ils avoient de plus précieux, tels que des couvertures de coton, & des camisoles. L'Amiral défendit qu'on prît rien d'eux, & leur fit donner diverses

Cap de Gracias à Dios.

Autres découvertes.

Accord avec les Indiens.

(13) *Ibidem*, Ch. 6. & Vie de Colomb, Tome 2, Chap. 28.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

bagatelles de l'Europe, qu'ils accepterent d'abord avec joie : mais voyant qu'on n'avoit pas pris ce qu'ils avoient apporté, ils lierent ensemble tout ce qu'ils avoient reçu, & le laisserent dans l'endroit le plus proche des Vaisseaux. Le lendemain, s'étant, sans doute, imaginé qu'on se défioit d'eux, ils envoyerent à bord un Vieillard vénérable, accompagné de deux jeunes Filles, dont la plus âgée n'avoit pas plus de quatorze ans, avec une sorte d'Enseigne, qui voltigeoit au bout d'un bâton. Ce Député fit entendre au Castillans, par des signes fort humains, qu'ils pouvoient descendre sans crainte, & leur laissa les deux jeunes Filles, qui ne parurent point allarmées de se trouver seules au milieu de tant d'Etrangers. L'Amiral les fit vêtir & les renvoya au rivage, chargées de présens. Mais le jour d'après, on fut surpris de les voir revenir nues avec le Vieillard, qui rapportoit les habits & tout ce qu'on leur avoit fait accepter. Dans l'admiration de ce désintéressement, l'Adelantade résolut de prendre plus de connoissance du Pays. Deux Indiens, qui paroissoient d'une condition relevée, le reçurent, à sa descente, le prirent entre les bras, & le menerent entr'eux sur

un tas d'herbe fraîche, où ils le firent asseoir. En leur faisant des questions, par divers signes, il donna ordre à quelqu'un de sa suite, d'écrire ce qu'on pourroit comprendre à leurs réponses. Mais, à la vûe de l'encre, du papier & des plumes, ils parurent si troublés, qu'ils prirent tous la fuite. Ils revinrent néanmoins; mais ce fut en jettant, vers les Castillans, une sorte de poudre, qui sembloit se dissiper en fumée, & dont ils chassoient la vapeur vers l'Ecrivain. On crut comprendre, alors, pourquoi ils avoient refusé tout ce qu'on leur avoit offert. L'Andelantade n'en alla pas moins jusqu'à leur Bourgade. Il n'y vit rien de plus remarquable qu'un grand Edifice de bois, couvert de roseaux, qui contenoit plusieurs sépultures, dans l'une desquelles il trouva un corps fort sec, enveloppé d'un drap de coton, & si bien embaumé, qu'il n'avoit aucune marque de corruption. Au-dessus de chaque Tombeau, on voyoit un portrait d'homme, qui étoit apparemment celui du Mort, gravé sur une sorte de tableau, entre plusieurs figures de Bêtes; & près du corps, ce qu'il avoit possédé de plus précieux (14). Ces Indiens ne paroiss-

Diverses marques de leur simplicité.

Tombeaux Indiens.

(14) Herrera, & Vie de Colomb, même Chapitre.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

ſant pas moins diſtingués par leur eſprit que par la douceur de leur caractere, l'Amiral ordonna qu'on en prît deux pour lui ſervir de guides, mais avec des meſures de politeſſe & d'amitié qui fuſſent capables de raſſurer une Nation ſi douce. Cependant on vit ſortir le lendemain, de la Bourgade, une multitude d'Habitans, qui s'étant avancés juſqu'au rivage, envoyerent quatre Députés, dans un Canot, pour ſupplier qu'on leur rendît les deux Priſonniers. Ils apporterent deux Porcs; & dans le diſcours qu'ils tinrent à l'Amiral, on comprit qu'ils offroient, pour la rançon de leurs Amis, tout ce qu'il lui plairoit d'exiger. Mais il demeura inflexible, & ſe contenta de leur préſenter divers bijoux qu'ils refuſerent.

Pays où l'Amiral trouve de l'or.

Le Vieillard des Iſles de Guanajos avoit aſſuré qu'on trouveroit de l'or, dans un lieu qu'il avoit nommé *Caravaro*. On crut avoir tiré, des deux Guides, aſſez de lumieres pour s'y faire conduire. Les ancres furent levées, le 5 d'Octobre, pour avancer vers le Levant, où la Mer formoit une Baye longue de ſix lieues & large de trois, dans laquelle on découvroit pluſieurs petites Iſles. Cette Baye avoit quatre bouches,

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

par où les Navires pouvoient entrer & sortir sans danger, & qui formoient autant de Canaux, où des deux côtés les branches des arbres touchoient aux cordages. L'Amiral fit descendre quelques Soldats dans une des Isles. Ils y trouverent des Hommes nuds, avec des plaques d'or au cou, en forme de Patenes, & si luisantes, que les Historiens leur donnent le nom de *Miroirs*. Ces Insulaires parurent peu timides, après avoir parlé aux deux Indiens de Cariari. Ils donnerent, pour trois sonnettes, un Miroir qui pesoit dix écus; & lorsqu'on leur en demanda davantage, ils répondirent qu'on en trouveroit en abondance au (15) Continent.

Miroirs, plaques & aigle d'or.

En effet les Barques s'étant approchées, le 7, du rivage de la Terre-ferme, rencontrerent deux Canots, chargés d'Indiens, qui avoient presque tous des Miroirs au cou, & quelques-uns une autre figure d'or, semblable à celle d'un Aigle. On prit deux de ces Indiens, dont les Miroirs pesoient, l'un quatorze écus, & l'autre vingt-deux. Mais l'on vit bientôt paroître un si grand nombre de Canots, &

(15) *Ibidem.*

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

& les Indiens, armés d'arcs & de zagaies, montrerent tant de disposition à défendre l'accès de leur Côte, que les Barques prirent le parti de retourner à Bord. Elles reçurent même quelques insultes, qui obligerent l'Amiral de faire tirer un coup de canon, dont le bruit fit disparoître tous les Indiens. Il devint fort difficile, après ces hostilités, de renouer avec eux. Aussi n'en tira-t-on que dix-neuf Miroirs. De cette Terre, on s'avança vers une autre, qui se nommoit *Catiba*, où l'Amiral fit mouiller à l'embouchure d'une grande Riviere. Les Habitans s'assemblerent d'abord sur le rivage ; mais avec autant d'humanité que de prudence, ils envoyerent deux Hommes, dans un Canot, pour s'informer de ce qu'on desiroit d'eux, & quel étoit cet appareil étranger. Les Députés entrerent, d'un air ferme, dans le Vaisseau de l'Amiral ; & se liant tout d'un-coup avec les Guides de Cariari, ils donnerent volontairement leurs Miroirs. Le commerce suivit aussi-tôt cette marque de confiance. Les Castillans, descendus au rivage, trouverent le Roi du Pays, qui n'étoit distingué des autres que par un Parasol de feuilles, qu'on lui soutenoit sur la tête, &

Terre de Catiba.

Roi du Pays.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

& par les reſpects qu'il recevoit de ſes gens. Ce fut lui qui troqua le premier ſon Miroir ; mais ſon exemple ne fut imité que par 19 de ſes Sujets. L'Amiral, n'eſperant point de la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la douceur, s'avança vers une Bourgade, nommé *Huriran*, où il trouva les Indiens ſi favorablement diſpoſés, que pour trois douzaines de ſonnettes il obtint quatre-vingt-dix marcs d'or. De-là, il paſſa dans une autre Habitation, qui ſe nommoit *Cubiga*, où finiſſoit l'uſage de porter des Miroirs & des Aigles. Cette riche Côte eſt d'environ cinquante lieues, depuis la Bourgade de Caravaro (16).

Bourg d'Huriran.

On arriva, le 2 de Novembre, dans un Port, que ſa beauté fit juger digne du nom de *Porto-Bello*. C'eſt celui dont le nom s'eſt corrompu depuis, en *Portobele*. On y paſſa ſept jours, à la vûe d'un Pays fort agréable, où les terres étoient ſi bien cultivées, qu'elles avoient l'apparence d'un Jardin. Mais on n'y reçut, des Habitans, que des fruits, des vivres & du coton filé. Quatre ou cinq lieues plus loin, l'Amiral s'arrêta dans un autre Port, que la

Découverte d'un Port que l'Amiral nomme Porto-Bello.

(16) Herrera, Liv. 5. Chap. 6. Vie de Colomb, *ubi ſuprà.*

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

multitude de ſes Habitations & des terres cultivées, lui fit nommer *Puerto di Baſtimentos*. Il y demeura juſqu'au 23, pour réparer le déſordre de ſes Vaiſſeaux. Enſuite, après avoir paſſé devant un lieu nommé *Guiga*, où les Caſtillans perdirent l'occaſion de ſe procurer des vivres & quelques piéces d'or, que les Habitans portoient au nez & aux oreilles, il entra, le 26, dans un troiſiéme Port, fort étroit, mais extrêmement profond, qu'il nomma *el Retrette*. La diſpoſition du Canal permettant aux Vaiſſeaux de s'approcher beaucoup de la terre, les Caſtillans, qui pouvoient deſcendre ſans le ſecours des Barques, profiterent de cette facilité pour ſe lier tout d'un coup avec les Indiens du Pays. Cependant, lorſqu'ils voulurent porter la familiarité juſqu'à s'introduire dans leurs Maiſons, ces Barbares, qui leur avoient d'abord paru fort affables, prirent les armes & semblerent menacer les Navires. L'Amiral crut les intimider, en faiſant tirer quelques coups de canon à poudre ſeule ; mais loin de s'effrayer du bruit, qu'ils prirent apparemment pour celui du tonnerre, ils y répondirent par de grands cris, en frappant les arbres avec des bâtons. C'étoient

Port el Retrette.

Les Indiens ne s'effrayent point du canon

les plus hauts & les plus vigoureux Indiens qu'on eût vûs jusqu'alors. Un seul boulet, qui en abbattit quelques-uns, diminua leur audace & les mit en fuite. Leur Pays est fort uni, & couvert de grandes herbes, dans lesquelles il se trouvoit des Caymans d'une prodigieuse grosseur, qui rendoient une très forte odeur du Musc.

L'Amiral, déséspérant de tenir plus long-temps la Mer, au milieu des tempêtes qui commençoient à s'élever, & contre les vents d'Est & de Nord-Est qui devenoient fort impétueux, prit la résolution de retourner sur ses traces, pour chercher les Mines d'or qu'on lui avoit annoncées, proche d'un Fleuve que les Indiens nommoient *Veragua*. Il reprit vers Porto-Bello, où il arriva le 5 de Décembre. Mais à peine eut il remis en Mer, qu'il y essuya, pendant trois semaines, les accidens les plus redoutables à la Navigation. Une furieuse agitation des flots, le feu du Ciel, la faim, la soif furent autant d'ennemis qui sembloient avoir conspiré sa perte. Dans un si long intervalle, on n'avoit fait qu'environ trente lieues, depuis Porto-Bello, lorsqu'enfin on se rapprocha de la Côte. L'Amiral lui donna le nom de *los Con-*

Côtes de los Contrastes.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

trastes. Outre le danger continuel de ses Vaisseaux, qui n'étoient échappés au naufrage que par une faveur extraordinaire de la Providence, il voulut exprimer, par ce nom, ses douleurs particulieres, dans les accès d'une cruelle goûte, qui ne lui avoit pas laissé un instant de repos (17).

1503. Riviere d'Yabra, que l'Amiral nomme Belem.

Il prit d'abord, pour le Veragua, une Riviere que les Habitans du Pays nommoient *Yabra*, & qu'il nomma *Belem*, après l'avoir reconnue, parce qu'il y étoit entré le jour de l'Epiphanie, auquel les Mages entrerent dans Bethléem. Le lendemain, sur les lumieres qu'il reçut des Naturels du Pays, il passa dans la Riviere de Veragua, dont il n'étoit éloigné que d'une lieue. Après quelques obstacles, qui furent terminés par un Traité d'amitié avec les Indiens de cette Riviere, il reçut

(17) Herrera fait une horrible description de l'état des Castillans. Entre les Phénomenes extraordinaires de la Tempête, il raconte que l'écume de la Mer brûloit comme de l'eau bouillante, que ce qui restoit de biscuit se trouva si rempli de vers, qu'il fut impossible d'en manger; & qu'une trombe d'eau, spectacle inconnu aux Castillans, leur causa un genre de frayeur qu'ils n'avoient point encore senti. Cependant, dit-il, » ils y trouverent un » souverain remede, qui » fut de dire l'Evangile de » Saint Jean; & l'ayant » ainsi coupée, ils s'en » crurent garantis par la » vertu divine, *ubi sup.* » Chap. 9.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

d'eux beaucoup d'or ; mais pour tirer plus d'avantage de leur commerce, ils feignirent qu'ils alloient chercher fort loin ces richesses, dans des Montagnes escarpées, & qu'ils étoient obligés de se préparer à cette recherche par le jeûne & la continence. L'Amiral affecta des difficultés à son tour ; & la Riviere de Belem lui ayant paru plus commode pour ses Vaisseaux, il prit le parti d'y retourner. Bientôt les Indiens y accoururent en foule, pour faire avec lui divers échanges. Ils apporterent aussi de l'or, qu'ils donnerent pour des grains de verre, des épingles & des sonnettes. Cependant, comme l'Amiral ne perdoit pas de vûe la Riviere de Veragua, qu'il regardoit comme la source des véritables trésors ; il y renvoya Dom Barthelemi, son Frere, avec les Barques, pour remonter jusqu'à la demeure d'un Cacique, nommé *Quibia*, dont on lui avoit vanté les richesses. Quibia se laissa facilement persuader de rendre une visite au Général des Espagnols ; mais, dans la difficulté de s'entendre, cette entrevûe n'aboutit qu'à des présens mutuels. Les avantages, que l'Amiral s'en étoit promis, furent encore retardés par un prodigieux débordement de la Riviere de

Il envoye son Frere à la Riviere de Veragua.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Montagnes qu'il nomme Saint Christophe.

Belem, qui causa beaucoup de dommage aux Vaisseaux. Ces accidens, auxquels elle est fort sujette, sont attribués à de fort hautes Montagnes, qu'on rencontre en remontant le Veragua, & qui reçurent, de l'Amiral, le nom de Saint Christophe (18).

Village de Quibia.

Enfin, le calme ayant succédé à l'orage, Dom Barthelemi retourna, le 6 de Février, à la Riviere de Veragua, avec soixante & huit Hommes, & monta l'espace d'une lieue & demie jusqu'au Village de Quibia, pour s'informer du chemin des Mines. Le Cacique lui donna trois Guides, qui le conduisirent, vers l'Ouest, dans des lieux fort abondans en or. Pendant deux heures, les Castillans en recueillirent assez pour s'en retourner fort contens de cet essai. Ils apprirent bientôt que ces Mines n'étoient pas celles de Veragua, dont Quibia n'avoit pas voulu leur donner connoissance, mais celles d'Urira, demeure d'un autre Cacique avec lequel il étoit en guerre. Cependant, comme elles étoient fort riches, & que les noms importoient peu, l'Adelantade se rendit le 16 à la Riviere même d'Urira, six ou sept

Mines d'or d'Urira.

(18) Vie de Colomb, T. 2. Ch. 33. Herrera, *ubi suprà* Ch. 10.

lieues à l'Oueſt de celle de Belem. Il y fut agréablement reçu, non-ſeulement par le Cacique & ſes Sujets ; mais ayant pénétré plus loin vers d'autres Bourgades, qui ſe nommoient *Dururi*, *Zobrada* & *Cateba*, il ne fut pas moins ſatisfait de leurs Habitans, qui occupoient un Pays fort bien cultivé, & qui troquerent avec lui quantité de Miroirs d'or, dont chacun ne valoit pas moins de dix ou douze écus. La crainte de s'éloigner trop des Vaiſſeaux l'y fit retourner avec ſes richeſſes. L'Amiral, charmé de cette vûe, prit la réſolution de former un Etabliſſement, ſur les bords du Belem, aſſez près de ſon embouchure, & d'y laiſſer ſon Frere, avec la plus grande partie de ſes gens, tandis qu'il retourneroit lui-même en Eſpagne, pour en ramener de plus grandes forces. Il donna un Vaiſſeau & quatre-vingt Hommes à l'Adelantade, qui commença auſſi-tôt à faire bâtir des Maiſons de bois, couvertes de feuilles de Palmier, à la maniere des Indiens. On en fit une plus ſpacieuſe, qui devoit ſervir de Magaſin, & dans laquelle on mit d'abord l'artillerie & tous les inſtrumens néceſſaires au travail. Les vivres furent laiſſés à Bord, pour la ſûreté d'un fond ſi néceſſaire ; quoi-

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Etabliſſement entrepris ſur les bords du Belem

qu'on ne se crût pas menacé d'en manquer sur une Côte, où le Poisson, du moins, est dans une extrême abondance. Les Indiens faisoient d'excellens rets, & des hameçons d'os ou d'écaille de Tortue. Au lieu de fer, qui leur manquoit, ils se servoient des fils d'une espece de Chanvre, qui coupoient comme le fer même. Ils avoient du Maïs dont ils faisoient du Pain, & différentes sortes de breuvages; sans compter leur vin de Palmier, & d'autres arbres, qu'ils rendoient fort agréable en y mêlant des épices & divers sucs. Le succès du travail répondit à la diligence des Ouvriers; & cet Etablissement, quoique de courte durée, fut le premier que les Espagnols formerent dans le Continent (19).

Mais l'Adelantade remarqua bientôt que les Indiens souffroient impatiemment son entreprise, & qu'ils étoient offensés de voir bâtir à leur yeux, sans avoir été consultés. L'Amiral étoit retenu dans la Rade par les vents contraires, qui avoient fait périr sa

(19) Herrera, Ch. 10. Vie de Colomb, Ch. 35. La Province de Veragua fut érigée ensuite en Duché, pour Louis Colomb, Petit-fils de Christophe, & passa par sa Sœur Isabelle dans une Branche de la Maison de Bragance, qui est tombée de nos jours dans celle de Liria Berwick.

Chaloupe ; & le danger continuel de se briser contre la Côte lui ôtoit le moyen d'être informé de ce qui se passoit au rivage. Sa vûe néanmoins avoit contenu les Indiens dans la soumission. Mais, jugeant enfin des obstacles qui l'arrêtoient, ils témoignerent assez de chagrin, pour faire soupçonner qu'après son départ ils pensoient à brûler la nouvelle Bourgade. Dom Barthelemi se crut obligé de le prévenir. Il partit, le 30 de Mars, à la tête de soixante & quatorze Hommes, pour entrer dans les Terres de Quibia, qu'il regardoit comme le plus dangereux de ses Ennemis. Ce Cacique, apprenant qu'il s'approchoit, le fit prier de ne pas monter jusqu'à sa Maison, qui étoit située sur une éminence, au bord du Veragua. L'Adelantade vouloit le surprendre. Il ne laissa pas de continuer son chemin ; mais avec cinq Hommes seulement, après avoir donné ordre, à ceux qu'il paroissoit laisser derriere lui, de filer deux à deux, & de le suivre de si près, qu'au bruit d'un coup d'arquebuse ils pussent être en état d'environner la Maison. En avançant, il rencontra un second Messager de Quibia, qui le faisoit supplier de ne pas entrer dans sa Maison, &

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB IV. Voyage. 1503.

Guerre contre les Caciques du Pays.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Comment le Cacique de Quibia est pris.

promettoit de ſortir pour le recevoir. L'Adelantade jugea que cette priere du Cacique venoit moins de ſa défiance, ou de ſa crainte pour lui-même, que de ſa jalouſie pour ſes Femmes. Comme il n'étoit plus qu'à vingt pas de ſes murs, il lui laiſſa le temps de venir à ſa Porte; & donnant ordre à ſes cinq Hommes de ſe jetter ſur lui, lorſqu'ils le lui verroient ſaiſir par le bras, il s'approcha de lui avec un ſeul Indien, qui entendoit aſſez les deux langues pour ſervir d'Interpréte. Il eut avec lui quelques momens d'entretien, pendant leſquels il trouva le moyen de le prendre au collet. Les premiers mouvemens furent très vifs, parce que le Cacique étoit d'une force égale à la ſienne. Mais les cinq Caſtillans étant accourus, en tirant un coup d'arquebuſe, qui fit paroître auſſi-tôt tous les autres, ils n'eurent pas beaucoup de peine à ſe rendre maîtres & du Cacique & de cinquante perſonnes qui étoient dans ſa Maiſon. C'étoient ſes Femmes, ſes Enfans & pluſieurs Indiens, de ſes Amis ou de ſes Sujets. Cette malheureuſe troupe offrit de grandes richeſſes, pour ſa liberté. Mais l'Adelantade, aſſez ſûr que l'or du Pays ne lui échapperoit point,

lorsqu'il en auroit les Maîtres dans ses chaînes, les envoya sur le champ vers son Vaisseau, & s'arrêta dans la Maison avec le reste de son détachement, pour faire face à ceux qui pourroient entreprendre de les secourir.

Il échappe à ceux qui le menoient prisonnier.

Quibia fut livré, pieds & mains liés, à un Castillan fort résolu, qui répondit de lui, sur sa tête. On fit entrer tous les Prisonniers dans les Barques, pour leur faire descendre la Riviere. Le Cacique, qui étoit sous les yeux de son Garde, & lié même au bord de la Barque, se plaignit, pendant la route, d'avoir les mains si serrées contre le bois, qu'il souffroit une vive douleur: un sentiment de compassion porta le Garde (20) à le détacher, pour se contenter de le tenir en lesse. A l'entrée de la nuit, lorsqu'on s'approchoit de l'embouchure du Fleuve, Quibia prit un moment où il se sentit moins serré, & se précipitant dans

(20) C'est Herrera qu'on suit ici. Fernand Colomb s'en écarte un peu. Il nomme ce Castillan *Sancies*. Ce fut, dit-il, après avoir passé l'embouchure du Fleuve, d'une demie lieue, que Quibia, ou Quibio, se plaignit que ses mains étoient trop serrées. Le même Historien, rapportant la maniere dont Quibia fut enlevé par l'Adelantade, dit qu'il vint s'asseoir à sa porte; que l'Adelantade, ayant sçu qu'il étoit blessé, demanda à voir sa blessure, & que pendant qu'il ôtoit sa bande, il le saisit & le tint si bien, qu'il ne put lui échapper. Ch. 35.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

l'eau, il y entraîna ſon Homme avec lui. On n'a pas ſçû comment il avoit trouvé le moyen de nâger avec ſes liens; mais les ténébres aiderent à ſa fuite, & l'on fut bientôt aſſuré de ſa vie par les entrepriſes qu'il forma pour ſe vanger. Les autres Priſonniers furent conduits plus heureuſement juſqu'au Vaiſſeau.

Butin des Caſtillans.

L'Adelantade y retourna, quelques jours après, avec les dépouilles du Cacique, qui conſiſtoient en quantité de Miroirs & d'Aigle d'or, en grains du même métal, dont les Indiens faiſoient des colliers & des braſſelets, & en treſſes dont ils ſe faiſoient des couronnes. Il avoit viſité les Terres voiſines, qui lui parurent couvertes de Bois & remplies de Montagnes. Les Habitations, d'ailleurs, étoient ſi éloignées les unes des autres, qu'il avoit déſeſpéré de tirer d'autres avantages de cette expédition. A ſon retour, la Mer devint aſſez calme pour lui permettre de conduire ſes Priſonniers & ſon butin à l'Amiral, qui diſtribua l'or entre ſes Equipages, après en avoir pris la cinquiéme partie pour le Roi.

Vangeance de Quibia.

Rien ne s'oppoſant plus à ſon départ, il laiſſa de nouveaux ordres pour la ſûreté de la Colonie; & pendant

que sa Barque étoit à faire de l'eau, il alla mouiller au-dessus de l'embouchure du Belem. Quibia, furieux de son avanture, & surtout de la perte de ses Femmes, observoit tous les mouvemens de ses Ennemis. Il avoit eu le temps de rassembler un corps d'Indiens assez considérable ; & voyant les trois Navires éloignés, il vint fondre avec une horrible furie sur le nouvel Etablissement. On ne s'étoit point apperçu de son approche, parce qu'il s'étoit couvert de la Montagne ; & les cris épouvantables, qu'il fit jetter à ses gens, en descendant sur la rive du Fleuve, firent trembler les plus braves Castillans. Leurs Maisons, qui n'étoient couvertes que de feuilles séches, furent en danger d'être brûlées au premier instant, par une grêle de dards, que ces Barbares avoient allumés par un bout. Mais, cet artifice ayant produit peu d'effet dans l'éloignement, l'Adelantade rappella tout son courage pour s'avancer vers eux avec une partie de ses gens, & les repoussa jusques sur la Montagne. Envain firent-ils face plusieurs fois, pour lancer leurs dards. Les sabres des Castillans, dont chaque coup leur emportoit quelques membres, & les cruelles morsures d'un gros

Barthelemi Colomb se défend dans la nouvelle Colonie.

Christophe & Barthelemi Colomb. IV. Voyage. 1503.

Il est blessé.

Dogue qu'ils redoutoient autant que le tranchant du fer, leur firent chercher leur salut dans la fuite. Ce ne fut pas néanmoins sans avoir tué un de leurs Ennemis, & sans en avoir blessé dangereusement plusieurs. L'Adelantade même reçut un coup de dard, au milieu de l'estomac. La Barque de l'Amiral, qui entroit alors dans la Riviere, n'eut que le spectacle du combat. Ceux qui la conduisoient crurent les Indiens peu redoutables, après une déroute qui devoit avoir répandue l'effroi dans toute la Nation. Ils s'avancerent, malgré les avis de l'Adelantade, jusqu'à des Canaux d'eau douce, où celle de la Mer n'a point de communication. Mais, pendant qu'ils y remplissoient tranquillement leurs tonneaux, des légions d'Indiens, qui s'étoient cachés dans des lieux couverts d'arbres, tomberent sur eux avec leurs armes & leurs cris ordinaires. Le Capitaine, nommé Tristan, après s'être long-temps défendu, fut frappé dans l'œil droit d'un coup de dard, dont il expira sur le champ. Tous les autres furent accablés par le nombre, à l'exception d'un seul, qui, étant tombé dans la Riviere, se laissa emporter si heureusement au fil de l'eau, qu'il arriva devant la Bourgade

Christophe & Barthelemi Colomb. IV. Voyage. 1503.

Castillane. Les tristes nouvelles, qu'il y apportoit, y jetterent la consternation. L'Adelantade comprit que les Indiens, animés par l'avantage qu'ils venoient d'obtenir, se rassembleroient en plus grand nombre, pour l'attaquer dans ses foibles murs; & qu'avec beaucoup de malades & de blessés, il ne seroit pas long-temps en état de leur résister. Son Vaisseau étoit échoué, par la retraite des eaux. Le corps des Matelots de la Barque, qui flottoient sur la Riviere, & sur lesquels on voyoit voltiger diverses sortes d'Oiseaux de proie, furent regardés de tous ses gens comme un présage funeste. Il se vit forcé, par leurs plaintes, de passer dans une presqu'Isle, où la Riviere ne laissoit qu'un passage étroit du côté de l'Est. Un Boulevard, qu'il y fit faire avec les tonneaux des vivres, & devant lequel il pointa son artillerie, lui donna quelque relâche; parce que les Indiens n'oserent paroître à la portée des boulets (21).

Plusieurs Prisonniers s'échappent du Vaisseau de l'Amiral.

D'un autre côté l'Amiral, qui n'avoit pas vû sa Barque depuis huit jours, & qui ne recevoit aucune information de son Frere, souffroit tous les tour-

(21) Herrera & Vie de Colomb, *ibidem.*

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

mens d'une vive inquiétude. Elle fut augmentée par une autre disgrace. Les Femmes, les Enfans & les Amis de Quibia qu'on avoit amenés dans son Navire, étoient enfermés, chaque jour au soir, sous le tillac, près de l'écoutille, qui est une coulisse carrée, dont on fermoit la chambre de poupe, avec une chaîne, son cadenat & sa clé. Ils ne pouvoient atteindre à la coulisse ; mais ayant conçu qu'ils n'avoient pas d'autre voye pour s'échapper, ils eurent l'adresse de se faire, des dégrés de pierres de lest, qui étoient au fond du Vaisseau ; & les ayant élevés jusqu'à la coulisse, sur laquelle quelques Matelots étoient couchés, sans y avoir passé la chaîne, qui auroit rendu leur situation fort incommode, ils la pousserent de leurs épaules avec tant de force, qu'ils renverserent tout à la fois, l'ais, & les Matelots qui dormoient dessus. Les plus heureux, c'est-à-dire, ceux qui passerent les premiers, se jetterent aussi-tôt dans la Mer. Mais, le bruit ayant attiré d'autres Matelots, qui fermerent aussi-tôt l'écoutille, ceux qui se trouverent enfermés, ne consulterent plus que leur désespoir, & se pendirent au cordages. Le lendemain en les visitant, on les trouva tous étran-

Fin désespérée des autres.

glés ; soit que successivement ils se fussent rendus ce funeste office jusqu'au dernier, ou que l'emportement de leur rage leur eût fait vaincre les difficultés ; car ils avoient les pieds, & même les genoux, sur le fond du Navire, parmi le lest, qui ne leur avoit pas laissé assez d'espace pour se pendre dans toute leur étendue (22).

Courage d'un Castillan.

Au milieu de ces horreurs, & sans autre ressource que les cables, qui tenoient encore aux ancres, quelques Matelots offrirent à l'Amiral de se rendre au rivage, quoiqu'on en fût éloigné de plus d'une lieue, & que depuis plusieurs jours on eût tout à craindre de la fureur des vents. Mais ils étoient encouragés par l'exemple des Indiens, qui n'avoient pas redouté le danger, pour sauver leur vie. Ils demanderent uniquement que la seule Chaloupe qui restoit aux trois Vaisseaux, & trop précieuse pour être risquée témérairement, les menât jusqu'à l'endroit où les vagues perdoient un peu de leur force, & d'où ils étoient résolus de passer le reste de la distance à la nage. Cette offre fut acceptée. Pierre *Ledesma*, un des Pilo-

(22) *Ibidem.*

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

tes, fut celui qui eut le courage de se jetter dans la Mer irritée, & qui nageant tantôt sur les vagues, tantôt entre deux ou dessous, aborda heureusement à la Côte. Après avoir vû l'Adelantade, & jugé par ses yeux du misérable état de la Colonie, il retourna aux Vaisseaux avec le même bonheur. Son récit détermina l'Amiral à tout entreprendre, pour sauver son Frere & les Malheureux qu'il avoit sous ses ordres. La rigueur du temps ne cessa pas de s'y opposer pendant plusieurs jours : mais enfin, les vents s'étant appaisés, l'Adelantade, qui ne vit plus de péril qu'à traverser le courant du Fleuve, amarra sa Chaloupe entre deux grands Canots; & dans l'espace de deux jours, il fit transporter, sur les deux Vaisseaux, ses gens & tout ce qu'il avoit de précieux. Il ne resta sur la rive du Fleuve, que le corps de son Navire, dans un état qui le rendoit inutile, & qui ne permettoit pas de le regretter (23).

Embarras de l'Amiral pour sauver son Frere.

La Colonie est abandonnée.

Alors, on profita du premier vent pour remettre à la voile; & remontant à l'Est, sans perdre de vûe la Côte, on arriva dans peu de jours à Porto-

Retour de l'Amiral & de Dom Barthelemi.

(23) *Ibidem.*

Bello. Mais on fut contraint d'y abandonner un des trois Vaisseaux, qui faisoit eau de toutes parts, & qu'il fut impossible de radouber. De-là les autres passerent au-dessus du Port del Retrette, vers plusieurs petites Isles que l'Amiral nomma *las Barbas*, & qui ont pris, depuis le nom de *Saint-Blaise.* Dix lieues plus loin, on résolut d'abandonner le Continent, & de prendre la route du Nord, pour retourner à l'Isle Espagnole. Un si long Voyage & tant de disgraces avoient rebuté tous les Castillans. Il ne leur restoit qu'un peu de biscuit rongé de vers. Les jours & les nuits étoient employés à faire jouer trois pompes, qui ne suffisoient pas pour soulager les Vaisseaux. Ils aborderent, le 10 de Juin, à deux petites Isles, dont les bords étoient couverts de Tortues, ce qui leur fit donner le nom de *las Tortugas*. On les a nommées depuis *los Caymanes*. Elles sont éloignées de 20 lieues à l'Ouest de la Jamaïque; & de 45 au Sud de Cuba; avec l'avantage d'être les seules sur la route que l'Amiral avoit suivie. De-là, il entreprit d'aller mouiller aux Isles de los Jardinos, qui ne sont qu'à dix lieues de Cuba; mais il s'éleva tout d'un coup un vent si furieux, que

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Isles auxquelles ils donnent des noms.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

les deux Navires s'étant choqués avec beaucoup de violence, furent considérablement endommagés, & n'eurent pas d'autre ressource que d'aborder à l'Isle de Cuba, dans un Village nommé *Maxaca*, où ils reçurent quelques secours. Ensuite, ayant voulu tourner vers l'Espagnole, les vents & les courans les forcerent de relâcher à la Jamaïque. Ils étoient entr'ouverts, & l'eau montoit sur le tillac, lorsqu'ils arriverent dans un Port, que la joie de s'y voir en sûreté fit nommer *Puerto-Bueno*, quoiqu'il ne s'y trouvât point d'eau ni de vivres. On s'efforça de passer dans un autre, auquel on donna le nom de *Santa Gloria* : mais à peine les deux Vaisseaux y étoient entrés, que ne pouvant plus se soutenir, il fallut prendre le parti de les faire échouer. Dans cet état, il furent amarrés ensemble, avec de bons cables, & par des échafaudages, qui les rendoient immobiles. Bientôt ils furent remplis d'eau jusqu'au tillac ; & l'Amiral fit construire des Barraques aux deux bouts, pour le logement des Equipages (24).

Ils sont forcés de relâcher à la Jamaïque.

Triste état de leurs Vaisseaux

La plus pressante de ses nécessités étoit les vivres. Il en obtint des In-

Mesures & Réglemens de l'Amiral, pour sa sûreté.

(24) Herrera, Liv. 6. Chap. 2. & 3. Vie de Colomb, Chap. 39.

sulaires, par l'échange de diverſes marchandiſes de l'Europe, pour leſquelles ils étoient paſſionnées. Ils donnoient deux Oies pour une feuille de laiton, deux de leurs Pains pour deux grains de verre, & ce qu'ils avoient de plus précieux pour des ſonnettes. L'Iſle étoit abondante en toutes ſortes de commodités, & les Habitans, d'un naturel fort humain. On obtint d'eux dix Canots, pour ſervir aux Vaiſſeaux échoués. L'Amiral, dans la crainte de voir troubler, par la mauvaiſe conduite de ſes gens, une bonne intelligence ſi néceſſaire à ſa ſituation, les retint dans leurs logemens par des ordres fort ſévéres. Enſuite ſe trouvant ſans Ouvriers, & ne voyant aucune apparence de pouvoir rétablir ſes deux Vaiſſeaux, il prit la réſolution, de donner de ſes nouvelles au Gouverneur de l'Eſpagnole, & de faire acheter dans cette Iſle, par Carvajal, auquel il avoit remis le ſoin de ſes affaires, un Bâtiment tout équipé, pour s'y tranſporter avec les débris des ſiens. Ce Voyage n'étoit pas une entrepriſe aiſée. On ne comptoit pas moins de deux cens lieues, du lieu où l'on étoit juſqu'à la Capitale de l'Iſle Eſpagno'e, du moins en ſuivant les Côtes des deux Iſles ; car la

Difficultés qu'il trouve à donner de ſes nouvelles à l'Iſle Eſpagnole.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

traverſe n'étoit que de trente lieues : mais quel moyen de prendre cette route, avec de petits Canots qui n'avoient preſque pas de bord, & que la moindre vague étoit capable de remplir ou de renverſer ? Le Golfe n'a d'ailleurs qu'une ſeule Iſle, ou plutôt une Roche, nommée *Navaſa*, à ſept ou huit lieues de l'Eſpagnole ; & quoique vingt-quatre heures ſuffiſent ordinairement pour faire ce trajet de l'Eſt à l'Oueſt, les vents y font quelquefois employer plus d'un mois dans la poſition contraire, qui étoit celle des Caſtillans.

Hardieſſe de deux Caſtillans qui l'entreprennent.

Cependant, il ſe trouva, parmi eux, deux Hommes aſſez hardis pour ſe charger du ſuccès d'une ſi téméraire entrepriſe ; l'un nommé *Diego Mendez*, qui faiſoit l'Office de Notaire ſur l'Eſcadre ; l'autre, Génois, qui ſe nommoit *Fieſchi*, & que ſes grandes qualités rendoient cher à l'Amiral. Ils prirent chacun, dans leur Canot, ſix Caſtillans & dix Indiens, avec tous les vivres qu'ils y purent faire entrer. Mendez eut ordre de prendre la premiere occaſion pour paſſer en Eſpagne ; & Fieſchi, celui de revenir promptement, avec le Vaiſſeau qu'on eſperoit de Carvajal. Ils reçurent tous deux des Lettres de

Lettre de l'Amiral aux Rois Catholiques.

l'Amiral ; le premier, pour leurs Majestés Catholiques (25) ; & l'autre,

(25) Elles étoient fort touchantes. Herrera nous en a conservé la substance. » Après y avoir rendu » compte de son Voyage, » des malheurs & des périls » qu'il y avoit essuiés, des » Terres qu'il avoit décou- » vertes & des riches Mi- » nes de Veragua, il fai- » soit un dénombrement » de ses services & de ses » travaux, depuis qu'il » s'étoit attaché à l'Es- » pagne. Il y peignoit vi- » vement sa prison & celle » de ses Freres, la tache » qu'elle avoit imprimée à » l'honneur de sa Famille, » & la perte du fruit de » toutes ses peines. Jamais » personne n'avoit acquis » de plus justes titres à la » faveur de ses Maîtres, & » jamais on n'avoit vû de » Serviteur plus maltraité. » Il leur demandoit de » le rétablir dans un état » qu'il n'avoit pas mérité » de perdre, de lui accor- » der quelque réparation » pour les torts qu'il avoit » reçus, & sur tout de faire » punir ceux qui l'avoient » traité avec tant d'injus- » tice. Il invitoit le Ciel & » la Terre à pleurer ses dis- » graces. Je n'ai eu jusqu'à » présent, disoit-il, que des » sujets de larmes, & je » n'ai pas cessé d'en répan- » dre. Que le Ciel me fasse » miséricorde, & que la » Terre pleure pour moi ! » Que ceux qui ont de la » charité, de la bonne foi » & de la justice, mêlent » leurs larmes avec les » miennes ! Il faisoit ob- » server au Roi & à la » Reine qu'après vingt » ans de service, après » des fatigues sans exem- » ple, il ne savoit pas » s'il possédoit un sou ; » qu'il n'avoit pas une » maison à lui ; & que » dans toute l'étendue de » leurs Etats, sa seule » ressource, pour la » nourriture & le som- » meil, c'est-à-dire, » pour les besoins les » plus communs de la » Nature, étoit les Hô- » telleries publiques. Il » parloit avec beaucoup » de respect de la Re- » ligion, & de la né- » cessité où il seroit bien- » tôt de recevoir les » secours de l'Eglise, » accablé, comme il » étoit, d'années & de » maladies. Il protestoit » que dans cette lan- » gueur, ce n'étoit pas » le desir de la fortune » & de la gloire qui lui » avoit fait entreprendre » son dernier Voyage, » mais le pur zéle & la » sincere intention de » servir leurs Majestés » jusqu'au dernier épui- » sement de ses forces ;

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Navigation singuliere de deux Avanturiers Castillans.

pour Ovando, qui n'avoit encore donné aucun sujet, aux Colombs, de se défier de ses dispositions.

Les deux Canots se mirent en Mer le 7 de Juillet. Mendez, Fieschi & les autres Castillans n'avoient que leurs épées, & des boucliers. Avec si peu d'envie d'attaquer & de nuire, ces armes suffisoient pour leur défense. Les Indiens furent chargés du soin des vivres, & de l'eau qu'ils avoient dans des Calebasses; & pour ménager une provision si précieuse, on leur fit promettre, sur leur vie, de suivre les loix qu'on leur avoit imposées. L'Adelantade conduisit ces deux Canots jusqu'à la Pointe de l'Isle, dans la crainte qu'ils ne fussent arrêtés par les Insulaires de cette partie, avec laquelle on n'avoit encore fait aucune liaison. Là, sur le soir, après avoir imploré ardemment le secours du Ciel, ils commencerent à prendre leur route vers le milieu du Golfe. Les Indiens ramoient incessamment; & lorsqu'ils étoient fatigués de la chaleur ou du travail, ils se jettoient un moment dans la Mer,

» après quoi, s'il lui en » restoit assez pour retourner en Castille, il » leur demandoit d'avance » la permission de faire » le Pélerinage de Rome, » & de visiter d'autres » lieux de piété. Herrera. *Ibidem.*

d'où

d'où ils ſortoient avec un renouvellement de fraîcheur & de force. A l'arrivée de la nuit, on avoit déja perdu de vûe la Jamaïque. Les Caſtillans ſe mêlerent alors avec les Rameurs, non-ſeulement pour les ſoulager, mais dans la crainte que ſe rebutant d'une fatigue ſi continuelle, ils ne fuſſent capables de quelque funeſte entrepriſe. Le jour ſuivant, ils ſe trouverent tous ſi las, que les deux Capitaines ſe virent obligés de mettre auſſi la main à la rame. Le plus terrible obſtacle étoit un Soleil brûlant, à l'action duquel on ne pouvoit rien oppoſer. Il en fit bientôt naître un autre. Les Indiens, ne réſiſtant plus au feu dont ils étoient conſumés, oublierent la loi qui menaçoit leur vie, & ſe hâterent trop de vuider les Calebaſſes. On ſe vit dans la néceſſité de fermer les yeux ſur un déſordre, dont les ſuites ne laiſſoient pas d'être effrayantes. Avant midi, les Caſtillans furent réduits à leur petite proviſion de liqueurs, avec l'obligation même d'en diſtribuer une partie aux Indiens, pour les ſoutenir juſqu'à la fraîcheur du ſoir. Le ſecond jour apporta d'autres inquiétudes, parce qu'après de ſi longs tourmens, on ne découvroit point la petite Iſle de

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Navaſa, où l'on avoit eſperé de trouver du moins de l'eau fraîche ; & qu'on craignoit d'avoir manqué la route. On avoit déja jetté dans les flots un Indien mort de ſoif. D'autres étoient étendus ſans connoiſſance, & les plus robuſtes s'attendoient au même ſort. Les liqueurs mêmes étant épuiſées, leur unique rafraîchiſſement étoit de prendre dans la bouche un peu d'eau de Mer, qui ne faiſoit qu'augmenter leur alteration. Enfin la lumiere de la Lune, qui parut à demi couverte en ſe levant, leur fit juger que c'étoit l'Iſle qui cauſoit cette eſpece d'Eclipſe. Ils y arriverent heureuſement à la pointe du jour. Elle n'a pas plus d'une demie lieue de circuit ; & loin de contenir de l'eau douce, elle n'eſt compoſée que de Rochers fort pointus. Cependant, il s'y trouva des reſtes d'eau de pluie, dans diverſes fentes. Mais ce ſecours devint funeſte aux Indiens. Ils en burent avec tant d'avidité, que pluſieurs en moururent ſur le champ, & d'autres tomberent dans de grandes maladies. L'expérience ayant appris aux Caſtillans à ſe modérer dans ſes dangereuſes circonſtances, ils prirent d'abord quelques Poiſſons qui ſe préſenterent ſur le rivage, pour appaiſer, par degrés,

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

l'excès de leur soif & de leur faim. Un jour de repos, dans l'Isle, rendit un peu de vigueur à ceux qui avoient été capables de cette modération. Comme ils découvroient déja le Cap de l'Isle Espagnole, que l'Amiral avoit nommé *Saint-Michel*, qui a pris dans la suite la nom de *Tiburon*, il leur fut aisé d'y arriver avant la fin de la (26) nuit. Ils y apprirent que le Gouverneur Général étoit dans la Province de Xaragua. Mendez rentra dans son Canot, pour se hâter de prendre cette route, en suivant la Côte, pendant que Fieschi se rendit avec la même diligence à San-Domingo. Mais ils furent long-temps arrêtés tous deux, par les suites d'un événement qu'on ne peut se dispenser de rapporter après les Ecrivains Espagnols, quoiqu'il fasse peu d'honneur à leur Nation.

Ils arrivent à l'Isle Espagnole

Il sembloit alors, suivant la réflexion de l'Historien de cette Isle, que la qualité de Gouverneur fût contagieuse, & qu'elle transformât les Hommes du naturel le plus doux & le plus moderé, en Tyrans suscités pour la destruction des Indiens. Ovando,

Barbare entreprise d'Ovando

(26) Herrera, Liv. 6. Chap. 3.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV Voyage. 1503.

dont on loue d'ailleurs la ſageſſe & la piété, ne ſe vit pas plutôt en poſſeſſion du pouvoir ſuprême, qu'entre les meſures qu'il jugea néceſſaires pour contenir ces Malheureux dans la ſoumiſſion, il prit la réſolution de dépeupler une de leurs plus grandes Provinces. On n'a jamais bien expliqué quels furent particuliérement ſes motifs; mais, par un incroyable oubli de ſon propre caractere, il ne fit pas difficulté d'y employer également la perfidie & la cruauté. On a vû que depuis le ſoulevement de l'Alcalde Major, Roldan Ximenès, il étoit reſté, dans le Xaragua, un aſſez grand nombre de ſes Complices, qui n'avoient pas ceſſé d'y vivre avec beaucoup de licence, & ſur leſquels on croyoit avoir beaucoup gagné en les empêchant de cauſer de nouveaux troubles. Le Cacique Bohechio étoit mort, depuis peu, ſans enfans; & ſa Sœur Anacoana avoit ſuccedé à ſes Etats. Cette Princeſſe, par le goût qu'elle avoit toujours eu pour les Caſtillans, s'étoit d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avoit trouvés établis: mais elle n'en avoit été payée que d'ingratitude, & peut-être la haine avoit-elle ſuccedé à ſon affection. Ils ſe le perſuaderent du moins, parce qu'ils

Comment il ſe défait de la Princeſſe Anacoana, & de tous les Seigneurs du Xaragua.

devoient s'y attendre ; & de part & d'autre, ce changement produisit quelques hostilités. Quoiqu'elles eussent peu duré, les Castillans manderent au Gouverneur Général que la Reine de Xaragua méditoit quelque dessein, & qu'il étoit important de la prévenir. Ovando connoissoit le caractere de ceux qui lui donnoient cet avis. Cependant, il prit ce prétexte pour se rendre dans la Province, à la tête de trois cens Hommes de pied & soixante & dix Chevaux, après avoir publié que le sujet de son Voyage étoit de recevoir le Tribut que la Reine devoit à la Couronne de Castille, & de voir une Princesse qui s'étoit déclarée dans tous les temps en faveur de la Nation Espagnole.

Anacoana reçut cette nouvelle, avec de grandes apparences de joie. Soit qu'elle n'eût rien à se reprocher, ou qu'elle se crût sûre du secret, elle ne parut occupée qu'à faire au Gouverneur une réception digne d'elle & de lui. Elle assembla tous ses Vassaux, pour grossir sa Cour, & donner une haute idée de sa puissance. Les Ecrivains Espagnols en comptent jusqu'à trois cens, auxquels ils donnent le titre de Caciques. A l'approche du Gouverneur, elle

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de cette Noblesse & d'un Peuple innombrable, tous dansant à la maniere du Pays, & faisant retentir l'air de leurs chants. La rencontre se fit assez proche de la Ville de Xaragua, & l'on se donna mutuellement des marques de confiance & d'amitié. Après les premiers complimens. Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au Palais de la Reine, où il trouva, dans une Salle très-spacieuse, un Festin qui l'attendoit. Tous ses gens furent traités avec profusion, & le repas fut suivi de danses & de jeux. Cette Fête dura plusieurs jours, avec autant de variété que de magnificence; & les Castillans ne purent voir, sans admiration, le bon goût qui regnoit dans une Cour barbare.

Cruelle perfidie du Gouverneur.

Ovando proposa, de son côté, à la Reine de Xaragua, une Fête à la maniere d'Espagne, pour le Dimanche suivant, & lui fit entendre que pour y paroître avec plus de grandeur, elle y devoit avoir toute sa Noblesse autour d'elle. Cet avis étant plus capable de flatter son ambition que de lui inspirer de la défiance, elle retint ses trois cens Vassaux, & leur donna le même jour un grand dîner, à la vûe d'un

Peuple infini, que la curiosité du spectacle n'avoit pas manqué de rassembler. Toute la Cour Indienne se trouva réunie dans une Salle spacieuse, dont le toît étoit soutenu d'un grand nombre de pilliers, & bordoit la Place qui devoit servir de Théâtre à la Fête. Les Espagnols, après s'être un peu fait attendre, parurent enfin en ordre de bataille. L'Infanterie, qui marchoit la premiere, occupa, sans affectation, toutes les avenues de la Place. La Cavalerie vint ensuite avec le Gouverneur Général à sa tête, & s'avança jusqu'à la Salle du Festin, qu'elle investit. Tous les Cavaliers Castillans mirent alors le sabre à la main. Ce spectacle fit fremir la Reine & tous ses Convives. Mais, sans leur laisser le temps de se reconnoître, Ovando porta la main à sa Croix d'Alcantara ; signal, dont il étoit convenu avec ses Troupes. Aussi-tôt l'Infanterie fit main-basse sur le Peuple dont la Place étoit remplie ; tandis que les Cavaliers, mettant pied à terre, entrerent brusquement dans la Salle. Les Caciques furent attachés aux colomnes ; & dans ce moment, si l'on en croit Oviedo (26), ils avoue-

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Tous les Seigneurs de Xaragua sont brûlés vifs.

(26) Herrera ne cesse point de répéter que les indices & les preuves, comme l'accusation, ne ve-

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

rent le crime de révolte, dont les Castillans de Xaragua les avoient accusés. Ensuite, sans autre forme de Justice, on mit le feu à la Salle, & tous ces Infortunés y furent bientôt réduits en cendre. La Reine, destinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes, & présentée au Gouverneur, qui la fit conduire, dans cet état, à San-Domingo, où son Procès fut instruit dans les formes d'Espagne. Elle fut déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, & condamnée au plus ignominieux supplice (27). On fit périr, dans la fatale journée de Xaragua, un nombre infini d'Indiens, sans distinction d'âge & de sexe. Quelques Cavaliers ayant sauvé, par un mêlange d'intérêt & de pitié, plusieurs jeunes Enfans qu'ils menoient en croupe, & qu'ils réservoient pour l'esclavage, d'autres venoient percer derriere eux ces petits Miserables, ou leur coupoient les jambes, & les abandonnoient

La Reine est pendue.

Autres cruautés.

noient que des Complices de Roldan. Il traite l'action de barbare, plus barbare, dit-il, que les Barbares mêmes. Cependant il ne la donne pas comme un dessein formé contre tous les Caciques. Il raconte, qu'Anacoana, dont il pensoit peut-être uniquement à se saisir, lui dit que les Caciques seroient bien aises de voir les Jeux Espagnols, & que là dessus il lui dit de les assembler tous. Liv. 6. Chap. 4.

(27) Elle fut pendue. Herrera, Liv. 6. Ch. 4.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

dans cet état. De ceux qui échapperent à la fureur du Soldat, quelques-uns se jetterent dans des Canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la Mer, & passerent dans une Isle nommée *Guanabo* (28), à huit lieues de l'Espagnole ; mais ils y furent poursuivis, & s'ils obtinrent grace de la vie, ce fut pour tomber dans une servitude plus dure que la mort. Un Parent de la Reine, nommé *Guarocuya*, se cantonna dans les Montagnes de *Barruco*, les plus hautes & les plus inaccessibles de l'Isle, qui s'étendent, par l'intérieur des Terres, depuis le Xaragua jusqu'à la Côte du Sud, & dont les Habitans étoient d'une extrême férocité. Plusieurs pénétrerent dans celles qui forment le milieu de l'Isle. Ovando fit marcher des Troupes vers ces deux Retraites. Les Indiens s'y défendirent quelque temps : mais Guarocuya, Haniguayaya & leurs autres Chefs, ayant été pris & condamnés à la mort, le reste fut si généralement dissipé que dans l'espace de six mois, on ne connut plus un Insulaire qui ne fût soumis au joug Espagnol (29).

Le reste des Habitans abandonne le Pays.

(28) Que les François nommerent *la Gonava*

(29) Malgré les efforts d'Ovando pour justifier sa conduite, les Rois Catholiques en furent extrême-

Plusieurs Villes fondées dans l'Isle Espagnole.

Ce fut après cette sanglante guerre, qu'Ovando, tournant tous ses soins à l'affermissement de la Colonie, entreprit de fonder des Villes dans les lieux dont il goûtoit la situation. Il obligea les Castillans qui restoient dans le Xaragua, de se réunir pour en former une, qui fut nommée *Santa Maria de la Vera Paz*, assez proche d'un fameux Lac de cette Province, à deux lieues de la Mer, dont elle fut encore approchée dans la suite sous le nom de *Santa Maria del Puerto :* mais le nom d'*Yaguana*, que les Insulaires donnoient à ce lieu, ne laissa pas de se conserver dans l'usage vulgaire, & les François en ont fait celui de *Leogane* (30). A huit lieues de la Capitale, au Nord, Ovando fonda la Ville de *Buena-Ventura ;* & dans le milieu de l'Isle, entre les deux Rivieres de Yaqui & de Nayoa, il fonda celle de *San Juan de la Maguana.* A 24 lieues de San-Domingo,

ment irrités ; & l'on entendit dire à Dom Alvare de Portugal, premier Comte de Gelbes, qui étoit alors Président du Conseil royal du Justice, *Yo le haro tomar una residencia, qual nunca fue tomada* ; c'est-à-dire, Je lui ferai rendre un compte de ses actions, qui n'aura jamais eu d'exemple. Herrera, *ibidem.* Cependant la Reine étant morte peu après, Ovando sçut se rendre nécessaire, & ne fut rappellé qu'en 1508.

(30) Histoire de Saint-Domingue, *ubi sup.*

un Commandeur de Galice, dont les Hiſtoriens n'ont pas conſervé le nom, avoit commencé une Habitation proche du Port d'Azua, ſur les fondemens d'une Bourgade de Sauvages : on en fit une Ville, qui fut nommée *Azua de Compoſtella.* Celle du Port d'*Yaquimo*, ou du Breſil, & de *Salva tiera de la Savana*, s'éleverent avec le même ſuccès. Dans le même temps, Rodrigue de *Meſcia*, qui avoit beaucoup contribué à la réduction des Inſulaires, fût chargé d'en bâtir trois ; l'une à *Puerto Real*, une autre à ſeize lieues de San-Domingo, vers le Nord, ſous le nom d'*el Cotuy* ; & la troiſiéme, ſur la même Côte du Nord, dans un Canton que les Naturels nommoient *Guahaba.* Elle fut appellée *Larez de Guahaba*, du nom de l'ancienne Commanderie d'Ovando. Ainſi, dès l'année 1504, on comptoit, dans l'Iſle Eſpagnole, quinze Villes, ou Bourgades, toutes peuplées de Caſtillans ; outre deux Fortereſſes, dans la Province de Higuey, à la place deſquelles on bâtit encore deux nouvelles Villes, au commencement de l'année ſuivante. Iſabelle, & pluſieurs Fortereſſes, qui avoient d'abord été conſtruites pour s'aſſurer des Mines de Cibao & de Saint-Chriſto-

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

phe, furent abandonnées entiérement. Le Gouverneur Général obtint de la Cour, avant la fin de son administration, des Armoiries pour toutes ces Places, & pour l'Isle en général (31).

Armoiries accordées pour toutes ces Places.

Ovando paroît s'intéresser peu à la situation de l'Amiral.

Quand cette variété d'entreprises & de soins n'auroit pas été capable de diminuer l'intérêt qu'il devoit prendre à la triste situation des Castillans de la Jamaïque, il avoit un autre prétexte pour y paroître moins sensible; c'étoit la crainte que les Envoyés de l'Amiral ne s'entendissent avec lui pour grossir ses infortunes, & pour lui ouvrir, par cette feinte, l'entrée de l'Isle Espagnole. Aussi retint-il long-temps Mendez, sans prendre aucune résolution; & ce ne fut qu'après avoir été fatigué par ses instances, qu'il lui accorda la permission de se rendre à la Capitale. Mendez y acheta un Navire; & suivant les ordres qu'ils avoient reçus en commun, Fieschi se chargea de le conduire à la Jamaïque. Mais on lui fit naître des difficultés, qui retarderent encore son départ; & dans l'intervalle, Ovando fit partir secrettement Diego

(31) Elles se trouvent exactement blasonnées dans Herrera, Liv. 7. Chap. 2. Celles de l'Isle étoient un Ecu de gueules, à la bande d'argent accompagné de deux têtes de Dragon d'or, & pour orle, Castille & Leon.

d'Efcobar, avec une Barque, pour aller prendre des informations plus certaines fur l'état de l'Amiral & de fon Efcadre.

Extrêmités où les Colombs font réduits à la Jamaïque.

On peut s'imaginer à quelle extrêmité les Colombs & leurs Gens étoient réduits, par le délai du fecours qu'ils attendoient depuis plus de fix mois. La mauvaife qualité des nourritures & les fatigues d'une fi rude navigation avoient déja caufé parmi eux un grand nombre de maladies. S'ils avoient reçu quelque foulagement de l'humanité des Indiens de la Jamaïque, il ne leur avoit pas ôté la crainte de fe voir abandonnés dans une Ifle fauvage, & condamnés à ne revoir jamais leur Patrie. Cette idée, qui n'avoit agi que foiblement fur les Equipages, tandis qu'ils avoient efperé quelque chofe du Voyage de Mendez & de Fiefchi, produifit des mouvemens proportionnés à leurs allarmes, lorfqu'ils eurent commencé à perdre cette efpérance. Ils foupçonnerent l'Amiral de n'ofer retourner à l'Ifle Efpagnole, dont on lui avoit refufé l'entrée; de n'avoir envoyé Mendez & Fiefchi que pour faire fa paix à la Cour, où l'on ne vouloit plus entendre parler de lui; & de s'embarraffer fi peu du fort de tous

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Une partie de leurs Equipages se révoltent contre eux.

ſes Gens, qu'il n'avoit peut-être fait échouer ſes Navires, que pour faire ſervir cet accident au rétabliſſement de ſa fortune. Ils en conclurent qu'une juſte prudence obligeoit chacun de penſer à ſoi, & de ne pas attendre que le mal fût ſans remede. Les plus violens ajouterent qu'Ovando, qui n'étoit pas bien avec les Colombs, ne feroit un crime à perſonne de les avoir quittés; que le Miniſtre des Indes, leur Ennemi, n'en recevroit pas plus mal ceux qu'il verroit arriver ſans eux; & que la Cour, perſuadée enfin que perſonne ne pouvoit vivre avec ces Etrangers, prendroit une fois le parti d'en délivrer l'Eſpagne (32).

1504.

Les Rebelles prennent les armes.

Ces diſcours, qui avoient d'abord été ſecrets, ſe communiquerent avec tant de chaleur, que les Mécontens ne gardant plus de meſures s'aſſemblerent le 2 Janvier 1504, & prirent les armes, ſous la conduite des Porras; deux Freres, dont l'un avoit commandé un des quatre Vaiſſeaux de l'Eſcadre, & l'autre étoit Tréſorier Militaire. L'Amiral étoit retenu au lit par la goute. L'aîné des Porras vint le trouver, & lui dit inſolemment, qu'il voyoit bien

Maladie de l'Amiral.

(32) Herrera, Liv. 6. Chap. 5.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

que ſon deſſein n'étoit pas de retourner ſi-tôt en Caſtille, & qu'il avoit réſolu de faire périr tous les Equipages. L'Amiral répondit qu'il ne comprenoit pas d'où pouvoit lui venir cette idée; que tout le monde ſavoit, comme lui, que ſi l'on avoit relâché dans cette Iſle, & ſi l'on y étoit encore, c'étoit parce qu'on n'avoit pas eu d'autre choix; qu'il avoit envoyé demander des Navires au Gouverneur de l'Iſle Eſpagnole, & qu'il ne pouvoit rien faire de plus; qu'il n'étoit pas moins intéreſſé que tous les autres à repaſſer en Caſtille; que d'ailleurs il n'avoit rien fait ſans avoir demandé l'avis du Conſeil, & que ſi l'on avoit quelque choſe d'utile à propoſer, il étoit toujours diſpoſé à l'embraſſer avec joie. Ce diſcours auroit ſatisfait des gens moins emportés; mais l'eſprit de révolte ne connoiſſant point la raiſon, Porras, dont la Sœur étoit Maîtreſſe d'un Homme fort puiſſant à la Cour, reprit encore plus bruſquement, & déclara qu'il n'étoit plus queſtion de diſcourir, mais de s'embarquer à l'heure même, qu'il vouloit retourner en Caſtille, & que ceux qui ne vouloient pas le ſuivre pouvoient reſter à la garde du Ciel. Il

Les Rebelles veulent partir.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

s'éleva auſſi-tôt un bruit confus des Gens de guerre, qui crioient; les uns, *nous vous ſuivrons*; d'autres, *Caſtille, Caſtille*; & d'autres, *Capitaine que ferons-nous*? Quelques-uns même firent entendre, en parlant ſans doute des Colombs; *qu'ils meurent*. L'Amiral voulut ſe lever; mais il ne put ſe ſoutenir, & l'on fut obligé de le remettre ſur ſon lit. L'Adelantade parut, une hallebarde à la main, & ſe poſta courageuſement proche d'une poutre qui traverſoit le Vaiſſeau, pour couper le paſſage aux Mutins. Ses meilleurs Amis le forcerent de rentrer dans ſa chambre; & prenant le ton de la douceur avec Porras, ils lui repréſenterent qu'il devoit lui ſuffire qu'on ne s'oppoſât point à ſa réſolution. Il ſe retira; mais ce fut pour ſe ſaiſir des dix Canots que l'Amiral avoit achetés des Indiens, & pour s'y embarquer auſſi-tôt, lui & tous les Mutins, avec autant d'empreſſement & de joie, que s'ils euſſent été prêts de débarquer à Séville. Il ne reſta guere avec les Colombs, que leurs Amis particuliers & les Malades. L'Amiral, les ayant fait aſſembler autour de lui, les excita, par un diſcours fort touchant, à prendre confiance au Ciel,

Leurs violences, & fermeté de l'Adelantade.

& leur promit de se jetter aux pieds de la Reine, pour faire récompenser leur fidélité (33).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

Départ des Rebelles.

Dès le même jour, les Séditieux prirent le chemin de la Pointe orientale de l'Isle. Ils s'y arrêterent, pour commettre les dernieres violences contre les Indiens, auxquels ils enleverent tout ce qui se trouvoit dans leurs Habitations, en leur disant qu'ils pouvoient se faire payer par l'Amiral, ou le tuer, s'il refusoit de les satisfaire. Ils ajouterent qu'il étoit résolu de les exterminer, qu'il en avoit usé de même avec les Peuples du Veragua, & que le seul moyen de se défendre contre un Homme si cruel étoit de le prévenir.

Obstacles qui les arrêtent.

Lorsqu'ils se virent à l'extrêmité de l'Isle, ils entreprirent d'abord de traverser le Golfe, sans faire réflexion que la Mer étoit fort agitée. A peine eurent-ils fait quelques lieues, que leurs Canots s'étant remplis d'eau, ils crurent les soulager en jettant leur bagage dans les flots. L'inutilité de cette ressource leur fit prendre le parti de se défaire des Indiens, qu'ils avoient embarqués pour la rame. Ces Malheureux voyant des épées nues, & quel-

(33) Herrera, Liv. 6. Chap. 5.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

ques-uns de leurs Compagnons déja étendus à leurs pieds, sauterent dans l'eau, mais après avoir nâgé quelque temps, ils demanderent en grace qu'on leur permît de se délasser, par intervalles, en tenant le bord des Canots. On ne leur répondit qu'à coups de sabre, dont on leur coupoit les mains ; & plusieurs se noyerent. Le vent augmentoit, & la Mer devint si grosse, que cette troupe de Furieux se vit contrainte de retourner au rivage. Après y avoir déliberé sur leur situation, & proposé plusieurs partis, qui ne pouvoient venir que d'un excès d'aveuglement & de désespoir, ils tenterent encore une fois le passage : mais la Mer ne devenant pas plus calme, ils se répandirent dans les Bourgades voisines, où ils commirent toutes sortes d'excès. Six semaines après, ils tenterent de passer pour la troisiéme fois, & leurs efforts ne furent pas plus heureux. Alors, abandonnant un dessein dont l'exécution leur parut impossible, & ne doutant plus que Mendez & Fieschi n'eussent péri dans les flots, ils se mirent à faire des courses dans toutes les parties de l'Isle, en causant mille maux aux Insulaires pour en tirer des vivres.

Excès qu'ils commettent dans l'Isle.

L'Amiral étoit réduit à vivre aussi

par le fecours des Indiens ; mais fa conduite étoit fort différente. Il faifoit regner parmi fes gens une exacte difcipline, qu'il adouciffoit par des attentions continuelles fur leurs befoins, & par des exhortations auffi tendres que fes manieres. D'ailleurs, il ne prenoit jamais rien qu'en payant, & jufqu'alors il n'avoit rien reçu d'eux qu'ils n'euffent volontairement apporté. Cependant, comme ces Barbares n'étoient pas accoutumés à faire de grandes provifions, ils fe lafferent enfin de nourrir des Etrangers affamés, qui les expofoient eux-mêmes à manquer du néceffaire. Les difcours des Mutins pouvoient avoir fait auffi quelque impreffion fur eux. Ils commencerent à s'éloigner, & les Caftillans fe virent menacés de mourir de faim. Dans cette extrêmité, l'Amiral s'avifa d'un ftratagême qui lui réuffit. Ses lumieres aftronomiques lui avoient fait prévoir qu'on auroit bientôt une Eclipfe de Lune. Il fit dire, à tous les Caciques voifins, qu'il avoit à leur communiquer des chofes fort importantes pour la confervation de leur vie. Un intérêt fi preffant les eut bien-tôt affemblés. Après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidiffement & de

Sage conduite de l'Amiral.

Célébre ftratagême par lequel il contient les Infulaires.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

leur dureté, il leur déclara, d'un ton ferme, qu'ils en feroient bientôt punis ; & qu'il étoit fous la protection d'un Dieu qui fe préparoit à le vanger. N'avez-vous pas vû, leur dit-il, ce qu'il en a coûté à ceux de mes Soldats qui ont refufé de m'obéir ? Quels dangers n'ont-ils pas couru, en voulant paffer à l'Ifle Hayti, pendant que ceux que j'y ai envoyés ont traverfé fans peine ? Bientôt vous ferez un exemple beaucoup plus terrible, de la vangeance du Dieu des Efpagnols ; & pour vous faire connoître les maux qui vous menacent, vous verrez, dès ce foir, la Lune rougir, s'obfcurcir, & vous refufer fa lumiere. Mais ce n'eft que le prélude de vos malheurs, fi vous vous obftinez à me refufer des vivres (34).

Il leur prédit une Eclipfe, comme une vangeance du Ciel.

En effet, l'Eclipfe commença quelques heures après ; & les Barbares épouvantés poufferent d'effroyables cris. Ils allerent auffi-tôt fe jetter aux pieds de l'Amiral, & le conjurer de demander grace pour eux & pour leur Ifle. Il fe fit un peu preffer, pour donner plus de force à fon artifice ; & fei-

(34) Herrera, *ubi fuprà.* Ce trait eft fi connu, qu'on ne fait pas difficulté de le rapporter, quoiqu'il faffe peu d'honneur à la Religion de l'Amiral.

gnant de se rendre, il leur dit, qu'il alloit se renfermer, & prier son Dieu, dont il esperoit d'appaiser la colere. Il s'enferma pendant toute la durée de l'Eclipse, & les Indiens recommencerent à jetter de grands cris. Enfin, lorsqu'il vit reparoître la Lune, il sortit d'un air joyeux, pour les assurer que ses prieres étoient exaucées, & que Dieu leur pardonnoit cette fois, parce qu'ayant répondu pour eux, il avoit assuré qu'ils seroient désormais bons & dociles, & qu'ils fourniroient des vivres aux Chrétiens. Depuis ce jour, non-seulement ils ne refuserent rien aux Espagnols, mais ils éviterent avec soin de leur causer le moindre mécontentement.

Ce secours étoit d'autant plus nécessaire à l'Amiral, qu'il se formoit sous ses yeux un nouveau Parti, qui l'auroit jetté dans de mortels embarras. Un Apotiquaire, nommé *Bernardi*, & deux de ses Compagnons, *Villatora* & *Zamora*, avoient entrepris de soulever tous les Malades, par d'anciens ressentimens, qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion de faire éclater, & qui ne menaçoient pas moins que la vie des Colombs. L'effet n'auroit pû manquer d'en être extrêmement

La Vie des deux Colombs est menacée.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

funeſte, ſi l'arrivée de la Barque d'obſervation, qu'Ovando avoit fait partir de l'Eſpagnole, n'eût arrêté ceux que le ſeul chagrin de leur miſere avoit engagés dans cette conſpiration. Le Capitaine, nommé Diego d'Eſcobar, étoit un de ceux qui s'étoient révoltés avec Roldan Ximenès, & que l'Amiral avoit deſtinés au ſupplice. Ovando l'avoit choiſi pour cette Commiſſion, parce qu'avec la haine qu'il lui connoiſſoit pour les Colombs, il l'avoit jugé plus propre que perſonne à remplir exactement ſes vûes. Les ordres, qu'il lui avoit donnés, portoient de ne point approcher des Vaiſſeaux de l'Amiral; de ne pas deſcendre au rivage; de n'avoir aucun entretien avec les Colombs, ni avec ceux qui les accompagnoient; de ne pas donner aucune autre Lettre que la ſienne, & de n'en pas recevoir d'autre que la réponſe de l'Amiral; enfin de concevoir qu'il n'étoit envoyé que pour reconnoître l'état de l'Eſcadre (35).

Arrivée d'une Barque d'Ovando.

Ordres odieux dont le Capitaine étoit chargé.

Comment il les exécute.

Eſcobar exécuta tous ces points avec une brutale exactitude. Après avoir mouillé à quelque diſtance des Vaiſſeaux échoués, il alla ſeul à terre,

(35) Herrera, Liv. 6. Chap. 7.

dans un Canot, il fit débarquer un baril de Vin & un Porc, il fit appeller l'Amiral, pour lui remettre la Lettre d'Ovando ; & s'étant un peu éloigné, il lui dit, en élevant la voix, que le Gouverneur Général étoit bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvoit encore le retirer de la situation où il se trouvoit, quoiqu'il fût dans le dessein d'y apporter toute la diligence possible ; & qu'en attendant, il le prioit d'agréer cette legere marque de son amitié. En achevant ces mots, il se retira, pour aller attendre à Bord que l'Amiral eût écrit sa réponse, qu'il prit ensuite avec les mêmes précautions. Elle contenoit le récit des peines qu'il avoit essuyées, avec celui de la découverte d'une grande Contrée, & de la révolte des Porras. Il remercioit Ovando de ses bonnes intentions, quoiqu'il en reçût de si mauvaises preuves. Il lui recommandoit Mendez & Fieschi ; & pour l'attendrir, du moins par la compassion, il lui représentoit son logement, & la dépendance où il étoit, pour vivre, des secours d'une Nation barbare.

L'Amiral écrit à Ovando.

L'Historien s'efforce de justifier cet étrange procédé. Ovando craignoit avec raison, dit-il, que si la Barque

Remarques sur la conduite de ce Gouverneur.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

s'étoit approchée des Navires, on ne l'eût chargée de Lettres pour l'Isle Espagnole, où l'Amiral avoit plusieurs créatures, & un plus grand nombre d'Ennemis, qui auroient pû former de nouvelles factions & causer du trouble. Il ajoute que dans cette crainte, le Gouverneur n'avoit pû faire un choix plus judicieux que celui d'Escobar : enfin, qu'il ne s'imaginoit pas que les vivres pussent manquer aux Espagnols dans une Isle aussi grande que la Jamaïque. Mais le Public n'en porta pas le même jugement. On regarda, comme une insulte pour Christophe Colomb, le choix d'un Envoyé de ce caracte e, qui, d'ailleurs, suivant les ordres de la Cour, ne devoit plus être aux Indes; & la modicité du présent ne fut pas moins blâmée, pour un Homme de ce rang, dont on pouvoit juger que la situation n'étoit pas abondante. L'Amiral s'apperçut aussi-tôt du mauvais effet que la conduite d'Ovando avoit produit sur ses gens. Il les assembla, pour les assurer qu'ils recevroient de prompts secours; mais il ne persuada pas les plus clairvoyans, qui jugeant mal de l'affectation d'Escobar à ne converser avec personne, commencerent à craindre que le dessein

ſein du Gouverneur ne fut de laiſſer périr les Colombs & tous ceux qui leur marquoient de l'attachement. Cependant les promeſſes de l'Amiral calmerent la multitude. Il ſe flatta même de pouvoir engager, par la même voie, les Déſerteurs à rentrer dans le devoir. Il leur communiqua l'agréable nouvelle qu'il venoit de recevoir, & leur fit porter un quartier de la Bête dont on lui avoit fait préſent. Mais cette honnêteté fut mal reçue. Porras jura que de ſa vie il ne ſe fieroit aux Colombs, & que juſqu'à l'arrivée du ſecours, il continueroit de vivre dans l'indépendance. Il ajouta que ſi l'on envoyoit deux Vaiſſeaux, il en prendroit un pour lui & pour ſa troupe; que s'il n'en arrivoit qu'un, il ſe contenteroit de la moitié; & qu'au reſte, ſes gens ayant été forcés de jetter à la Mer toutes leurs hardes & leurs marchandiſes, il convenoit que l'Amiral partageât avec eux ce qui lui en reſtoit. Les envoyés ayant repréſenté qu'ils ne pouvoient faire des propoſitions de cette nature à leur Chef commun, la fureur des Rebelles augmenta, juſqu'à leur faire proteſter que ce qu'on ne vouloit pas leur accorder de bonne grace, ils l'enleveroient par force; &

Efforts de l'Amiral pour ramener les Mutins.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

Ils répondent mal à ses intentions.

Porras, se tournant vers eux, leur dit que l'Amiral étoit un Cruel, dont ils avoient tout à craindre pour leur vie; qu'il joignoit la perfidie à la cruauté, pour les faire tomber entre ses mains; que cette Barque, qui n'avoit paru qu'un instant, étoit l'effet de quelque prestige; qu'il excelloit dans ces inventions, & que si la Barque eût été réelle, il n'auroit pas manqué, dans l'extrêmité à laquelle il étoit réduit, de s'y embarquer avec son Fils & son Frere; que le plus sûr étoit de le visiter l'épée à la main, de se saisir de sa personne, & d'enlever tout ce qu'il avoit sur ses Vaisseaux (35).

Ils s'avancent pour l'attaquer.

En effet, il s'avança bientôt jusqu'à la vûe des Navires; & s'étant arrêté dans un Village d'Indiens, nommé *Mayma*, où, quelques années après, on vit naître une Bourgade Castillane, sous le nom de *Seville*, il parut se disposer à forcer les Colombs dans leur retraite. L'Amiral étoit encore attaché au lit, par les douleurs de la goute. Il frémit d'indignation, en apprenant que les Rebelles étoient prêts à l'attaquer: cependant sa prudence l'emportant sur sa colere, il chargea Dom

(35) Le même, Liv. 6. Chap. 8.

Barthelemi, qu'il envoya contr'eux avec cinquante Hommes, de les exhorter encore à la ſoumiſſion, & d'offrir un pardon général à ceux qui voudroient l'accepter. Mais ils ne lui donnerent pas le temps de faire cette propoſition. A peine eurent-ils apperçu ſa Troupe, qu'ils s'avancerent les armes à la main, en criant Tue, Tue. L'Adelantade excita ſes gens par les motifs de l'honneur, & ne leur demanda rien dont il ne promit l'exemple. Le combat fut engagé. Une décharge, qui ſe fit à propos, renverſa d'abord ſix des Conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança vers l'Adelantade, & fendit ſon bouclier d'un coup de ſabre, qui le bleſſa même à la main. Mais Dom Barthelemi, qui étoit d'une vigueur extraordinaire, le ſaiſit par le milieu du corps & le fit ſon Priſonnier. Enſuite, preſſant ceux qui continuoient de réſiſter, il en tua pluſieurs, & le reſte ſe ſauva par la fuite. Ainſi l'Amiral fut redevable de ſon ſalut à la valeur de ſon Frere; car les Rebelles avoient juré de ne pas ménager ſa vie, ſi la victoire s'étoit déclarée pour eux (36).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

Combat.

Porras, leur Chef, eſt enlevé par Dom Barthelemi.

(36) Le même, Liv. 6. Chap. 11.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

Plusieurs Castillans sont tués.

Elle ne coûta qu'un ſeul Homme à l'Adelantade ; mais quelques-uns furent dangereuſement bleſſés. Un Maître d'Hôtel de l'Amiral reçut à la hanche un coup de lance, dont il mourut peu de jours après. Ledeſma, ce même Pilote dont on a déja vanté le courage & la force, fut ſi maltraité d'un coup de ſabre à la tête, que la cervelle étoit à découvert ; un autre coup faillit de lui abbattre le bras, & d'un troiſiéme il eut la jambe fendue juſqu'à l'os, depuis le jarret juſqu'à la cheville du pied. Comme on l'avoit cru mort, & qu'il étoit demeuré ſur le champ de bataille, les Indiens du Village de Mayma, ſurpris de voir étendus par terre, & ſans mouvement, des Hommes qu'ils avoient cru immortels, s'approcherent de lui, entre pluſieurs autres, & voulurent toucher ſes bleſſures, pour obſerver, dit l'Hiſtorien, quelles playes faiſoient les épées. Ce mouvement ayant rappellé ſes eſprits, *Si je me leve !* s'écria-t'il d'une voix terrible ; & de ce ſeul mot, il cauſa tant d'épouvante à ces Barbares, qu'ils ſe mirent à fuir, ſans oſer tourner les yeux derriere eux. On obſerve, comme une ſingularité merveilleuſe, qu'il fut plus de vingt-quatre heures dans cet état ;

Vigueur du Pilote Ledeſma.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

& qu'après l'avoir reconnu vivant, & l'avoir transporté à Bord, on n'eut pas d'autre moyen de le panser, qu'en brûlant ses playes avec de l'huile. Elles étoient en si grand nombre, que pendant la premiere semaine, le Chirurgien jura qu'il en découvroit chaque jour de nouvelles (37).

Comment il est gueri de ses blessures.

Le lendemain du combat, vingtiéme jour de Mai, tous les Rebelles qui étoient échappés par la fuite prirent le parti d'aller se jetter aux pieds de l'Amiral, & de s'engager à la fidélité par d'horribles sermens (38). Il les reçut avec bonté, mais à condition que Porras, leur Chef, demeureroit dans les chaînes, & qu'ils recevroient eux-mê-

Les Rebelles se soumettent.

(37) *Ibidem.*

(38) L'Historien en rapporte les termes : » Ils » le supplierent d'user » envers eux de miséricor- » de, reconnoissant bien » que Dieu les avoit châ- » tiés, & promettant de » servir fidélement ; ce » qu'ils jurerent sur un » Crucifix & un Missel : » & que s'ils violoient » leur serment, pas un » Confesseur ou autre » Chrétien ne les pût en- » tendre en confession ; » que la Pénitence leur fût » inutile ; qu'ils renon- » çoient aux Sacremens » de l'Eglise ; qu'au temps » de leur mort, ils ne » participeroient point » aux Bulles & Indul- » gences accordées par » N. S. P. le Pape ; & » qu'on traiteroit leurs » corps comme ceux des » Renegats, ne les en- » terrant point en Terre- » sainte, mais les expo- » sant en pleins champs » comme les Hérétiques. » Ils renoncerent aussi à » toute absolution de » Papes, de Cardinaux, » d'Archevêques, d'Evê- » ques & d'autres Prê- » tres. *Herrera*, *Liv. 6. Chap.* 11.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

mes, jusqu'au départ pour l'Isle Espagnole, un Capitaine de sa main, sous la conduite duquel ils auroient la liberté de s'établir dans le lieu qu'ils voudroient choisir, pour y subsister du commerce de quelques marchandises qu'il leur feroit délivrer (39).

Les deux Colombs quittent la Jamaïque avec leurs gens.

Il se passa une année entiere, avant l'arrivée du Navire que Mendez & Fieschi (40) avoient acheté à San-Domingo. Diegue de Salcedo, que l'Amiral y avoit envoyé dans l'intervalle pour presser le Gouverneur, parut en même temps avec deux Caravelles, qu'il avoit équipées, comme le Navire, aux frais des Colombs. Enfin, tous les Castillans s'étant rassemblés le 28 de Juin, on mit à la voile pour l'Isle Espagnole. Les vents contraires rendirent le passage si difficile, qu'on eut beaucoup de peine à gagner l'Isle Beata, à vingt lieues du Port d'Yaquimo. L'Amiral ne voulut pas aller plus loin, sans en avoir fait demander la liberté au Gouverneur Général; & non-seulement il l'obtint, mais étant arrivé à San-Domingo le 13 d'Août, il y fut reçu avec les plus grandes marques de joie & d'honneur. Ovando

Comment l'Amiral est reçu dans l'Isle Espagnole.

(39) *Ibidem*.

(40) On avoit ôté à Fieschi tous les moyens de revenir plutôt.

vint lui-même, à la tête de tous les Habitans, le recevoir à sa descente. Il lui donna un logement dans sa Maison, & ne cessa point de le traiter fort civilement. Cet accueil surprit un peu les Colombs, qui ne s'y étoient pas attendus; mais ils devoient s'attendre encore moins à quelques actions du Gouverneur, qui sembloient démentir de si belles apparences. Il les obligea de lui livrer François Porras, qu'ils avoient laissé à Bord, & qu'ils se proposoient de mener en Espagne. C'étoit à lui, leur dit-il, qu'appartenoit la connoissance des affaires Criminelles: mais il n'eut pas plutôt le Prisonnier entre ses mains, qu'il lui rendit la liberté. Ensuite, il déclara qu'il vouloit informer sur tout ce qui s'étoit passé à la Jamaïque, & juger quels étoient les Coupables, de ceux qui s'étoient soulevés, ou de ceux qui étoient demeurés fidéles à l'Amiral; insulte aussi vive que l'injustice étoit criante, mais que les Colombs dissimulerent, parce qu'ils n'étoient point en état de s'y opposer. L'Amiral se contenta de dire, avec assez de modération, que les droits de son Amirauté avoient des bornes bien étroites, s'il ne pouvoit pas juger un de ses Officiers, qui s'étoit

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

Dégoûts & chagrins qu'il y reçoit.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

révolté contre lui sur son propre Bord; & pour sortir promptement d'une Isle, qui étoit devenue le théâtre de ses humiliations après avoir été celui de sa gloire, il fretta deux Navires, dont il partagea le Commandement avec son Frere.

Il retourne en Espagne.

Il mit à la voile pour l'Espagne, le 12 de Septembre, avec son Fils & tous ceux qui lui étoient attachés. En sortant du Port, le Navire qu'il montoit perdit son grand mât. Mais cet accident ne fut pas capable de le faire retourner dans un lieu, où il venoit d'essuyer tant de dégoûts. Il aima mieux renvoyer le Bâtiment à San-Domingo & passer dans celui de son Frere. Le 19 d'Octobre, après avoir essuyé une furieuse tempête, & lorsqu'on se croyoit délivré du danger, le mât de ce second Vaisseau se fendit en quatre pieces, & ne laissa point d'autre ressource que l'antenne, dont on fut obligé de faire un petit mât, en la fortifiant avec des perches & d'autres pieces de bois. Une nouvelle tempête brisa la contre-misene. Ainsi la fortune, suivant la réflexion de l'Historien, vouloit persécuter l'Amiral jusqu'au dernier moment, pour ne laisser aucun temps de sa vie sans disgrace. Il continua sa navigation,

Deux tempêtes qu'il essuie dans la route.

Il arrive à San-Lucar.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

l'espace de sept cens lieues, dans ce dangereux état, qui ne l'empêcha pas néanmoins de mouiller heureusement à San-Lucar, avant la fin de l'année (41).

Mort de la Reine Isabelle, & son éloge.

Mais il y étoit comme attendu par une nouvelle, qui devoit mettre le comble à tous ses malheurs. C'étoit la mort d'Isabelle, Reine de Castille, arrivée à Medina del Campo le 9 de Novembre. Toute l'Espagne pleuroit encore une Princesse qui avoit égalé les plus grands Rois, par ses qualités personnelles, & que la ruine des Maures, la conquête de Grenade, & la découverte du Nouveau Monde, relevent au-dessus de tous les Souverains de son siécle. Il paroît même qu'il n'avoit pas dépendu d'elle que cette découverte n'eût été, pour les Habitans de ces vastes Régions, la source d'autant de biens qu'elle leur a causé de maux. En les assujettissant à sa Couronne, elle s'étoit toujours proposé d'en faire des Chrétiens. Elle ne recommandoit rien avec tant d'instances, à ceux qu'elle envoyoit pour les gouverner, que de les traiter comme les Castillans mêmes; & jamais elle ne fit éclater plus de sévérité, que contre ceux qui contrevenoient à cette

(41.) *Ubi sup.* Ch. 12.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

partie de ſes ordres. On a vû ce qu'il en coûta aux Colombs, pour avoir ôté la liberté à quelques Indiens. Cependant elle les aimoit. Elle connoiſſoit tout leur mérite. Elle attachoit un juſte prix à leurs ſervices. On ne douta point en Eſpagne, que ſa mort n'eût ſauvé le Gouverneur Ovando d'un châtiment exemplaire, pour le maſſacre de Xaragua, dont elle avoit appris la nouvelle avec beaucoup de chagrin; & dans les articles de ſon Teſtament elle inſiſta particuliérement ſur le bon traitement des Indiens (42).

Comment l'Amiral eſt reçu du Roi Ferdinand.

Mais perſonne ne perdit plus que les Colombs, à la mort de cette grande Reine. L'Amiral comprit d'abord qu'il tenteroit inutilement de ſe faire rétablir dans ſa dignité de Viceroi. Cependant pour ne ſe pas manquer à lui-même, après avoir pris quelques mois de repos à Seville, il partit avec ſon Frere pour Ségovie, où la Cour étoit alors; & dans une audience particuliere du Roi, qui les reçut tous deux avec quelque apparence de ſatisfaction, il lui fit un récit fort touchant de ſes longs & pénibles ſervices (43). Ferdi-

(42) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 4. pages 40 & 41. Herrera, Liv. 5. Ch. 13.

(43) On nous a conſervé juſqu'aux Placets,

nand lui donna de belles espérances; mais il s'apperçut bientôt qu'elles

qu'il présenta, pendant quinze ou vingt jours de vie qui lui restoient. Dans l'un » il supplioit le Roi » de se souvenir des » services qu'il lui avoit » rendus. Il lui rappelloit » que trois Princes l'a» voient prié d'entrer à » leur service; que la » Reine avoit lû leurs » Lettres, & qu'elle » l'avoit traité depuis » avec beaucoup d'hon» neur; que Sa Majesté » étant fort attachée au » Christianisme, tout le » monde attendoit d'elle » qu'elle feroit justice aux » Colombs, non-seule» ment parce qu'elle sa» voit bien qu'ils avoient » rendu un grand ser» vice à la Religion, » en lui ouvrant la porte » du Nouveau Monde, » mais encore parce qu'el» le s'y étoit engagée » verbalement & par des » Ecrits signés de sa main. » Il promettoit de s'en » rendre digne, en conti» nuant de servir l'Espa» gne pendant toute sa » vie, avec l'espérance que » son service rapporteroit » cent pour un, en com» paraison du passé ». Le Roi répondit: » Qu'il » voyoit assez que les » Indes lui rapportoient » beaucoup, & que l'A» miral méritoit toutes » les faveurs qu'on lui » avoit accordées: mais » que cette affaire de» mandoit plus de déli» bération ». La crainte des longueurs fit revenir l'Amiral à la charge. Il supplia le Roi » de se » souvenir de ses travaux » & de son injuste Pri» son; avec quel mépris » sa personne, de l'état » & de l'honneur où leurs » Majestés l'avoient élevé, » il avoit été dépouillé » de tous ses biens. Un » Roi juste & bien aimé » ne devoit-il pas exercer » sa bonté royale, & » lui conserver des Pri» vileges qu'il lui avoit » accordés? Tout ce qui » s'étoit fait contre lui » avoit été fait sans l'en» tendre, sans lui laisser » le moyen de se défendre, » sans l'avoir convaincu, » sans aucune Sentence, en » un mot, contre toutes » sortes de droits ». Il rappelloit les nouvelles promesses que leurs Majestés lui avoient faites, lorsqu'il étoit parti pour son dernier Voyage.

Un autre jour, dans une audience qu'il obtint du Roi, il lui dit que sa vieillesse & ses infirmités ne lui permettoient plus d'attendre long-temps ses

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1505.

étoient peu sinceres. Ce Prince, s'il faut s'en rapporter à l'Historien, lui portoit une haine secrette, qu'il dégui-

faveurs; que Sa Majesté n'avoit qu'à prendre tous ses Priviléges, & lui donner ce qu'elle jugeroit à propos; que dans la langueur où il étoit, il ne désiroit qu'une retraite, & la liberté de s'y rendre promptement. Le Roi lui répondit qu'il ne désiroit pas son départ; qu'il se souvenoit bien de lui avoir donné les Indes; & qu'il jugeoit à propos, non-seulement de lui rendre tout ce qui lui appartenoit par ses Priviléges; mais encore de le récompenser, des biens de sa Couronne.

Dans un troisiéme Placet, l'Amiral fit une peinture fort vive de l'infâme traitement qu'il avoit reçu de Bovadilla, des violences de Roldan & de ses Complices, & de la vangeance éclatante que le Ciel avoit exercée sur tous ses Ennemis. Il se justifioit, sur le traitement qu'il avoit fait aux Indiens, en assurant que s'il en avoit envoyé quelques-uns en Castille; » c'étoit afin qu'ils fussent » instruits dans la Foi » Catholique, & qu'ils » apprissent les coutumes » politiques du Royaume, » pour retourner ensuite » aux Indes, où ils se» roient devenus fort utiles » aux Naturels du Pays. » Il supplioit Sa Majesté » de recevoir son Fils à » sa place, de le faire » jouir des biens & des » Gouvernemens qu'on » lui avoit accordés à » lui-même. C'étoit un » point d'où il faisoit » dépendre son honneur. » Mais, après tout, il » s'en remettoit au bon » plaisir du Roi; il se » soumettoit à toutes ses » volontés; & l'affliction » qu'il avoit du retar» dement de ses faveurs, » lui faisoit assez sentir » qu'il lui restoit peu de » temps à vivre » Enfin, le dernier Placet, qu'il fit présenter, fut au nom de Diego Colomb l'aîné de ses deux Fils. » Ce jeune » homme conjuroit Sa » Majesté d'accorder ce » que son Pere lui deman» doit. Il ajoûtoit qu'il » s'estimeroit fort heureux » d'être envoyé pour ser» vir l'Espagne à la place » de son Pere, & que si » Sa Majesté nommoit » quelques Officiers pour » l'accompagner, il pro» mettoit de suivre leurs » Conseils. *Herrera*, *Liv.* 6. *Ch.* 14.

soit à la vérité sous le voile de l'estime, mais qui l'empêcha toujours de lui donner la moindre marque de faveur & d'amitié. La Cour étoit d'ailleurs assez partagée sur les intérêts des deux Freres. Les uns souhaitoient qu'on leur tînt tout ce qu'on leur avoit promis. On comptoit dans ce nombre Dom Diegue de Deza, Archevêque de Seville, Précepteur du Prince Héréditaire, & Dom François Ximenès de Cisneros, Archevêque de Tolede. L'autorité de ces deux Prélats entraînoit une partie des Courtisans dans leur opinion : mais les autres disoient hautement que les prétentions de l'Amiral étoient au-dessus de ses services, & qu'il ne convenoit pas de rendre un Etranger si puissant. Malheureusement pour l'Amiral, le Roi s'étoit déclaré au fond du cœur pour le second de ces deux Partis. Enfin, ce Prince lui fit proposer de renoncer à tous ses Priviléges, en lui offrant pour récompense, des Terres en échange dans la Castille. Il détacha effectivement du Domaine une petite Ville, nommée *Canion de los Condes*, à laquelle il joignit quelques pensions ; & tel devoit être le fruit d'un si grand nombre de travaux que l'Amiral avoit essuyés pour la

La Cour se partage sur les interêts des Colombs.

Ils sont mal récompensés.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1505.

gloire de l'Espagne. Son chagrin en fut d'autant plus vif, qu'il crut avoir raison de conclure que la Cour n'observeroit pas mieux les promesses qu'elle avoit faites à sa famille. Mais ayant appris, en même temps, que le Roi Philippe d'Autriche & la Reine Jeanne d'Arragon son Epouse, devoient arriver incessamment en Castille, pour prendre possession de cette Couronne, il se flatta encore que la Fille & le Gendre d'Isabelle croiroient leur honneur intéressé à dégager la parole de leur Mere. Aussi-tôt qu'ils furent entrés en Espagne, il leur écrivit, dans l'impuissance où ses infirmités le mettoient d'aller leur rendre ses hommages; & Dom Barthelemi, son Frere, se chargea de leur présenter sa Lettre. Ils la reçurent avec beaucoup de satisfaction; & les marques de faveur, qu'ils donnerent à l'Adelantade, dûrent être accompagnées de fortes promesses, puisqu'elles lui firent concevoir de nouvelles espérances.

Efforts qu'ils font pour obtenir plus de justice.

Mais la déclaration de Ferdinand avoit porté le coup mortel à l'Amiral. Il paroît qu'il mourut avant le retour de son Frere, & qu'il n'eut pas la consolation d'apprendre ce qu'il pouvoit attendre, pour sa famille, de la dis-

position de ses nouveaux Protecteurs. Le dernier jour de sa vie fut le 20 de Mai, Fête de l'Ascension. Il se trouvoit alors à Valladolid, d'où son corps fut porté au Monastere des Chartreux de Seville, & dans la suite à l'Isle Espagnole, pour être inhumé dans la grande Chapelle de l'Eglise Cathédrale de San-Domingo (44).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1505.

Mort de Christophe Colomb.

Il avoit été marié deux fois, comme on l'a déja fait remarquer. De Philippe Moñis Perestrello, il eut, en Portugal, Dom Diegue, qui lui succeda dans ses Dignités ; & de Beatrix Henriquez, qu'il avoit épousée en Espagne, il eut Dom Fernand, l'Ecrivain de sa Vie, qui n'eut d'inclination que pour le repos, & dont tous les Historiens ne laissent pas de parler avec éloge (45).

(44) Rapportons la fin de ce grand Homme, dans les termes d'un Auteur Espagnol. » Ses douleurs » croissoient tous les » jours, soit par les » incommodités de la » saison, soit par l'affliction de se voir abandonné de tout secours, » & destitué de biens, » tandis qu'on oublioit ses » services, & que chaque » jour les richesses de la » Castille augmentoient » par celles qu'il avoit acquises à cette Couronne. » Voyant donc que ses » forces diminuoient, il » se fit apporter le Corps » de Notre-Seigneur, & » le reçut avec beaucoup » de piété. Ensuite sentant » approcher l'heure de la » mort, il se fit donner » l'Extrême-Onction, & » rendit l'ame à son Créateur, dans l'état d'un » véritable Chrétien *Herrera, Liv. 6 Ch.* 15.

(45) Oviedo qui l'avoit connu particuliére-

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1505.

Son caractere.

Christophe Colomb mourut dans sa soixante-cinquiéme année. Tous les traits de son caractere ont été recueillis par divers Historiens de son temps. Sa vie avoit été mêlée de bonheur & d'adversités, d'opprobres & d'applaudissemens, de ce que la Fortune peut procurer de grandeurs, & de ce qu'elle peut faire essuyer d'humiliations. Il jouit peu de sa gloire & des dignités dont il fut revêtu. Au contraire il ne passa presque pas un jour sans avoir à souffrir, ou les douleurs les plus aigües, ou les contretemps les plus fâcheux, ou les chagrins les plus cuisans. Il étoit d'une taille haute & bien proportionnée. Son regard & toute sa personne annonçoient de la noblesse. Il avoit le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus & vifs, & le fond du teint blanc, quoiqu'un peu enflammé. Dans sa jeunesse ses cheveux avoient été d'un blond ardent ; mais la fatigue du travail & le poison du chagrin y répandirent bientôt la blancheur du grand âge. Il avoit d'ailleurs le corps bien constitué, & autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord

ment, loue son caractere, son goût pour l'étude des Sciences & le soin qu'il avoit apporté à se faire une belle Bibliothéque.

étoit facile & prévenant ; ses mœurs douces & aisées. Il étoit affable pour les Etrangers, humain à l'égard de ses Domestiques, enjoué avec ses Amis, & d'une admirable égalité d'humeur. On a dû reconnoître, dans les événemens de sa vie, qu'il avoit l'ame grande, un génie élevé, l'esprit toujours présent & fécond en ressources, le cœur à l'épreuve de tous les contretemps, beaucoup de prudence & de circonspection dans toute sa conduite. Quoiqu'il eût passé les deux tiers de sa vie dans une fortune des plus médiocres, il n'eut pas plutôt changé de condition, qu'il prit naturellement des manieres nobles, & qu'il parut né pour commander. Personne ne prenoit mieux que lui cette gravité bienséante, & ne possédoit plus parfaitement cette éloquence insinuante & judicieuse, qui donnent du poids à l'autorité. Il parloit peu ; mais toujours avec grace. Il étoit sobre, & modeste dans son habillement, plein de zele pour le bien Public, sur-tout pour la Religion. Il avoit une piété solide, une probité sans reproche, & l'esprit fort orné par les Sciences, qu'il avoit étudiées dans l'Université de Padoue. En un mot, il ne lui manqua,

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1505.

suivant l'Historien dont j'emprunte les termes (46), pour être l'Idole des Castillans, & dans leur esprit un des plus grands Hommes de son siécle, que d'être né dans leur pays. On ne sauroit même douter qu'il n'eût fait beau-

(46) A ces traits généraux, dont le fond est tiré d'Herrera, on joindra ici quelques détails du même Historien.

Christophe Colomb entendoit parfaitement l'Astronomie & l'art de la Navigation. Il savoit le Latin & faisoit des Vers. Il étoit si bon Chrétien qu'il commençoit tous ses discours & toutes ses actions par l'invocation de la Sainte Trinité. A la tête de toutes ses Lettres, il mettoit ces mots Latins; *Jesus, Crux, Maria, sint nobis in via.* Son serment étoit quelquefois, *Juro à San Fernando*; & lorsqu'il vouloit assurer quelque chose dans les Lettres mêmes qu'il écrivoit au Roi, il disoit, *Hago juramento, que es verdad esto.* Une autre de ses expressions familieres, soit dans la gaieté, soit en colere, & lorsqu'il réprimandoit quelqu'un, c'étoit *Dobos à dias, no os parue esto y esto*; ou *porque hiziestes esto ye esto.* Il observoit réguliérement les Jeûnes de l'Eglise. Il approchoit souvent des Sacremens. Il récitoit, chaque jour, les Heures Canoniales. Il étoit grand ennemi des juremens & des blasphêmes. Il étoit fort dévot à la Vierge & à Saint François. On lui entendoit répéter souvent que Dieu lui avoit fait de grandes graces comme à David. Lorsqu'on lui portoit de l'or, ou quelque chose de prix dans son cabinet, il s'agenouilloit sur son Oratoire, pour rendre graces à Dieu de ce qu'il lui avoit fait découvrir tant de biens. Avec un grand zele pour le Service de Dieu & la propagation de l'Evangile, il desiroit particuliérement que Dieu le rendît digne d'aider à l'acquisition du Saint Sépulcre; & souvent il supplioit la Reine de s'engager par Vœu à faire usage des richesses, qu'il se promettoit de faire entrer en Espagne, pour acquerir la possession de la Terre sainte. Liv. 6. Chap. 15.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1505.

coup plus pour cette Couronne, s'il n'eût pas eu le malheur d'y être regardé comme un Etranger (47).

Défauts qu'on reproche à Christophe Colomb.

Mais l'Historien de Saint-Domingue, dont on emprunte les principaux traits de ce caractere, observe aussi que tant de qualités éminentes ne furent point sans quelques défauts. Colomb, étant passé tout d'un coup de l'état de simple Pilote, à des dignités qui ne lui laissoient voir au-dessus de lui que le Sceptre, conserva, de sa premiere condition, une défiance qui le rendit trop jaloux de son autorité. Il étoit naturellement porté à la colere; mais il trouvoit d'abord assez de force en lui-même, pour en réprimer les saillies. Peut-être ne considera-t-il point assez qu'il avoit à conduire une Nation fiere; & qui ne reçoit pas volontiers la loi d'un Etranger, quoiqu'elle ait été long-temps sous le joug. On lui reproche de la dureté pour les Indiens, & d'avoir paru trop persuadé qu'ils étoient nés pour être les Esclaves de leurs Conquérans. Cependant, il ne négligea point leur instruction; & dans le cours de son Gouvernement, il se proposa toujours de leur commu-

(47) Histoire de Saint-Domingue, Liv. 4. pag. 45 & précédentes.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage, 1505.

niquer les lumieres du Christianisme. Son amour pour l'ordre & la discipline lui fit porter la sévérité plus loin qu'il ne convenoit dans de nouvelles Colonies. Il ne devoit pas ignorer que dans la naissance de ces Etablissemens, une sage condescendance, qui sert à faire goûter le joug, est moins dangereuse qu'une dureté inflexible, dont l'effet ordinaire est de conduire, au désespoir, des esprits déja révoltés contre les fatigues d'un genre de vie si nouveau & si pénible (48). Mais de si légeres taches n'ont point empêché les Historiens Espagnols de rendre à son caractere toute la justice qui lui étoit dûe. Oviedo ne fit pas difficulté de dire à Charles-Quint, qu'on n'auroit pas porté trop loin la reconnoissance & l'estime, en lui élevant une Statue d'or. Herrera le compara à ces Heros des premiers tems, dont l'Antiquité profane a fait des demi-Dieux (49). Gomara même, qui le traite de Cruel, reconnoît que son nom mérite de n'être jamais oublié, & que l'Espagne lui doit des éloges & des remercimens immortels (50). Le Roi Ferdinand, revenu, sans doute,

Eloges qu'il a reçus des Historiens d'Espagne.

(48) *Ibidem.*

(49) Outre les Temples & les Statues, dit il, ils lui eussent dédié quelque Etoile dans les Signes célestes, comme à Hercule & à Bacchus, *ubi sup.*

(50) Liv. 1. Ch. 25.

de l'injuste prévention par laquelle il s'étoit laissé trop long-temps gouverner, ordonna non-seulement qu'on rendît des honneurs distingués à sa mémoire (51), mais que ses Enfans se ressentissent des glorieux services de leur Pere. En effet, on verra bientôt Dom Diegue recueillir tous les avantages de sa naissance, & donner un nouveau lustre à son nom, dans la premiere dignité du Nouveau Monde.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1505.

(51) Outre ceux de sa sépulture, qui furent pompeux, on grava sur son Tombeau, par l'ordre du Roi, la devise de ses armes : *A Castilla y a Leon Nuevo Mundo dio Colon.* Ch. 46.



ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1506.

§. I.

État & Progrès des Découvertes, après la mort de Christophe Colomb.

Miserable sort des Indiens.

L'ISLE Espagnole n'avoit pas cessé, depuis plus d'un an, d'être en proie à de nouvelles guerres, qui s'étoient terminées, suivant la méthode d'Ovando, par le massacre d'une infinité d'Insulaires, & par le supplice de Cotubama, le dernier de leurs (52) Souverains. Le succès des armes Castillanes, & la nouvelle de la mort d'Isabelle, mirent le comble à l'infortune de ces misérables Indiens. Le salaire même

(52) Il fut pendu à San-Domingo. Ses Sujets, pressés de toutes parts par Diego d'Escobar, Jean Ponce de Léon, Jean d'Esquibel, & un autre Officier Espagnol, qu'Ovando avoit mis à la tête de quatre corps de Troupes, avec ordre d'ôter pour jamais aux Indiens le pouvoir de lui causer de l'inquiétude, furent réduits à de si cruelles extrêmités, qu'étant blessés à mort, ils s'enfonçoient de rage leurs fléches dans le corps, ils les retiroient, les prenoient avec les dents, & les mettoient en morceaux, qu'ils jettoient contre les Chrétiens, dont ils croyoient s'être bien vangés par cette insulte; d'autres ayant été faits Prisonniers, & se voyant forcés par leurs Vainqueurs de courir devant eux pour leur montrer les chemins, se précipitoient volontairement sur les pointes des Rochers. *Herrera*, *Liv.* 6. *Chap.* 8.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1506.

qu'un ordre de cette Princesse leur faisoit accorder pour leurs services, & qui étoit d'une demie piastre chaque mois, parut d'une charge trop pésante. Il fut retranché tout-à-fait ; & tous ces Malheureux furent condamnés au travail, sans distinction d'âge, de sexe, ou de rang, & sans autre obligation, pour ceux qui les employoient, que de les instruire des principes du Christianisme. Mais cette condition étoit fort mal remplie (53), quoique Ferdinand ne cessât point de la recommander dans ses Lettres. Il étoit trompé par les fausses représentations d'Ovando, qui lui peignoit la Religion florissante, & qui s'attiroit de la confiance par la grande quantité d'or qu'il envoyoit réguliérement à la Cour. Son administration étoit d'ailleurs sans reproche, & la Police étoit bien établie dans l'Isle.

Ce qu'il tiroit de l'Isle Espagnole.

Il s'y faisoit quatre fontes d'or chaque année, deux à Buena-Ventura, pour les vieilles & les nouvelles Mines de Saint-Christophe, & deux à la Conception de la Vega, pour les Mines de Cibao. Dans la premiere de ces deux Villes,

(53) Barthelemi de Las Casas reproche au Gouverneur de n'avoir pas eu plus de zele pour la conversion des Insulaires, que s'ils eussent été des Animaux privés de raison.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1506.

chaque fonte fournissoit cent dix ou six vingt mille marcs. Celles de la Conception donnoient ordinairement cent vingt-cinq ou cent trente, & quelquefois cent quarante mille marcs (54): prodigieuses sommes, dont la Renommée fit tant de bruit en Espagne, que bientôt il ne se trouva plus assez de Navires pour le passage de ceux qui s'empressoient d'aller partager tant de trésors. Mais il ne fut pas long-temps nécessaire de passer la Mer. La plûpart des Seigneurs & des Ministres demanderent des Départemens dans l'Isle Espagnole, & n'eurent pas de peine à les obtenir. Ils y établirent des Agens, qui eurent à pousser tout-à-la-fois leurs intérêts & ceux de leurs Maîtres. Les Insulaires en devinrent la victime. On les ménagea d'autant moins, que ceux qui succomboient sous le poids du travail étoient aussi-tôt remplacés, en vertu des Provisions de la Cour. Le Gouverneur Général n'osant rien refuser à ces impitoyables Maîtres, & moins encore châtier leur cruauté, on ne sauroit croire combien de malheureux Indiens furent sacrifiés, en peu de mois, à l'avidité des Grands & de leurs Emissaires.

Les Seigneurs d'Espagne y participent.

(54) Herrera, Liv. 6. Chap. 18.

Jusqu'alors on n'avoit fait passer dans l'Isle qu'un fort petit nombre de Femmes Castillanes, & la plûpart des nouveaux Habitans s'étoient attachés à des Filles du Pays, dont les plus qualifiées avoient été le partage des Gentilshommes. Mais les unes & les autres n'avoient pas le titre de Femmes, & plusieurs même de leurs Amans étoient mariés en Castille. Ovando ne trouva pas d'autre expédient, pour remédier à ce désordre, que de chasser de l'Isle ceux qui étant mariés refuserent de faire venir leurs Femmes, & d'obliger les autres, sous la même peine, d'épouser leurs Maîtresses ou de s'en défaire. Comme ceux-ci embrasserent presque tous le premier de ces deux partis, on peut dire que les trois quarts des Espagnols, qui composent aujourd'hui cette Colonie, sont descendus de ces anciens mariages. En 1507, il n'y restoit déja plus que soixante mille Indiens, c'est-à-dire, la vingtiéme partie de ce qu'on y en avoit trouvé dans l'origine de l'Etablissement. Ce nombre ne suffisant point pour tous les services auxquels ils étoient employés, Ovando résolut d'y transporter les Habitans des Isles Lucayes, qui avoient été découvertes dans le premier Voyage de

ETAT DES DÉCOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1506.

Réglement pour les Femmes & les Mariages.

1507.

ETAT DES DE'COUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1507.

Dépeuplement des Isles Lucayes.

Christophe Colomb. Il fit goûter cette proposition à la Cour, sous prétexte de procurer les lumieres de la Religion à tant de Malheureux, auxquels on ne pouvoit fournir un assez grand nombre de Missionnaires; & Ferdinand donna dans le piége. La permission ne fut pas plutôt publiée, que plusieurs Particuliers ayant équipé des Bâtimens à leurs frais, pour aller faire des recrues aux Lucayes, ils mirent toutes sortes de fourberies en usage, pour engager ces Insulaires à les suivre. La plûpart les assurerent qu'ils venoient d'une Region délicieuse, où étoient les ames de leurs Parens & de leurs Amis morts, qui les invitoient à venir partager leur bonheur. Ces artifices en séduisirent plus de quarante mille; mais lorsqu'en arrivant à l'Isle Espagnole, ils reconnurent qu'on les avoit trompés, le chagrin en fit périr un grand nombre, & d'autres formerent des entreprises incroyables, pour se dérobber à leurs Tyrans. Un Navire Espagnol en rencontra plusieurs, à cinquante lieues en Mer, sur un tronc d'arbre, autour duquel ils avoient attaché des Calebasses remplies d'eau douce. Ils touchoient presqu'à leur Isle; mais on ne manqua pas de les faire

Artifices par lesquels les Insulaires se laissent tromper.

rentrer dans l'esclavage (56). La violence, qui fut employée après la ruse, rendit, en peu d'années, les Lucayes absolument désertes.

Etat des découvertes après Christophe Colomb. 1507.

§. II.

Voyage de DIAZ DE SOLIS *&* d'YANEZ PINÇON.

Ils suivent les découvertes des Colombs.

JEAN Diaz de Solis & Vincent Yanez Pinçon avoient entrepris, cette année, de suivre les dernieres découvertes des Colombs. Ils prirent leur route par les Isles de los Guanajos, d'où ils tournerent à l'Est; mais reprenant ensuite vers l'Ouest, jusqu'à la hauteur du Golfe *Dolce*, sans le voir néanmoins, parce qu'il est caché par les Terres, ils reconnurent la grande Baye qui est entre la Terre du Golfe & celle de l'Yucatan, & lui donnerent le nom de Baye de *Navidad*. Ils apperçurent, de-là, les Montagnes de *Caria*; & retournant vers le Nord, ils visiterent une partie des Côtes de l'Yucatan. Après eux, cette découverte fut suspendue jusqu'à celle de la Nouvelle Espagne; & leur gloire fut médiocre,

Premiere découverte de l'Yucatan.

(56) Herrera, Liv. 7. Chap. 3.

ETAT DES DE'COUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1507.

puisqu'ils n'avoient rien ajouté aux lumieres qu'on avoit déja reçues des Colombs (57).

Cependant, à leur retour en Espagne, ils reçurent ordre de se rendre à la Cour, avec Americ Vespuce & Jean de la Cosa, pour tenir un Conseil, dans lequel il fut arrêté que les découvertes seroient continuées vers le Sud, le long de la Côte du Brésil; & que pour tirer quelque avantage de tant de lieux qu'on avoit reconnus, depuis Paria, vers les mêmes Terres, on y formeroit quelque Etablissement. Le Roi fit équiper deux Caravelles, qui furent livrées, avec confiance, à de si fameux Pilotes. Mais on jugea nécessaire d'en retenir un à Seville, pour faire les alignemens & les routes; & Vespuce fut nommé à cet Office.

Ce qui a confirmé le nom d'Amérique au nouveau Monde.

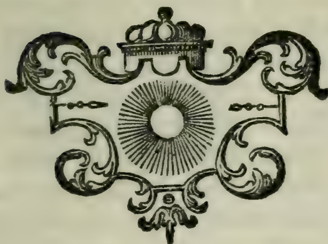
C'est proprement de ce choix, & des Lettres Patentes, par lesquelles il fut confirmé à Burgos, que le Nouveau Monde a tiré le nom d'*Amérique*. La justice & la raison demandoient, suivant Herrera, qu'il eût pris le nom de Christophe Colomb, à qui l'on en devoit la premiere découverte; mais la Déclaration du Roi d'Espagne devint

(57) Le même, Liv. 6. Chap 17.

comme une Loi pour toute l'Europe, & fut confirmée par d'autres faveurs, qui continuerent de tomber sur Vespuce (58). Solis & Pinçon ayant obtenu le Commandement des deux Caravelles, Jean de la Cosa & Pierre de Ledesma furent chargés de l'Office de Pilotes.

ETAT DES DE'COUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1507.

(58) Il fut honoré du titre de Pilote Major, avec une pension annuelle de soixante & quinze mille Maravedis. Cette qualité lui donnoit le droit, & l'obligeoit même d'examiner tous les Pilotes; ce qui enfla beaucoup sa vanité, suivant les termes de l'Historien, *ibidem*, Chap. I. Voyez ci-dessus, son injuste usurpation.



ETAT DES DÉCOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

§. III.

Voyage d'OCAMPO autour de l'Isle de Cuba.

On doutoit si Cuba étoit une Isle.

AU commencement de l'année 1508, le Roi fit des plaintes, de la négligence qui avoit fait remettre de jour en jour à s'assurer si Cuba, Terre si voisine de l'Isle Espagnole, étoit une Isle ou quelque partie du Continent. Depuis 1494, qu'elle avoit été découverte par Christophe Colomb, on n'avoit pas eu d'autre éclaircissement que ceux qu'il avoit reçus lui-même d'un Roi du Pays. Sebastien d'Ocampo, un des premiers Compagnons de Colomb, reçut ordre de partir avec cette seule Commission. En arrivant à la vûe de Cuba, il porta au Nord, pour suivre les Côtes. Plusieurs Ports, qu'il découvrit dans cette route, ne le tenterent point de s'arrêter, jusqu'à celui qu'il nomma *Puerto de Carenas*, parce qu'il y entra pour donner le radoub à deux Vaisseaux. C'est le même qui est devenu si célebre depuis, sous le nom de *la Havana*. Ensuite Ocampo, suivant la route de l'Ouest, trouva le Cap qu'on nomme aujourd'hui *Saint-*

Découverte de plusieurs Ports.

Antoine, à la diſtance d'environ cinquante lieues de ce Port. Il tourna de-là vers l'Orient, le long de la Côte du Sud ; & doublant le Cap, il entra dans le Port de *Xagua*, nom de la Province où il eſt ſitué. Sa grandeur & ſa commodité, qui le rendent capable de contenir juſqu'à mille Vaiſſeaux, causerent de l'admiration aux Eſpagnols. Ils ne furent pas moins ſurpris de s'y trouver dans les délices, par l'abondance & la variété des rafraîchiſſemens qu'ils reçurent des Indiens (59). Ocampo continua de faire le tour des Côtes ; & ſon témoignage, après un Voyage de huit mois, ne laiſſa aucun doute que la Terre de Cuba ne fût une Iſle.

ETAT DES DE'COUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

Succès du Voyage d'Ocampo.

(59) Ils avoient un fort grand nombre de Chiens de mer, qu'ils tenoient dans des Parcs. On en comptoit des millions. Ces Parcs étoient faits de cannes fichées dans la vaſe, & ſéparés les uns des autres Le Port eſt ſi paiſible, que les chiens de mer y étoient comme dans des Maiſons, qui ſeroient bâties au milieu d'un étang. *Ibidem.*



ETAT DES DE'COUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

§. IV.

Voyage & Etablissement de JEAN PONCE *à Borriquen, ou Portoric.*

Motif de cette Expédition.

DANS le même-temps, *Jean Ponce*, qui commandoit à *Salvaleon*, Ville nouvelle de l'Espagnole, qu'Ovando avoit fait bâtir sur le bord de la Mer, à vingt-huit lieues de San-Domingo, ayant appris de quelques Indiens qu'il y avoit beaucoup d'or dans l'Isle de Boriquen, que Christophe Colomb avoit nommée Saint-Jean, & qui a pris ensuite le nom de Portoric, obtint du Gouverneur Général la permission de la visiter. Il se mit dans une Caravelle, que ses Guides firent aborder sur la Côte d'une Terre, dont le Seigneur, nommé *Agueynaba*, étoit le plus riche & le plus puissant de l'Isle. Il y fut reçu avec la plus sainte preuve de l'amitié des Indiens, qui consistoit à prendre le nom de ceux qu'ils vouloient honorer singuliérement. Ainsi le Cacique se fit nommer, dès le premier jour, Jean Ponce Agueynaba. Il conduisit son Hôte dans toutes les parties de l'Isle, & sur les bords de deux Rivieres,

nommées *Manatuabon* & *Cabuco*, dont le ſable étoit mêlé de beaucoup d'or. Ponce en fit faire des épreuves, & ſe hâta de porter cette heureuſe nouvelle au Gouverneur. Une partie de ſes gens, qu'il avoit laiſſée dans l'Iſle, y fut ſi bien traitée dans ſon abſence, qu'également engagé par la richeſſe du Pays & par l'humanité des Habitans, il y revint pour former une Colonie. La deſcription, qu'il fit de l'Iſle, portoit que dans ſa plus grande partie elle eſt remplie de Montagnes & de Collines, quelques-unes revêtues de Bois épais & d'herbes fort agréables; qu'elle a peu de Plaines, beaucoup de Vallons, & quantité de Rivieres qui ſervent à la rendre fertile; qu'elle eſt éloignée, de douze ou quinze lieues, de la Pointe occidentale de l'Eſpagnole; qu'elle a quelques Ports d'une bonté médiocre, à l'exception de celui que ſon excellence fit nommer *Puerto Ricco*, d'où s'eſt formé *Portoric*; que ſa longueur eſt d'environ quarante lieues; ſur quinze ou ſeize de largeur, & ſon circuit de cent vingt; que toute la Côte du Sud eſt au dix-ſeptiéme degré de latitude du Nord, & celle du Nord au dix-huitiéme; enfin qu'il s'y trouvoit beaucoup d'or, mais d'un moindre aloi que celui de

ETAT DES DE'COUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

Deſcription générale de l'Iſle.

ETAT DES DE'COUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

l'Isle Espagnole. Le seul malheur de cette Isle étoit d'être souvent exposée aux attaques des Caraïbes, qui passoient, dans l'esprit des autres Indiens, pour les plus barbares de tous les Hommes (60).

Rétablissement de Dom Diegue Colomb, Fils de Christophe.

La même année apporta des changemens, qui rendirent, à la réputation des Colombs, un éclat qu'elle sembloit avoir perdu depuis la mort d'Isabelle. Dom Diegue Colomb, l'aîné des deux Fils de l'Amiral, avoit poursuivi avec chaleur les droits qu'il avoit hérités de son Pere. Les plus fortes oppositions étoient venues du Roi même (61);

(60) Le même, Liv. 7. Chap. 4.

(61) Dom Diegue eut la fermeté de lui dire un jour, » qu'il desiroit sa» voir pourquoi Sa Ma» jesté ne lui faisoit pas » la grace de lui donner » ce qui lui appartenoit, » après lui avoir fait celle » de l'élever dans sa Mai» son, & lorsque dans ses » demandes il n'avoit pas » d'autres vûes que de le » servir fidélement? Le Roi lui répondit: que pour le bien, il le lui confieroit volontiers, mais à condition qu'il le gardât pour ses enfans & ses successeurs. A quoi Dom Diegue répliqua, que n'ayant point d'enfans, & n'étant pas certain d'en avoir jamais, il n'étoit pas naturel qu'il prît d'avance un engagement de cette nature. *Ibidem.* Liv. 7. Chap. 4. Mais ses plus cheres prétentions regardoient les Emplois de Viceroi & de Gouverneur perpétuel des Indes, tant des Terres découvertes que de celles qui restoient à découvrir, suivant le Contrat formel qui avoit été fait entre leurs Majestés & son Pere, & dont son Pere avoit rempli fidélement les conditions. *Ibidem.*

mais après avoir long-temps essuyé les lenteurs de ce Prince, il avoit obtenu enfin la permission de recourir aux voyes communes de la Justice. Un Mémoire, composé de quarante-deux Articles qui ne contenoient que les anciennes conventions du Roi & de la Reine avec l'Amiral, avoit fait ouvrir les yeux au Conseil. Après une exacte discussion, on avoit reconnu la justice d'une demande si bien établie; & le jeune Colomb avoit gagné son Procès d'une seule voix. Cependant il auroit eu peine à vaincre l'irrésolution du Roi, s'il n'eût trouvé, dans une alliance fort honorable, des secours qui lui firent surmonter tous les obstacles. Il épousa Marie de Tolede, Fille de Ferdinand de Tolede, Grand Commandeur de Leon, Grand Veneur de Castille, Frere du Duc d'Albe, & Cousin-germain du Roi Catholique, dont le Duc d'Albe étoit d'ailleurs fort aimé. Le premier effet de ce mariage fut de porter les deux Freres à solliciter fortement, l'un en faveur de son Neveu, & l'autre pour son Gendre. Ovando fut revoqué, & Dom Diegue fut nommé pour le remplacer, mais avec le simple titre de Gouverneur Général; quoiqu'en faveur apparem-

Etat des découvertes aprés Christophe Colomb. 1508.

ment d'une alliance, qui l'approchoit de la Maison Royale, on le trouve souvent honoré de la qualité de Viceroi, & Dona Maria de Tolede, son épouse, de celle de Vice-Reine (62).

Il paroît que la disgrace d'Ovando ne vint pas seulement du crédit de la Maison de Tolede; & que la Reine Isabelle, pour assurer la punition du massacre de Xaragua, dont elle avoit toujours parlé avec horreur, avoit prié Ferdinand de rappeller un Officier qui avoit répondu si mal à sa confiance. D'ailleurs, il avoit commis une faute bien moins excusable, pour un vieux Courtisan, en s'attirant la haine du Ministre des Indes, qui jouissoit encore de la plus haute faveur. Un Historien, qui paroît trop porté à le justifier, assure qu'Ovando fut regretté dans les Indes. Il ajoûte qu'on n'avoit jamais vû d'Homme moins intéressé; qu'il avoit employé tous ses revenus à l'utilité publique, & qu'en partant pour l'Espagne, il fut obligé d'emprunter cinq cens Castillans, pour les frais de son Voyage (63). Le premier ac-

(62) Herrera, Liv. 7. Chap. 6.

(63) Oviedo, Liv. 4. Ch. 5. Cet Historien excuse jusqu'à la cruauté d'Ovando.

cueil, qu'il reçut du Roi, ne marquoit point un Homme disgracié. Cependant on soufrit que divers Particuliers lui intentassent des Procès, & lui redemandassent ces sommes considérables, qu'il se dispensa de payer, par la seule raison qu'elles ne lui avoient pas été demandées dans les trente jours que la Cour lui avoit donnés pour rendre ses comptes à son Successeur (64).

ETAT DES DE'COUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

Pendant que Dom Diegue, qui ne paroîtra plus que sous le titre d'Amiral, faisoit les préparatifs de son départ, & recevoit les ordres du Roi pour son administration, Solis & Pinçon, heureusement revenus de leur Voyage, rapporterent, qu'étant arrivés à la Terre-ferme, vers le Cap Saint-Augustin, ils avoient suivi la Côte jusqu'au quarantiéme degré de latitude australe, & que dans tous les lieux où ils étoient descendus, ils avoient pris possession du Pays au nom de l'Espagne. Quoiqu'ils n'eussent pas tiré d'autre fruit de cette Expédition, le Roi, qui avoit conçu de trop grandes espérances des dernieres découvertes de Christophe Colomb, pour ne pas s'assurer la possession de tant de riches

Alfonse d'Ojeda est choisi pour de nouvelles entreprises.

Vûes de la Cour d'Espagne.

(64) Herrera, Liv. 7. Chap. 10. Oviedo, Livre 3. Chap. 12. & Liv. 4. Chap. 1.

ETAT DES DE'COUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508

Situation d'Ojeda dans l'Isle Espagnole.

Contrées, résolut d'y établir sa puissance sur des fondemens solides. Alfonse d'Ojeda, dont la hardiesse & le courage étoient célébres, lui parut propre à cette entreprise ; mais les courses & les avantures d'Ojeda ne l'avoient point enrichi. Loin de pouvoir fournir aux frais d'un Armement considérable, il luttoit alors contre sa mauvaise fortune, dans l'Isle Espagnole, d'où il ne paroît pas qu'il fût sorti depuis le second Voyage qu'il avoit fait avec Americ Vespuce. Jean de la Cosa, qui estimoit son caractere, apprenant l'obstacle qui pouvoit faire renoncer à ses services, offrit non-seulement de lui porter les ordres & les instructions de la Cour, mais de l'aider de son bien pour une dépense dont le Roi ne vouloit pas se charger. Le Ministre des Indes (65) accepta cette proposition. Mais, dans le même-temps, un Gentilhomme fort riche, nommé *Diego de Nicuessa*, qui avoit servi, en qualité d'Ecuyer, Dom *Henrique Henriquez*, oncle maternel du Roi, & qui s'étoit fait connoître avantageusement

(65) Fonseca étoit passé successivement de l'Evêché de Badajos, à ceux de Cordoue & de Placentia, sans cesser d'être chargé particuliérement du Ministere des Indes.

à la Cour, arriva de l'Isle Espagnole, chargé d'une Commission qui regardoit cette Colonie. La nouvelle de ce qui se ménageoit en faveur d'Ojeda lui fit naître du goût pour la même entreprise. Il demanda qu'elle fût partagée entre Ojeda & lui, & son crédit le fit écouter. On forma deux Provinces de cette partie du Continent où l'on vouloit s'établir; on en régla les limites; & les Provisions de deux Gouverneurs furent expédiées. Le partage d'Ojeda fut tout l'espace qui est depuis le Cap de Vela, auquel il avoit donné ce nom, jusqu'à la moitié du Golfe d'Uraba; & ce Pays fut nommé la Nouvelle *Andalousie*. Nicuessa obtint ce qui est depuis le même Golfe jusqu'au Cap *Gracias à Dios*, & cette Province reçut le nom de *Castille d'or*. Jean de la Cosa fut créé Sergent Major & Lieutenant Général du Gouvernement d'Ojeda, avec droit de survivance pour son Fils. On abandonna aussi la Jamaïque, en commun, aux deux Gouverneurs, pour en tirer des vivres & d'autres secours. L'Amiral fut le seul, à qui ces Provisions causerent du chagrin. C'étoit donner atteinte à ses Privileges, surtout pour la Jamaïque, dont on paroissoit oublier que la découverte étoit dûe à

Diego Nicuessa lui est associé.

On partage entr'eux le Gouvernement des Pays qu'ils devoient diviser, sous les noms de Nouvelle Andalousie & de Castille d'or

ETAT DES DE'COUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

son Pere (66). Mais les circonstances l'obligeant de dissimuler, il prit le parti d'attendre quel seroit le succès de l'Armement, pour faire revivre ses prétentions.

Dom Diegue se rend à l'Isle Espagnole.

Il s'embarqua, le 9 de Juin 1509, au Port de San-Lucar, avec sa Femme, Dom Fernand son Frere (67), ses deux Oncles, quantité de Noblesse & d'Officiers, & plusieurs Demoiselles, qui composoient le cortege de la Vice-Reine. Son Voyage fut heureux, & la Flotte mouilla, le 10 de Juillet, dans le Port de San-Domingo. Son arrivée parut donner, à la Colonie, un lustre qu'elle n'avoit jamais eu. On célébra des Fêtes (68); & quelques différends, qui

(66) Herrera, Liv. 7. Chap. 7.

(67) Il paroît que les inclinations de ce second Fils de Christophe furent toujours pour une vie tranquille. Herrera fait entendre que Dom Diegue eut ordre du Roi d'employer son Frere à la fondation des Eglises & des Monasteres. Liv. 7. Chap. 6.

(68) Toutes les Filles, que la Vice-Reine avoit amenées furent mariées aux Principaux de la Colonie. Malgré l'ordre d'Ovando, & ce qu'on a rapporté de ses effets sur le témoignage de l'Historien de Saint-Domingue, Oviedo, assure que la plûpart des Castillans n'avoient pas voulu épouser des Filles de l'Isle, à cause, dit il, de leur incapacité & de leur laideur. Il ajoûte que ces derniers mariages annoblirent beaucoup San-Domingo; & que *c'est de là, aussi bien que des Gentilshommes & graves Personnages qui amenerent leurs Femmes d'Espagne, que sont issus les plus grands biens, richesses & héritages, & les plus nobles fondations de cette Ville.* Liv. 4. Ch. 1.

ETAT DES DÉCOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

s'éleverent pour le Gouvernement de la Forteresse, n'empêcherent point la joie de se répandre dans toutes les parties de l'Isle. Elle fut troublée, néanmoins, par un affreux ouragan, qui renversa une grande partie de la Capitale, & qui fit périr quantité de Vaisseaux dans le Port. Mais les ordres furent donnés aussi-tôt pour rétablir la Ville; & l'Amiral, après avoir reçu, par un article exprès de sa Commission, les comptes d'Ovando & de ses Lieutenans Généraux *(69)*, demeura Maître absolu du Gouvernement.

Affreux ouragan qui renverse une partie de San-Domingo.

Il avoit reçu ordre, à son départ d'Espagne, de faire un Etablissement dans l'Isle de Cubagua, qu'on appelloit communément l'Isle des Perles. Plusieurs Habitans s'offrirent pour cette entreprise, surtout ceux qui avoient à leur service des Esclaves Lucayes. Ces Infortunés avoient une facilité extraordinaire à demeurer long-temps sous l'eau, & l'expérience avoit appris qu'ils étoient moins propres au travail des Mines L'Amiral profita de cette connoissance, dans son choix; &

Etablissement dans l'Isle de Cubagua ou des Perles.

(69) Les plus raisonnables, dit Herrera, considererent le changement des choses, & se souvinrent des mépris & des torts qu'on avoit fait essuyer au Pere de l'Amiral; plusieurs en témoignerent du regret. Liv. 7. Ch. 10.

ETAT DES DÉCOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

dant plusieurs années, il se fit, dans cette Isle, des fortunes immenses, par la Pêche des Perles. Herrera fait monter le seul quint de la Couronne à quinze mille ducats. Mais bientôt les Plongeurs, qui furent peu ménagés, périrent presque tous; & les Perles disparurent en même-temps des Côtes de l'Isle. Elle est éloignée, de l'Espagnole, de plus de trois cens lieues. Sa situation est au dixiéme degré. Comme la terre en est seche & stérile, remplie de salpêtre, sans eau douce, & sans autres Plantes que quelques arbres de Gayac & des ronces, elle fut bientôt abandonnée de ses nouveaux Habitans, qui passerent à la Marguerite. Ils ne regretterent qu'une jolie Ville, qu'ils avoient bâtie dans un excellent Port, sous le nom de *Nouvelle Cadix*, & une Fontaine odoriferante, dont l'eau passe pour médecinale, & surnâge à celle de la Mer. Les Insulaires Naturels avoient le corps peint, & vivoient des Huitres dont ils tiroient les Perles. On remarqua que les Pourceaux, qu'on avoit apportés de Castille, & qui multiplierent beaucoup, prirent une forme qui les faisoit méconnoître. Leurs ongles, s'il en faut croire l'Historien, s'allongerent d'un demi pied en hauteur. Il

Les Pourceaux d'Espagne changent de forme dans cette Isle.

ajoute, pour unique obſervation ſur les Perles, qu'elles paroiſſent d'abord en forme de petits grains dans le ſein de l'Huitre ; que dans leur origine, elles ſont de la molleſſe du lait, & qu'elles durciſſent en croiſſant (70).

Etabliſſement de Portoric.

Dans le cours de la même année, l'Etabliſſement de Boriquen, ou Portoric, dont Jean Ponce avoit jetté les fondemens, prit une forme plus ſolide, dont on n'eut obligation, néanmoins, qu'aux violences de la guerre. Depuis le rappel d'Ovando, la Cour d'Eſpagne avoit nommé, pour Gouverneur de cette Iſle, Dom Chriſtophe de Sotomayor, Frere du Comte de *Camina*, qui avoit été Sécrétaire du Roi Philippes I. Un Homme de cette conſidération ne devoit pas s'attendre à trouver des obſtacles, dans un Gouvernement qu'il tenoit immédiatement du Souverain. Cependant, il ne peut obtenir d'en être mis en poſſeſſion ; & l'Amiral y plaça, de ſon autorité, un autre Caſtillan nommé *Michel Cerron*, auquel il donna Michel Diaz pour Lieutenant. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que Sotomayor ne fut pas ſoutenu par la Cour, & qu'Ovan-

(70) Herrera, Liv. 7. Chap. 9.

ETAT DES DE'COUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

do, apprenant ce qui s'étoit passé dans les Indes, demanda & obtint le Gouvernement de Portoric pour Jean Ponce, qui en ayant pris possession dès la même année, fit arrêter, sous quelques prétextes, Cerron & Diaz, & les envoya Prisonniers en Espagne. Comme Sotomayor étoit demeuré sans Emploi, Ponce lui offrit sa Lieutenance, avec l'Office d'Alcalde Major, qu'il ne fit pas difficulté d'accepter : mais le reproche qu'on lui fit, de s'être réduit à des Emplois subalternes, dans une Isle dont il avoit eu le Gouvernement, l'obligea de les abandonner pour mener une vie privée dans l'Isle.

Jean Ponce se met en possession du Gouvernement de cette Isle.

Cependant le nouveau Gouverneur ne trouva pas autant de facilité à s'y établir, qu'il s'en étoit promis. Aguynaba étoit mort ; & son Frere, qui lui avoit succédé, n'avoit pas hérité de son affection pour les Espagnols. Ponce commença par bâtir une Bourgade ; & voulut faire ensuite des Départemens Indiens, à l'exemple de l'Isle Espagnole ; mais il reconnut qu'il s'étoit trop flatté, en croyant pouvoir disposer des Insulaires comme d'un Peuple conquis. Si la réputation des Espagnols, qu'ils regardoient encore comme autant de Dieux descendus du Ciel,

Difficulté qu'il y trouve de la part des Insulaires.

leur avoit d'abord imposé, ils n'eurent pas plutôt senti la pesanteur du joug, qu'ils chercherent les moyens de s'en délivrer. Ils s'assemblerent ; & le premier objet de leurs Délibérations fut d'éclaircir l'immortalité de ces cruels Etrangers. Un Cacique, nommé *Brayau*, fut chargé de cette Commission. Les Espagnols étant accoutumés, dans leurs courses, à se loger familiérement chez les Insulaires, un jeune Homme, nommé *Salcedo*, passa chez Brayau, qui le reçut avec de grandes apparences d'amitié. Après s'être reposé quelques jours, il prit congé de son Hôte, qui, le voyant chargé d'un paquet, l'obligea de prendre quelques Indiens pour le porter, & pour l'aider lui-même dans quelques passages difficiles. Salcedo arriva au bord d'une Riviere, qu'il falloit traverser. Un de ses Guides, chargé des ordres secrets du Cacique, se présenta pour le charger sur ses épaules; & lorsqu'il fut au milieu de la Riviere, il se laissa tomber avec son fardeau. Les Indiens, qui le suivoient, se joignirent à lui, pour tenir longtemps l'Espagnol au fond de l'eau; & le voyant enfin sans aucune marque de vie, ils tirerent le corps sur la rive. Cependant, comme ils ne pouvoient

Comment ils se défont de Salcedo, jeune Espagnol.

encore se persuader qu'il fût mort, ils lui firent des excuses de lui avoir laissé avaller tant d'eau, en protestant que sa chûte les avoit beaucoup affligés, & qu'ils n'avoient pû faire plus de diligence pour le secourir. Leurs discours étoient accompagnés des plus grandes marques de douleur, pendant lesquelles ils ne cessoient point de tourner le Cadavre, & d'observer s'il donnoit quelque signe de vie. Cette comédie dura trois jours, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils furent rassurés par la puanteur qui commençoit à s'exhaler du corps. Brayau, qu'ils informerent aussitôt de leur découverte, ne voulut s'en rapporter qu'à ses yeux. Il fit son rapport aux autres Caciques; & se désabusant tous ensemble de la prétendue immortalité de leurs Tyrans, ils prirent la résolution de s'en défaire à toute sorte de prix. Leur entreprise fut conduite avec beaucoup de secret; & les Castillans étant sans défiance, ils en massacrerent une centaine, avant que les autres eussent ouvert les yeux sur le danger. Sotomayor fut enveloppé dans ce nombre. Il avoit eu, dans son Département, le Frere d'Agueynaba; & quoiqu'averti par la Sœur de ce Cacique, dont il étoit aimé, il négligea

Ils se convainquent que les Espagnols étoient mortels.

Ils en tuent un grand nombre.

ÉTAT DES DÉCOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

ſi malheureuſement ſes avis, & ceux d'un Caſtillan, qui ſavoit aſſez la langue pour avoir compris que les Indiens chantoient déja ſa mort, qu'il fut aſſaſſiné le lendemain avec tous ſes (71) gens.

Ponce les ſoumet, & les condamne aux Mines.

Ponce, allarmé pour lui-même, raſſembla auſſi-tôt tout ce qui reſtoit de Caſtillans dans l'Iſle; & preſſant les Indiens dans leurs retraites, malgré l'arrivée des Caraïbes qu'ils appellerent à leur ſecours, il en tira une vangeance qui leur ôta pour jamais l'eſpérance de rentrer en liberté. Tous ſes gens étoient d'anciens Soldats, exercés à combattre les Sauvages dans les guerres de l'Eſpagnole; mais aucun d'eux ne contribua plus à la victoire, qu'un grand Chien, dont l'Hiſtoire fait un éloge ſingulier (72). Cependant une Iſle

(71) Herrera, Liv. 7. Chap. 13.

(72) » Ils furent admirablement ſecondés, » raconte le même Hiſtorien, par un Chien » qu'ils appelloient *Bezerrillo*, & qui faiſoit des » exécutions ſurprenantes. » Il ſavoit diſtinguer les » Indiens Ennemis, & » ceux qui vivoient en » paix. Auſſi redoutoient- » ils plus dix Caſtillans » avec le Chien, que » cent Caſtillans ſans lui. » Avant la guerre ils lui » donnoient, pour l'ap- » paiſer, la même portion » qu'à un Arbaletrier, » non ſeulement en vi- » vres; mais en or, en » Eſclaves, & autres » choſes, que ſon Maître » recevoit. Entre pluſieurs » preuves du diſcerne- » ment de cet Animal » on rapporte que les » Caſtillans ayant un jour » réſolu de faire dévorer

ETAT DES DÉCOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

si peuplée n'auroit pas été facilement subjuguée, si les Habitans, qui virent leurs Ennemis se multiplier de jour en jour par les secours qu'ils recevoient de l'Espagnole, n'avoient eu la simplicité de se persuader que ces nouveaux Castillans étoient ceux mêmes qu'ils avoient tués, & qui ressuscitoient pour les combattre. Dans cette idée, qui leur fit regarder la résistance comme une folie, s'étant abandonnés à la discrétion de leurs Vainqueurs, ils furent employés au travail des Mines, où ils périrent presque tous (73).

Dom Diegue pense à s'assurer de la Jamaïque.

La Jamaïque fut mise la même année sous le joug. On a fait observer que Dom Diegue Colomb avoit ressenti fort vivement que la Cour eût disposé, sans sa participation, des riches Contrées que son Pere avoit découvertes; & surtout de la Jamaïque, qui étoit comme à la porte de son Gouvernement.

» une vieille Indienne, » qui leur déplaisoit, » ils la chargerent d'une » lettre, qu'elle devoit » porter à quelque distance; & lorsqu'ils la » virent sortie, ils lâcherent Bezerrillo. L'Indienne, le voyant » accourir furieusement, » prit une posture suppliante, lui montra la » lettre, & lui dit: Seigneur Chien, je vais » porter cette lettre à » des Chrétiens; ne me » faites pas de mal. A » ces mots, le Chien » s'adoucit, la flaira, » leva la jambe, pissa » contr'elle, & revint sans » lui nuire. *Ibidem*.

(73) *Ibidem*, & Liv. 8. Chap. 13.

Il

Il trouva l'occasion, qu'il attendoit, de se faire justice à lui-même. La Cosa n'avoit pû fretter qu'un Navire & deux Brigantins, sur lesquels il s'étoit embarqué ; tandis que Nicuessa avoit armé quatre grands Vaisseaux & deux Brigantins, qu'il avoit remplis de toutes sortes de provisions. Ils étoient arrivés tous deux, presqu'en même-temps, à San-Domingo, quoique Nicuessa fût parti plus tard, & qu'il se fût arrêté à Santa-Cruz, une des petites Antilles, où il avoit enlevé cent Caraïbes qu'il destinoit à l'esclavage, suivant le droit qu'on s'attribuoit alors sur ces Barbares, parce qu'ils passoient pour Antropophages. Les deux Gouverneurs ne furent pas long-temps ensemble, sans avoir des démêlés fort vifs sur leurs droits. La Jamaïque fut le premier sujet de discorde, & tous deux avoient des prétentions sur le Golfe du Darien. Ojeda, qui avoit langui dans la pauvreté, & qui ne connoissoit pas d'autres droits que ceux de la valeur, proposa plusieurs fois à Nicuessa de vuider leur querelle par les armes. Nicuessa lui répondoit, avec la supériorité que donnent les richesses, qu'il consentoit à se battre, mais à condition qu'ils mettroient en dépôt chacun cinq mille

ETAT DES DÉCOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

Différend entre Ojeda & Nicuessa.

ETAT DES DÉCOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

Castillans, qui appartiendroient au Vainqueur. Enfin, la Cosa les mit d'accord sur le Darien, & les fit consentir à prendre pour ligne de séparation la Riviere même du Darien, dont le côté du Levant appartiendroit à l'un, & celui de l'Ouest à l'autre.

Esquibel va prendre possession de la Jamaïque pour Diegue Colomb.

A l'égard de la Jamaïque, ce fut l'Amiral qui se chargea de les accorder, en faisant valoir ses propres droits pour se saisir de cette Isle. Il y envoya Jean d'Esquibel avec un corps de Troupes, & l'ordre d'y faire un Etablissement en son nom. Ojeda porta l'audace jusqu'à déclarer hautement que s'il trouvoit d'Esquibel à la Jamaïque, il lui abbatroit la tête. Il partit après cette menace, le 10 de Novembre, avec trois cens Hommes, sur deux Navires & deux Brigantins. Nicuessa, retenu quelques jours de plus par les dettes dans lesquelles il s'étoit engagé pour augmenter, son armement, d'un Navire, mit à la voile le 22. Mais quoiqu'Esquibel eût levé l'ancre, à peu près dans le même-temps, il ne paroît pas qu'ils se soient jamais rencontrés dans l'Isle, qui faisoit le sujet de leurs (74) différends.

Ojeda & Nicuessa partent, chacun avec son Escadre.

(74) Herrera, Liv. 7 Chap 11.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Voyages d'ALFONSE D'OJEDA, & de NICUESSA. Découverte du Darien & d'autres Pays.

LEs Hiſtoriens font obſerver que le fameux *François Pizarre*, étoit de l'embarquement d'Ojeda ; & que Fernand Cortez, dont le nom n'eſt pas moins célébre, & qui ſe trouvoit alors dans l'Iſle Eſpagnole, auroit fait le Voyage avec eux, s'il n'eût été retenu par un abſcès qu'il avoit au genou. L'Eſcadre prit par la *Beata ;* & tournant au Sud, elle arriva, dans peu de jours, au Port que Rodrigue Baſtidas avoit découvert en 1501, & qu'il avoit nommé *Carthagene.* Les Eſpagnols n'y avoient encore aucun Etabliſſement. Mais ils ſavoient que les Habitans du Pays étoient de fort haute taille, extrêmement braves ; qu'ils avoient l'uſage d'empoiſonner leurs fléches ; & que les Femmes n'y excelloient pas moins que les Hommes à tirer de l'arc & à lancer la zagaie. Chriſtophe Guerra, & d'autres Eſpagnols, qui avoient viſité cette Côte depuis Baſtidas, les avoient peu ménagés. Les inſtructions d'Ojeda lui recommandoient de prendre une conduite plus moderée, & d'employer,

Route d'Ojeda vers le Port de Carthagene.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Singulieres instructions qu'il reçoit pour sa conduite avec les Indiens.

avec ces Peuples, la douceur & les motifs de la Religion, avant que de recourir aux armes, pour les soumettre à la Couronne de Castille. On lui avoit même donné des Religieux & des Interprétes, pour leur prêcher la Religion Chrétienne. Mais s'ils s'obstinoient à la rejetter, il avoit ordre de les poursuivre sans pitié, & d'en faire autant d'Esclaves qu'il en tomberoit entre ses mains (75).

(75) On se gardera bien de supprimer la formule qui avoit été envoyée d'Espagne à Ojeda, approuvée & sans doute composée par les Docteurs en Théologie & en Droit Canon. Elle est d'autant plus précieuse pour l'Histoire, qu'elle a servi, dit Herrera, dans toutes les autres occasions, où les Castillans ont voulu s'ouvrir l'entrée de quelques Pays des Indes, *ubi suprà* Chapitre 15.

Moi, Alfonse de Ojeda, Serviteur de Très-hauts & très-puissans Rois de Castille & de Léon, Dompteurs des Peuples Barbares, leur Messager & Capitaine, vous notifie & vous fait savoir, autant qu'il se peut, que Dieu, notre Seigneur, Un & éternel, créa le Ciel & la Terre, & un Homme & une Femme, desquels vous & nous & tous les Hommes du Monde ont été procréés, comme le seront tous ceux qui viendront après nous. Mais comme il a fallu, par la multitude des générations qui en sont sorties depuis plus de cinq mille ans, qu'ils se soient dispersés en diverses parties du Monde, & divisés en plusieurs Royaumes & Provinces, parce qu'un seul Pays n'auroit pû les contenir, & qu'ils n'auroient pû trouver, dans un seul, de quoi vivre & se conserver, Dieu, notre Seigneur donna le soin de tous ces Peuples à un Homme choisi qui fut nommé Saint Pierre, & dont il fit le Seigneur & le Chef de tout le genre humain, afin que tous les Hommes lui rendissent obéissance, en quelque lieu qu'ils fussent, & dans quelque créance ou quel-

La déclaration d'Ojeda ne fit pas plus d'impression sur ces Barbares, que

Ojeda et Nicuessa. 1510.

que loi qu'ils eussent été élevés. Il soumit tout le monde à son service & à sa Jurisdiction, & lui commanda d'établir son Siége dans Rome, comme le lieu le plus propre au Gouvernement du Monde. Il lui donna aussi le pouvoir d'établir son autorité dans tous les autres Pays, & de juger & gouverner tous les Chrétiens, les Maures, les Juifs, les Gentils & tous les autres Peuples, de quelque Secte ou créance qu'ils pussent être. A lui fut attribué le nom de Pape, qui signifie Grand & Admirable, parce qu'il est Pere & Gardien de tous les Hommes. Ceux qui vivoient en ce tems-là lui obéissoient, & le tenoient pour leur Seigneur, Roi & Supérieur de tout l'Univers; ce qui a toujours été conservé depuis à l'égard de ceux qui ont été élevés au même Pontificat. Ainsi cette autorité s'est maintenue jusqu'à présent, & continuera jusqu'à la consommation des siécles.

Un de ces Pontifes, qui ont ainsi gouverné, fit donation, comme Seigneur du Monde, de ces Isles & Terre ferme, de la Mer océane, aux Rois de Castille qui vivoient alors, & à leurs Successeurs, nos Seigneurs, avec tout ce qui en dépend, suivant ce qui est contenu dans certaines Ecritures, qui furent faites & passées à cette occasion. Ainsi Sa Majesté Catholique est Roi & Seigneur de ces Isles & Terre ferme en vertu de cette donation; & tous les Peuples, parmi lesquels ses droits ont été notifiés, le reconnoissent comme tel, volontairement & sans résistance. En même-temps qu'ils ont été informés de ce devoir, ils ont obéi à des Hommes religieux, envoyés par Sa Majesté pour leur prêcher l'Evangile, & leur enseigner les Mysteres de la Foi. Ils ont tous embrassé le Christianisme, de bonne & franche volonté, sans condition & sans récompense; & Sa Majeste, les ayant reçus sous sa protection, a voulu qu'ils fussent traités humainement comme tous ses autres Sujets. Ainsi, vous à qui je parle, vous êtes tenus & obligés de faire de même. Enfin, pour conclusion, je vous prie autant qu'il m'est possible, & vous recommande de bien considerer ce que je vous déclare, & de prendre, pour le bien conce-

Ojeda et Nicuessa. 1510.

Ses premiers démêlés avec eux sont sanglans.

ses offres d'amitié & ses propositions de Commerce. Il comprit, par la fierté de leurs réponses, que pour s'établir, dans leur Pays, il falloit se préparer à la guerre. La Cosa, qui craignoit leurs

voir & l'exécuter, le temps que vous jugerez convenable, afin que vous reconnoissiez l'Eglise pour Dame & Maîtresse de cet Univers, & le Souverain Pontife, qui s'appelle Pape, & Sa Majesté comme Roi, Supérieur & Seigneur des Isles & Terre ferme en vertu de ladite donation, & que vous consentiez que des Religieux vous prêchent & vous apprennent notre sainte Religion. Si vous le faites, vous ferez bien, & ne ferez que ce que vous êtes obligés de faire. Alors Sa Majesté, & moi qui vous parle en son nom, nous vous recevrons avec amour & charité. Nous vous laisserons, vous, vos Femmes & vos Enfans, libres & exempts de servitude, & vous vous en trouverez bien, comme presque tous les Habitans des autres Isles s'en sont bien trouvés. Sa Majesté, d'ailleurs, vous accordera plusieurs privileges, graces & exemptions, dont vous aurez beaucoup d'avantages à tirer. Mais, au contraire, si vous ne le faites pas, ou si par malice vous apportez du retardement à l'exécution, je vous déclare & vous assure qu'avec l'aide de Dieu, je vous ferai la guerre à toute outrance, que je vous attaquerai de toutes parts & de toutes mes forces, & que je vous assujettirai sous le joug de l'obéissance de l'Eglise & du Roi. Je prendrai vos Femmes & vos Enfans. Je les rendrai Esclaves, je les vendrai ou les employerai suivant la volonté du Roi. J'enleverai vos biens, & vous ferai tous les maux imaginables, comme à des Sujets rebelles & désobéissans, qui refusent d'obéir à leur Seigneur : & je proteste que les Morts & tous maux qui en résulteront, ne viendront que de votre faute & non de celle du Roi, ni de la mienne, ni des Seigneurs qui sont venus avec moi. Et de la même façon que je vous le dis & vous le déclare ; j'en demande acte pardevant les Notaires, qui soit signé d'eux & remis entre mes mains pour témoignage, *ubi sup.* Chap. 14.

fléches venimeuſes, étoit d'avis d'abandonner leur Côte, & de paſſer dans le Golfe d'Uraba, dont les Habitans étoient moins féroces. Mais Ojeda, ſe fiant à ſon courage, & au bonheur qu'il avoit eu, dans toutes ſes Expéditions, de ne recevoir aucune bleſſure (76), rejetta un conſeil ſi timide, & prit le parti d'attaquer les Indiens, qui ſe diſpoſoient à l'inveſtir. Il en tua un grand nombre, ſans tirer d'autre utilité de leur mort, que ces petits miroirs d'or qu'ils portoient au cou. Quelques Priſonniers, qu'il força de lui ſervir de guides, le conduiſirent à la vûe de leurs Habitations. Les fugitifs s'étoient ralliés dans un champ voiſin, & parurent prêts à ſoutenir une ſeconde attaque. Leurs armes étoient des boucliers & des épées d'un bois très dur, des arcs & des fléches garnies de pointes d'os fort aigües, & des zagaies qu'ils lançoient fort habilement. Mais au ſignal de l'intrepide Ojeda, qui fit retentir le nom de Saint-Jacques avec un cri terrible, les Caſtillans ſe firent jour au travers de ces Barbares, & couvrirent en un moment la terre de Morts.

(76) On attribuoit ce bonheur à une petite Image de la Sainte Vierge qu'il portoit toujours avec lui. Herrera, Livre 7. Chapitre 15.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Valeur des Castillans.

Le reste de leurs Ennemis se sauva par la fuite à la réserve de huit, qui n'ayant pu joindre les autres, se retirerent dans une de leurs cabanes, & se défendirent si vivement à coup de fléches, que les Castillans n'en osoient approcher. Ojeda leur reprochant d'être arrêtés par huit hommes nus, un d'entr'eux s'élança, tête baissée, au travers des dards & des fléches, & touchoit déja au seuil de la Maison, lorsqu'il fut frappé, au milieu du sein, d'un coup de fléche qui le fit tomber mort. On remarque volontiers ces grands exemples de valeur, qui ne peuvent laisser aucun doute que le motif de l'honneur n'agît aussi puissamment sur les Espagnols, que la passion de l'or. Ojeda, furieux de la perte d'un si brave Homme, fit mettre le feu de plusieurs côtés à la maison, qui fut consumée en un instant avec les huit Indiens. Soixante Prisonniers, qu'on avoit enlevés dans le combat, furent envoyés aux Vaisseaux; & pendant le reste du jour on continua de faire main-basse sur tous les Indiens qu'on put découvrir. Le lendemain, Ojeda s'étant saisi de la Bourgade d'*Yurbato*, n'y trouva que des maisons nues & désertes. Tous les Habitans s'étoient retirés

Ojeda est dangereusement blessé.

dans les Montagnes, avec leurs Familles & tous leurs biens. Ces apparences de consternation porterent trop facilement les Vainqueurs à se disperser. Les Indiens, qui les observoient de leur retraite, jugeant que dans cette séparation ils auroient peine à se rassembler, fondirent sur eux de divers côtés, avec des cris épouvantables. La Cosa fut un des premiers qui furent surpris, dans des cabanes où ils étoient à se reposer. Il se défendit vaillamment; jusqu'à ce qu'ayant vû tomber la plûpart de ses gens, & sentant lui-même la force du venin, dans une infinité de blessures qu'il avoit reçues des fléches Indiennes, il dit à un brave Castillan, qui se trouvoit près de lui, & qui n'avoit point encore été blessé; » Sauvez-vous, s'il se peut. Dieu vous a » conservé pour rendre compte de » notre malheur au Commandant. Ce Soldat, dont l'Histoire n'a pas conservé le nom, fut le seul, en effet, qui eut le bonheur d'échapper à la fureur des Indiens.

Il perd un grand nombre de ses gens.

Mort de la Cosa.

Ojeda ne fut pas moins maltraité. Après avoir perdu tous ses gens, dans un enclos, où ils avoient été percés de fléches, il ne dut la vie, lui-même, qu'à son agilité, qui le fit passer comme

Comment Ojeda échappe aux Indiens.

Ojeda et Nicuessa. 1510.

un éclair au milieu des Indiens. Il se sauva dans l'épaisseur des Bois & des Montagnes, sans autre guide que le hasard, & prenant toujours vers la Mer. Les Castillans de l'Escadre, surpris de ne pas recevoir de ses nouvelles, visiterent la Côte dans leurs Barques, & le trouverent à peu de distance du rivage, sous des Mangles fort épais où il s'étoit retiré l'épée à la main, & son bouclier percé de trois cens coups de fléches. La fatigue, la douleur & la faim l'avoient tellement affoibli, qu'il fut long-tems sans pouvoir prononcer un seul mot. Il ne fut rappellé à la vie qu'à force de soins, & par la vigueur naturelle de sa constitution. Cette fatale avanture avoit coûté soixante & dix hommes aux Castillans.

Arrivée de Nicuessa sur la même Côte.

Pendant qu'Ojeda s'abandonnoit au regret d'avoir perdu tant de braves gens, surtout la Cosa, qu'il regardoit comme le meilleur de ses Amis, & dont il se reprochoit amérement d'avoir négligé les conseils, il apperçut au large plusieurs Navires, qui cherchoient à s'approcher de la Côte. C'étoit Nicuessa, dont l'arrivée imprévûe lui causa d'autres inquiétudes. Les différends, qu'il avoit eus avec lui dans l'Isle Espagnole, lui firent appréhender que ce

nouvel Ennemi ne saisît l'occasion de se vanger. Il pria ses gens de le laisser seul, & d'aller au-devant des Vaisseaux qui paroissoient. Nicuessa ne fut pas peu surpris des tristes informations qu'il reçut. Mais, jugeant des allarmes d'Ojeda par les précautions avec lesquelles il entendoit parler de lui, il protesta fort noblement qu'il s'en croyoit offensé, & que respectant l'infortune, de son Rival, il vouloit oublier leurs anciennes querelles, pour l'assister de toutes ses forces & vanger avec lui le sang Espagnol, indignement répandu par des Barbares. Ojeda, qui fut instruit de cette déclaration, y prit confiance avec la même noblesse. On débarqua quatre cens hommes des deux Escadres. Les deux Gouverneurs se mirent à leur tête. On marcha vers le Village d'Yurbaco, où l'on ne douta point que l'orgueil de la victoire n'eût rassemblé les Indiens; & l'ordre fut donné de les traiter sans pitié.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Générosité avec laquelle il traite Ojeda.

Ils y étoient dans une profonde sécurité; lorsque les cris d'une sorte de Perroquets rouges, d'une grosseur extraordinaire, qu'ils appelloient *Guacamayas*, les avertirent que leurs Ennemis pensoient à la vangeance. Mais l'attaque fut si brusque, que ceux, qui

Il vange la mort des Castillans.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

n'avoient pas profité de cet avis pour prendre la fuite, furent passés au fil de l'épée, ou tués à coups d'arquebuses. Les Vainqueurs mirent le feu à toutes les parties de l'habitation. Ils se donnerent le plaisir d'attendre, au passage, le reste de ces Malheureux, qui étoient échappés à leur premiere furie, & que l'impétuosité des flammes forçoit d'abandonner leurs retraites. Le massacre fut si général, qu'on ne fit aucun Prisonnier; mais lorsqu'on ne vit plus d'Ennemis, on se livra au pillage, qui produisit un butin considérable. Nicuessa eut, pour sa part, la valeur de vingt mille pistoles. Dans les recherches, qu'on fit aux environs de la Bourgade Indienne, on trouva, sous un arbre, le corps de la Cosa, hérissé de fléches, & monstrueusement enflé par la force du poison. Ce spectacle causa tant d'horreur aux Castillans, qu'ils n'oserent passer la nuit dans un lieu si redoutable (77).

Nicuessa prend la route de Veragua.

Après cette expédition, les deux Chefs, unis d'intérêts & d'amitié, se séparerent fort civilement pour suivre le cours de leur fortune. Nicuessa prit la route de Veragua; tandis qu'Ojeda,

(77) Herrera, Liv. 7. Chap. 16.

qui vouloit prendre celle du Golfe d'Uraba, fut arrêté par les vents contraires dans une petite Isle, voisine de la Côte, où il enleva quelques Indiens & de l'or. De-là, étant entré plus heureusement dans le Golfe, il chercha inutilement la Riviere du Darien; & s'étant arrêté devant les Montagnes qui sont à la Pointe orientale du Golfe d'Uraba, il y jetta les fondemens d'une Ville qu'il nomma *Saint Sebastien*, dans l'espérance que la protection de ce Saint le garantiroit des fléches empoisonnées. Cette Colonie fut la seconde que les Castillans formerent dans le Continent, après celle du Veragua, qui avoit été la premiere (78).

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Ojeda fonde la Ville de St. Sebastien, dans le Golfe du Darien.

Les Habitans du Pays étant des Cannibales, auxquels il étoit difficile de résister avec si peu de forces, Ojeda prit le parti d'envoyer un de ses Navires à l'Isle Espagnole, avec son or & ses Prisonniers, sous la conduite d'un Officier nommé *Enciso*, auquel il recommanda de lui amener des hommes, des armes & des provisions. Ensuite, il tourna tous ses soins à se retrancher dans un Fort de bois, contre les attaques des Indiens. Mais les vivres lui

Il envoye demander, par Enciso, des provisions à l'Isle Espagnole.

(78) Herrera, Liv. 7, Chap. 16.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Extrêmités auxquelles il eſt réduit par la faim.

ayant bientôt manqué, ſes gens ſe virent forcés d'en chercher dans les Campagnes & les Habitations voiſines. Ils y trouverent, de toutes parts, un grand nombre d'Ennemis ſi peu traitables & ſi bien armés, qu'ils furent réduits à ſe tenir renfermés dans leurs retranchemens, où ils eſſuyerent bientôt toutes les horreurs de la famine. Il en étoit déja mort un grand nombre, & les autres s'attendoient au même ſort, lorſqu'un Bâtiment parti de l'Iſle Eſpagnole vint mouiller à la vûe de Saint-Sebaſtien. Il étoit commandé par Bernardin de Talavera, qui s'étant échappé d'une Priſon, où il étoit retenu pour ſes crimes, avoit trouvé le moyen de s'aſſocier ſoixante & dix hommes, recherchés comme lui par la Juſtice, & s'étoit ſaiſi, avec leur ſecours, d'un Navire Génois qu'il avoit rencontré au Cap de Tiburon. Cette Troupe de fugitifs avoit mis à la voile, ſans aucune vûe bien éclaircie, & la Providence avoit dirigée leur route vers Saint-Sebaſtien, dont les Habitans étoient à la veille de mourir de faim. Le Gouverneur acheta toutes les proviſions du Vaiſſeau; & Talavera, qui n'avoit pas de meilleur parti à prendre, s'engagea ſous ſes ordres avec toute ſa Troupe.

Arrivée d'une Troupe de Caſtillans fugitifs, ſous la conduite de Talavera.

OJEDA ET NICUESA. 1510.

Mais on a déja vû qu'Ojeda n'étoit pas heureux dans les partages. La distribution qu'il fit de ses vivres, entre des gens affamés, fit quantité de Mécontens, dont il eut beaucoup de peine à calmer les plaintes. D'ailleurs il s'étoit flatté en vain que les Indiens respecteroient ses nouvelles forces, & lui laisseroient quelque repos. Ils n'en parurent pas moins acharnés à la perte des Espagnols. Dans toutes les sorties de la Garnison, ils s'étoient apperçus que le Général leur tuoit seul plus de monde que tous ses gens ensemble. L'espérance d'avoir bon marché du reste, s'ils pouvoient se défaire d'un Ennemi si terrible, leur fit mettre quatre de leurs meilleurs Archers en embuscade, avec ordre de ne tirer que sur lui. Ojeda sortit le premier du Fort; & dans l'ardeur qui le portoit toujours à donner l'exemple, il s'avança imprudemment vers un gros d'Indiens, qui feignoient de fuir pour l'attirer dans le piége. Les quatre Archers lui tirerent plusieurs coups, dont l'un lui perça la cuisse. Il retourna au Fort avec d'autant plus d'inquiétude pour sa vie, qu'il n'avoit jamais vû couler son sang, & que la fléche étoit empoisonnée. En effet, tous ses gens s'attendoient

Ojeda est blessé d'une fléche empoisonnée.

OJEDA ET NICUESSA 1510.

Remede extraordinaire que son courage lui fait employer.

à le voir mourir dans une espece de rage, comme il étoit arrivé à tous ceux qui avoient reçu quelque blessure. Mais son courage lui fit imaginer un remede, qui ne pouvoit tomber dans un autre esprit que le sien. Il fit rougir au feu deux plaques de cuivre, qu'il donna ordre à son Chirurgien de lui appliquer aux deux ouvertures de la playe. En vain le Chirurgien refusa d'obéir, dans la crainte d'avoir la mort de son Général à se reprocher. Ojeda jurant qu'il le feroit pendre, s'il tardoit à le satisfaire, il se rendit; & le Malade soutint cette cruelle opération avec une constance héroïque. Il avoit reconnu que le venin des fléches étoit froid au dernier degré. La chaleur du feu consuma toute l'humeur froide; mais elle causa une si violente inflammation dans la masse du sang, qu'il fallut employer un tonneau entier de vinaigre, à mouiller des linges pour le rafraîchir (79).

La famine le contraint d'aller chercher des vivres lui-même à l'Espagnole.

Sa guérison ne servit qu'à le replonger dans d'autres peines. On avoit déja vû la fin des vivres qu'il avoit achetés de Talavera. Enciso ne revenoit point. La crainte de nouvelles extrêmités,

(79) Le même, Liv. 8. Chap. 3. & 4.

qui paroiſſoient inévitables, porta tous les Caſtillans, non-ſeulement à demander leur départ, mais à faire des complots ſecrets pour ſe ſaiſir des deux Brigantins. Ojeda ne vit pas d'autre remede au déſordre, que l'offre d'aller lui-même à l'Iſle Eſpagnole, pour hâter le ſecours qu'il en attendoit, & d'ajouter que s'il ne paroiſſoit point dans l'eſpace de cinquante jours, ils ſeroient dégagés de l'obéiſſance qu'ils lui avoient jurée. Cette propoſition ayant ſatisfait les plus Mutins, il s'embarqua ſur le Navire Génois, après avoir nommé, pour commander dans ſon abſence, François Pizarre, qui ſe formoit, dans une ſi rude Ecole, à toutes les grandes entrepriſes auxquelles il étoit deſtiné par la Fortune.

Ses gens irrités l'enchaînent.

Auſſi-tôt que le Vaiſſeau fut en Mer, Ojeda ſe crut en droit d'agir en Maître; mais Talavera, qui ne lui avoit pas vendu ſon Bâtiment, & qui conſervoit le même Empire ſur ſon Equipage, commença par le mettre aux fers. C'étoit comme le ſort de ce brave Avanturier, de ne pas faire un Voyage ſans être enchaîné par ceux qui lui devoient de la ſoumiſſion. Mais ſa captivité dura peu. Talavera & tous ſes gens ſentirent le beſoin qu'ils avoient

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Il échoue sur la Côte de Cuba.

d'un tel Chef ; lorsqu'après avoir été fort maltraités, par la tempête, ils eurent échoué sur la Côte de Cuba, la nécessité de résister aux attaques des Insulaires, qui se présentoient sans cesse, lui fit déferer le Commandement (80).

Ce qu'il eut à souffrir dans cette Isle.

Dans un Pays qu'il ne connoissoit point, il ne vit pas d'autre ressource que de s'approcher de la Jamaïque, où il esperoit de pouvoir se rendre aisément, avec quelques Canots qu'il comptoit d'enlever aux Indiens. Il suivit les Côtes pendant l'espace de cent lieues, & le détail de ses peines est incroyable dans le récit des Historiens. Un Marais fort humide qu'il rencontra au bout de cette marche, & dont il se flatta de trouver bientôt la fin, n'avoit pas moins de trente lieues de longueur. Cependant, comme il s'y trouvoit engagé, sans aucune apparence de pouvoir pénétrer dans les terres, au milieu d'une multitude innombrable d'Ennemis, il continua cette route, sou-

(80) Dans le temps même qu'ils le tenoient Prisonnier, il les traitoit de lâches & de traîtres, il les défioit au combat, il leur proposoit de se battre tous, successivement ou deux à deux contre lui, il juroit qu'il les extermineroit tous. Pas un n'osoit lui répondre, ni même s'approcher de lui. *Ibidem.*

vent avec de l'eau jusqu'à la ceinture, manquant de vivres, n'ayant pour boire que l'eau bourbeuse où il marchoit, & trop heureux lorsqu'il pouvoit rencontrer quelques Mangles pour s'y percher pendant la nuit (81). Enfin, réduit à trente-cinq Hommes, de plus du double qu'il avoit en arrivant dans l'Isle, & si foible qu'il avoit peine à se traîner, il entra sur les Terres d'un Cacique, dans lequel il trouva quelques sentimens de pitié. Il obtint du temps & du secours, pour rétablir ses forces & pour satisfaire sa pitié. De-là, étant passé chez un autre Cacique, qui ne le reçut pas avec moins d'affection, & qui n'étoit éloigné que d'environ vingt lieues de la Jamaïque, il fit passer, dans cette Isle, un Castillan, nommé Pierre d'Ordas, pour aller demander du secours à Esquibel.

(81) Il portoit, dans sa besace, un Image de la Sainte Vierge, qu'il avoit reçue de l'Evêque de Badajos; & lorsqu'il rencontroit quelque Mangle, il la mettoit sur l'arbre, pour lui adresser ses prieres, exhortant ceux qui l'accompagnoient à demander son assistance. Il fit Vœu de poser cette Image dans la premiere Habitation qui se présenteroit; ce qu'il exécuta chez le Cacique qui le reçut. Les Indiens, persuadés qu'il devoit sa conservation à la Figure qu'ils lui voyoient respecter, éleverent une sorte de Temple où elle fut laissée, & célébrerent sa puissance par des chants & des Fêtes. *ibidem.*

Ojeda et Nicuessa. 1510.

Il passe heureusement à la Jamaïque, & delà à l'Espagnole.

Ordas présenta au Gouverneur de la Jamaïque une Lettre de son Général, qui le conjuroit de ne le pas abandonner dans son infortune. C'étoit une flatteuse occasion, pour Esquibel, de se vanger d'un Homme qui l'avoit menacé avec tant de hauteur : mais, se piquant de générosité, il se hâta d'armer une Caravelle, qu'il fit partir sous les ordes de Pamphile de Narvaez. Ce secours arriva heureusement à Cuba ; & Narvaez qui rendoit justice au mérite d'Ojeda, lui tendit la main avec autant de respect que d'amitié. Esquibel, assez généreux pour oublier qu'il avoit juré de lui couper la tête, le reçut dans sa Maison, & le fit servir comme s'il en eût été le Maître. Après quelques jours de repos, il le fit conduire à l'Isle Espagnole. Talavera n'eut pas la hardiesse de le suivre, dans un lieu, où il ne pouvoit éviter le châtiment de ses crimes ; mais, ayant demeuré trop long-tems à la Jamaïque, il n'y fut pas moins arrêté par l'ordre de l'Amiral ; & sur la nouvelle accusation d'avoir enlevé un Navire, il fut condamné au dernier (82) supplice.

Talavera est condamné à mort.

En arrivant à San-Domingo, Ojeda eut le chagrin d'apprendre qu'Enciso

(82) Herrera, Liv. 8. Chap. 5.

en étoit parti depuis long-temps, pour conduire à Saint-Sébaſtien un grand convoi d'Hommes & de vivres. Comme dans toute ſa route il n'en avoit appris aucune nouvelle, il ne douta point qu'il n'eût péri dans les flots, ou par les armes des Indiens; & loin de perdre courage, il ſe flatta que le ſecours de ſes Amis lui feroit bientôt réparer toutes ſes pertes. Mais il éprouva que l'amitié ne tient guere contre la mauvaiſe fortune. Tout le monde lui ayant tourné le dos, lorſqu'on le vit malheureux, il fut obligé d'abandonner ſon entrepriſe; & quelque temps après, il mourut ſi pauvre, qu'on ne lui trouva pas de quoi le faire enterrer (83). Dans le peu de ſéjour qu'il avoit fait à San-Domingo juſqu'à ſa mort, il avoit donné une nouvelle preuve de cette intrépidité, qui l'avoit rendu célébre pendant toute ſa vie. Il fut attaqué, la nuit, par pluſieurs perſonnes, qui croyoient avoir à lui reprocher la perte de leur bien, & qui avoient juré d'en tirer vangeance. Loin d'être effrayé du nombre, il

Mort d'Ojeda.

Son caractere.

(83) Il paroît, par le ſoin que l'Hiſtorien prend d'aſſurer ce qu'il raconte de ſa mort, qu'on en publia des récits fort romaneſques. Ojeda étoit né à Cuença. Il demanda d'être enterré à l'entrée de la porte du Couvent de Saint François.

Nicuessa. 1510.

se jetta au milieu d'eux, comme il avoit toujours fait dans les combats; & son épée seule, qu'il manioit avec une adresse surprenante, le délivra heureusement de tous ses Ennemis. Jamais personne, en effet, ne fut plus propre pour un coup de main, & pour l'exécution des grandes entreprises qui ne demandoient que du courage & de la fermeté. Jamais on n'eut le cœur plus haut, ni plus de mépris pour la Fortune. Mais il avoit besoin de la direction d'autrui; & dans tout ce qu'il tenta par ses propres vûes, on remarqua toujours que la conduite & le bonheur lui avoient également manqué.

Misere des Castillans qu'il avoit laissés à Saint-Sébastien

D'un autre côté, les Habitans de Saint-Sébastien, ayant vû expirer les cinquante jours, pendant lesquels ils avoient promis d'attendre leur Gouverneur, presserent Pizarre de leur faire quitter un Pays où il ne leur restoit aucune assurance de s'établir. Mais lorsqu'ils voulurent s'embarquer, les deux Brigantins, qu'ils avoient conservés, se trouverent trop petits pour contenir soixante Hommes, dont leur troupe étoit encore composée. Ils convinrent entr'eux d'attendre que la misere & les fléches des Indiens eussent diminué ce nombre; & ce qu'ils desiroient arriva

plutôt encore qu'ils ne l'avoient prévû. Alors, ils tuerent quatre Chevaux, qu'ils avoient épargnés dans les plus grandes extrêmités, parce que la ſeule vûe de ces Animaux épouvantoit les Indiens; & les ayant ſalés, pour leur unique proviſion, ils ſe partagerent ſur les deux Bâtimens. Pizarre monta l'un, & donna le commandement de l'autre à un Flamand, qui entendoit fort bien la Navigation. Mais ils n'étoient pas bien loin de la Côte, lorſqu'un furieux coup de Mer ouvrit le Brigantin du Flamand, & l'enſevelit dans les flots à la vûe de l'autre, ſans qu'il fût poſſible d'en ſauver un ſeul (84) Homme. Les vents ne ceſſant point d'être contraires, Pizarre ſe vit forcé de retourner au Continent, & tomba vers le Port qui avoit reçu le nom de Carthagene. En approchant du rivage, il découvrit en Mer un Navire & un Brigantin. C'étoit Enciſo, qui revenoit de l'Iſle Eſpagnole, avec cent cinquante Hommes d'élite, & toutes les proviſions néceſſaires pour l'Etabliſſement d'une Colonie. Comme il

François Pizarre les fait embarquer, & rencontre Enciſo.

(84) Ceux qui virent ce ſpectacle aſſurent qu'ils avoient apperçu un Poiſſon d'une monſtrueuſe grandeur, qui avoit briſé le timon du Brigantin avec ſa queue. On ne douta point que ce ne fût une Baleine. *Ibidem.*

NICUESSA. 1510.

croyoit encore Ojeda dans ſa Fortereſſe, il ne douta point, à la vûe de Pizarre & de ſa Troupe, qu'ils ne fuſſent des Transfuges, qui avoient abandonné leur Général; & Pizarre ne guérit ſes ſoupçons qu'en lui montrant par écrit la Commiſſion qu'il avoit reçue d'Ojeda. Mais ils n'en furent pas plus diſpoſés à s'accorder, lorſqu'Enciſo eut déclaré qu'en vertu de leurs conventions avec leur Gouverneur, ils devoient retourner tous & l'attendre à Saint-Sébaſtien. Cette propoſition les ayant fait frémir, ils le conjurerent avec les dernieres inſtances, de ne les pas reconduire dans un lieu, dont le ſeul nom devoit leur faire horreur, après ce qu'ils y avoient ſouffert; & s'il ne vouloit pas leur permettre de retourner à l'Iſle Eſpagnole, ils le prierent de conſentir du moins qu'ils allaſſent joindre Nicueſſa dans la Caſtille d'or. Enciſo ſe garda bien de permettre que cette Province fût peuplée aux dépens de la Nouvelle Andalouſie. Il employa heureuſement les promeſſes & l'autorité, pour les engager à le ſuivre; mais ils ne furent pas long-temps, ſans voir toutes leur craintes vérifiées. En entrant dans le Golfe d'Uraba, le Navire d'Enciſo toucha ſi rudement contre la Pointe orientale,

Ils retournent enſemble au Continent.

Son Vaiſſeau ſe briſe.

tale, qu'il fut brisé en un instant, & qu'on eut à peine le temps de sauver les Hommes, avec une fort petite partie des Provisions. Ainsi la Colonie se trouva réduite, en peu de jours, à vivre de bourgeons de Palmiers. Pour comble de disgrace, les Indiens avoient réduit en cendres la Forteresse & toutes ses Maisons. Un assez grand nombre de Porcs du Pays, qui descendirent des Montagnes, furent pendant quelques jours une ressource pour les Castillans; mais lorsqu'elle fut épuisée, il ne leur resta plus d'esperance que dans la guerre. Enciso partit, pour chercher des vivres, à la tête de cent Hommes bien armés. Il n'alla pas loin. Trois Indiens l'arrêterent avec autant de gloire pour eux, que de perte & d'humiliation pour les Espagnols. Ils eurent l'audace de venir à lui, l'arc bandé; & tirant leurs flêches, avec une vîtesse étonnante, ils eurent vuidé leur carquois avant que leurs Ennemis se furent reconnus. Enciso blessé, comme la plûpart de ses Soldats, n'eut pas même la satisfaction d'arrêter ces trois Braves, qui s'enfuirent comme le vent, après lui avoir ôté le pouvoir d'avancer (85). Son retour, dans

NICUESSA. 1510.

Nouvelles miseres des Castillans.

(85) *Ibidem.*

NICUESSA. 1510.

ce triſte état, fut le ſujet d'un nouveau déſeſpoir pour la Colonie. On ne parloit que d'abandonner cette fatale Contrée, lorſqu'un jeune Homme, du nombre de ceux qui étoient venus avec Enciſo, propoſa une ouverture qui rendit l'eſperance aux plus abbatus.

Comment ils ſont ſecourus. Origine de la fortune de Vaſco Nugnez de Balboa.

Il ſe nommoit *Vaſco Nugnez de Balboa* (86); & cette occaſion fut comme la premiere ſource du crédit & de la réputation, qui le conduiſirent dans la ſuite aux plus hauts degrés de la gloire & de la fortune. Quelques-uns prétendent qu'il avoit accompagné Ojeda dans ſon expédition: mais, outre qu'il paroît difficile qu'un Homme de ſon caractere fût demeuré ſi long-temps dans l'obſcurité, d'autres racontent, avec un détail qui donne plus de vrai-ſemblance à leur récit, qu'étant chargé de dettes, & pourſuivi par ſes Créanciers, il avoit trouvé le moyen de s'embarquer ſecrettement avec Enciſo, en ſe faiſant porter à Bord dans un tonneau; qu'il avoit attendu, pour ſe faire voir, que le Vaiſſeau fût aſſez loin en Mer, & qu'Enciſo, fort irrité de cette tromperie, l'avoit menacé de le dégrader dans la premiere Iſle déſerte, parce

Comment il part avec Enciſo.

(86) C'eſt à-dire, natif de *Balboa*. C'eſt ainſi qu'il faut expliquer la plûpart de ces noms Eſpagnols.

que, ſuivant les Loix que le Gouverneur de l'Eſpagnole avoit portées en faveur des Créanciers, il méritoit la mort; mais qu'audouci néanmoins par ſes ſoumiſſions, & par les inſtances de ceux qui avoient demandé grace pour lui, Enciſo s'étoit déterminé à lui pardonner (87). NICUESSA. 1510.

Service qu'il rend à ſes Compagnons.

Cet Avanturier, qui n'étoit d'ailleurs âgé que de trente-cinq ans, & qui joignoit, à une belle figure, beaucoup d'eſprit, de vigueur & d'intrépidité, voyant manquer le courage à tous ſes Compagnons, & cherchant à ſe diſtinguer par quelque ſervice important, leur dit que dans le Voyage qu'il avoit fait avec Baſtidas, il avoit pénétré juſqu'au fond du Golfe, & qu'il ſe ſouvenoit d'y avoir viſité, à l'Oueſt d'une belle & grande Riviere, une Bourgade abondante en vivres, dont les Habitans n'empoiſonnoient point leurs fléches. Ce récit fit renaître l'eſperance des Caſtillans. Ils ſe hâterent de paſſer le Golfe, dont la largeur n'eſt que de ſix lieues; & trouvant la Riviere telle que Nugnez l'avoit repréſentée, ils reconnurent que c'étoit celle du Darien. Mais, à leur

Il les conduit à la Riviere du Darien.

(87) Le même, Liv. 8. Chap. 5.

NICUESSA. 1510.

arrivée, ils apperçurent un corps d'environ cinq cens Indiens, qui s'étoient rassemblés au pied d'une Colline, & qui sembloient résolus de s'opposer à leur descente. Le témoignage de Nugnez, qui les avoit assurés que ces Barbares n'empoisonnoient pas leurs fléches, ne leur ôtoit pas un reste de défiance. Dans ce doute, ils s'engagerent par un Vœu solemnel à donner le nom de *Santa-Maria del* (88) *Antiqua* au premier Etablissement qu'ils fonderoient sur cette Côte. Enciso leur fit ensuite jurer qu'ils mourroient plutôt que de fuir ; après quoi il fit sonner la charge. Les Indiens soutinrent le premier choc ; mais s'étant bientôt ébranlés, ils prirent la fuite, après beaucoup de confusion. Les Castillans marcherent vers la Bourgade, qu'ils trouverent abandonnée, mais remplie de vivres. Ils parcoururent tout le Pays, sans rencontrer un seul Indien ; & le butin qu'ils enleverent, en bijoux d'or très pur, ne monta pas à moins de dix mille pesos (89).

Butin qu'ils y font en or.

Une si heureuse expédition, &

(88) C'étoit le nom d'une célébre Eglise de Séville. Ils y joignirent la promesse d'envoyer un d'entr'eux en Pélerinage à Séville, avec quelques offrandes, en or ou en argent, pour l'Image de la Sainte Vierge. *Ibid.* Ch. 6.

(89) *Ibidem.*

l'abondance où l'on ſe trouva tout d'un coup, acquirent une nouvelle conſidération à Vaſco Nugnez. Il propoſa d'accomplir le Vœu commun, & l'on jetta auſſi-tôt les fondemens d'une Ville, qui fut nommée *Sainte-Marie l'ancienne* du Darien, parce qu'elle fut placée ſur le bord de cette Riviere. Il y a beaucoup d'apparence qu'Enciſo ne fit pas réflexion qu'en tranſportant ſa Colonie ſur la Rive occidentale du Darien, il la tiroit de la nouvelle Andalouſie qui étoit ſéparée de la Caſtille d'or par ce Fleuve. Nugnez, après l'avoir adroitement engagé dans cette fauſſe démarche, eut ſoin de faire obſerver à ſes Partiſans que la Colonie n'étoit plus dans le Gouvernement d'Ojeda, & que par conſéquent Enciſo, qui tenoit ſon autorité de ce Gouverneur, n'avoit plus de droit au commandement. Ces inſinuations avoient déja remué les eſprits, lorſqu'Enciſo commit une autre faute, en défendant la traite de l'or aux Particuliers, ſous peine de mort. On le ſoupçonna de vouloir profiter ſeul d'un ſi riche commerce, & l'indignation porta tout le monde à lui déclarer, que n'étant plus dans la nouvelle Andalouſie, on ne reconnoiſſoit plus ſa

NICUESSA. 1510.

Nugnez Balboa ruine Enciſo.

NICUESSA. 1510.

Il s'empare du Gouvernement

Jurisdiction. Les Mécontens formerent ensuite une nouvelle sorte d'administration, dont la principale autorité fut confiée à Vasco Nugnez, avec deux autres Officiers, qui furent Jean Zamudio & François Valdivia. Cependant, comme ce changement ne fut pas universellement approuvé, il se forma trois Partis, dont la division faillit de ruiner la Colonie dans sa naissance. Les uns redemandoient Enciso, du moins jusqu'à ce que la Cour leur donnât un Gouverneur. D'autres vouloient qu'on fît appeller Nicuessa, & qu'on reconnût ses ordres, parce qu'on étoit dans son Gouvernement. Enfin les Amis de Nugnez soutenoient leur élection, & ne croyoient digne de leur commander que celui dont ils faisoient profession de tenir la vie.

Arrivée de Colmenares, & ses infortunes.

Pendant que la discorde augmentoit de jour en jour, on fut extrêmement surpris d'entendre, dans le Golfe, le bruit de quelques pieces d'artillerie, & toutes les factions se réunirent pour y répondre. Bientôt on apperçut deux Navires. Ils étoient commandés par Rodrigue Enriquez de Colmenares, qui portoit des Provisions & soixante Hommes à Nicuessa. Il avoit d'abord été jetté par le vent au Port de Sainte-

Marie, éloigné d'environ cinquante lieues de celui de Carthagene; & tandis qu'il y faisoit tranquillement de l'eau, un corps d'Indiens, qui étoient tombés sur ses gens avec leurs fléches empoisonnées, lui en avoit tué quarante-six, il en avoit perdu sept autres, qui s'étant dispersés dans leur fuite, n'avoient pû trouver le moyen de retourner à Bord. Le chagrin de son infortune & la nécessité de se radouber l'avoient conduit au côté oriental du Golfe, dans l'esperance d'y rencontrer Ojeda; mais n'y ayant trouvé que des raisons de le croire mort, lui & tous ses gens, il avoit pris la résolution de visiter toutes les parties du Golfe, en tirant par intervalle, & faisant allumer des feux, qui pouvoient servir à rassembler les malheureux Castillans, s'il en étoit resté quelques-uns sur cette Côte (90).

NICUESSA. 1510.

Son arrivée répandit une joie extrême dans la Colonie; mais bientôt elle y fit succéder de nouveaux troubles. Comme son inquiétude étoit fort vive pour Nicuessa, qui étoit son intime Ami, & dont il n'apprenoit aucune nouvelle, il prêta l'oreille aux desirs de

Il prend parti pour Nicuessa.

(90) Le même, Liv. 8. Chap. 7.

NICUESSA. 1510.

ceux qui le demandoient pour Gouverneur ; & se les étant attachés par la facilité qu'il eut à leur donner des vivres, il continua d'employer la même adresse pour faire entrer les deux autres Factions dans les intérêts de son Ami. Il leur représenta, d'ailleurs, l'avantage qui reviendroit à la Colonie de joindre ses forces à celles de Nicuessa, qu'il supposoit heureusement établi ; & ce motif fit tant d'impression sur ceux qui paroissoient encore incertains, qu'ils s'accorderent tous à le charger de cette Commission.

Avanture de Nicuessa.

On se rappelle, sans doute, que Nicuessa étoit parti de l'Espagnole vers la fin de l'année précédente, avec cinq Bâtimens de différentes grandeurs, & chargés de toutes les provisions qui convenoient à son entreprise. Une tempête les avoit presqu'aussi-tôt dispersés. Lope d'Olano, son Lieutenant, l'avoit quitté pendant la nuit, sous prêtexte qu'il lui étoit impossible de tenir la Mer ; & s'étant joint au gros de l'Escadre qui étoit entrée dans le Chagre, il s'en étoit fait reconnoître le Chef, dans la fausse supposition que la Caravelle du Commandant avoit été submergée. Mais n'ayant pû se garantir de la misere, qui fit périr quantité

de ſes gens, il avoit formé le deſſein de retourner à l'Eſpagnole. NICUESSA. 1510.

Nicueſſa, jetté ſeul ſur une Côte inconnue, y perdit, en effet, ſa Caravelle, & ſe vit forcé de chercher par terre le Veragua, qui étoit le rendez-vous général. Dans cette marche, un très grand nombre d'Eſpagnols périrent de miſere, ou par les mains des Sauvages. D'autres abandonnerent leur Chef, ſans ſuivre de route certaine, & ſouffrirent tous les tourmens de la faim, de la ſoif & de la chaleur. Enfin quatre Matelots arriverent, dans une Chaloupe, à l'entrée de la Riviere de Belem, où ils rencontrerent Olano, qui avoit differé juſqu'alors à mettre à la voile, & lui donnerent avis que Nicueſſa venoit par terre le long du rivage. Olano crut l'occaſion favorable pour rentrer en grace. Il lui envoya ſur le champ quelques proviſions dans un Brigantin. On n'alla pas loin ſans le recontrer. Mais avec quelque joie qu'il dût recevoir un ſecours auquel il devoit la vie, il demeura long-temps ferme dans la réſolution qu'il avoit priſe de punir du dernier ſupplice la trahiſon de ſon Lieutenant, qui lui avoit déja coûté environ quatre cens Hommes, & qui l'avoit réduit lui-

Il trouve Olano, & ne lui pardonne qu'à demi.

NICUESSA. 1510.

même aux dernieres extrêmités. Cependant il lui fit grace de la vie, à la priere de ses gens, qui se jetterent tous à ses pieds pour le fléchir; mais il le retint Prisonnier, dans la résolution de le renvoyer en Espagne.

Extrêmité des Castillans, qui leur fait manger un Cadavre

Les Castillans tirerent peu de fruit de leur réunion. Ils retomberent bientôt dans tous les maux dont ils s'étoient crus délivrés, & la faim devint le plus pressant. Nicuessa leur permit de se répandre dans le Pays, & d'employer la violence pour forcer les Indiens à leur fournir des vivres. Mais ces Barbares, qui étoient bien armés, se défendirent avec beaucoup de vigueur. Leur résistance ayant ôté toute ressource à leurs Ennemis, on vit produire au désespoir un effet qui étoit peut-être sans exemple. Trente Castillans, ayant un jour trouvé le corps d'un Indien, tué dans quelque rencontre, & touchant presque à la pourriture, le mangerent avidement, & moururent tous de cet horrible festin (91). Enfin Nicuessa, désesperant de pouvoir s'établir au milieu d'un Peuple si féroce, laissa une partie de ses gens dans la Riviere de Belem, sous les ordres

(91) Le même, Liv. 8. Chap. 2.

NICUESSA. 1510.

d'Alfonſe Nugnez ; & conduit par un Matelot, qui avoit été du dernier Voyage de Chriſtophe Colomb, il ſe rendit avec les autres à Porto-Bello. Il y trouva le rivage couvert d'une multitude infinie d'Indiens, armés de zagaies, qui lui tuerent vingt Hommes. Ce cruel accueil le mit dans la néceſſité d'avancer ſix ou ſept lieues plus loin, juſqu'au Port qui avoit reçu de Colomb le nom de *Baſtimentos*. Il y jetta l'ancre, en diſant dans ſa langue : *Arrêtons-nous ici, au nom* (92) *de Dieu ;* & le trouvant commode pour s'y établir, il y jetta auſſi-tôt les fondemens de la fameuſe Ville, que cette circonſtance a fait nommer *Nombre de Dios*.

Nicueſſa paſſe à Porto Bello, & de-là plus loin.

Origine du nom de Nombre de Dios.

Les Indiens ne s'oppoſerent pas au travail ; mais le Pays n'offroit point d'alimens. Auſſi la famine y redevint-elle extrême ; & les maladies, qui s'y joignirent bientôt, enleverent les trois quarts de la nouvelle Colonie. Les autres étoient ſi foibles, qu'ils ne pouvoient ſoutenir leurs armes. Il falloit néanmoins preſſer l'ouvrage, pour ſe mettre en ſûreté contre les Sauvages, dont on craignoit à tous momens d'être attaqué. Le Général s'empreſſa de don-

Nouvelles peines de Nicueſſ

(92) *Paremos aqui, en el Nombre de Dios.* Ibidem.

NICUESSA. 1510.

ner l'exemple. Mais quoiqu'il n'épargnât personne, il ne put éviter les murmures & les malédictions de ses gens, à qui le désespoir avoit ôté le courage & la raison. Ceux qui étoient restés sur le bord du Belem n'étoient pas moins à plaindre. La faim les porta jusqu'à manger des Animaux venimeux, dont la plûpart furent empoisonnés; & Nicuessa n'en eût pas revû un seul, s'il ne se fût hâté d'en faire amener le reste. Ensuite, il fit partir une Caravelle, pour aller demander du secours à l'Isle Espagnole. Les efforts qu'il fit dans l'intervalle, pour se lier avec les Indiens, & pour en obtenir des vivres, n'adoucirent point la férocité de ces Barbares. On entreprit de leur enlever ce qu'ils refusoient. Mais ils firent une si furieuse défense, qu'ils forcerent toujours les Castillans de se retirer avec perte.

En quel état Colmenares le trouve.

Telle étoit la situation de Nicuessa, lorsqu'il vit arriver Colmenares, avec des propositions qui pouvoient le dédommager de ses pertes, s'il eût été capable d'en profiter : mais ses malheurs l'avoient aigri, jusqu'à troubler un peu sa raison; & ce qui devoit le conduire à la fortune, ne servit qu'à précipiter sa ruine. Colmenares, qui

lui portoit une ſincere affection, l'ayant trouvé avec ſoixante Hommes, tous dans le plus déplorable état du monde, nus pieds, maigres, décharnés, leurs habits en lambeaux, fut quelque temps ſans pouvoir s'expliquer autrement que par ſes larmes (93). Il lui apprit enſuite le ſujet de ſon Voyage, qui fut écouté avec des tranſports de joie. Mais quelle fut la ſurpriſe de ce généreux Ami, lorſqu'après lui avoir fait une vive peinture des richeſſes qu'on avoit trouvées ſur les bords du Darien, il l'entendit répondre, devant tous ceux qui venoient le reconnoître pour leur Chef, que cette nouvelle Ville ayant été bâtie ſur ſon terrain, ſes Fondateurs méritoient d'être punis, & qu'auſſi tôt qu'il y ſeroit arrivé il feroit ſentir ſa colère aux Coupables? Un langage ſi déplacé fit une égale impreſſion ſur tout le monde. Mais, par une ſeconde imprudence, qui mit le comble à la premiere, Nicueſſa fit partir avant lui une Caravelle pour le Darien, tandis que dans l'eſpérance apparemment de trouver de l'or, il employa pluſieurs jours à viſiter quelques Iſles voiſines. Ses Députés porterent la

Imprudence qui devient la cauſe de ſa perte.

(93) *Ibidem.* Chap. 7.

NICUESSA. 1510.

nouvelle de ſes diſpoſitions, avec celle de ſon départ. Lorſqu'il parut à la vûe du Port, Vaſco Nugnez ſe préſenta ſur le rivage, & lui fit crier qu'il étoit le maître de retourner à Nombre de Dios, mais qu'on étoit réſolu de ne le pas laiſſer deſcendre dans la Province du Darien.

On refuſe de le recevoir dans la Colonie du Darien.

Une déclaration ſi peu attendue le jetta dans un étonnement qui lui ôta d'abord la force de répondre. Après avoir rappellé ſes eſprits, il repréſenta aux Caſtillans, qui s'oppoſoient à ſa deſcente, qu'il étoit venu ſur leur invitation, & qu'il ne penſoit qu'à ſe rendre utile à la Colonie par un ſage Gouvernement. Il demanda du moins la liberté de deſcendre & celle de s'expliquer. Il s'abbaiſſa juſqu'à proteſter, que s'ils ne le jugeoient pas digne du Commandement après l'avoir entendu, il conſentoit à ſe voir traité comme ils le jugeroient à propos. On ne répondit, à ce diſcours, que par des railleries & des menaces. Comme il étoit fort tard, il prit le parti de jetter l'ancre, & de paſſer la nuit dans ſa Caravelle. Lorſque le jour parut, on lui fit dire qu'il pouvoit débarquer: mais au moment qu'il toucha la terre, il s'apperçut qu'on cherchoit à ſe ſaiſir

Ses humiliations.

de sa personne ; & c'étoit en effet le dessein de ses Ennemis. Il eut assez de legereté pour leur échapper par la fuite ; d'autant plus que Vasco Nugnez empêcha qu'il ne fût poursuivi. La crainte de tomber entre les mains des Sauvages le fit sortir d'un Bois, où il s'étoit rétiré ; & s'étant rapproché de la Colonie, il fit dire aux Habitans que s'ils ne vouloient pas le recevoir en qualité de Gouverneur, il demandoit d'être reçu du moins comme leur Compagnon, ou d'être enchaîné s'ils le desiroient ; & qu'il aimoit mieux mourir près d'eux, dans les fers, que de retourner à Nombre de Dios pour y périr par des fléches empoisonnées. Cette proposition ne servit qu'à lui attirer du mépris, & de nouvelles injures. Cependant Nugnez, qui regrettoit de s'être opposé à sa réception entreprit de faire revenir les esprits en sa faveur. Il fit même punir ceux qui l'avoient outragé ; & lui conseillant de rentrer dans sa Caravelle, il lui recommanda de n'en point sortir, s'il ne le voyoit lui-même au nombre de ceux qui pourroient l'inviter à descendre. De quelque source que fut parti ce conseil, le dernier malheur de Nicuessa vint de ne l'avoir pas suivi. Trois

NICUESSA. 1510.

Il eſt trahi par trois Caſtillans

Caſtillans de la Colonie (94), feignant de la chaleur pour ſes intérêts, ſe rendirent à ſon Bord, rejetterent ce qui s'étoit paſſé ſur l'emportement de quelques Mutins, & l'aſſurerent que tous les honnêtes gens le ſouhaitoient pour Gouverneur. Il donna dans le piége, malgré l'avis de Nugnez. Ces trois Traîtres, auxquels il ne fit pas difficulté de ſe fier, l'ayant livré à ſes Ennemis, il fut embarqué, peu de jours après, ſur un méchant Brigantin, avec dix-ſept Hommes, qui s'attacherent volontairement à ſa fortune. En vain prit-il le Ciel à témoin de cette cruauté, & cita-t-il ſes Ennemis au Jugement de Dieu & des Hommes. On lui reprocha d'avoir fait périr une infinité de Caſtillans, par ſon ambition ou ſa mauvaiſe conduite; & les plus moderés furent ceux qui lui conſeillerent ironiquement d'aller rendre compte, en Eſpagne, des ſervices qu'il avoit rendus à la Nation. Il mit à la voile, ſans qu'on ait jamais ſu dans quel lieu du Monde ſa mauvaiſe fortune l'avoit conduit (95).

Comment il eſt chaſſé de la Colonie, & ſon malheureux ſort.

(94) Ils ſe nommoient Barientos, Albitez & Veginez.

(95) Quelques Ecrivains ont rapporté qu'il étoit arrivé à l'Iſle de Cuba, qu'il y avoit été tué par les Inſulaires, & que pendant la conquête de cette Iſle, on avoit trouvé cette

DE'COUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA. 1510.

Découvertes qui conduisirent à celles du Perou, sous NUGNEZ BALBOA.

Autorité de Balboa dans la Colonie du Darien.

APRÈS son départ, Vasco Nugnez Balboa se mit sans peine en possession de l'autorité. On trouve du moins qu'Enciso ayant osé se l'attribuer à la faveur d'un nouveau Parti, il le fit arrêter ; & qu'après lui avoir reproché de vouloir usurper une place, dont les Provisions devoient venir du Roi seul, il ne lui rendit la liberté, à la priere des principaux Habitans de la Colonie, qu'à condition qu'il s'embarqueroit sur le prémier Vaisseau qu'on feroit partir pour la Castille, ou l'Isle Espagnole. Ensuite, pensant à se procurer des secours d'Hommes & de munitions, il fit nommer, pour cette Commission, Valdivia, son Collégue & son Ami, qui devoit presser l'A-

Il envoye des Députés à l'Espagnole & en Castille.

inscription sur un arbre : *Ici finit le malheureux Nicuessa.* Mais Herrera déclare, sur le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, qui étoient alors dans la même Isle, que ce récit est absolument fabuleux : ce qu'on croit certain, dit-il, c'est que son Vaisseau qui étoit en très mauvais état fut englouti par les flots ; & que si quelqu'un de l'Equipage se sauva sur la Côte, il y mourut de faim & de soif. *Ibidem*, Chapitre 8.

DE'COUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELEBES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA. 1510.

miral au nom de tous les Caſtillans de la nouvelle Fondation. D'un autre côté, il leur repréſenta qu'il convenoit d'informer la Cour de leur ſituation dans la Province du Darien, & des richeſſes qu'ils ſe promettoient d'y découvrir; ſur quoi Zamudio, ſon autre Collégue, ſe laiſſa perſuader de paſſer lui-même en Caſtille. On attribue ici deux vûes à Nugnez; la premiere, de ſe conſerver toute l'autorité; & la ſeconde, d'avoir à la Cour un Homme qui eût le même intérêt que lui à prévenir le Roi & ſes Miniſtres ſur ce qui étoit arrivé d'irrégulier dans le nouvel Etabliſſement. Cependant, comme Enciſo n'étoit pas moins réſolu de porter ſes plaintes au Tribunal du Roi, & qu'il ſe diſpoſoit à partir ſur le Bâtiment qui devoit conduire Valdivia & Zamudio à l'Iſle Eſpagnole, Nugnez, appréhendant les ſuites de ce Voyage, entreprit d'arrêter ſon Ennemi par des offres de réconciliation; mais après avoir reconnu qu'il n'étoit pas capable de prendre le change, il ſe réduiſit à charger ſes deux Envoyés de riches préſens en or, pour les principaux Miniſtres d'Eſpagne.

Les négociations, dans l'Iſle Eſpa-

gnole, eurent tout le ſuccès qu'il s'en étoit promis. Valdivia revint, non-ſeulement avec des Proviſions & des Hommes, mais avec des Lettres de l'Amiral, qui promettoient de plus puiſſans ſecours à la Colonie. Dans l'intervalle, il étoit arrivé de nouveaux événemens, qui avoient beaucoup relevé les eſperances de Nugnez, & dont il ſe hâta de donner avis à l'Amiral par le même Député. Il s'étoit mis à la tête de cent cinquante Hommes, avec leſquels il avoit fait des courſes dans tout le Pays, juſqu'à Nombre de Dios, répandant la terreur de ſon nom parmi les Indiens, & n'accordant ſon amitié qu'à ceux qui la recherchoient au prix de l'or. Cette expédition lui avoit fait raſſembler tant de richeſſes, que le quint du Roi, dont Valdivia fut chargé, pour le remettre au Tréſor Royal de San-Domingo, montoit à 1500 peſos, c'eſt-à-dire, à 300 marcs d'or.

DÉCOUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA. 1510.

Ses courſes dans le Continent.

La fortune l'avoit traité encore avec plus de faveur, en lui donnant les premiers indices de la plus grande & la plus heureuſe de toutes les découvertes de l'Eſpagne. Un jour que le Fils d'un Cacique, nommé *Comagre*, Allié de la Colonie, lui avoit pré-

Premieres indices qu'il a du Perou.

DE'COUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA. 1510.

ſenté beaucoup d'or, il s'éleva, pour la répartition, une querelle fort vive entre les Caſtillans. Le jeune Indien, étonné de cette furieuſe paſſion pour un métal dont il ne faiſoit pas le même cas, s'approcha de la balance, la ſecoua d'un air d'indignation, & renverſa tout l'or qu'il avoit apporté. Enſuite, ſe tournant vers les Caſtillans, auxquels il reprocha de ſe quereller pour une bagatelle, il leur dit, que puiſque c'étoit apparemment ce métal, qui leur avoit fait abandonner leur Patrie, qui leur faiſoit eſſuyer tant de fatigues, courir tant de dangers, & troubler tant de Peuples qui avoient toujours vécu dans une paix profonde, il vouloit leur faire connoître un Pays, dans lequel ils trouveroient de quoi remplir tous leurs deſirs; mais que pour y pénétrer, ils avoient beſoin de forces plus nombreuſes, parce qu'ils y auroient à combattre de puiſſans Rois, & des Nations guerrieres. On lui demanda de quel côté étoit le Pays, qui renfermoit de ſi beaux préſens du Ciel. Il répondit que du ſien il y avoit ſix Soleils, c'eſt-à-dire, ſix journées de marche, en tirant au Midi, qu'il montroit du doigt; qu'on trouveroit d'abord un Cacique d'une

Récit d'un jeune Indien.

extrême richesse, & plus loin, une grande Mer, sur laquelle on voyoit des Vaisseaux un peu moins grands que ceux des Espagnols, mais équipés de voiles & de rames; & qu'au de-là de cette Mer, on arriveroit dans un Royaume où l'or étoit si commun, que les Habitans mangeoient & buvoient dans de grandes vases de ce métal, & le faisoient servir aux mêmes usages qu'il voyoit faire aux Castillans de ce qu'ils nommoient du Fer. Enfin le jeune Calcique s'offrit pour leur servir de Guide, avec une partie des Sujets de son Pere (96). Un avis de cette importance pour tous les Habitans de la Colonie leur fit pardonner à l'Indien sa hardiesse & ses reproches. Nugnez, en faisant partir Valdivia pour l'Espagnole, le chargea particuliérement de communiquer, à l'Amiral, une nouvelle si capable de lui faire hâter les secours qu'il avoit promis. Mais le malheur de l'Envoyé retarda, pendant plusieurs années, l'honneur & l'utilité que Nugnez en devoit tirer. Ce ne fut qu'en 1519 qu'on apprit, par hasard, que Valdivia, ayant été jetté par un naufrage dans de

DE'COUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU.
NUGNEZ BALBOA.
1510.

(96) Herrera, Liv. 9. Chap. 2.

DE'COUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU.
NUGNEZ BALBOA.
1510.
Funeste fin de Valdivia.

petites Isles nommées les *Caymans*, au Nord-Ouest de la Jamaïque, & voulant passer à la Terre-ferme, du côté de l'Yucatan, étoit tombé entre les mains d'un Cacique, qui le sacrifia aux Idoles du Pays, & qui fit un festin de sa chair. Mais la suite de ce récit appartient à d'autres temps (97).

Progrès des Castillans dans les Isles de la Jamaïque, l'Espagnole & Cuba.

1511.
Progrès des Castillans dans la Jamaïque.

ON a dû juger, par le pouvoir où Jean d'Esquibel s'étoit trouvé de secourir Ojeda, dans la Jamaïque, que la conquête de cette Isle, lui avoit peu coûté, & qu'il s'y étoit heureusement établi. Après quelque résistance, les Insulaires s'étoient retirés dans les Montagnes ; mais la perte de leurs Chefs avoit servi si facilement à les assujettir, qu'ils s'étoient livrés au service des Vainqueurs, pour les nourrir par le travail de l'Agriculture, & pour les vêtir de leurs ouvrages de coton. Quoiqu'ils ne fussent pas riches en or, leur coton, qui étoit également célébre par son abondance & sa bonté,

(79) Herrera, Liv. 8. Chap. 7 & précédens ; & Liv. 9. Chap. 2 & 3.

leur attiroit des Marchands de toutes les Isles voisines. Ils en fabriquoient de grandes piéces d'étoffes, qui servoient à toutes sortes d'usages ; & les Castillans, pour lesquels ils travailloient, en faisoient un Commerce avantageux. L'heureuse multiplication des Bestiaux leur assuroit un autre fond de richesses, auquel ils joignirent bientôt des cannes de Sucre, & même des Vignes, dont ils firent de très bon Vin clairet. Aussi formerent-ils, en peu de temps, deux belles Villes, ou Bourgades, sous les noms de *Seville* & d'*Oristan* (98).

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES 1511.

Tandis qu'on poussoit les Découvertes & les Etablissemens, avec cette variété de succès, l'Isle Espagnole vit la consommation d'une affaire que la Reine Isabelle avoit eue fort à cœur, mais que divers contre-temps avoient retardée. Cette Princesse, persuadée par les fausses représentations de ses Officiers, que le Christianisme faisoit de grands progrès dans l'Isle, avoit prié Jules II, qui occupoit alors le Trône Pontifical, d'en ériger quelques Villes en Evêchés. Elle avoit demandé d'abord un Archevêque pour la Pro-

Etablissemens ecclésiastiques dans l'Isle Espagnole.

(98) Le même, Liv. 7. Chap. 13.

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES 1511.

vince de Xaragua, avec deux Suffragans, dont les Siéges devoient être Larez de Cuhaba & la Conception de la Vega. Jules y avoit consenti ; & la Reine avoit nommé trois Sujets d'un mérite distingué (99). Mais quelques obstacles avoient fait différer l'expédition des Bulles. Isabelle étoit morte ; & les deux premiers des trois lieux qu'elle avoit proposés ne tenoient plus le même rang dans la Colonie. Ferdinand, pressé par les dernieres volontés d'une Epouse à laquelle il devoit toute sa gloire, reprit ce dessein avec chaleur, & proposa un nouvel arrangement, qui fut approuvé du Saint Siége. Il consistoit à supprimer la Métropole de Xaragua, pour ériger San-Domingo, la Conception & Saint Jean de Portoric en Evêchés suffragans de Séville. La même nomination fut confirmée en faveur des trois mêmes Sujets ; c'est-à-dire, que Deza fut élevé sur le Siége de la Conception ; Padilla sur celui de San-Domingo, & Mansa sur celui de Saint Jean. Les Prémices & les Dixmes de tous les biens de la terre, à

(99) Le Docteur Pierre de Deza, Dominiquain, & Neveu de l'Archevêque de Séville ; le Pere Garcias de Padilla, Francifcain ; & le Licencié Alfonse Mansa, Chanoine de Salamanque. *Ibid.* Liv. 8. Chap. 10.

l'exception

l'exception des Métaux, des Perles & des Pierres précieuses, la Jurisdiction spirituelle & temporelle, enfin les mêmes droits dont jouissoient les Evêques de Castille, furent attribuées par le Pape aux trois nouveaux Siéges. Mais, en agréant cette disposition, le Roi fit avec les trois Evêques un Concordat, dont les principales conditions portoient qu'ils seroient engagés, pour eux & pour leurs Successeurs, à distribuer les Dixmes au Clergé, aux Hôpitaux & aux Fabriques, & que les Bénéfices & les Dignités seroient à la nomination du Souverain (1).

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES 1511.

A quelles conditions on y forme des Siéges Episcopaux.

Dans cet intervalle, il s'éleva aux Indes un différend fort singulier dans son origine, & plus remarquable encore par ses suites. L'Isle Espagnole

Célebre différend entre les Dominiquains & les Officiers Castillans sur le traitement qu'on faisoit aux Indiens.

(1) *Ibidem.* Une autre condition étoit, » que » les Evêques, en vertu » de la Bulle de Jules II, » réglassent la maniere » de porter la Couronne » & l'Habit Ecclésiasti- » que; que la Couronne » de la premiere Tonsure » fût de la grandeur d'une » Réale de Castille; les » cheveux deux doigts » au-dessous de l'oreille, » & un peu plus bas par » derriere; que le vête- » ment de dessus fût une » Robbe ou Soutanne, » fermée ou ouverte, » mais si longue qu'elle » allât jusqu'aux talons, » & qu'elle ne fût ni » rouge ni verte, ni d'au- » tre couleur indécente; » qu'on ne reçût aux » Ordres que ceux qui » entendoient & parloient » bien la Langue Latine, » & qu'on n'y reçût pas » plus d'un Fils du même » Pere, afin que personne » ne crût qu'on voulût » prendre tous les En- » fans pour être Prêtres. *Ibidem.*

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

continuant de perdre ses Habitans naturels, sans que les Ordonnances du Roi fussent capables de réprimer la tyrannie des Castillans, l'intérêt de l'humanité & de la Religion porta les Dominiquains, qui s'y étoient établis, à s'armer de toute la vigueur Apostolique, pour arrêter cette scandaleuse cruauté (2). Un de leurs Prédicateurs, nommé *Antoine Montesino*, qui s'étoit fait une grande réputation d'éloquence & de sainteté, mais à qui l'Historien reproche un caractere trop ardent, prit un jour solemnel pour monter en Chaire à San-Domingo, devant l'Amiral & tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées dans la Colonie, & déclama vivement contre

(2) L'Histoire reprend son récit de plus loin. » Un Castillan, dit-il, » nommé *Jean Garces*, » ayant poignardé sa » femme pour l'avoir » trouvée en adultere, » s'étoit mis à couvert de » la Justice dans les Mon- » tagnes, où il avoit passé » quatre ans. Mais l'ennui » de cette solitude le fit » recourir aux Domini- » quains, qui le reçurent » en qualité de Frere Lay. » Il apprit à ces Religieux » comment on s'y étoit » pris, avant leur arri- » vée, pour convertir les » Indiens, & comment il » croyoit qu'ils devoient » être gouvernés. L'Isle » étant si grande, qu'il » étoit impossible d'en- » voyer partout des Mis- » sionnaires, Montesino » fut chargé d'apprendre » aux Castillans de la » Colonie la maniere dont » ils pouvoient se rendre » utiles au Service de » Dieu; & ce fut l'oc- » casion qu'il prit pour » se livrer à son zéle. *Ibidem*, Chap. 11.

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

Prédications du Pere Montesino, qui blessent le Gouvernement.

l'injustice & la barbarie avec laquelle il voyoit traiter les Indiens. Cet emportement de zéle, qui touchoit les Castillans du côté le plus sensible, excita beaucoup de murmures. Les Officiers Royaux presserent l'Amiral de réprimander un Indiscret, qu'ils accusoient d'avoir manqué de respect pour le Roi. Ils reçurent ordre de se rendre au Couvent, pour s'expliquer d'abord avec le Supérieur. Mais leur surprise fut extrême, lorsque ce Religieux, qui se nommoit le Pere de *Cordoue*, leur déclara que le Pere de Montesino n'avoit rien dit à quoi son devoir ne l'eût obligé, & qui ne dût être approuvé de tous ceux qui respectoient Dieu & le Roi. Les Officiers, dans le premier mouvement de leur indignation, déclarerent à leur tour que le Prédicateur se rétracteroit en Chaire, ou que les Dominiquains seroient chassés de l'Isle. Cependant, après quelques explications plus moderées, on convint que le Pere Montesino prêcheroit du moins dans un autre style, & qu'il satisferoit ceux qui se croyoient offensés. Le concours fut extraordinaire à l'Eglise. Mais, loin de prendre un autre (3) langage,

(3) L'Historien de Saint-Domingue entre dans un

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

le Prédicateur soutint avec fermeté celui qu'il avoit tenu la premiere fois, en protestant qu'il s'y croyoit également obligé par l'intérêt de l'Etat & de la Religion. Les Officiers, plus indignés de cette audace que de la premiere, prirent le parti d'en écrire au Roi, & chargerent de leurs plaintes *Alfonse* d'*Espinar*, Religieux Franciscain, Homme de vertu, mais d'une capacité médiocre. D'un autre côté,

Les Franciscains prennent parti contre les Dominiquains

fort beau détail, mais sans nous apprendre d'où il le tire : » Le Prédicateur » parut, dit il, & commença par dire que si » l'ardeur de son zéle, » dans la cause du monde » la plus juste, l'avoit » empêché de mesurer » assez ses expressions, » il prioit ceux qui s'en » étoient crus blessés, de » lui pardonner ; qu'il » savoit le respect qui » étoit dû aux dépositaires » de l'autorité du Prince ; » mais qu'on se trompoit » fort si l'on prétendoit » lui faire un crime de » s'être élevé contre les » Départemens des Indiens. Il dit sur cela » des choses encore plus » fortes que la premiere » fois ; car, après être » entré dans un détail » extrêmement pathétique » des abus communs, il » demanda quel droit, » des gens qui étoient » sortis d'Espagne, parce » qu'ils y manquoient de » pain, avoient de s'engraisser de la substance » d'un Peuple, né aussi » libre qu'eux ? Sur quoi » fondés, ils disposoient » de la vie de ces Malheureux, comme d'un » bien qui leur fût propre ? Qui avoit pû les » autoriser à exercer sur » eux un empire tyrannique ? S'il n'étoit pas » tems de mettre des » bornes à une cupidité » qui enfantoit tant de » crimes, & si l'on vouloit lui sacrifier encore » quinze à vingt mille » Indiens, qui restoient à » peine de plus d'un million d'ames qu'on avoit » trouvé dans l'Isle Espagnole en y abordant. Liv. 5. p. 111 & 112.

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

les Dominiquains voyant l'Ordre de Saint François déclaré contr'eux, & soutenu de plusieurs personnes puissantes, firent partir le Pere de Montesino, pour plaider sa propre Cause auprès du Roi. Il trouva la Cour fort prévenue contre lui. Mais, quelque répugnance qu'il eût à s'y présenter, après avoir hésité deux ou trois fois, dit l'Historien, son zéle lui fit traverser la garde du Palais, & le conduisit jusqu'aux pieds du Roi. Il en fut reçu avec bonté. Comme il étoit fort éloquent, il n'eut pas de peine à faire comprendre à ce Prince qu'on lui avoit déguisé la vérité. Cependant il n'en pût obtenir que des ordres pour l'assemblée d'un Conseil extraordinaire, où cette grande affaire fut plaidée de part & d'autre avec beaucoup de chaleur (4).

Montesino va plaider sa Cause à la Cour d'Espagne.

(4) Ce Conseil étoit composé de l'Evêque de Valencia, qui étoit comme Président, parce que jusqu'alors il n'y avoit pas de Conseil particulier pour les Indes; de Fernand de *Vega*, Seigneur de Grajal, homme d'une prudence distinguée; du Licencié Louis de *Zapara*, que sa faveur auprès de Ferdinand faisoit nommer le p'tit Roi; du Licencié *Moxica*; du Licencié *Santiago*; du Docteur *Palacios Rubios*, & du Licencié *Saffa*. Les Théologiens étoient Thomas *Duran* & Pierre de *Covarrubias*, Dominiquains; le Licencié *Grégoire*, Prédicateur du Roi; Matthieu de *Paz*, Dominiquain, & Professeur de Salamanque; & d'*Es-*

PROGRÈ'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES.

Raiſons en faveur des Indiens.

Ceux qui parlerent en faveur des Indiens repréſenterent que tous les Hommes ſont nés libres, & qu'on n'avoit aucun droit d'attenter à la liberté d'une Nation, dont on n'avoit reçu aucun tort. Les autres répondirent que les Indiens devoient être regardés comme des Enfans, qui avoient à cinquante ans l'eſprit moins avancé que les Européens ne l'ont ordinairement à dix, incapables par conſéquent de ſe conduire & de concevoir les vérités les plus ſimples; ſi peu ſenſibles à la miſere naturelle de leur condition, que malgré le ſoin qu'on prenoit de les vêtir, ils n'étoient pas plutôt éloignés des yeux de leurs Maîtres, qu'ils déchiroient leurs habits en piéces, pour courir nus dans les Montagnes, où ils s'abandonnoient ſans honte à toutes ſortes d'infamies; que l'oiſiveté paroiſſoit leur ſouverain bien, & que la ſeule néceſſité du travail pouvoit les tenir dans la ſoumiſſion: enfin, qu'ils étoient d'autant moins capables de faire un bon uſage de la liberté, qu'aux

pinar, Député des Officiers de l'Iſle Eſpagnole. Ce fut à Burgos, que ſe tint l'Aſſemblée; & l'Iſle Eſpagnole y avoit d'autres Agens, pour demander que les Inſulaires fuſſent donnés à perpetuité, ou du moins pour trois vies. Herrera, Liv. 8. Chap. 12.

défauts & à l'incapacité des Enfans, ils joignoient les vices des Hommes les plus corrompus.

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

Ces accusations n'étoient pas sans fondement ; mais elles étoient fort exagerées, & Montesino s'attacha particuliérement à le faire sentir. Il y réussit avec tant de force, que le Roi, également poussé par sa conscience & par le Testament de la Reine Isabelle (5), voulut qu'on accordât quelque chose à l'équité de sa Cause. On régla, par provision, que les Indiens seroient réputés libres, mais que les Départemens continueroient de subsister dans la même forme. C'étoit, suivant la remarque d'un Historien, reconnoître le droit de ces Peuples à la liberté, & les retenir en même-temps dans un dur esclavage. Comme les

Réglemens faits à cette occasion.

(5) Les Historiens rapportent cet article ; » Elle » déclare que sa princi- » pale intention, comme » celle du Roi son Mari, » est de pacifier & peu- » pler les Indes, de con- » vertir à la Foi les Ha- » bitans du Pays, & d'en » voyer des Religieux pour » les instruire. Elle sup- » plie très affectueusement » le Roi son Mari & » Seigneur, & comman- » de à la Princesse sa » Fille & au Prince son » Fils, d'accomplir là- » dessus sa derniere vo- » lonté, & de ne pas » consentir que les In- » diens des Terres con- » quises & à conquérir » reçoivent aucun tort, » tant en leurs personnes » qu'en leurs biens, mais » qu'au contraire ils soient » traités humainement, & » que s'ils ont déja reçu » quelque tort, on y re- » médie. *Ibidem.*

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

Bêtes de charge s'étoient extrêmement multipliées dans l'Isle Espagnole, il fut extrêmement défendu de faire porter aux Insulaires aucun fardeau, & de se servir du bâton ou du fouet pour les punir. Il fut ordonné aussi qu'on nommeroit des Visiteurs, ou des Intendans, qui seroient comme leurs Protecteurs, & sans le consentement desquels il ne seroit pas permis de les mettre en Prison. Enfin, l'on régla qu'outre les Dimanches & les Fêtes, ils auroient dans la semaine un jour de relâche, & que les Femmes enceintes seroient exemptes de toute sorte de travail. Mais de simples Réglemens ne suffisoient pas, pour des abus qui étoient alors dans toute leur force. En mettant à part l'intérêt des Ministres & des Favoris, on ne pouvoit rendre absolument la liberté aux Indiens de l'Isle, sans réduire à l'indigence la plûpart des Habitans Espagnols. Aussi la plûpart de ces Ordonnances furent-elles sans effet.

L'Amiral songeoit alors à peupler l'Isle de Cuba, dans la crainte apparemment que s'il différoit plus longtemps cette entreprise, la Cour n'en donnât la Commission à quelqu'autre,

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

& que cette Isle ne fût encore séparée de son Gouvernement. Il choisit Diego de Velasquez, pour la conquérir, & pour y bâtir une Ville. Velasquez étoit un des anciens Habitans de l'Espagnole. Il y avoit occupé les premiers Emplois avec honneur, sous l'Adelantade Barthelemi Colomb ; & sa prudence accompagnée d'une figure & d'un caractere aimables, lui attiroit beaucoup de considération. D'ailleurs, il avoit tout son bien dans la Province de Xaragua, & proche des Ports de Mer les plus voisins de Cuba. On n'eut pas plutôt publié qu'il étoit chargé de l'Expédition, que tout le monde s'empressant d'en partager l'honneur avec lui, on vit arriver à Salvatiera de la Savana, où se faisoit l'embarquement, plus de trois cens Volontaires de toutes les Parties de l'Isle. Il mit à la voile avec quatre Vaisseaux ; & la distance n'étant que d'environ dix-huit lieues d'une Isle à l'autre, il alla débarquer heureusement à l'extrêmité orientale de Cuba, vers la Pointe de *Meyci*.

Dom Diegue de Velasquez reçoit la commission de peupler l'Isle de Cuba.

Ce Canton avoit alors pour Maître un Cacique, nommé *Hatuey*, qui étoit né dans l'Isle Espagnole, & qui en étant sorti, avec un grand nombre de

Hatuey, Cacique fugitif de l'Isle Espagnole

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

ſes Sujets, pour éviter la tyrannie des Européens, avoit formé un petit Etat où il regnoit paiſiblement. Comme il craignoit toujours que ces redoutables Ennemis ne le ſuiviſſent dans ſa retraite, il avoit ſans ceſſe des Eſpions, qui lui donnoient avis de tous leurs mouvemens. A la premiere nouvelle du deſſein de l'Amiral, il aſſembla les plus braves de ſes Sujets & de ſes Alliés, pour leur repréſenter ce qu'ils avoient à redouter de la perſécution des Caſtillans, & pour les animer à la défenſe de leur liberté. Mais il les aſſura que tous leurs efforts ſeroient inutiles, s'ils ne commençoient par ſe ménager la faveur du Dieu de leurs Ennemis, qui étoit un Maître fort puiſſant, & pour lequel ces cruels Tyrans étoient capables de tout entreprendre. Le voilà, leur dit-il, en leur montrant de l'or dans un petit Panier. Voilà ce Dieu pour lequel ils prennent tant de peine, & qu'ils ne ſe laſſent pas de chercher. Ils ne penſent à venir ici que dans l'eſpérance de l'y trouver. Célébrons une Fête à ſon honneur, pour obtenir ſa protection. Auſſi-tôt, ils ſe mirent tous à chanter & à danſer autour du Panier. Ces Fêtes durent une nuit entiere, ſuivant l'an-

Comment il anime ſes Sujets contre les Caſtillans.

cien usage du Pays, & ne finissent ordinairement que lorsque tout le monde est tombé d'ivresse ou de fatigue. On remarque que les chants de Cuba étoient plus doux & plus harmonieux que ceux de l'Isle Espagnole (6). Après cette cérémonie, Hatuey rassembla tous les Indiens, pour leur dire qu'ayant beaucoup réfléchi sur le sujet de leurs craintes, il n'avoit pas encore l'esprit tranquille, & qu'il ne voyoit aucune sûreté pour eux, tandis que le Dieu des Espagnols seroit dans leur Canton. Vous le cacheriez en vain, continua-t'il; quand vous l'avalleriez, ils vous éventreroient pour le chercher au fond de vos entrailles. Il ajouta qu'il ne connoissoit qu'un lieu, où ils pussent le mettre, pour s'en défaire, c'étoit le fond de la Mer; & que lorsqu'ils ne l'auroient plus parmi eux, il se flattoit qu'on les laisseroit en repos. Cet expédient leur parut infaillible; & tout l'or qu'ils possédoient fut jetté en effet dans les flots (7).

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

Ils furent extrêmement surpris, lorsqu'ils n'en virent pas moins arriver les Espagnols. Hatuey s'opposa d'abord au débarquement; mais aux premieres

Il est condamné au feu par Velasquez.

(6) Le même, Liv 9. Chap. 3.
(7) *Ibidem.*

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

décharges des arquebuses, une multitude d'Indiens qui bordoient le rivage prit la fuite vers les Bois, & Velasquez ne jugea point à propos de les poursuivre. Cependant, après quelques jours de repos, voulant se délivrer d'un Ennemi qui pouvoit l'incommoder à la faveur de sa retraite, il fit chercher le Cacique avec tant de soin, qu'il s'en saisit; & pour effrayer ceux qui conservoient encore de l'attachement pour lui, il lui fit expier sa résistance, par le feu (8). Ensuite tous les Caciques vinrent successivement lui rendre hommage; & la conquête d'une des plus grandes & des plus belles Isles du Monde ne coûta point un seul Homme aux Espagnols (9).

Soumission de l'Isle de Cuba.

(8) L'Historien de St. Domingue observe que c'est de lui qu'on rapporte un trait fort célebre dans l'Histoire du Nouveau Monde, & qui sert à faire juger combien les Espagnols étoient devenus odieux aux Indiens. Hatuey étoit attaché au poteau, lorsqu'un Religieux Franciscain entreprit de le convertir, & lui parla fortement du Paradis & de l'Enfer. Dans le lieu de délices dont vous parlez, lui demanda le Cacique, y a-t-il des Espagnols? Il y en a, répondit le Missionnaire; mais il n'y en a que des bons. Le meilleur n'en vaut rien, reprit Hatuey, & je ne veux point aller dans un lieu où je puisse craindre d'en rencontrer un seul.

(9) Ceux, qui ont cru que Christophe Colomb l'avoit nommée *Fernandine*, ont été dans l'erreur. Ce fut le Roi Catholique qui lui donna son nom en 1514; mais le nom Indien n'a pas laissé de l'emporter.

Progrès des Castillans dans les Isles. 1511.

Dom Barthelemi Colomb est renvoyé à l'Espagnole, avec diverses faveurs de la Cour.

Cette nouvelle, que l'Amiral se hâta de communiquer à la Cour d'Espagne, y répandit assez de joie pour faire oublier une partie des plaintes qu'on y avoit portées contre son administration ; & Ferdinand, malgré le peu d'affection qu'il avoit pour lui, en fut plus disposé à se persuader que la plûpart des Mécontens n'avoient pas d'autre motif que leur jalousie. Cependant il lui envoya Dom Barthelemi, son Oncle, avec un Mémoire fort détaillé des reproches qu'on faisoit à sa conduite, & de tous les points qu'on lui recommandoit d'observer (10). Dom Barthelemi avoit toujours conservé la dignité d'Adelantade. Le Roi y joignit le Gouvernement & la propriété, pour toute sa vie, de la petite Isle de *Mona ;* avec un Département de deux cens Indiens dans l'Isle Espagnole, & la Commission de faire travailler aux Mines qu'on pourroit découvrir dans l'Isle de Cuba. Les Historiens assurent que toutes les accusations, qui regardoient l'Amiral, étoient autant de calomnies du Trésorier *Passamonte*, dont l'avarice & l'ambition se trouvoient gênées, par un Gouverneur, qui ne consultoit que la justice & le bien public (11).

(10) *Ibid.* Chap. 5. (11) *Ibidem.*

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

Ce fut vers le même temps, que *Barthelemi de las Casas*, si célébre depuis par ses travaux pour le salut & la conservation des Indiens, sortit de l'obscurité dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors, pour commencer l'exercice de son zele & de ses talens. Il étoit passé jeune aux Indes; & s'étant fait Prêtre depuis peu, il avoit suivi Velasquez à Cuba. Son unique objet fut la conversion des Insulaires, auxquels il trouva tant de docilité, qu'il ne craignit point de publier, qu'il étoit beaucoup plus aisé de leur faire embrasser le Christianisme que d'engager les Espagnols à mener une vie Chrétienne.

Premiere célébrité de Barthelemi de las Casas.

Fin du XLVe. Volume.





